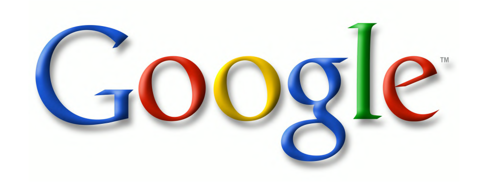
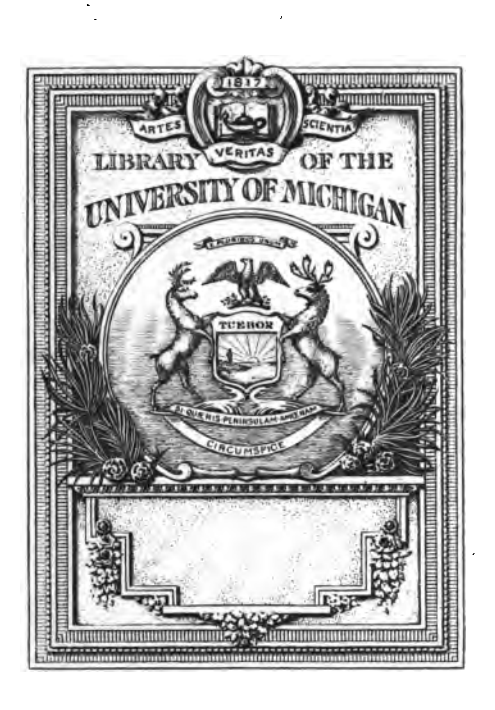



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Frontispice. Tom. VII.



Gomez, Magdeleine Angelique (Poisson)

LES JOURNÉES AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame DE GOMEZ.

HUITIEME ÉDITION, revue & corrigée.

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.



A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVII.



LES JOURNÉES AMUSANTES.

SEIZIEME JOURNÉE.

SILVIANE & Arélise ne furent pas plutôt éveillées, qu'elles passerent dans l'apartement d'Uranie, qui se préparoit à en sortir pour leur rendre cette civilité. Comme elle n'avoit pas coutume de manquer à ces sortes d'attentions, elle eut quelque regret d'avoir été prévenue ; mais elle s'en excusa d'une maniere si galante, que les deux belles amies auroient été très-fâchées que sa politesse eût dévancé la leur, & les eût privées du plaisir que son retardement leur procuroit. Après un entretien aussi vif que spirituel, Uranie ne voulant pas que la même chose lui arrivât avec Célimene, se rendit près d'elle avec Silviane & Arélise ; elles y furent bientôt jointes par Félicie, Hortence, Julie, Camille & Florinde.

Lorſque les complimens eurent fait place à une converſation réglée : Avouez, dit Célimene en s'adreſſant à Arélíſe, que ſi votre abſence ne faiſoit pas languir quelqu'un qui vous eſt cher, vous ne voudriez pas avoir un autre ſéjour que celui-ci ? Je ne diſſimulerai point, lui répondit cette belle fille en rougiſſant, que ſi je pouvois accorder ce qui m'attache à Paris avec ce qui m'enchante ici, je me croirois au comble du bonheur.

Il ne tiendra qu'à vous, lui dit Uranie en l'embraſſant, de nous donner cette ſatisfaction; & lorſque vous ſerez unie pour jamais à ce que vous aimez, vous me donneriez un chagrin ſenſible de ne me pas rendre témoin de votre félicité.

Pour moi, interrompit Silviane, le plaiſir que je goûte ici, & l'amitié que j'ai priſe pour cette belle ſociété, m'ont preſque fait oublier que des engagemens aſſez ſérieux demandent mon retour; & ſans le diſcours de Célimene, il y a aparence que je ne m'en ſerois pas ſouvenue.

Voilà de vos ſaillies, lui répondit Arélíſe; mais pour votre gloire, ajouta-t-elle en ſouriant, j'avertis la compagnie que votre cœur déſavoue vos paroles, qu'il eſt trop attaché à Liſimond pour le pouvoir oublier, & que vous ne connoiſſez pas ſouvent vos propres ſentimens.

Quoi! dit Florinde avec précipitation, ce Liſimond dont vous parlez ſeroit-il le même qui donna occaſion à l'aimable entretien que vous eûtes toutes deux ſur l'amour-propre?

Oui, charmante Florinde, repliqua Arélise, c'est lui-même; il aimoit Silviane depuis plusieurs années sans avoir jamais osé se déclarer, quoiqu'il n'ignorât pas que sa recherche ne pût être qu'honorable pour elle; il est homme de condition, riche, aimable de sa personne; son esprit est orné, amusant & délicat; mais avec toutes ces qualités, il ne laissoit pas d'être confondu dans la foule des adorateurs, dont la belle Silviane étoit entourée; & quelques soins qu'il prît pour découvrir quel étoit le préféré, il ne put y parvenir; il remarquoit bien qu'elle avoit pour lui des égards particuliers; mais ne les attribuant qu'à la seule civilité, il ne s'en trouvoit pas plus heureux. Enfin, voulant, à quelque prix que ce fût, savoir ses sentimens pour lui, il cessa tout-à-coup ses assiduités, & parut se donner tout entier à la jeune Mélise: ce changement de conduite eut l'effet qu'il s'en étoit promis, & fit découvrir à Silviane la situation de son cœur, que jusques-là elle avoit véritablement ignorée, & comme elle étoit encore dans l'erreur sur ce qui se passoit, elle prenoit pour amour-propre l'amour même, qui, sous cette figure empruntée, s'emparoit sans obstacle de toutes les facultés de son ame; & c'est dans cette idée qu'elle me soutint avec tant d'esprit, que sa jalousie n'étoit que l'effet de l'amour-propre.

Mais ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'après avoir quitté l'endroit où nous avions eu cette conversation, nous aperçûmes

Mélise & Lisimond qui lui donnoit la main;
Silviane les vit plutôt que moi, & me les montrant : La voilà, me dit-elle en changeant de couleur ; elle n'est point belle aujourd'hui, sa coëffure est mal rangée, elle me paroît toute extraordinaire.

Je ne sais, lui répondis-je en souriant, si mon amour-propre est moins clairvoyant que le vôtre, ou s'il sait rendre plus de justice ; mais je la trouve plus belle que jamais, & parfaitement bien mise.

A ces mots nous nous trouvâmes si près les uns des autres, qu'il fut impossible de s'éviter. Comme nous nous connoissions toutes, Mélise aborda Silviane, qui, en la saluant, pâlit si considérablement, qu'elle lui demanda si elle se trouvoit mal ; je la tenois sous le bras, & je sentis effectivement qu'elle chanceloit un peu ; cela m'effraya ; & comme j'allois la questionner sur ce qu'elle sentoit, elle répondit aussi-tôt à Mélise qu'elle ne se portoit pas bien depuis quelques jours, & qu'elle étoit venue prendre l'air ce matin, parce que cela lui étoit ordonné, & passant outre, elle les quitta sans beaucoup de cérémonie.

Nous remontâmes en carosse, & nous arrivâmes chez elle sans qu'elle m'eût dit un seul mot ; je ne me mépris point à son trouble, à son silence, ni à sa feinte maladie ; & je vis parfaitement que Lisimond lui étoit beaucoup plus cher qu'elle ne le croyoit.

Cependant ce fidele amant, qui agissoit de concert avec Mélise, & pour laquelle il n'avoit qu'une parfaite estime, la pria de lui

permèttre de la quitter pour joindre Silviane, son mal lui donnant une inquiétude qui lui fit oublier l'indifférence qu'il vouloit affecter.

Bien loin de s'oposer à son dessein, elle le pressa de l'exécuter ; & ayant vu des Dames de sa connoissance qui se promenoient, elle fut à elle, & le laissa en liberté de porter ses pas où il jugeroit à propos ; il fut chez Silviane presqu'aussi-tôt que nous : sa vue la surprit si fort, que, n'étant pas maîtresse des mouvemens différens dont elle étoit combattue, elle tomba évanouie ; j'avoue que je fus très-embarrassée à ce spectacle, & que la chose me parut sérieuse.

Je courus aux remedes accoutumés en ces occasions ; Lisimond étoit à ses genoux comme un homme éperdu, ne faisant que gémir, pleurer & lui baiser les mains, sans pouvoir aider ses femmes & moi, qui faisions nos efforts pour la faire revenir ; nous y parvînmes enfin, & le premier objet sur qui elle attacha ses regards, fut Lisimond à ses pieds, qui lui disoit les choses du monde les plus tendres ; elle les écouta assez longtems sans rien dire avec de grandes marques d'étonnement ; mais tout-à-coup, prenant la parole : Quoi, lui dit-elle, Lisimond, vous n'aimez point Mélise, & il est vrai que vous n'aimez que moi ? Je n'ai jamais adoré que vous, lui répondit-il, il y a plus de trois ans que je fais parler mes soins sans que vous ayiez daigné les entendre ; je me suis retiré dans la crainte que mes assiduités ne vous fussent pas agréables. Mélise est ma

parente, je lui confiois mes peines, elle me conseilloit de me déclarer, j'avois peur de vous déplaire; & sans l'extrême inquiétude que m'a donné la maladie dont vous avez parlé tantôt & le changement de votre visage, je ne me serois jamais hazardé de paroître ici que vous ne me l'eussiez ordonné; votre évanouissement vient d'achever de me rendre téméraire, vous savez le secret de mon cœur, c'est à vous à présent à décider de mon sort.

En vérité, lui répondit Silviane avec une tranquillité dont je fus surprise, vous vous seriez épargné bien des chagrins si vous m'eussiez déclaré plutôt vos sentimens! je ne pouvois les deviner, puisque j'ignorois même les miens, & que ce n'est que par la peine que m'a donné votre changement de conduite avec moi, & le plaisir que je ressens à l'aveu de votre amour, que je découvre dans mon cœur une tendresse pour vous dont je ne me croyois pas capable; c'est la jalousie, c'est l'amour, c'est la joie de vous revoir qui m'a mise dans l'état où j'ai été; je ne suis point accoutumée à de pareils combats; & comme ils ne s'accordent pas avec mon humeur, pour n'y plus retomber, j'accepte votre cœur, & je recevrai votre foi dès que vous le voudrez. On n'a peut-être jamais entendu une déclaration de cette nature, mais aussi on n'en a jamais reçu avec plus de joie que celle que Lisimond fit éclater.

Après mille transports & mille marques d'une véritable ardeur de part & d'autre, ils

convinrent qu'ils s'uniroient par les nœuds de l'hymen, auſſi-tôt que Mérine, ma tante, ſeroit de retour de Bretagne, où elle eſt allée pour des intérêts de famille : comme elle a toujours ſervi de mere à Silviane depuis qu'elle a perdu la ſienne, quoique maîtreſſe de ſes droits, elle n'a pas voulu s'engager ſans qu'elle y ſoit préſente, croyant devoir cette déférence aux ſoins qu'elle a pris de ſon éducation. Je fus apellée à tout ce traité que je vis conclure avec un plaiſir extrême.

Silviane avoua de bonne foi qu'elle avoit pris pour amour-propre la jalouſie dont elle avoit été ſaiſie au prétendu changement de Liſimond, & de ſon côté il lui confeſſa qu'il n'avoit feint de s'attacher à Méliſe que pour découvrir ſes ſentimens. Elle lui fit quelques reproches ſur cette ruſe, mais avec tant d'eſprit & de tendreſſe, qu'il ne s'en trouva que plus heureux. Silviane, à qui le contentement du cœur avoit rendu les lumieres de la raiſon, le pria d'aller chercher Méliſe, & de lui faire part de leur commune ſatisfaction ; il y fut, & cette aimable fille, qui devoit dans peu épouſer un ami intime de Liſimond, lui ayant fait dire de paſſer chez elle, ils vinrent tous trois enſemble rendre viſite à Silviane. Elles s'embraſſerent tendrement ; la confiance & l'amitié prirent la place de la jalouſie & de la prévention, comme elles avoient été les ſeules cauſes de l'injuſtice que Silviane avoit faites aux charmes de Méliſe ; la certitude de ne l'avoir point pour rivale l'obligea à

lui rendre tous ses attraits, & elle la trouva aussi belle & aussi charmante qu'elle l'est en effet. Mérine, à qui nous avons écrit cette aventure, a pressé son retour pour ne pas retarder le bonheur de ces deux amans, elle doit arriver dans quatre jours; Lisimond est allé au-devant d'elle, & c'est ce qui nous a donné le tems de profiter du plaisir que Célimene nous a procuré.

Comme Silviane agit en tout avec une franchise charmante, dès le lendemain de sa réunion avec Lisimond elle déclara à ceux qui venoient chez elle, dans la vue de s'en faire aimer, qu'elle avoit choisi un époux; que le titre de fille l'avoit autorisée à recevoir leurs soins pour se déterminer à prendre un établissement; mais que ce choix étant fait, le nom de femme de Lisimond, qu'elle alloit prendre incessamment, ne lui permettoit plus de semblables visites.

Chacun se l'est tenu pour dit, & Silviane a fait voir que si elle s'étoit maintenue le plus grand monde avec honneur, elle avoit su s'en retirer avec encore plus de prudence.

Voilà, continua Arélise, ce qui m'a fait dire qu'elle se trompe quelquefois sur les mouvemens de son cœur, & qu'elle doit convenir, que quelques plaisirs qu'elle puisse goûter ici, ils ne lui font point oublier ceux que l'amour & l'hymen lui préparent.

Je vous assure, dit alors Uranie, qu'il n'y a rien de plus joli que cette aventure, & rien de plus charmant que la maniere dont vous l'avez contée.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux parler,

ajouta Félicie, ni s'énoncer avec plus de grace. Lorsque l'on parle ainsi, interrompit Camille, on ne devroit jamais se taire, & la belle Arélise pouvoit hardiment ne nous pas donner cette histoire en abrégé, & nous raporter jusqu'aux moindres circonstances ; elle auroit fait durer le plaisir que nous avions à l'entendre, & satisfait plus amplement notre curiosité.

Comme ce sont mes seuls défauts, dit Silviane, qui en font tous les incidens, cela n'est pas assez intéressant ni assez glorieux pour moi, pour vous occuper plus long-tems ; mais j'avouerai qu'Arélise a raporté mon histoire d'une façon qui me l'a fait écouter avec la même attention que si ç'eût été celle d'une autre, & que j'ai eu du plaisir à m'en voir l'héroïne.

Vous me donnez toutes des louanges bien délicates, reprit Arélise, j'en connois tout le prix, & voudrois les mériter ; mais je vous conjure de les cesser, pour mettre votre attention à ce qui se passe présentement dans l'esprit de la belle Hortence : il regne une certaine inquiétude dans toute sa personne, que je n'ai pu m'empêcher de remarquer. J'en devine la cause, dit Célimene ; & si nous examinions à la rigueur toute la compagnie, nous verrions que le même trouble l'agite ; toutes les femmes sont ici, continua-t-elle, & les hommes ne s'y sont point rendus ; elles en sont inquietes, & moi-même je commence à trouver étrange qu'ils nous aient négligé de la sorte.

Vous êtes bien pénétrante, lui dit Camille

en riant ; mais je conviens du fait. Et moi de même, dit Hortence. Uranie, Félicie, Julie & Florinde convinrent aussi que cela étonnoit, & chacune se promit d'en faire des reproches à celui à qui elle étoit unie.

Célime, qui véritablement s'étoit aperçue que ces aimables femmes étoient un peu troublées de la négligence de leurs époux, leur proposa de les aller surprendre, elles y consentirent ; & comme elles se levoient à ce dessein, elles les virent sortir d'un cabinet qui avoit une issue dans l'antichambre, & une porte qui rendoit où elles étoient, dans lequel ils avoient entendu tout leur entretien : ils entrerent dans la chambre en riant extrêmement de leur colere & de leur étonnement.

Nous ne méritons pas, dit Thélamont, le traitement que vous nous prépariez, nous nous sommes rendus exactement à notre devoir, nous sommes venus savoir si nous pouvions entrer, on nous a dit que vous étiez toutes ici, & nous allions nous montrer, lorsque nous avons entendu l'aimable Arélise qui commençoit l'histoire de Silviane : nous n'avons pas voulu vous interrompre, & nous étant mis dans ce cabinet, où nous ne pouvions être aperçus, la portiere étant baissée, nous y avons joui du même plaisir que vous.

Ainsi, ajouta Orophane, c'est nous qui devons vous faire des reproches de vous assembler sans nous admettre à vos entretiens. En vérité, dit Uranie en riant aussi, je vous sais bon gré de cette action, & suis charmée

que vous n'ayiez rien perdu du discours d'Arélise ; car je vous assure, dit-elle en regardant Thélamont, que je vous ai mille fois souhaité en secret, pour partager notre satisfaction.

Après une pareille réparation, répondit-il, il est impossible de se fâcher ; & je ne me sens pas capable de rien reprocher à quiconque s'excuse avec tant de grace.

Cette spirituelle compagnie se divertit encore quelques momens sur ce sujet ; & comme il étoit déja tard, & que l'on vint avertir qu'on avoit servi, on fut se mettre à table dans un esprit de joie, qui rendit le dîné aussi agréable que la matinée. Lorsqu'il fut fini, on passa dans la bibliotheque, où, selon la coutume de cette belle société, la conversation reprit sa forme amusante & instructive. Célimene ayant ouvert le premier livre qui s'offrit à sa vue : voilà, voilà, dit-elle en le remettant à sa place, la vie d'un des Empereurs Romains que je hais le plus ; c'est Domitien, fils de Vespasien, & frere de Titus ; & quoiqu'il eût quelques belles qualités, les vices l'emportoient si fort, que je ne puis m'empêcher d'oublier ce qu'il avoit de bon pour ne me souvenir que de ce qu'il a fait de mal.

Il est vrai, dit Thélamont, cet Empereur avoit de grands défauts ; mais cependant il faut convenir qu'il possédoit d'excellentes qualités ; il eut un soin extrême de faire rendre la justice par les Magistrats de Rome & des Provinces, ne pardonnant jamais à aucun Juge prévaricateur.

Il disoit souvent ces belles paroles : *Le Prince qui ne châtie pas les délateurs, les provoque.*

Ce fut lui qui le premier fit voir un combat naval au peuple romain sur un grand lac qu'il fit creuser, dans lequel il fit entrer les eaux du tibre, ayant fait construire un grand nombre de galeres & d'autres vaisseaux pour cet effet, sans se soucier des dépenses immenses que ces fêtes lui coûtoient; cependant les comédies, les jeux & les différens spectacles qu'il donnoit dans le cirque, ne purent jamais lui attirer l'amour des peuples.

Il ôta l'usage des litieres aux femmes de débauche, & par un édit les rendit incapables de recevoir des legs & des dons testamentaires; il chassa du Sénat un jeune Sénateur qui faisoit sa principale occupation de la danse; mais tous ses beaux réglemens furent mêlés de tant de vices, qu'il ne put parvenir à mériter l'estime publique, son orgueil extrême le porta à vouloir jouir de son vivant de l'apothéose, exigeant qu'on l'adorât & qu'on l'apellât Dieu; & tous ceux qui lui refusoient de l'encens, étoient proscrits.

Sa rage & sa cruauté furent si loin, qu'après avoir tiré du milieu du Sénat les principaux d'entre les Romains pour les y sacrifier, il exila Saint Jean l'Evangéliste dans l'isle de Pathmos, & fit mourir les Papes Clétus & Anaclet. Enfin le peuple & le Sénat, lassés de tant d'horreurs, firent plusieurs conspirations contre sa vie, l'une

desquelles, formée dans son palais par ses propres domestiques, eut toute la réussite qu'ils en espéroient, l'ayant assassiné la quinzieme année de son regne ; & ce cruel Empereur, qui avoit voulu être adoré comme Dieu, de son vivant, n'eut pas seulement après sa mort les honneurs de la sépulture.

Remarquable rétribution de la justice divine, qui se joue de la vanité des hommes, & qui tôt ou tard l'abaisse & la punit.

Il est vrai, dit alors Orsame, que quelque funeste catastrophe suit toujours l'orgueil & le crime ; mais, pour sortir, continua-t-il, des tristes idées que nous donne la représentation de tant de vices, & faire un contraste plus agréable à notre imagination, oposons au ridicule de la vanité l'excellence de la modestie : voici un trait de cette derniere, arrivé sous l'empire de ce même Domitien, qui me paroît bien digne de louange. Cet Empereur avoit envoyé une puissante armée en Angleterre, pour soumettre toute l'isle de la Grande-Bretagne, qui s'étoit entiérement révoltée, & mit à la tête de ses troupes le sage & le vaillant Agricola qui trouva les Bretons joints avec les Pictes ou Ecossois, & les Hibernois, qui composoient une armée formidable. Agricola, sans s'étonner de leur nombre, les attaqua, força leur camp, & les détruisit totalement. L'usage des Généraux Romains étoit d'enfermer des feuilles de laurier dans les lettres qu'ils écrivoient aux Empereurs ou au Sénat, pour marque de leur victoire ; mais Agricola ne voulut pas

se servir de ce symbole, quoique la sienne fût une des plus mémorables & des plus avantageuses à l'Empire Romain, non pas par la crainte d'offenser le jaloux Domitien, mais par l'aversion qu'il avoit pour le faste & l'ostentation, & il rendit compte de sa victoire à ce cruel Empereur avec une modestie qui augmentoit sa gloire, faisant valoir le courage & la vertu de tous les principaux chefs de son armée, sans parler de lui en aucune façon. Je trouve qu'il y a bien de la grandeur dans cette modération, & que les Généraux Romains on été de grands maîtres, aussi-bien que d'excellens modeles.

Nous avons vu de nos jours de grands Capitaines, ajouta Alphonse, qui ne leur cédoient en rien; & les lettres que le Duc de Lorraine écrivoit à l'Empereur Léopold au sujet des victoires qu'il remporta sur l'armée du Grand-Seigneur, sont des exemples pour tous les siecles à venir.

Celle du Prince Louis de Bade au même Empereur, en lui rendant compte de la bataille qu'il gagna à Salankemen sur l'armée des Turcs, commandée par le Visir Coprogly, qui étoit aussi brave que l'avoient été ses ayeux Mahomet & Achmet, Grands-Visirs, avoit bien retranché son armée, & son camp étoit hérissé d'une nombreuse artillerie. Le Prince Louis de Bade n'ignoroit pas la prudence & la valeur de ce Général; mais malgré ces obstacles il l'attaqua, & après six heures de combat il força le camp des Turcs; le Grand-Visir fut tué, l'armée ottomane détruite, & les richesses du camp,

qui étoient considérables, furent le prix de la victoire. Cependant, malgré l'éclat de cette action qui couvroit de gloire le Prince Louis de Bade; ce héros toujours sage & modeste, en la détaillant à l'Empereur, lui fit valoir la valeur de tous les Princes & des chefs de son armée, sans dire autre chose de lui, sinon qu'il les avoit aidés de ses conseils.

Est-il rien de si grand que ce modeste oubli de soi-même? Il ne faut pas, dit Uranie, dans ces traits de modestie oublier celle de M. le Maréchal de Turenne, après avoir gagné la célebre bataille des Dunes, proche Dunkerque. Voici les termes dont il en écrivit à Madame son épouse:

Les ennemis sont venus à nous, ils ont été battus, Dieu en soit loué; j'ai un peu fatigué pendant la journée: je vous donne le bon soir, & je vais me coucher.

LE MARÉCHAL DE TURENNE.

Que cette modestie est éloquente! Que cette simplicité est noble! Tous les Agricola de l'univers sont-ils comparables à de tels héros?

M. le Maréchal de Luxembourg doit encore trouver place dans nos citations. Après avoir gagné la mémorable bataille de Nervinde sur l'armée des alliés, commandée par le Prince d'Orange, il dépêcha au Roi Louis XIV Monsieur d'Artagnan, Major-Général de l'armée. Voici les termes de sa lettre mot à mot:

SIRE,

Monsieur d'Artagnan dira à VOTRE MAJESTE' comme tout s'est passé; les ennemis ont fait des merveilles, mais vos troupes ont encore mieux fait; les Princes de votre sang s'y sont surpassés: pour moi je n'y ai point eu de part que d'avoir pris Huy, d'avoir donné le combat au Prince d'Orange, & de l'avoir battu, ainsi que VOTRE MAJESTE' l'avoit expressément ordonné.

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

Le grand Prince de Condé, dit alors Orsame, écrivit d'un style différent, mais qui n'étoit pas moins digne d'admiration. Lorsqu'il eut gagné la bataille de Rocroy, il écrivit ainsi à la Reine Régente.

L'armée du Roi vient de bien battre l'armée espagnole, nous avons gagné leur camp, l'artillerie, leurs munitions & leur bagage, & fait beaucoup de prisonniers.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ce grand Prince, après la bataille de Lens, écrivit encore à la Reine en ces termes:

J'ai attaqué les Espagnols dans la plaine de Lens, & j'ai détruit leur armée, nous avons tous bien combattu.

LE PRINCE DE CONDE'.

Tous ces traits, dit alors Orophane, nous font voir que la France a produit des héros aussi grands, aussi prudens & sages que l'Empire Romain; & quoique différens en caracteres, que toutes leurs actions ont été magnanimes & héroïques; que les Rois & les Empereurs des siecles passés, dont nous lisons l'histoire avec tant de curiosité, & dont les moindres attirent notre attention, n'ont rien qui soit au-dessus de ce que nous pouvons recueillir dans la vie de plusieurs de nos Monarques & de nos Princes; &, sans remonter plus haut, Louis le Grand étoit une source inépuisable d'héroïsme, de magnanimité, & de ces discours frapans qui savent se tracer eux-mêmes un chemin à la postérité.

Cette même bataille de Nervinde ou de Landen, dont Uranie vient de parler, qui se donna en 1693, nous en fournit un trait qui peut servir de preuve à ce que j'avance. L'armée de France étoit commandée, comme elle vient de le dire, par M. le Maréchal de Luxembourg, & celle de alliés, par Guillaume III, Roi d'Angleterre: elles étoient à peu près égales, & composées, sans contredit, des plus vaillantes troupes du monde. Il sembloit que ces deux armées n'étoient là que pour se disputer le prix de la valeur; toute la science de l'art militaire, les ruses & les finesses de guerre y furent mises en pratique par les deux grands Capitaines qu'elles avoient à leur tête; celle de France, pour aller à la victoire, avoit à forcer des retranchemens tracés de la main

d'un habile maître, & hérissés d'une formidable artillerie. Cependant elle y réussit après un combat qui dura presque toute la journée, & pénétra dans le camp des ennemis qui furent battus de tous côtés. Le Roi d'Angleterre, voyant qu'il n'y avoit nul espoir de rétablir la bataille, fit une belle retraite qui lui fut d'autant plus glorieuse, qu'elle lui attira cet éloge magnifique de la bouche de Louis le Grand, qui dit: » Que le Duc de Luxembourg avoit » attaqué les ennemis en Prince de Condé, » & que le Prince d'Orange avoit fait une » retraite en Maréchal de Turenne.

Est-il rien de plus beau que ce peu de paroles? Combien de choses elles renferment! elles louent à la fois quatre personnes différentes, répetent les actions passées & font honneur aux présentes! C'est ainsi que cet auguste Prince savoit rendre justice au mérite de ses sujets & de ses plus grands ennemis; & le Prince de Conti, dont la magnanimité égaloit le courage, en écrivant le détail de cette fameuse journée à la Princesse son épouse, lui parle en ces termes: *Le Roi Guillaume, de qui la vertu héroïque lui fait mériter la couronne qu'il porte, a fait une retraite qui le comble de gloire.*

De pareils témoignages ne partent jamais que des belles ames, & c'est une preuve évidente des vertus qu'on possede, que de les louer dans les autres, quelles que soient les inimitiés qui regnent entre les parties. La compagnie aplaudit beaucoup au discours d'Orophane, & par les louanges

qu'elle lui donna, lui fit aisément connoître le plaisir qu'elle avoit eu. Thélamont, qui avoit pour lui la plus parfaite amitié, lui en marqua son contentement; & lorsque l'on eut fait treve à tout ce que l'on avoit à dire d'obligeant sur ce sujet, l'époux d'Uranie prit ainsi la parole: Il faut convenir, dit-il, qu'il n'y a rien de plus juste que la réflexion d'Orophane, & que nous ne devons pas aller chercher si loin de nous des trésors que nous possédons nous-mêmes, & que la France est aussi riche de ces biens précieux, que l'étoient les Grecs & les Romains.

Si l'on a vu sous les fameux portiques d'Athenes des héros philosophes, des historiens, des orateurs & de célebres poëtes, nous avons dans notre académie notre Aristote; nous y voyons des Socrates & des Périclès, des Alcibiades & des Thémistocles, des Xénophons, des Thucidides & des Sophocles; nous y possédons, ainsi que faisoit Rome, nos Horaces, nos Virgiles, nos Catules, nos Tacites, nos Tite-Lives & nos Cicérons.

Avec cet avantage par-dessus ces villes fameuses que nous voyons dans chacun de ceux qui composent notre illustre académie, les différentes sciences que ces grands hommes n'avoient que séparément; ils sont à la fois historiens, orateurs, poëtes, philosophes, & nos héros, après avoir été couronnés des mains de la victoire, viennent prouver dans cette savante assemblée qu'ils méritent encore de l'être de celles des Muses.

Si les nations grecques & romaines ont

tiré tant de gloire d'avoir vu naître chez elles ces génies supérieurs & sublimes, quelle vanité doit avoir la nôtre de renfermer dans son sein les mêmes sujets, qui faisoient l'orgueil des deux autres ?

Les productions générales & particulieres de cet illustre corps ont porté leurs noms & l'honneur de la France presque par-tout l'univers. Le présent magnifique que cette savante académie a fait à la patrie de son admirable dictionnaire en 1694, est un éternel trophée, élevé à la gloire de la nation ; c'est dans ce précieux ouvrage qu'on aprend l'art de bien parler & de bien écrire; c'est-là que la chaire, le barreau, la Cour & la ville ont recours pour la force & l'élégance des expressions, c'est à ce fameux dictionnaire que nos plus beaux ouvrages, sur toutes sortes de sciences, sont redevables de l'estime des étrangers ; ces ouvrages que nos journaux littéraires, traduits en leurs langues, ont soin de leur annoncer, excitent la curiosité des gens d'esprit qui, pour les connoître à fond, & en pouvoir juger par eux-mêmes, aprennent la langue françoise, en se servant du dictionnaire de l'académie, & avec un travail assidu, parviennent à l'entendre, à la parler sans le secours d'un maître.

Je puis même avancer, avec certitude, qu'il y a à Récipa & à Saardan, dans la province de Hollande, près Amsterdam, des Répétiteurs qui, sans pouvoir parler françois, lisent nos livres couramment, & les traduisent en hollandois sans y faire de

fautes. Cette vérité m'a été confirmée par des personnes de mérite qui en ont été les témoins, & cette merveille est le fruit que produit le dictionnaire dans toutes les nations.

Les Romains croyoient avec raison qu'il étoit de la grandeur & de la gloire de la république d'employer toutes sortes de moyens, pour engager les peuples qu'ils soumettoient à leur Empire, à aprendre à parler la langue latine; pour cet effet, ils envoyoient de toutes parts des colonies avec des gens destinés pour les écoles. Ceux qui réussissoient le mieux, étoient sûrs d'une récompense; les Préteurs avoient sur cela des ordres précis, comme étant un point de politique nécessaire; les villes étoient récompensées par le droit de bourgeoisie romaine, & les particuliers par des emplois considérables; mais ils ont souvent mêlé la sévérité avec les caresses; & par la voie des unes & des autres, parvinrent à étendre leur langue en Europe, en Asie & dans l'Afrique.

Les François n'ont pas eu besoin de mettre ces moyens en usage, pour porter leur langue bien au-delà de l'Empire Romain; l'amour qu'ils ont pour les belles-lettres, la politesse qui leur est naturelle, & les charmes de leur société, leur ont suffi pour y parvenir; mais c'est aux lumieres, au profond savoir & aux soins assidus de notre illustre académie, que nous devons sa richesse, sa perfection, & le plaisir que toutes les nations se font de l'entendre & de la parler.

Je vous avoue, dit alors Félicie en souriant, que je m'étois flattée qu'Orophane auroit aujourd'hui toutes nos louanges ; mais je vois bien qu'il faudroit que Thélamont n'y fût pas.

Cela ne diminue en rien la beauté de ce qu'a dit Orophane, interrompit Silviane ; mais il est vrai qu'il est impossible de faire un éloge plus précis & plus magnifique que celui que nous venons d'entendre.

Pour moi, dit Célimene, je suis toujours dans l'admiration des momens que l'on passe ici. Voilà l'effet ordinaire de la vérité, dit Uranie, qui voulut débarrasser son époux des complimens qu'on lui préparoit, elle porte un charme avec elle, qui en fait trouver dans les plus simples façons de l'exprimer.

Mas, ajouta Camille avec vivacité, pourquoi faut-il que toutes ces belles choses ne soient qu'en faveur des hommes ? l'antiquité n'a-t-elle pas eu ses héroïnes, ainsi que ses héros, & notre admiration ne s'arrêtera-t-elle jamais sur un sexe, sans lequel on n'auroit pu imiter tant de grands génies & tant de héros ?

La compagnie ne put s'empêcher de rire de la réflexion de l'aimable Camille, & Silviane prenant la parole : Il est certain, dit-elle, qu'il y a eu des femmes dignes des louanges de la postérité ; mais comme notre état ne nous permet pas d'entreprendre tout ce que les hommes peuvent, & que notre gloire est fort différente de la leur, les grandes actions de celles de notre sexe ont été regardées comme des choses extraordinaires, qui

qui n'arrivent que rarement, & sur lesquelles on ne peut, ni ne doit compter : les hommes, au contraire, étant nés pour commander, il semble que l'on n'attend que d'eux seuls les traits, les actions & les sentimens héroïques; l'émulation qu'ils se donnent les uns aux autres, en forme toujours de recommandables d'un siecle à un autre; & l'on peut dire que les grands hommes se sont perpétués & se perpétuent chaque jour; mais nous ne voyons pas que l'exemple des femmes qui se sont illustrées en ait formé beaucoup d'autres : si quelques-unes ont eu de la valeur, la plus grande partie est restée foible & timide ; si on en a vu qui ont gouverné avec gloire, mille autres ont mal usé de leur autorité ; & comme en général la nature ne les a point faites pour être intrépides ou courageuses, nous ne devons pas trouver étrange, malgré notre amour-propre, qu'elles n'aient qu'un rang accidentel dans nos louanges & dans nos citations.

Il y en a même, dit Florinde, dont les noms n'auroient jamais dû passer jusqu'à nous, & dont les actions devroient, pour l'honneur du sexe, être entiérement effacées de la mémoire des hommes ; & si notre vanité trouve de quoi se satisfaire dans les Artémises, les Panthées, les Lucreces & les Porcies, elle a cruellement à souffrir dans les Messalines, les Julies, les Rodopes & les Laïs.

Vous auriez pu mettre du nombre des dernieres, interrompit Arélise, l'Impératrice Zoé, dont je lus la vie hier au soir.

Je ne connois point cette Princesse, dit Célimene en regardant Uranie. Puisqu'Arélise, lui répondit-elle en souriant, a passé une partie de la nuit avec elle, il faut qu'elle nous donne la satisfaction de vous la faire connoître; quoique quelques-uns de nous sachent ce que c'est, ce récit reprendra dans sa bouche les charmes de la nouveauté. Ce que vous dites, reprit Arélise, est très-obligeant; mais je vous avoue que je trouve beaucoup plus difficile de bien raporter un fait dont on est déja instruit, que d'en faire valoir un que l'on ne sait pas: cependant, au hazard d'être reprise en quelques endroits, je suis prête à vous obéir.

Après la mort de Constantin, fils de Basile, Empereur de l'Orient, continua-t-elle, l'Empire passa à Romain Argiropile, qui avoit épousé Zoé, Princesse de la Famille Impériale; elle étoit d'une grande beauté & d'une ambition démesurée, voulant que tout lui obéît & fléchît sous sa loi; son esprit étoit éclairé & capable de conduire les plus grandes entreprises; mais son ame étoit susceptible de toutes sortes de passions, & comme elle ne les régloit jamais par la raison ou le devoir, elle s'y abandonnoit toujours.

L'Empereur qui l'aimoit tendrement, & qui n'avoit encore découvert en elle que le défaut de vouloir commander, & sachant de plus les droits qu'elle avoit à l'Empire par sa naissance, lui permettoit de satisfaire son ambition, en lui faisant part de l'autorité suprême; mais comme ce n'étoit pas

le ſeul vice dont elle étoit atteinte, il eut bientôt ſujet de ſe repentir de ſa confiance. Il y avoit à la Cour de Romain un Prince nommé Michel Caléphate, bien fait, brave, adroit, plein d'eſprit, & cachant ſous le voile de la vertu autant d'ambition que Zoé en faiſoit éclater ; ſon mérite extérieur frapa le cœur de cette Princeſſe, qui, ſans reſpect pour ſon rang, ſon devoir & ſon honneur, ſe livra ſans réſerve à ſon criminel penchant.

Michel Caléphate ne fut pas long-tems à s'apercevoir de ſon bonheur ; il étoit trop attentif aux choſes qui pouvoient l'élever, pour négliger le chemin qu'on lui enſeignoit afin d'y parvenir, & Zoé n'étoit pas aſſez ſage pour maîtriſer les regards & les actions qui faiſoient éclater le feu dont elle brûloit. Michel lui rendit des ſoins aſſidus, lui fit ſa cour exactement ; & par les mêmes interpretes qui lui avoient fait voir ſon amour, il lui aprit que le ſien y répondoit. Cette muette intelligence fit bientôt place à un commerce plus effectif ; tous deux également fatigués de ſe tenir dans les bornes que l'honneur & le devoir leur preſcrivoient, ils les franchirent ; ils ſe virent, ils s'expliquerent, & acheverent de ſe déshonorer.

Zoé avoit auprès d'elle une Princeſſe de ſon ſang nommée Théodora, en qui elle avoit une parfaite confiance ; mais comme ſon caractere étoit différent du ſien, qu'elle avoit de la vertu & des ſentimens dignes de ſa naiſſance & du rang qu'elle tenoit à la Cour, elle mit tous ſes ſoins à lui cacher

une intrigue dont elle étoit sûre d'être blâmée ; & cette Impératrice, qui lui découvroit les plus secrettes affaires de l'Etat, qui la consultoit sur les choses les plus épineuses, & qui le plus souvent ne se conduisoit que par ses lumieres, lui fit un mystere de la principale affaire qu'elle eût dû lui confier, dans la seule crainte qu'elle ne lui fît connoître l'énormité de son crime, & qu'elle ne s'oposât à l'irrégularité de sa conduite.

Tel est le fatal aveuglement de ceux qui s'abandonnent au vice ; ils savent le mal qu'ils font ; ils voient toute l'horreur de l'abyme dans lequel ils tombent ; & cependant, entraînés par l'attrait funeste de leurs passions, ils évitent de rencontrer la secourable main qui pourroit empêcher leur chûte, & la vertu n'est plus pour eux qu'un objet de terreur & d'effroi. Mais Théodora fut encore plus pénétrante que Zoé ne fut dissimulée ; & malgré ses précautions, elle en vit assez pour être persuadée qu'elle n'offensoit pas l'Impératrice par un jugement téméraire. La certitude de cet indigne commerce la fit frémir ; sa sagesse, l'amitié qu'elle avoit pour l'Impératrice & la crainte des suites de cet amour, la firent résoudre à lui parler avec franchise, & à ne rien négliger pour la retirer du gouffre où son malheureux penchant la précipitoit.

Elle en trouva bientôt l'occasion par la familiarité dans laquelle elles vivoient ensemble ; & un jour qu'elles étoient seules, la spirituelle Théodora ayant fait tomber

leurs entretiens sur les douceurs d'un hymen heureux. Pour vous, Madame, continua-t-elle, Votre Majesté n'a rien à desirer de ce côté, & l'Empereur a une tendresse si parfaite pour elle, que si j'étois assurée de trouver un époux qui lui ressemblât, je n'hésiterois pas à me marier.

Vous ne devez point douter, lui répondit l'Impératrice, sans rien dire de l'Empereur, que celui sur lequel tomberoit votre choix, ne mît toute sa gloire à vous rendre heureuse. Mais, ma cousine, ajouta-t-elle en souriant, quel seroit dans l'Empire celui que vous choisiriez ? Michel Caléphate, dit aussi-tôt Théodora, est le seul qui pourroit me plaire ; ce Prince me rend des soins & me tient des discours qui me donnent lieu de croire que j'en suis aimée, & j'avouerai à Votre Majesté que si elle vouloit nous servir & aprouver cette alliance, il ne manqueroit rien à ma félicité.

Ce discours fut un coup de foudre pour Zoé : comme elle ne s'y étoit point attendue, elle en fut saisie de maniere qu'elle en perdit presque le sentiment ; & Théodora, qui l'examinoit avec attention, ne pouvant plus douter de la vérité, courut à elle, & lui prenant les mains entre les siennes : Rassurez-vous, lui dit-elle précipitamment, le Prince Caléphate ne m'aime point, je n'ai nulle inclination pour lui ; & bien loin de m'avoir inspiré de tendres sentimens, je n'ai pour lui que haine & que mépris, puisqu'il est cause que mon Impératrice s'est livrée à une passion indigne

de son rang, qui lui fait oublier ce qu'elle doit à l'Empereur & ce qu'elle se doit à elle-même; alors, sans lui donner le tems de lui répondre, elle lui représenta avec force le crime qu'elle commettoit, le danger qu'elle couroit, & la honte attachée aux suites de cette aventure. Mais Zoé, plus sensible à la joie d'aprendre qu'elle n'avoit rien à craindre de l'infidélité de son amant, que touchée des sages remontrances de sa parente, lui imposa silence en lui disant qu'elle se contentât d'avoir pénétré son secret, sans vouloir encore prendre soin de sa conduite; qu'elle se feroit toujours un plaisir extrême de la consulter & de l'écouter sur ce qui concerneroit les maximes d'Etat, mais que sur celles que lui dictoit son amour, elle ne prendroit conseil de personne; & que pour mériter le pardon de la supercherie qu'elle venoit de lui faire, elle songeât à garder un silence éternel sur ce qu'elle avoit découvert, & ne se mêlât plus de lui donner des leçons; elle accompagna ces paroles d'un air à faire trembler toute autre que Théodora: mais cette sage Princesse n'en fut point émue; & quoique pour ce moment elle n'en fît pas davantage, ce ne fut que pour recommencer avec plus de force quelques jours après. Elle n'en tira pas une meilleure réponse, & tous ses efforts ne servirent qu'à familiariser Zoé avec ses remontrances, sans pouvoir parvenir à l'en faire profiter.

Cependant Théodora ne fut pas la seule qui s'aperçut des amours de l'Impératrice,

& cette Princesse qui étoit obligée d'avoir des confidentes pour ses entrevues secrettes, en trouva de plus complaisantes que sa cousine, mais qui ne furent pas si discrettes; les rendez-vous devinrent si fréquens, que l'Empereur en fut averti : il eut d'abord de la peine à se persuader que l'Impératrice fût coupable d'un pareil excès ; & pour ne rien hazarder ; il voulut en être convaincu.

Les moyens lui en furent donnés, & ses yeux ayant été témoins du déshonneur de cette infidelle Princesse, il forma le dessein de se venger de l'amant & de la maîtresse d'une maniere à les faire repentir de leurs déportemens ; mais comme Zoé étoit d'un sang que le peuple adoroit, & que l'Empire lui apartenoit, il prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour réussir dans son entreprise. Pour cet effet, il s'assura des suffrages du Sénat pour la répudier, comme étant stérile ; & il étoit prêt d'éclater, lorsque la surveille du jour destiné à cette condamnation, les créatures de Zoé l'avertirent de ce qui se tramoit contr'elle. Elle ne balança point sur le parti qu'elle avoit à prendre, & se déterminant sur le champ, elle envoya chercher Michel Caléphate à qui elle exagéra le péril qu'ils couroient l'un & l'autre, & l'engagea à tuer l'Empereur, en lui promettant l'Empire avec sa main ; cette indigne Princesse n'eut pas plus d'horreur pour le parricide, qu'elle avoit eu de honte pour l'adultere.

L'ambitieux Caléphate ne fut pas plus scrupuleux que Zoé ; & prévoyant bien que

l'Empereur ne lui préparoit pas une punition médiocre, & que sa mort pouvoit seule la prévenir, il s'y résolut d'autant plus, qu'elle lui assuroit un trône sur lequel il brûloit de monter; ainsi ayant tout promis à l'Impératrice, il s'en sépara le plus promptement qu'il lui fut possible, pour aller assembler ceux qu'il savoit être capables de le seconder.

Il ne lui fut pas difficile; & comme depuis long-tems il cherchoit les occasions de se faire des créatures, il n'en trouva que trop pour l'apuyer & l'affermir dans ce criminel dessein; ainsi dès le même soir, après le soupé de l'Empereur, Michel Caléphate, à la tête des conjurés, entra dans son apartement, & le poignarda à la vue de toute sa Cour; & dans le tems qu'il ôtoit la vie à ce Prince infortuné, la plupart des complices dispersés dans le palais & dans la ville, ameutoient les Grands & les petits, en criant à haute voix: » Que Romain, qui » devoit l'Empire à Zoé par une horrible » ingratitude, avoit projetté de la chasser » du trône, & de lui ravir le jour; & que » pour sauver un sang si précieux, il avoit » été nécessaire de répandre celui de l'Em» pereur.

Cette funeste catastrophe causa un grand désordre dans Constantinople; les plus hardis ne savoient quel parti prendre, & le trouble s'augmentoit à mesure qu'on cherchoit à quoi se résoudre: mais la criminelle Zoé eût le secret de tout calmer, & dès le lendemain elle harangua le Sénat & le peu-

ple; & par un discours éloquent & pathétique, elle eut l'art de rendre Romain si coupable, & donna des couleurs si noires au dessein qu'il avoit formé de la répudier, qu'elle rangea tous les cœurs de son parti; & bien loin de la condamner on l'aprouva, on la plaignit, & tout lui fut soumis. Elle ne se vit pas plutôt maîtresse absolue, qu'elle songea à s'acquitter de sa parole envers son amant : mais pour garder une espece de bienséance, elle eut l'adresse d'engager sous main le Sénat à lui faire une députation authentique, pour la prier de choisir un époux. Ce choix fut bientôt fait, & Michel Caléphate reçut sa main avec l'Empire pour le prix de son crime.

Les premiers soins de ce nouvel Empereur parurent n'être employés qu'à plaire à l'Impératrice, à lui marquer sa reconnoissance, & à n'avoir point d'autres volontés que la sienne; mais comme il la connoissoit, & qu'il ne présumoit pas avoir un meilleur sort que Romain, si quelqu'autre venoit à s'emparer du cœur de cette infidelle Princesse, il fit des brigues secrettes dans le Sénat, dont il gagna la plus grande partie, & par ses générosités & ses bienfaits s'acquit les officiers & le peuple; & sous différens prétextes, tous les Princes du sang de Zoé, qui pouvoient aspirer à l'Empire, furent faits eunuques.

Zoé, qui étoit encore dans le fort de sa passion, aprouvoit tout ce que l'Empereur faisoit : ce Prince, dont la dissimulation étoit extrême, donnoit à ses actions des

raisons si plausibles, qu'elle étoit la premiere à faire exécuter ses volontés, & toutes choses sembloient ne partir que des ordres de cette Princesse. Mais Caléphate n'agissoit ainsi que pour faire tomber le blâme sur elle; & tandis qu'en secret il la portoit à la violence, il plaignoit en public ceux dont elle signoit la condamnation.

Théodora, la pénétrante Théodora, qui n'avoit pu voir sans horreur tant de tragiques événemens, n'ayant pas eu assez de pouvoir sur Zoé pour les empêcher, fit un dernier effort pour la tirer de son aveuglement sur la conduite de Michel; elle lui en découvrit toute la politique, & la conjura de prendre garde à elle; mais cette Princesse ne fit pas plus de cas de ses avis salutaires, que de ses sages leçons; & s'endormant, pour ainsi dire, dans les bras de son fol amour, elle donna au perfide Empereur tout le tems qu'il lui falloit pour accomplir ses projets.

En effet, ce Prince ayant fait la paix avec ses voisins, & s'étant assuré du Sénat & de toutes les provinces de l'Empire, & se voyant maître absolu, ne tarda pas à rendre les soupçons de Théodora véritables, & peu de jours après qu'elle eut parlé à Zoé, il fit enlever cette Impératrice, la fit conduire dans un couvent, où il la fit raser, & le poignard sur la gorge, la voulut forcer de faire des vœux: elle le promit, mais elle demanda du tems pour s'y préparer: comme on ne pouvoit lui refuser ce délai, il fallut y souscrire. Après cette expédition, Michel se

croyant en sûreté, ne songea plus qu'à régner paisiblement.

Mais la Princesse Théodora, qui avoit si bien prévu les malheurs de Zoé, ne voulut rien négliger pour les faire cesser, & quoiqu'elle la trouvât digne du châtiment qu'elle souffroit, comme elle ne l'avoit mérité que par l'excès de sa passion pour Michel Caléphate, il ne lui en parut que plus coupable: & joignant à l'horreur que lui donnoit sa barbare ingratitude, l'attachement qu'elle avoit pour l'Impératrice, elle mit tout en usage pour perdre son persécuteur & la faire remonter au trône. La vertu de Théodora lui avoit fait des amis de tous les gens de bien: elle les fit agir en cette occasion avec un zele incroyable; & sans leur vouloir excuser la conduite de Zoé, elle sut si bien rejetter ses fautes sur la fatalité de sa destinée, qui l'avoit portée à ressentir une passion surnaturelle pour le perfide Caléphate, que l'indignation qu'on avoit pour elle fit place à la pitié, & que la pitié fit renaître l'amour que l'on avoit pour l'auguste sang dont elle sortoit.

Théodora, profitant de ces sentimens, les engagea à les inspirer aux autres, de sorte qu'elle eut bientôt un parti formé dans la ville; mais ne s'en tenant pas encore à cela, elle se travestissoit toutes les nuits, & se rendoit chez tous les Sénateurs, auxquels elle faisoit connoître le véritable caractere du tyran, son injustice & son ingratitude envers l'Impératrice; & enfin elle travailla avec tant de zele & de succès, que le Sénat

donna un arrêt par lequel il rapelloit Zoé à l'Empire.

Le peuple, que les émissaires de Théodora avoient gagné en répandant de grandes sommes, comme venant de l'Impératrice, n'eut pas plutôt été informé des résolutions du Sénat, qu'il courut en foule au monastere, d'où cette Princesse fut tirée & ramenée en triomphe au palais.

Michel Caléphate, épouvanté de cette subite révolution, craignant pour sa vie, s'enfuit avec précipitation, se mit dans un couvent, où il prit l'habit & fit des vœux : mais comme l'amour outragé se change ordinairement en haine implacable, celle de Zoé ne lui permit pas de s'en tenir à la peine qu'il s'étoit imposée volontairement ; & connoissant par expérience combien ce Prince étoit ambitieux & fourbe, elle lui fit crever les yeux, pour lui ôter toute espérance de remonter au trône.

Lorsqu'elle se vit dans un état tranquille, elle ne songea qu'à marquer sa reconnoissance à Théodora en lui faisant part de l'autorité suprême, & ne se conduisant que par ses conseils : cette sage Princesse se flatta alors que l'Impératrice, ayant éprouvé les revers qui suivent presque toujours les passions & le crime, effaceroit ses fautes passées par une conduite toute différente, & se laisseroit enfin guider par la raison & la vertu ; Zoé elle-même en prit la résolution, & tant qu'elle lui continua, elle gouverna l'Empire conjointement avec Théodora d'une maniere à s'attirer les bénédictions

du peuple. Mais cette situation étoit trop douce pour être de longue durée, & le cœur de cette Impératrice étoit trop susceptible de tendres impressions pour ne pas succomber aux premieres attaques de son penchant. Le mérite de Constantin Nonomaque, l'homme le mieux fait de l'Empire, & le plus grand Capitaine de son tems, la toucha si vivement, que, malgré les sages remontrances de Théodora, elle se résolut de l'associer à l'Empire & de l'épouser.

Constantin étoit jeune & galant; il connoissoit parfaitement le caractere de Zoé, il n'ignoroit pas de quoi elle étoit capable dans sa haine & dans son amour: mais un trône est un puissant attrait; & l'on franchit bien des risques pour y monter. Ceux qu'il pouvoit courir dans les suites, ne l'effrayerent point, & quoiqu'il n'eût aucune tendresse, & peut-être nulle estime pour l'Impératrice, comme on ne pouvoit régner qu'en reçevant sa foi, il n'hésita pas à l'accepter, & il l'épousa avec un consentement unanime; & sans paroître ambitieux ou méconnoissant, il sut si bien se rendre le maître, qu'il la mit hors d'état de rien entreprendre contre lui; mais comme ce Prince ne l'aimoit pas, & qu'il avoit toujours quelques maîtresses qui tenoient dans son cœur la place qu'elle auroit voulu y occuper, elle ne mena pas une vie heureuse dans ce troisieme hymenée, & fit souvent retomber sa rage sur celles qu'elle soupçonnoit chercher à plaire à l'Empereur; les crimes ne lui coûtoient rien, & ne pouvant s'attaquer à lui,

celles qu'il aimoit étoient autant de victimes immolées à son ressentiment.

Constantin n'ignoroit pas d'où partoient les coups ; mais consultant plutôt sa prudence que son indignation, il eut toujours de grands égards pour elle pendant qu'elle vécut, & il se conduisit si bien, qu'il sut mettre à l'abri de sa barbare jalousie une jeune beauté, nommée Némie, de la race des Alains, dont l'esprit, la douceur & la sagesse avoient eu l'art de le fixer.

Zoé mourut enfin la douzieme année de son mariage, & laissa Constantin dans la liberté de faire un plus aimable choix ; ce qu'il fit en épousant la belle Némie, qui, par ses vertus, s'acquit une réputation bien différente de celle de Zoé.

Voilà une étrange femme, dit alors Hortence, & je ne puis m'empêcher d'être surprise qu'elle soit morte sur le trône.

J'avoue, reprit Camille, que je m'attendois à quelque funeste catastrophe ; mais, continua-t-elle, la dépravation de Zoé, aussi-bien que de celles qui l'ont précédée ou suivie, ne doit pas faire mettre en oubli celles qui méritent des éloges. Cette Théodora n'étoit-elle pas digne de louanges ? Némie ne l'a-t elle pas été du trône ? & peut-on refuser son admiration à la belle & malheureuse Etelgive dont Félicie nous fit hier l'histoire ?

Il est vrai, dit Florinde, que cette derniere nous a été dépeinte avec des vertus bien rares, & que l'on ne peut réfléchir sur sa destinée sans en être attendri. L'épouse

du Prince Edmond ſon fils ne fut guere plus heureuſe ; & il ſemble que les événemens tragiques ſe ſoient raſſemblés pour troubler la félicité des femmes que le pere & le fils ont aimées.

Comment, interrompit Eraſme, vous ſavez la vie du fils d'Etelred & d'Etelgive, & vous nous priveriez du plaiſir de l'entendre ? Ah ! ma chere Florinde, je ne ſouffrirai jamais un pareil ſilence, & je conjure Uranie de ne vous point laiſſer en repos, que vous n'ayiez ſatisfait notre curioſité.

Je ne crois pas, répondit Uranie, que la belle Florinde veuille ſe diſpenſer de nous donner cette ſatisfaction, & elle ſait trop combien nous aimons à l'entendre pour nous refuſer l'occaſion qui s'en préſente. Cela nous ſera d'autant plus agréable, ajouta Julie, que nous ſerons inſtruits chronologiquement des aventures de toute la famille. Mais, continua-t-elle, puiſque juſqu'à préſent nous avons toujours réſervé les hiſtoires de longue haleine pour l'heure qu'on peut être dans les jardins, je ſuis d'avis que nous nous rendions ſur la terraſſe pour jouir de la beauté du jour en donnant notre attention au récit de Florinde.

Je vois bien, répondit cette aimable femme, qu'il n'y a pas moyen de reculer, & que vous comptez trop ſur mon obéiſſance pour tromper votre attente ; ainſi je ſuis prête à vous ſatisfaire.

Sur toutes choſes, interrompit Camille, avec ſa vivacité ordinaire, n'allez pas nous faire des abrégés comme Aréliſe, mais nous

découvrez jusqu'aux moindres circonstances.

Vous en voulez terriblement à ma façon de conter, dit Arélise en riant ; mais chacun doit connoître ses forces, & comme je ne me sens pas capable d'une longue narration, je me renferme dans les faits les plus importans.

Vous vous en acquitteriez mieux qu'aucun autre, répondit Uranie en se levant ; & ce sont les preuves que vous nous en avez données aujourd'hui, qui nous font desirer le plaisir de vous entendre parler plus longtems ; mais, continua-t-elle, je vois que la compagnie est dans l'impatience d'aprendre l'histoire du Prince Edmond ; & qu'elle voudroit être déja sur la terrasse.

A ces mots, chacun fit paroître un égal empressement pour s'y rendre ; &, sans vouloir former de conversation réglée en se promenant, on ne songea qu'à se placer de façon à ne rien perdre du discours de Florinde. Cette charmante femme n'eut pas plutôt vu ses amis en état de l'écouter, qu'elle prit la parole en ces termes :

HISTOIRE de Négalisse, Princesse d'Angleterre.

L'Histoire de la belle Etelgive nous est si présente, que je ne prendrai celle des Princes ses fils que lorsqu'Etelred eut épousé la Princesse de Normandie. Félicie vous a instruite que cette nouvelle Reine prit un

tendre attachement pour les enfans d'Etelgive, & que sur-tout elle aima le Prince Edmond, qui étoit l'aîné, d'un véritable amour de mere. En effet, soit que la triste destinée de celle qu'il avoit perdue la rendît sensible, par un pur mouvement de compassion, soit que les graces dont toute la personne de ce jeune Prince étoit ornée, la contraignissent à l'aimer, ou soit enfin, par le pouvoir invincible des secrets ressorts de la sympathie, il est certain qu'elle en prit un soin particulier, & que lorsque l'âge eut mis au jour les belles qualités qui le rendirent l'amour & l'espoir de l'Angleterre, elle eut pour lui une amitié si parfaite, que ses propres enfans ne lui étoient pas plus chers.

Le Prince Edmond avoit dix ans lorsque le Roi son pere épousa Emme; son jeune cœur étoit encore tout plein de la douleur d'avoir perdu une mere dont il étoit adoré, & dont l'histoire lui avoit été contée mille & mille fois; &, quoique dans un âge si tendre on ne soit pas ordinairement capable d'une grande attention sur les événemens heureux ou funestes, son esprit étoit si fort avancé, qu'il fut aussi touché de la mort d'Etelgive & de la dureté d'Etelred, que s'il eût eu bien des années de plus.

Un état si douloureux ne sembloit pas promettre qu'il pût répondre à l'attachement que la Reine prit pour lui; mais cette Princesse sut l'accompagner de caresses si tendres & de paroles si consolantes, que le jeune Edmond y devint sensible; elle ne l'entretenoit jamais comme un enfant; &

conformant ses discours à l'étendue de son esprit plutôt qu'à la foiblesse de son âge, leurs conversations avoient quelque chose de si touchant & de si singulier, qu'on les admiroit également l'un & l'autre.

Rien n'est si flatteur pour la jeunesse qui commence à se sentir capable des grandes choses, & de qui la raison devance les années, que ces marques de distinction. Edmond connut tout le prix de celles de la Reine, il en fut touché, & s'attacha à elle aussi fortement qu'elle put le desirer; & si ce Prince retrouva une mere en elle, elle eut en lui un fils, un consolateur, un véritable ami. Trois ans s'écoulerent ainsi, & comme chaque jour faisoit remarquer quelque nouvelle perfection dans le Prince Edmond, il devint bientôt l'amour des peuples. Sa treizieme année n'étoit pas accomplie, lorsque le Roi Etelred fit à la Reine Emme le même traitement qu'à la malheureuse Etelgive.

Vous avez su de Félicie toutes les particularités de l'inconstance de ce Monarque; ainsi je me contenterai de vous dire que ce fut en ce tems-là qu'Edmond fit connoître à la Reine qu'il étoit digne de l'estime qu'elle lui témoignoit; la conformité de son malheur avec celui de sa mere la lui rendit encore plus chere; & conciliant sa pitié pour elle, avec le respect qu'il devoit à son pere & son Roi, il eut l'art de consoler l'une, sans irriter l'autre: il sut se ménager si bien, que, quoiqu'il se déclarât hautement pour la Reine, & qu'il ne la quittât presque point, Etelred ne put avoir lieu de s'en plaindre.

Les choses étoient en cet état, quand Suénon, Roi de Danemarck, fit une descente en Angleterre. Vous avez su par l'histoire d'Etelgive, qu'Etelred fut au-devant de son ennemi, qu'il lui livra la bataille, qu'il fut défait & contraint de fuir, & d'avoir recours à la Reine son épouse, pour trouver un asyle auprès du Duc de Normandie son frere; mais vous ignorez que ce fut en cette funeste occasion que le Prince Edmond commença à porter les armes, & qu'il donna des preuves éclatantes d'un courage héroïque: il combattit toujours aux côtés du Roi son pere, lui sauva deux fois la vie, & fit des actions de valeur, qui méritoient un succès plus heureux: mais la fortune s'étant déclarée en faveur de Suénon, il fallut qu'Edmond lui cédât, & qu'il accompagnât son pere dans la fuite, comme il l'avoit suivi dans le combat.

La Reine Emme fut presque aussi sensible à la gloire qu'ils s'étoient acquise, qu'au retour du cœur de son époux. Vous savez qu'elle obtint tout ce qu'elle voulut de Richard II, Duc de Normandie, son frere, & qu'elle conduisit à sa Cour le Roi Etelred & toute la Famille Royale, prenant autant d'intérêt au sort d'Edmond & du jeune Edouin son frere, qu'en ses propres enfans. Vous savez aussi que par les soins de Richard, Etelred composa une armée formidable, à la tête de laquelle il combattit, & vainquit le jeune Canut, fils & successeur de Suénon, & le força de fuir précipitamment, de reprendre la route du Danemarck, & d'abandonner l'Angleterre.

La valeur du Prince Edmond ; qui fut alors ſecondée par celle de la nobleſſe françoiſe, lui donna une glorieuſe part à cette grande victoire, & le fit regarder du Roi ſon pere, comme le ſeul digne de régner après lui. Etelred rentra dans Londres avec ce fils illuſtre, aux acclamations d'un peuple innombrable, qui faiſoit voler leurs noms juſqu'au Ciel. Lorſque la tranquillité y fut rétablie, la Reine y revint avec le reſte de la Famille Royale, & pendant quelque tems il ne parut à la Cour que joie & qu'intelligence. Cependant Etelred, qui vouloit entiérement ôter aux Danois l'eſpoir de rentrer en Angleterre par les intrigues ſecrettes qu'ils y avoient pratiquées, chercha avec exactitude tous ceux qui s'étoient attachés à leurs intérêts pour les en punir ; il en châtia pluſieurs des Princes du Nord, qui avoient facilité la deſcente de Suénon, & enſuite la conquête de tout le Royaume.

Entre les Grands, le plus conſidérable étoit Sigefred, originaire de Danemarck, allié au Sang Royal, qui s'étoit établi à Oxfort, où il avoit accumulé des richeſſes immenſes, tant en terres & châteaux, qu'en matieres d'or & d'argent : il fut un des premiers qui leva des troupes, & qui ſe joignit à Suénon, lorſqu'il deſcendit en Angleterre, qui l'aida à chaſſer Etelred du trône, & qui après Suénon y maintint le jeune Canut ſon fils ; mais ce Prince ayant été contraint de ſe rembarquer & d'abandonner cette belle conquête, Sigefred, qui n'avoit pu le ſuivre, ramaſſa les débris de

son armée, apella près de lui tous les mécontens qui craignoient le ressentiment de leur Roi légitime, se fortifia dans ses châteaux, les pourvut de bonnes garnisons, & de toutes les munitions nécessaires pour soutenir un long siege, entretenant des correspondances avec Canut, & l'exhortant à ne se pas rebuter, l'assurant d'un prompt & puissant secours.

Etelred, qui n'ignoroit pas toutes ses pratiques, en voulut prévenir les suites; & faisant marcher ses troupes contre Sigefred, il l'attaqua, le vainquit & le prit prisonnier; il le fit conduire à Londres, & lui donna des Commissaires qui le déclarerent criminel de haute trahison, & le condamnerent à perdre la tête.

Canut, informé du malheur de Sigefred, le réclama comme son parent & son sujet; mais Etelred se moqua des sollicitations & des menaces des Danois, & sans se souvenir qu'une pareille aventure avoit donné occasion à Suénon de venir en Angleterre, il ordonna, en présence des Ambassadeurs de Canut, que la sentence des Commissaires fût exécutée: & dès le même jour, le malheureux Sigefred fut mené dans la grande place, où il eut la tête tranchée.

Pendant l'instruction de son procès, Etelred lui avoit fait dire plusieurs fois qu'il lui laisseroit la vie, à condition qu'il donnât ses ordres, pour lui faire livrer les places dont il étoit le maître; mais Sigefred, qui comptoit sur la protection du Roi de Danemarck, & qui savoit ce que ses Ambassadeurs fai-

soient en sa faveur, ne voulut jamais rien accorder, fut enfin la victime de son obstination.

Les Ambassadeurs Danois firent de grandes plaintes du peu d'égard qu'Etelred avoit eu pour les prieres d'un aussi grand Roi ; & pour toute réponse ce Prince les chassa honteusement de ses Etats, sa haine & son ressentiment contre cette nation ne lui permettant pas de réfléchir sur la violence de ses actions.

Dans le trajet que les Ambassadeurs de Canut avoient à faire pour repasser en Danemarck, ils furent attaqués, pris & mis aux fers par des corsaires des isles Orcades, dont ils ne purent sortir qu'après avoir payé une grosse rançon. Lorsqu'ils furent de retour à Copenhague, ils aprirent à Canut la tragique fin du Prince Sigefred, & accuserent Etelred d'avoir fait poster sur leur route les corsaires des Orcades, pour les traiter avec la derniere indignité.

Le Roi de Danemarck vivement irrité contre celui d'Angleterre, jura de porter encore le fer & le feu dans ce Royaume, & de faire la guerre à outrance à Etelred, & donna des ordres précis pour assembler une puissante armée, & tous les vaisseaux qui étoient dans ses ports. Ces préparatifs ne furent pas ignorés en Angleterre, & le Roi Etelred arma par terre & par mer, pour se mettre en état de résister à son ennemi : mais pour n'avoir que cette guerre à soutenir, & terminer entiérement celle qui pouvoit l'occuper dans ses propres Etats, il ne

voulut pas négliger la priſe des châteaux dont Sigefred s'étoit emparé, & qui pouvoient être d'un grand ſecours au Roi de Danemarck, dans la deſcente prochaine dont il le menaçoit. La principale de ſes places étoit Siekfort, très-forte d'elle-même, & bien munie d'hommes & de vivres; mais ce qui la rendoit encore plus redoutable, étoit la rare valeur de celle qui y commandoit.

Négaliſſe, veuve de Sigefred, Princeſſe jeune & belle, qui joignoit un courage martial à toutes les graces de ſon ſexe, & qui, dès ſa tendre jeuneſſe s'étoit accoutumée aux fatigues de la guerre, animée du deſir de venger la mort de ſon époux, s'y étoit renfermée dans le deſſein d'en faire le théatre ſanglant de ſon juſte reſſentiment. Etelred n'ignoroit pas la prudence & la fermeté de cette belle guerriere, mais les difficultés ne pouvant le rebuter, il fit marcher ſon armée contre Siekfort, & mit à ſa tête le vaillant Prince Edmond, en lui donnant pour Généraux les plus expérimentés de ſes Capitaines. Edmond arriva devant Siekfort, & fit inveſtir la place: elle étoit ſituée ſur une hauteur entourée de précipices & de rochers eſcarpés, on ne pouvoit y aborder que par un ſentier qui paſſoit au travers d'un marais, qui régnoit autour de la hauteur, & qui paroiſſoit impraticable. Cependant l'intrépide Edmond ſurmonta tous ces obſtacles, le marais fut deſſéché, & on trouva moyen de faire avancer les machines pour battre les murailles qui furent bientôt ébran-

lées par leurs efforts, & firent enfin une breche assez large pour contenir un bataillon; ces aproches ne purent se faire qu'après des combats qui coûterent bien du sang de part & d'autre : les assiégés, qui n'espéroient aucun quartier des Anglois, & qui n'avoient pas dessein de leur en accorder, se défendoient en désespérés.

La belle Négalisse, qui les commandoit, donnoit ses ordres si fort à propos, que les plus vieux Capitaines étoient surpris de sa sagesse & de sa prudence : armée de toutes pieces, on la voyoit pourvoir à tout, prévenir tout & s'exposer à tout, animant par son courage héroïque le moindre de ses soldats : dans les sorties que faisoient les assiégés, les Anglois qui tomboient entre leurs mains, devenoient à l'instant les malheureuses victimes de la vengeance de cette Princesse, en les faisant précipiter à la vue de l'armée, du haut des remparts, sur les affreux rochers qui les entouroient, qui mettoient leurs corps en pieces. Les assiégeans de leur côté ne traitoient pas leurs prisonniers avec moins de barbarie, & ces cruautés réciproques avoient produit entre les deux partis une haine qui tenoit de la fureur.

Le Prince Edmond entendoit souvent parler de Négalisse; mais il ne se pouvoit persuader que sa valeur & sa prudence fussent assez considérables pour retarder ses progrès; & comme elle avoit avec elle plusieurs Capitaines d'une haute réputation, il leur attribuoit tout l'honneur d'une défense si opiniâtre;

opiniâtre; mais, quoi qu'il en fût, il lui parut si honteux qu'une place commandée par une femme lui résistât si long-tems, qu'il résolut de faire les derniers efforts.

Aussi-tôt que la breche fut praticable, il fit sommer les assiégés de se rendre ; & pour toute réponse, il ne reçut que des reproches de la mort de Sigefred, & de cruelles menaces de la venger sur sa tête & sur celle du Roi son pere. Alors ce Prince se prépara à l'assaut général, qui fut donné le lendemain à la pointe du jour. Le combat dura trois heures, sans que les Anglois pussent pénétrer dans la place. Edmond voyant qu'il perdoit beaucoup de monde, & que par la valeur d'un guerrier des assiégés, qui portoit par-tout la terreur & l'effroi, ses efforts devenoient inutiles, fit sonner la retraite, & prit de nouvelles mesures pour emporter la place.

Trois jours après, la breche ayant été plus élargie & aplanie, il commanda l'élite de ses troupes, & se mit à leur tête pour donner un dernier assaut, dans le ferme dessein de vaincre ou de périr. Négalisse avoit fait faire des coupures dans le corps de la place, qu'elle avoit bien fortifiées, où elle rangea ses troupes, & mit ses défenses en de si bonnes dispositions, que les assiégés crurent pouvoir résister encore long-tems à leurs ennemis. Enfin ce sanglant assaut se donna sur les six heures du matin, le 4 septembre de l'année 1014 ; les Anglois attaquerent les assiégés avec fureur, ils se défendirent de même, & chacun fit

périr les plus braves du parti contraire.

Le combat avoit déja duré deux heures, ſans que les Anglois euſſent pu ſe loger ſur la breche : le même guerrier que le Prince d'Angleterre avoit remarqué pluſieurs fois, faiſoit un cruel ravage parmi les ſiens, & ſembloit ſeul s'opoſer aux efforts de l'armée. Edmond piqué de cette réſiſtance, & peut-être en ſecret jaloux de trouver une valeur comparable à la ſienne, chercha avec ſoin le moyen de joindre ce redoutable ennemi. La fortune le favoriſa, & comme ſon adverſaire n'avoit pas deſſein de l'éviter, & que quelqu'un le lui avoit fait connoître pour le Prince Edmond, il vint à ſa rencontre au même inſtant que le Prince d'Angleterre s'ouvroit un paſſage juſqu'à lui. Ils s'attacherent l'un à l'autre avec une égale fureur, & après pluſieurs coups portés dans le deſſein de s'arracher la vie, le guerrier en porta un ſi terrible ſur le caſque du Prince, qu'en coulant, il en coupa les courroies, briſa les mailles de ſon braſſal, & le bleſſa de maniere à faire croire qu'il lui avoit coupé le bras ; le ſang & la douleur animerent de telle ſorte le Prince Edmond, dont la viſiere tombée laiſſoit voir tout le viſage, qu'il parut en avoir repris un nouveau courage, & ayant donné à ſon tour un coup d'un bras fort & vigoureux ſur la tête de ſon ennemi, il le fit tomber ſur ſes genoux ; alors le Prince profitant de ſon avantage, l'abattit entiérement à terre, & tâchoit de lui ôter ſon caſque pour achever ſa victoire, quand les aſſiégés, qui prenoient un vif intérêt au ſort

du vaincu, firent des efforts surprenans pour le secourir.

Mais l'oposition des Anglois les en éloignerent; & ces derniers, qui, par les cris de leurs ennemis venoient d'être instruits de l'importance du combat de leur Prince, encouragés par son exemple, & profitant du trouble des assiégés, les attaquerent avec tant de valeur, qu'ils les chasserent de dessus la breche, & s'y logerent. Pendant ce tems, Edmond, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, ôter la vie à son ennemi, étant parvenu à délier les courroies de son casque, le lui arracha avec fureur, & levoit déja le bras pour lui couper la tête, lorsqu'il fut frapé de l'éclat de la plus parfaite beauté qui se fût encore offerte à ses regards; les armes lui tomberent des mains, & le nom de Négalisse, qui retentissoit autour de lui, lui ayant fait connoître quel étoit l'ennemi qu'il venoit de combattre, il resta dans un étonnement & une consternation qui ne mirent guere de différence entre le vainqueur & le vaincu. Mais enfin, s'étant remis assez promptement pour ne pas faire paroître tout ce qui se passoit dans son cœur, il ordonna sur le champ qu'on la portât dans sa tente, & qu'on eût autant de soin d'elle que de lui-même; & ayant fait continuer l'assaut, les retranchemens intérieurs furent forcés, & les assiégés mis dans un désordre horrible.

Edmond vit bien alors que la Princesse Négalisse avoit été l'ame de son parti, & que sa perte seule lui livroit la place; il fit

offrir bon quartier aux assiégés ; mais ces désespérés le refuserent, & se firent tous tuer, & la place gagnée fut donnée au pillage du soldat, à la réserve du donjon du château, où le Prince savoit que les trésors de Sigefred étoient enfermés. Pendant le reste de l'action, il envoyoit savoir de moment en moment des nouvelles de sa prisonniere ; & sur le soir, ayant apris qu'elle étoit revenue de son évanouissement, & qu'à la réserve de quelques contusions il ne paroissoit aucunes blessures sur son corps, il se dépêcha de donner ses ordres pour assurer sa conquête ; mais, malgré tous ses soins, il lui fut impossible de retourner au camp, que bien avant dans la nuit, où il rentra avec une si grande agitation d'esprit, qu'il ne tarda pas à connoître qu'un violent amour s'étoit emparé de son cœur. Cependant Négalisse, malgré son animosité contre le sang d'Etelred, n'avoit pas plutôt vu le visage du Prince Edmond, lorsque le coup qu'elle lui porta avoit fait tomber la visiere de son casque, que toute sa fureur s'étoit tournée en admiration ; la chaleur du combat, qui donnoit de nouveaux charmes à ce jeune héros, le lui fit croire encore plus redoutable pour son cœur que pour sa vie ; le feu, dont ses yeux étoient animés, passa dans son ame ; sa vengeance se ralentit, ses forces diminuerent, & elle n'étoit presque plus capable d'aucune défense, quand le Prince crut devoir employer tout l'effort de son bras pour l'accabler, & peut-être que cette victoire lui auroit coûté plus de peine, si la

tendreſſe naiſſante de cette Princeſſe ne lui eût aidé à la remporter. Le coup avoit été ſi cruel, que la douleur qu'elle en reſſentit lui ôta le ſentiment, & lorſqu'elle fut tranſportée dans la tente d'Edmond, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on la fit revenir; mais elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux & recouvré la connoiſſance, qu'elle porta ſes regards ſur tous ceux qui l'environnoient, & ne voyant point celui qu'elle cherchoit, elle ne put s'empêcher de ſoupirer.

Edmond avoit eu l'attention, lorſqu'il fut entré dans la place, d'en faire ſortir toutes les femmes attachées à cette Princeſſe, & de les lui envoyer; elles s'en aprocherent; & par leurs tranſports & leurs larmes, elles prouverent combien elle en étoit aimée; la Princeſſe reçut avec bonté les témoignages de leur tendreſſe, & s'adreſſant à la principale d'entr'elles: Eduige, lui dit-elle, nous ſommes donc captives, & tous mes efforts ont été inutiles?

Madame, lui répondit cette perſonne, le Prince Edmond eſt le maître de la place, ſa victoire eſt entiere; & quoiqu'il ait voulu épargner le ſang des vôtres, en leur faiſant des offres avantageuſes, le déſeſpoir de votre perte les a portés à tout refuſer; mais leur opiniâtre réſiſtance n'a ſervi qu'à relever encore la gloire de votre invincible ennemi, en les faiſant tous tomber ſous les coups de ſon bras redoutable.

Ainſi, dit alors la Princeſſe, ils ont tous péri, & j'en ſuis la cauſe. Voyons le Prince, continua-t-elle, & ſauvons, s'il ſe peut,

ceux des autres places qui sont en notre pouvoir, en implorant sa clémence, peut-être n'a-t-il pas l'ame aussi cruelle que son barbare pere.

Comme elle prononça ces paroles assez haut, pour être entendues de ceux à qui le Prince l'avoit confiée, ils l'assurerent qu'elle devoit tout attendre de sa générosité, & que par les soins qu'il avoit ordonné que l'on prît de sa personne, & l'inquiétude extrême où il paroissoit être de l'état où il l'avoit mise sans la connoître, il étoit facile de juger qu'elle le trouveroit favorable dans ce qu'elle pourroit desirer.

On lui aprit ensuite qu'elle étoit dans la tente de ce Prince, & comme il envoyoit à chaque instant savoir de ses nouvelles, ces marques de bonté acheverent de gagner son cœur & de lui faire espérer un traité avantageux pour les autres places qu'elle tenoit. Cette pensée la tranquillisa sur les suites de cette guerre; mais le trouble nouveau qui commençoit à s'élever dans son ame ne lui permit pas de s'abandonner au repos; elle chercha vainement dans les motifs de sa haine contre le pere, des préservatifs au tendre penchant qui l'entraînoit vers le fils. En vain elle se rapelloit la violence d'Etelred & la tragique fin de son époux; tous ces objets funestes disparoissoient lorsqu'elle se retraçoit l'image du héros qui venoit de la vaincre. Elle passa la nuit dans un continuel combat entre ce qu'elle croyoit devoir aux mânes de Sigefred, & l'amour qui lui parloit en faveur d'Edmond; & le jour sembla

ne fraper ses yeux, que pour lui mieux faire voir sa double défaite.

Le Prince Edmond n'étoit pas dans un état plus tranquille ; il étoit arrivé si tard au camp, qu'il n'osa demander à voir sa prisonniere ; il se sentit même incapable de s'offrir si-tôt à sa vue, se croyant le plus criminel des hommes d'avoir attaqué une si belle vie ; il se reprochoit sans cesse sa fureur & son aveuglement ; & dans la véhémence de sa colere contre lui-même, il s'imagina qu'il ne pouvoit réparer sa faute que par l'ardeur d'un amour aussi violent que l'avoit été sa haine : ainsi, bien loin de s'oposer à la flamme dont il commençoit à brûler, il n'employa sa raison & toutes ses réflexions qu'à la mieux allumer.

Cependant le desir de revoir cette belle Princesse suivit de près la résolution de l'adorer éternellement ; & dès qu'il crut que sa visite ne lui seroit point incommode, il lui en fit demander la permission. Négalisse, qui s'attendoit à cette civilité, & qui se trouvoit entiérement rétablie, le reçut avec douceur, & témoigna même une impatience obligeante pour cette entrevue.

Le Prince ne tarda pas à paroître, suivi des principaux Officiers de l'armée ; il étoit vêtu superbement, mais il tiroit bien plus d'éclat de sa personne, que de la magnificence de son habillement. C'étoit le plus bel homme & le mieux fait de son tems ; à la guerre, on ne pouvoit le combattre sans le craindre ; désarmé, on ne pouvoit le voir sans l'aimer.

Négaliſſe avoit éprouvé déja l'un & l'autre, & cependant elle ne put s'empêcher d'être ſurpriſe & de le témoigner par un geſte d'admiration ; elle n'en inſpira pas moins au Prince Edmond, & ſi ſon amour avoit pris naiſſance au milieu du ſang & du carnage, il s'affermit pour jamais dans ſon ame par les douceurs de cette entrevue. La Princeſſe étoit en amazone, la tête nue, ſes cheveux du plus beau blond du monde, flottant à groſſes boucles ſur les épaules, & cet ajuſtement laiſſoit ſi bien remarquer la fineſſe de la taille, la régularité de ſes traits, & la majeſté qui régnoit en toute ſa perſonne, qu'il étoit impoſſible de la regarder ſans lui livrer ſon cœur.

L'amoureux Edmond eut une peine extrême à modérer ſes tranſports à l'aſpect de tant de beautés, & il n'auroit pu cacher la vicacité de ſes ſentimens, ſi un murmure de louanges & d'acclamations, qui s'éleva parmi ceux de ſa ſuite, ne lui eût donné le tems de ſe remettre. Enfin, après l'avoir ſaluée reſpectueuſement : » Que je ſuis coupable, » Madame, lui dit-il, & que ma victoire » me coûte cher, puiſque je ne la dois qu'à » la criminelle audace d'avoir attaqué les » jours de l'incomparable Négaliſſe ! Je ne » veux point chercher à me juſtifier, en vous » aſſurant que vous m'étiez inconnue, & je » ne parois à vos regards que pour offrir ma » vie à votre juſte reſſentiment. « Il accompagna ces paroles d'une action ſi paſſionnée, & il paroiſſoit tant d'amour dans ſes yeux, que la tendre Négaliſſe ne put ignorer dès

ce moment l'effet de ses charmes. Cette connoissance mit un incarnat sur ses joues, qui ne la rendit que plus belle, & avec une action qui n'avoit rien d'ennemi : » Seigneur, lui répondit-elle, si l'on doit taxer » de crime, ce qui se pratique à la guerre, » je suis bien plus criminelle que vous ; je » savois qui vous étiez, je vous ai combattu, & je voulois votre mort. Comment, » Seigneur, continua-t-elle, en jettant la vue sur le bras qu'il avoit en écharpe, » l'Angleterre pourra-t-elle me pardonner » jamais d'avoir porté des mains sacrileges » sur le plus grand & le plus aimable Prince » qu'elle ait encore vu naître ? mais, Seigneur, ajouta-t-elle, oublions ce qui s'est » passé, & souffrez que la paix que je vous » demande termine tous nos différends.

Le Prince, qui vit bien que l'intention de Négalisse n'étoit pas qu'il lui répondît sur les choses obligeantes qu'elle venoit de lui dire, ne le fit que par une action modeste & respectueuse, en lui protestant qu'il ne négligeroit rien pour porter le Roi son pere à finir cette guerre avantageusement pour elle ; & après plusieurs complimens de part & d'autre, ils se séparerent avec des sentimens bien différens de ceux dont ils avoient été animés quelques jours auparavant.

Le Prince d'Angleterre ne l'eut pas plutôt quittée, que son premier soin fut d'envoyer un courrier au Roi, pour lui faire le détail de ce fameux siege : sa lettre étoit remplie de louanges pour chacun de ceux qui s'y étoient signalés, & d'un éloge général sur la

valeur de ses troupes, sans parler de lui ni de son combat avec Négalisse, lui marquant seulement que cette Princesse étoit sa prisonniere, que les richesses de Sigefred étoient en son pouvoir, & qu'il le suplioit de lui laisser la liberté de traiter avec la veuve de ce rebelle, pour le mettre en état de mieux résister au Roi de Danemarck; & passant ensuite aux raisons politiques qui devoient engager Etelred à finir cette guerre, il les spécifioit avec tant d'esprit & de prudence, que le Roi & son conseil en furent pénétrés d'admiration. Ce Monarque lui manda qu'il le rendoit le maître, non-seulement des biens & du sort de sa prisonniere, mais qu'il lui promettoit encore de ratifier tout ce qu'il feroit avec elle.

Tandis que la Cour étoit dans de si favorables dispositions pour lui, le cœur de la belle Négalisse en renfermoit de plus douces encore. Cette seconde vue avoit si bien affermi l'amour dans son ame, qu'il ne fut plus en son pouvoir de l'en chasser; & lorsqu'après l'entrevue elle se vit seule avec Eduige, qui possédoit toute sa confiance, elle ne put s'empêcher de lui parler du Prince en des termes si remplis d'admiration sur les rares qualités qu'il possédoit, & les charmes de sa personne, que cette Dame reconnut aisément de quelle source partoient des louanges si passionnées. Négalisse s'aperçut de sa pénétration; la regardant avec un air charmant: Eduige, lui dit-elle, je vois que tu lis dans le fond de mon cœur: je ne crains point tes reproches, il ne faut que voir

Edmond pour excuser ma foiblesse; mais, continua-t-elle en soupirant, puisque tu sais si bien découvrir mes sentimens secrets, n'as-tu donc rien deviné de ceux de mon vainqueur ?

Ni les siens, ni les vôtres, lui répondit-elle, ne m'ont point échapé, & puisque vous me donnez la liberté de vous expliquer ce que je pense, soyez persuadée, Madame, que de quelque tendresse dont votre ame soit atteinte pour le Prince, la sienne est encore plus violente.

Je l'examinois avec soin tandis qu'il vous parloit; l'amour étoit peint dans ses yeux, il éclatoit dans toutes ses actions, & lorsque sa générosité le portoit à vous offrir sa vie pour réparer le crime de vous avoir combattue, ce même amour sembloit vous demander grace. Voilà, Madame, continua-t-elle en souriant, quelles sont mes découvertes, & je me trompe fort, ou vous en verrez bientôt la vérité.

Ce discours fit tant de plaisir à Négalisse, que pour prolonger la conversation, elle ne déguisa rien à sa confidente de tout ce qui se passoit dans son cœur, & de ce qu'elle avoit cru voir dans celui du Prince, & se fortifiant l'une & l'autre dans leurs idées, la Princesse sortit de cet entretien, avec le doux espoir d'être aimée aussi parfaitement qu'elle desiroit.

Edmond de son côté n'avoit pas de si flatteuses espérances; son amour étoit accompagné de cette sorte de crainte qui est presque inséparable des grandes passions; &

comme il joignoit à toutes ses autres perfections celle de vouloir ignorer combien il étoit digne d'être aimé, il ne faisoit rien que pour l'être, sans jamais croire le mériter.

Cette modeste défiance de lui-même lui faisoit faire des réflexions qui ne lui donnoient pas d'heureux momens; mais sa flamme étoit trop violente pour se renfermer dans les bornes d'un exact silence; & n'osant encore la déclarer à l'objet qui l'avoit allumée, il chercha à soulager sa peine en la découvrant à quelque ami fidele.

Entre tous les Seigneurs qui l'avoient suivi, Ouels, jeune Prince qui étoit de son âge, s'y étoit particuliérement attaché; un esprit éclairé, une figure aimable, & mille vertus éclatantes le rendoient autant au-dessus de tous les Seigneurs de la Cour, qu'Edmond l'étoit de tous les hommes du Royaume; l'amitié qui les unissoit faisoit l'éloge de l'un & de l'autre, & ce fut à lui seul que le Prince Edmond confia le trouble dont il étoit agité.

Ouels, qui le connoissoit mieux qu'il ne faisoit lui-même, employa toute son éloquence pour lui donner une meilleure opinion de la réussite de ses feux. Non, Seigneur, lui dit-il, je ne suis point en doute que le Prince Edmond ne se fasse aimer, si-tôt qu'il voudra l'être; mais, s'il m'est permis de vous donner d'autres sujets de crainte, je prévois mille obstacles à votre bonheur de la part du Roi; vous faites tout l'espoir de l'Angleterre; vous en êtes les délices; votre alliance avec les plus

grandes Princesses peut lui procurer des avantages solides, & vous anéantirez toutes ces belles prétentions en épousant Négalisse ; Etelred n'y consentira pas, & si vous passez outre malgré lui, que de cruels chagrins viendront vous assaillir ! Voilà, Seigneur, la seule chose qui m'accable & la seule qui doit vous troubler ; car pour vous, Seigneur, continua-t-il, qui pourroit résister à la gloire d'une pareille conquête ? Votre présence attire tous les cœurs ; un regard, une parole vous les assujettissent pour jamais. Comment donc pourriez-vous penser que, joignant un si tendre amour à des charmes si puissans, on puisse n'y pas répondre ?

Mon cher Ouels, lui dit le Prince en l'embrassant, souffrez que je ne replique rien à des choses si flatteuses : votre amitié vous aveugle, & cherche à me croire tout le mérite qu'elle voudroit me voir posséder ; je n'ai pas été sans me dire ce que votre zele vient de me représenter ; mais je vous avoue que tout cede au pouvoir de Négalisse, elle l'emporte dans mon cœur sur les considérations les plus importantes ; l'Etat, le Roi, moi-même, tout enfin s'efface de mon souvenir, pour n'adorer qu'elle, ne plaire qu'à elle, & ne songer qu'à elle.

Edmond prononça ces paroles d'un air si touchant, qu'Ouels en fut attendri ; mais comme il savoit que la raison avoit un puissant empire sur lui, il ne voulut lui rien cacher de ce qu'il prévoyoit des suites de son amour, afin que s'il ne pouvoit le bannir de

ſon cœur, il fût du moins préparé à tous les événemens qu'il pouvoit produire.

Le Prince y répondit avec une sageſſe & une modération qui ne démentoit point la beauté de ſon caractere ; mais en même tems il fit connoître à ce fidele ami une conſtance ſi parfaite, & une fermeté ſi fort inébranlable ſur ſon amour, qu'il vit bien que c'étoit-là un de ces coups du ciel, que toute la prudence humaine ne peut parer. Ainſi, ſans s'amuſer à le combattre davantage, il ſe dévoua entiérement à lui, & l'aſſura que, quelque choſe qui pût arriver, il ne ſe ſépareroit jamais de ſes intérêts.

Le Prince Edmond ſavoit trop bien le prix d'un tel ſecours pour le refuſer ; il l'en remercia dans les termes les plus obligeans, en lui proteſtant à ſon tour qu'il n'oublieroit jamais le zele qu'il venoit de lui faire paroître, & ne s'écarteroit de ſes conſeils que le moins qu'il lui ſeroit poſſible. C'eſt de cette ſorte que ſe paſſa le reſte du jour de l'entrevue du Prince & de Négaliſſe. Le lendemain, & ceux qui le ſuivirent, il rendit des ſoins aſſidus à cette Princeſſe, & ſans oſer lui parler de ſon amour, ſes regards eurent ſi bien l'art de l'en inſtruire, que les termes les plus expreſſifs ne l'en auroient pas mieux perſuadée.

Elle le recevoit toujours avec une douceur pleine d'attraits ; mais elle étoit accompagnée de tant de retenue & de modeſtie, qu'il ne put pénétrer ſes ſentimens ; & quoiqu'il la vît toujours avec plaiſir, il ne s'en ſéparoit jamais ſans douter de ſon bonheur.

Le retour du courrier en fit la décision ; il n'eut pas plutôt vu le pouvoir que le Roi lui donnoit, qu'il courut porter ses dépêches à Négalisse.

Elle étoit seule avec Eduige, & le Prince ne se fit suivre que d'Ouels ; comme il lui avoit confié son dessein, après les premiers complimens, Ouels ayant engagé Eduige dans une conversation particuliere, donna à Edmond une entiere liberté d'entretenir la Princesse. Le Roi, lui dit-il alors, Madame, me laisse le maître des articles du traité, & je viens vous en rendre la maîtresse, & vous donner une occasion favorable de vous venger de l'offense que je vous ai faite. Ce n'étoit pas assez d'avoir osé vous attaquer, vous combattre & vous prendre prisonniere ; il manquoit encore à tant de témérité, celle de vous adorer, de vous le dire & de vous protester que mille morts présentées à mes yeux ne me feroient pas changer de sentiment. Ainsi, Madame, vengez-vous sur l'amant de la fureur de l'ennemi, & punissez l'ennemi des fautes de l'amant ; j'attends votre arrêt, & je le subirai sans murmurer.

Il faudroit pouvoir se présenter tous les agrémens qui brilloient dans la personne du Prince d'Angleterre, pour concevoir de quels charmes il accompagnoit son discours. Négalisse en fut si pénétrée, & elle se trouva si glorieuse d'une telle conquête, qu'elle ne fut plus capable de dissimuler sa passion ; & regardant le Prince avec des yeux où la joie se mêloit avec l'amour : Et de quelles fautes, Seigneur, lui dit-elle, êtes-vous coupable,

dont je ne la sois autant que vous? Vous me haïssiez, & vous m'aimez; je voulois votre mort, & je donnerois ma vie pour assurer vos jours. Oui, Seigneur, continua-t-elle avec ardeur, je me regarderois avec horreur, si je pouvois haïr encore ce qu'il y a de plus aimable au monde. N'ai-je pas des yeux comme toute l'Angleterre? Ai-je un cœur moins sensible au mérite que tous vos sujets? Non, Seigneur, & je ne veux désormais me distinguer d'une foule si nombreuse, que par l'excès de ma tendresse.

On peut aisément se figurer l'effet que fit cet aveu sur le Prince, jeune, ardent, brûlant d'amour: il n'est pas difficile de se représenter ses transports; il oublia Ouels, Éduige & toute la terre, pour se livrer à son bonheur; il se jetta aux pieds de la Princesse malgré elle, & dans cette posture, il lui rendoit graces, il remercioit le ciel, il attestoit l'un & l'autre de sa constance & de sa fidélité; & l'obligeant à lui redire à chaque instant qu'il en étoit aimé, il lui répéta autant de fois qu'il l'adoreroit éternellement. Enfin toutes ses actions furent si véhémentes & si passionnées, qu'il fut impossible aux deux confidens de porter plus loin leur discrétion, & de ne pas prêter attention à une scene si intéressante. Négalisse, qui ne pouvoit parvenir à faire relever le Prince, leur fit signe de s'aprocher, & tendant la main à Edmond, pour l'obliger à changer de situation: Vous voyez, Seigneur, lui dit-elle en souriant, que nous ne sommes pas seuls, & que vous publiez mon secret.

Ah ! Madame, s'écria-t-il en lui obéiſſant, le Prince Ouels connoît mon ame toute entiere ; & la ſage Eduige vous eſt trop chere pour que vous lui ayiez caché mon bonheur. Alors il ſe fit entre ces quatre perſonnes une converſation pleine de confiance, où tout ce que l'amitié, le zele, l'eſtime & l'amour ont de plus attrayant fut déployé. Après avoir donné un aſſez long eſpace de tems à cette douce occupation, le Prince Edmond voulut que Négaliſſe réglât les articles du traité ; mais elle s'en défendit ſi fortement, qu'il fut contraint d'en prendre le ſoin. La choſe n'eut pas de peine à ſe conclure : la Princeſſe, qui n'avoit pas intention de rien refuſer au fils, accorda tout au pere.

Elle abandonnoit toutes ſes places fortes au Roi, avec les munitions de guerre & de bouche, & le Roi lui en laiſſoit les revenus pour elle & pour les ſiens, & ce Monarque ratifia le traité, & le renvoya au Prince ſans y faire aucun changement. Cependant les nouvelles de ſa victoire n'avoient pas plutôt été répandues dans Londres & dans le reſte du Royaume, qu'on y célébra ſa gloire & ſon triomphe d'une maniere éclatante ; & les Généraux de l'armée ayant envoyé des relations du ſiege à leurs amis, dans leſquelles ils détailloient les grandes actions d'Edmond, & ſur-tout ſon combat particulier avec la vaillante Négaliſſe, ils les publierent à la Cour & à la ville, dont la ſurpriſe & l'admiration fut extrême, en voyant la modeſtie qu'il avoit obſervée dans les lettres qu'il avoit écrites à ce ſujet ; ce

qui augmenta de telle ſorte l'amour qu'on avoit pour lui, qu'on le regardoit comme le ſeul des enfans d'Etelred digne de lui ſuccéder.

La Reine Emme, à qui la gloire de ce Prince étoit auſſi chere que la ſienne, lui en écrivit en des termes, qui lui prouverent qu'il avoit toujours en elle une tendre mere & une véritable amie. Mais toutes ces félicitations ne touchoient que foiblement ſon cœur, au prix des douceurs qu'il goûtoit aux pieds de Négaliſſe. Auſſi-tôt que le traité eut été ratifié, ce Prince fit mettre le château de Siekfort en état de la recevoir, & voulut qu'elle quittât le camp, comme étant un lieu trop tumultueux & peu convenable à la tranquillité dont elle devoit jouir par la paix.

Quelques jours après qu'elle y fut rentrée, Edmond, de qui l'amour s'augmentoit à chaque inſtant, la conjura d'achever de le rendre heureux, en conſentant à l'épouſer ſecrettement, en lui faiſant entendre que le Roi ſon pere s'opoſeroit à cet hymen, s'il en étoit inſtruit; mais que lorſque la choſe ſeroit faite, il eſpéroit des ſoins de la Reine, de ceux de ſes amis, & de l'amitié même d'Etelred, un conſentement qu'il n'oſoit hazarder de demander alors.

La Princeſſe, qui l'aimoit avec autant d'ardeur qu'elle en étoit aimée, ne deſiroit pas moins cette union que lui, mais l'inconſtance trop ordinaire aux hommes en général, & ſi fréquente parmi les Princes de l'âge d'Edmond, la faiſoit trembler. Je n'ai

rien à vous refuſer, Seigneur, lui dit-elle ; & quoi que ma gloire puiſſe ſouffrir par un hymen caché, je vous la ſacrifierai avec joie, pour vous prouver ma tendreſſe. Eh ! que m'importe, ajouta-t-elle, que mon bonheur ſoit ignoré, pourvu qu'il ſoit durable ?

Mais, Seigneur, c'eſt-là ce qui cauſe ma crainte, & qui peut ſeul m'empêcher de faire ce que vous deſirez : vous m'aimez aujourd'hui, mais qui m'aſſurera que vous m'aimerez toujours ? qui pourra me raſſurer ſur les effets que peuvent produire la colere d'un pere & les conſidérations de l'Etat ? On vous fera regarder comme un crime une alliance ſi peu ſortable ; on vous repréſentera que vous avez épouſé la veuve d'un rebelle & d'un ennemi ; que votre âge & votre rang ne vous permettoient pas de vous engager ſans l'aveu de votre Roi ; on vous fera ſuccéder aux reproches les plus cruels, l'image du brillant avenir qui vous attend ; on vous exagérera la gloire d'un hymen plus illuſtre & plus utile à l'Angleterre ; on ébranlera votre fidélité, vous rougirez d'avoir trop écouté votre amour, & je le verrai ſuccomber ſous le poids du courroux d'un pere, ou aux aproches d'un objet plus digne de vous.

Alors, Seigneur, alors, continua la Princeſſe en laiſſant couler quelques larmes, que deviendra la malheureuſe Négaliſſe ? la honte & le déſeſpoir ſeront le prix de ſa complaiſance & de ſon amour. Je ſuis ſûre de mon cœur, il vous aimera juſqu'au tombeau ; mais hélas ! rien ne peut m'aſſurer du vôtre.

Le Prince Edmond se sentit si fort pénétré de douleur à ce discours, que quelqu'envie qu'il eût de l'interrompre, il lui fut impossible d'y parvenir; le saisissement de son ame se manifestoit dans toute sa personne, & ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine qu'il put rompre le silence. Enfin, prenant la parole: Je suis bien malheureux, Madame, lui dit-il en la regardant tristement, que mon cœur ne vous soit pas assez connu, pour vous le faire croire incapable de la plus lâche des inconstances! si mon amour extrême n'a pu vous inspirer des sentimens plus favorables, que pourroient faire des paroles qui n'en sont que les interpretes?

Mais s'il est vrai que vous m'aimez, pourquoi ne lisez-vous pas dans le fond de mon cœur, que, quand avec la couronne d'Angleterre on m'offriroit celle de l'univers pour m'obliger à rompre mes nœuds, on ne pourroit jamais m'y contraindre?

Une ame si ferme à l'éclat de tant de grandeurs, ne le sera pas moins à l'orage du courroux d'un pere, & des murmures de l'Etat; je sais que je vais m'y livrer, & que vous y serez exposée; mais je sais que, quelque grand qu'il puisse être, contre vous & contre moi, votre gloire ne pouvant dépendre que de ma fidélité, elle ne peut être altérée, puisque je mourrai plutôt, que de vous manquer de foi. Rendez-moi votre époux, & je le serai jusqu'à mon dernier soupir, les effets seuls peuvent vous prouver cette vérité. Ne me refusez donc pas la satisfaction de vous faire connoître la gran-

deur de ma flamme, & songez qu'en vous oposant à mon bonheur, vous offensez mon amour, vous faites un outrage sanglant à ma probité, & que vous me donnez la mort.

Le Prince Edmond n'eut pas besoin d'affirmer plus fortement ce qui ne se voyoit déja que trop sur son visage : une pâleur mortelle s'y étoit répandue, & ses yeux fixés sur ceux de Négalisse, sembloient n'attendre que sa réponse pour se fermer à jamais. Cette Princesse en fut effrayée, & ne pouvant plus douter d'un amour si parfait : Mon cher Prince, s'écria-t-elle en lui prenant les mains avec tendresse, Négalisse est à vous, disposez entiérement de toutes ses volontés, pardonnez mes soupçons & mes craintes, la cause vous en doit être chere, mais enfin elles cedent toutes à la gloire de vous être unie ; commandez, & je souscris à tout.

Quelques charmes que ces paroles eussent pour le Prince, la tristesse s'étoit si fort emparée de ses sens, qu'il ne put si-tôt se livrer à la joie ; & quoiqu'il la témoignât dans les termes les plus passionnés, une certaine langueur, qui acccompagnoit ses discours, faisoit bien voir de quelle sensibilité il avoit été à celui de la Princesse ; aussi la persuada-t-il mieux par cette tendre douleur, qu'il n'auroit pu faire par les transports les plus violens ; elle employa toutes les graces dont la nature l'avoit partagée, pour bannir la mélancolie dont elle avoit été la cause ; & après mille protestations redoublées d'une éternelle fidélité, ils conclurent que l'aumônier de la Princesse, en

qui elle avoit une parfaite confiance, les marieroit secrettement dans la chapelle du château, & que le Prince Ouels avec Eduige seroient les seuls témoins de cette cérémonie; ce qui fut exécuté la nuit du lendemain, avec un tel secret, qu'aucun de ceux du camp, ni de la place, n'en eurent alors nulle connoissance. Ce mystere dura plusieurs mois, au grand contentement des deux époux qui goûtoient sans trouble toutes les douceurs dont l'hymen est suivi, quand il est éclairé par l'amour: il sembloit que la même ame les animoit tous deux, qu'une seule volonté les fît agir; & leurs pensées leur étoient si bien connues, que souvent ils se répondoient sur leurs seuls regards.

Mais le destin, jaloux d'un bonheur si parfait, ne pouvant rien sur leurs cœurs, s'en voulut venger sur le repos dans lequel ils s'endormoient.

La longue absence du Prince Edmond commença à donner des soupçons au Roi son pere; & ne comprenant pas ce qui pouvoit le dispenser de venir jouir à la Cour du fruit de sa victoire, il envoya au camp des personnes fidelles pour en pénétrer le sujet, avec ordre de ne rien faire connoître du motif de leur arrivée, & de s'instruire avec art de tout ce qui s'y passoit.

Par malheur pour le Prince, cette commission fut donnée à ces sortes d'esprits rusés, aux yeux desquels rien ne peut échaper. Ils examinerent le Prince avec tant d'attention, qu'ils connurent bientôt son

amour pour Négalisse ; cette découverte leur fit faire les autres, &, sans qu'on ait pu savoir quelles intrigues ils employerent ; ils furent informés de cet hymen secret. Aussi-tôt ils en donnerent avis au Roi, de qui la fureur fut à un tel excès à cette nouvelle, qu'il est difficile de la représenter ; & sur le champ il envoya ordre au Prince de remettre le commandement de l'armée au Comte de Kent, & de venir rendre compte de sa conduite au pied de son trône.

Cet ordre suprême fut un coup de foudre pour ces tendres époux ; ils ne douterent point qu'ils n'eussent été trahis, & qu'Etelred ne rapellât le Prince par un effort de colere. Cependant le courroux du Roi étoit ce qui l'alarmoit le moins : il avoit pris son parti, & s'y étoit préparé ; mais il ne pouvoit penser, sans déséspoir, qu'il étoit obligé de quitter Négalisse, & de l'abandonner à ses inquiétudes, dans un tems où sa santé pouvoit en être altérée ; elle portoit déja dans son sein les marques de leur secrette intelligence, & cet état lui rendoit son départ encore plus rude. La Princesse n'avoit pas de moindres sujets de douleurs ; elle ne redoutoit pas plus qu'Edmond, ce que le Roi pouvoit faire contr'elle, son courage la mettoit au-dessus des incidens qui pourroient partir de ce côté ; la seule crainte de perdre le cœur de son époux, & de le voir changer, occupoit son esprit. Cependant il fallut obéir ; & le Prince qui ne vouloit pas que son retardement aggravât la colere du Roi, se hâta de mettre ordre à tout ce qui

étoit nécessaire pour la sûreté de Négalisse ; il obligea Ouels de rester auprès d'elle pour la consoler & pour veiller à sa conservation. Ouels de son côté lui donna un gentilhomme dont le zele étoit connu, afin que, de quelque façon que les choses tournassent, il pût les instruire de ses volontés.

Après toutes ces précautions, ces tendres époux se séparerent avec des transports de douleur si violens, que les témoins de leurs amours crurent plusieurs fois les voir expirer. Edmond employa les plus fortes expressions pour assurer Négalisse de sa fidélité ; & cette Princesse se servit de tout ce que l'amour a de plus délicat pour le conjurer de lui garder sa foi ; & s'étant embrassés mille fois, ils se dirent un adieu d'autant plus touchant, qu'ils ignoroient le tems qui devoit les rassembler.

Le Prince Edmond arriva à Londres plein de douleur & d'incertitude, sur la réception que le Roi lui préparoit ; mais la violence de son amour lui ayant fait surmonter toutes sortes de crainte, il se présenta aux yeux de ce pere irrité avec une assurance respectueuse, qui, loin de le toucher, augmenta encore son courroux ; il l'accabla d'abord des plus cruels reproches sur le mariage clandestin qu'il avoit contracté avec la veuve de l'ennemi de son Roi & de sa patrie, l'accusant d'une intelligence criminelle contre l'un & l'autre ; & sans faire aucune réflexion aux excès où l'amour l'avoit porté lui-même, il déploya à ses yeux toutes les raisons qui auroient bien mieux servi à sa

propre

propre conduite qu'à celle de son fils ; tant il est vrai que dans quelque rang que la providence place les hommes, ils ne se veulent jamais rendre justice.

Le Prince d'Angleterre écouta ce torrent d'injures avec une soumission parfaite, & voyant qu'Etelred lui laissoit enfin la liberté de répondre, il se jetta à ses pieds, & le regardant avec cet air charmant dont il gagnoit tous les cœurs : J'avoue, Sire, lui dit-il, que je suis coupable de m'être engagé sans votre aveu ; la crainte de ne le pas obtenir a fait mon crime ; non que j'aie jamais pensé que vous dussiez regarder Négalisse comme un objet de haine après le traité avantageux qu'elle a fait avec vous ; j'ose même vous le dire, Sire, qu'il nous auroit peut-être coûté plus de sang, sans l'amour qui s'est emparé de nos cœurs ; je n'apréhendois dans le vôtre que l'ambition d'une plus grande alliance, & c'est ce qui m'a porté à me livrer à mon ardeur, plutôt qu'à mon devoir. Mais, Sire, quel crime est plus pardonnable que le mien ? Si vous connoissiez les charmes qui m'ont vaincu, vous me loueriez au lieu de me blâmer. Oui, continua-t-il avec transport, j'adore Négalisse, j'en suis aimé de même ; mais ce n'est point Négalisse armée contre mon Roi, dont j'ai reçu la foi, c'est une Princesse soumise à vos loix, fidelle à son devoir, prête à périr pour vous & pour l'État, dont vous voyez l'époux embrasser vos genoux, & vous demander grace.

Etelred, malgré tout son courroux, sentit

en ce moment qu'il étoit pere ; il soupira, & fut quelque tems à se déterminer ; mais s'armant contre la tendresse dont il commençoit à se laisser toucher : Eh bien, lui dit-il, si vous êtes tous deux si soumis à mes loix, prouvez-moi ce zele & cette obéissance en vous séparant pour jamais, & recevez une autre épouse de la main d'un pere qui vous aime ; c'est le seul moyen de mériter votre pardon, & de m'obliger à ne pas traiter Négalisse en irréconciliable ennemie.

Si ce n'est que par-là, répondit le Prince en se relevant, que nous pouvons attirer votre clémence, c'est avec respect, Sire, que je suis contraint de vous avouer que nous n'en ressentirons jamais les effets. Nous sommes prêts, Négalisse & moi, à perdre la vie pour vous ; mais nous la sacrifierons plutôt mille fois que de rompre nos nœuds, ils sont sacrés, ils sont volontaires, ils seront éternels.

Le Prince prononça ces derniers mots avec une fermeté qui surprit Etelred, & ranima sa premiere fureur ; & il alloit le faire arrêter, lorsque la Reine entra dans le cabinet où ils étoient. Cette Princesse se doutant bien que la conversation seroit vive, voulut en être pour en empêcher les suites : elle connut aisément sur leurs visages les mouvemens de leurs ames ; & voyant le Roi dans le dessein de s'assurer de la personne du Prince, elle l'en empêcha, en le priant de lui donner un moment d'audience, qu'ensuite il agiroit selon qu'il le jugeroit à propos, ajoutant qu'elle

lui répondoit d'Edmond ; & en même tems ayant fait signe à ce Prince de sortir, elle resta seule avec Etelred, auquel elle représenta fortement le tort qu'il se feroit en usant de violence sur un fils dont la gloire étoit encore récente ; que l'État étoit dans une situation trop fâcheuse par les menaces du Roi de Danemarck, pour qu'il dût hazarder de le troubler encore par la détention du Prince, qui ne manqueroit pas d'exciter le murmure des peuples, & de les porter à quelque extrêmité; qu'elle le conjuroit même d'agir avec prudence à l'égard de Négalisse, & de ne rien entreprendre contre sa personne, la rebellion n'étant peut-être pas assez bien éteinte, pour ne se pas rallumer dans les places qu'elle avoit cédées, & parmi ceux de son parti, s'il venoit à lui faire quelqu'outrage; & que c'étoit sa douceur & sa clémence qui devoient achever d'assurer la victoire de son fils.

Quoique ce Monarque n'eût pas encore repris pour Emme sa premiere tendresse, & qu'il vécût avec elle assez froidement, les obligations qu'il lui avoit ne lui permettoient pas de négliger ses avis ; & son raisonnement étoit trop sensé, pour n'en pas concevoir la solidité : il en fut frapé, & son courroux s'étant ralenti pendant son discours, il lui promit de ne rien entreprendre contre Négalisse, & de ne point faire arrêter le Prince ; mais il fut impossible à cette belle Reine de le faire consentir à leur mariage, quoiqu'elle s'y employât avec autant de force que d'adresse ; & elle se vit forcée de le quit-

ter ſans avoir rien obtenu ſur cet article. En rentrant dans ſon apartement, elle trouva Edmond qui l'y attendoit.

Elle lui rendit un compte exact de ce qu'elle avoit fait, en lui témoignant le chagrin qu'elle reſſentoit de ceux où elle prévoyoit bien qu'il s'alloit expoſer : car enfin, lui dit-elle, j'ai ſi peu de pouvoir ſur Etelred, que vous ne devez pas vous flatter qu'il m'accorde de plus grandes graces ; & je ſuis très-perſuadée que ſi mes demandes n'avoient pas été fondées ſur des aparences auſſi plauſibles, il me les auroit toutes refuſées. Ainſi, mon cher Edmond, je ne puis que vous plaindre & partager vos peines, en vous promettant de les adoucir par tout ce qui ſera en mon pouvoir.

Le Prince lui rendit mille graces de toutes ſes bontés, & ſur-tout de ce qu'elle avoit fait en faveur de Négaliſſe, la priant d'avoir pour cette Princeſſe la même amitié dont elle lui donnoit de ſi tendres témoignages ; & en lui montrant le portrait qu'il avoit ſur lui, il fit avouer qu'il étoit bien difficile de ſe garantir de tant d'attraits ; animé par les louanges qu'elle donnoit à ſa beauté, il lui peignit celles de ſon ame d'une maniere à lui prouver qu'on ne parviendroit jamais à le détacher d'une perſonne ſi parfaite, & que par ſa conſtance il ſe rendroit auſſi malheureux qu'Etelred l'avoit été par ſes infidélités.

Dès le lendemain le Roi lui donna des commiſſaires, devant leſquels il fut forcé de comparoître ; & ayant été interrogé ſur ſon mariage, il le ſoutint bon & valable,

protestant qu'on ne le contraindroit jamais d'abandonner une épouſe ſi chere. Cette fermeté n'ayant fait qu'aigrir le Roi, il obligea les commiſſaires à juger. Par leur ſentence, le mariage fut déclaré nul, avec défenſes aux parties de ſe fréquenter, ſous peine de déſobéiſſance; & cette ſentence fut envoyée à Négaliſſe de la part du Roi, lui ordonnant de s'y conformer, ſous peine de la vie.

Cette belle Princeſſe étoit informée de toute la procédure avec exactitude, le Prince Edmond lui donnant chaque jour de ſes nouvelles par des courriers exprès; elle s'attendoit à ce cruel jugement, & cependant ne laiſſoit pas que de le craindre; & malgré les aſſurances qu'elle recevoit de la fermeté avec laquelle il ſoutenoit ſa cauſe, elle étoit dans des alarmes continuelles. Le jugement ne fut pas plutôt rendu, que le Prince, ſe doutant bien qu'il ſeroit ſignifié à Négaliſſe, fit partir à l'inſtant le Gentilhomme qu'Ouels lui avoit donné, chargé d'une lettre pour la Princeſſe, & d'une autre pour ce fidele ami, afin qu'ils les reçuſſent avant la ſentence.

Dans celle d'Ouels, Edmond le prioit de mettre toute ſon attention à empêcher que la Princeſſe ne pût lire les nouvelles qui lui viendroient de la Cour devant qu'elle eût vu ce qu'il lui mandoit, & de ne rien épargner pour la conſoler. Cette précaution ne fut pas inutile, le courrier du Prince n'ayant devancé que de deux heures celui du Roi. Ouels qui ſentit toute la conſéquence de la

chose, fut aussi-tôt à l'apartement de Négalisse, où le Gentilhomme lui remit la lettre du Prince qu'elle ouvrit avec précipitation, & y lut ces paroles.

LE FIDELE EDMOND A SA CHERE NÉGALISSE.

SI chaque trait de malheur qui nous arrive ne portoit avec lui une preuve de ma constance & de mon amour, je ne me hâterois pas de vous les annoncer; mais, ma chere Princesse, comme je sais qu'il n'y a que ma fidélité qui puisse vous les faire suporter, je veux être le premier à vous les aprendre, afin que les nouvelles assurances de ma foi s'emparent si bien de votre ame, qu'elles n'y laissent aucune place à la douleur que vous auriez ressentie en lisant le jugement qui vient d'être rendu contre nous. On nous condamne à ne nous voir jamais, & l'on prétend nous y contraindre par les peines les plus cruelles. Cependant, ce coup ne m'a point abattu, mon amour en a pris de nouvelles forces, ma foi en est encore devenue plus inviolable; & ce qui n'est fait que pour nous désunir, va nous lier plus que jamais. Je vous réitere ici les sermens que je vous ai faits, de vous aimer jusqu'au tombeau, de vous préférer à toutes les Princesses de la terre, & de m'exposer plutôt à la mort, que de subir en rien l'injuste sentence qu'on vient de rendre. C'est de quoi je vous conjure d'être persuadée, si vous voulez que je vive. Recevez les ordres du Roi sans douleur & sans colere, pardonnez-lui les premiers mouvemens de la sienne, il en reviendra, la bonté de son cœur me le fait croire;

mais, quoi qu'il puisse arriver, je vous jure par ce qu'il y a de plus sacré, que je serai jusqu'au dernier moment de ma vie votre fidele époux.

LE PRINCE EDMOND.

Négalisse ne put faire cette lecture sans répandre des larmes; l'affront qu'elle recevoit par la sentence lui fut des plus sensibles; mais quelqu'indignation dont elle se sentît atteinte, elle fut encore plus touchée des marques qu'elle recevoit de l'amour de son époux; & faisant réflexion que véritablement sa gloire n'en pouvoit recevoir aucune tache, tant que le Prince lui garderoit sa foi, elle s'arma de constance sur les formalités, pour ne songer qu'aux douces assurances de la fidélité de son époux; & quoique le procédé d'Etelred lui parût d'une violence extrême, elle voulut marquer au Prince Edmond la déférence qu'elle avoit pour ses volontés, en ne faisant paroître aucune aigreur à ceux qui viendroient lui annoncer celles de ce Monarque.

A peine avoit-elle pris cette résolution, qu'on lui présenta l'ordre & la sentence qu'il lui envoyoit; elle reçut l'un & l'autre avec un courage digne de celui d'Edmond; & remettant sa cause à la justice du ciel, elle ne parut occupée que de la crainte de ne voir le Prince de long-tems.

Quelques jours après elle mit au monde un fils, qu'elle fit nommer Edmond comme son pere: cette nouvelle donna tant de joie

au Prince d'Angleterre, qu'il en oublia tous ſes malheurs.

Il en fit part à la Reine, à ſes principaux amis, qui, ſans trop s'inquiéter de ce que diroit le Roi, la publierent, & en firent des réjouiſſances authentiques. Etelred, qui, par les effets de ſa légéreté naturelle, commençoit à ſe repentir d'avoir traité le Prince ſi rigoureuſement, fit ſemblant d'ignorer la cauſe de tant de joie, & ne s'opoſa point à la ſatisfaction du peuple de Londres, qui, de ſon propre mouvement, en fit des fêtes pendant trois jours. Edmond, qui ne pouvoit vivre ſans voir Négaliſſe, ne fut pas plutôt qu'elle étoit rétablie, qu'il la fit aprocher juſqu'à ſix milles de Londres, où il alloit la voir tous les jours. Ces fréquentes entrevues donnerent la naiſſance à un ſecond Prince qui fut nommé Edouard : ce fut en ce tems-là que la lettre de la malheureuſe Etelgive ralluma dans le cœur d'Etelred tout l'amour qu'il avoit eu pour elle, & que la Reine Emme, profitant de ce retour de tendreſſe pour la mere, la fit retomber ſur le fils. Elle lui parla avec tant de ſageſſe, & lui fit connoître que le Prince avoit un caractere trop vertueux pour abandonner une Princeſſe qu'il aimoit avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit reprendre des ſentimens de pere ; & l'attendriſſant encore par la naiſſance de ſes deux petits-fils, pour leſquels il ſentoit déja remuer ſes entrailles, elle parvint à lui faire ſouhaiter de voir la mere & les enfans.

La pitié qu'il avoit du deſtin d'Etelgive,

l'amour qu'il reprit pour elle, toute morte qu'elle étoit, & la honte qu'il eut de sa conduite passée, ayant rapellé dans son ame ses premieres vertus, il remercia la Reine; & voulant lui marquer combien il étoit touché de tout ce qu'il avoit dit, il ordonna dans le moment qu'on fît venir le Prince.

Edmond, qui, depuis sa conversation avec ce Monarque, n'avoit pu parvenir à lui faire souffrir sa présence, & qui au milieu de la Cour vivoit comme un exilé, fut assez surpris de ce commandement; il ne savoit à quoi l'attribuer, & eut même quelque répugnance à obéir: mais sévere observateur de son devoir, il vainquit ce qui sembloit s'y oposer, & se rendit dans le cabinet du Roi, l'esprit dans une assiette peu tranquille. La présence de la Reine bannit une partie de ses craintes, & le Roi ne le vit pas plutôt entrer, que lui tendant les bras: Mon fils, lui dit-il, recevez dans cet embrassement le pardon de votre faute, & la récompense de vos vertus. Le Prince, qui dès les premieres paroles d'Etelred s'étoit jetté à ses pieds, reçut ces caresses si peu attendues, avec un transport de joie, qui fit aisément connoître au Roi combien sa tendresse lui étoit précieuse.

Edmond, continua-t-il, la Reine, à laquelle nous avons vous & moi les plus fortes obligations, les augmente encore, en me permettant d'avouer que j'ai trop aimé votre mere, pour que vous ne me soyiez pas extrêmement cher; je lui ait fait des injustices que je veux réparer en vous: c'étoit dans

cette intention que je me suis oposé aux nœuds que vous avez formés. Je fondois sur vous de grandes espérances ; votre mariage les a détruites. Cependant je reconnois à présent qu'il est indigne d'un grand Prince d'abandonner une femme qu'on a trouvée digne de recevoir sa foi, dont on est véritablement aimé, & qui par une heureuse fécondité semble serrer des nœuds si doux.

Cette raison, mon fils, dissipe tout mon courroux, & vous rend votre pere ; reprenez près de moi une place que vous êtes si digne d'occuper, & que désormais l'union parfaite de la Famille Royale serve autant à détruire les progrès de nos ennemis, que la force de nos armes.

Ah ! Sire, s'écria le Prince en embrassant ses genoux, par quelles actions pourrai-je effacer mon crime, & mériter ce tendre retour de vos bontés ? Qu'elles me rendent heureux ! & que mon sang & ma vie me paroissent peu de chose à vous offrir pour le prix des graces que vous me faites !

Cette conversation étoit si touchante & si singuliere, que la Reine ne put retenir ses larmes ; & malgré la dignité royale, Etelred fit de vains efforts pour cacher les siennes. Enfin, lorsque ces premiers mouvemens de tendresse & de joie furent un peu calmés, le Roi permit au Prince de marquer sa reconnoissance à la Reine, & ces augustes personnes se témoignerent en ce moment tout ce que peuvent inspirer la nature, l'estime & l'amitié. Le Roi d'An-

gleterre, qui jugeoit bien de l'impatience que le Prince devoit avoir d'aller aprendre cette nouvelle à Négaliſſe, abrégea cet entretien pour lui donner cette ſatisfaction. Mon cher Edmond, lui dit-il, tout ce que vous avez fait m'a trop inſtruit de votre amour, pour me laiſſer lieu de douter du plaiſir que vous avez à partager votre contentement avec la Princeſſe; je ne vous contrains point, portez-lui vous-même un ordre bien différent du premier; c'eſt de vous aimer toujours l'un & l'autre d'un amour auſſi tendre que mon retour eſt ſincere.

Si je pouvois avec bienſéance me rétracter authentiquement de ce que j'ai fait contre votre mariage, je le ferois dès à préſent, mais le tems n'eſt pas favorable au deſſein que j'en ai; l'Angleterre eſt trop menacée de troubles, pour nous occuper d'autres ſoins que de ceux de nous garantir des efforts de nos ennemis; ils vous donneront occaſion de cueillir de nouveaux lauriers, à l'abri deſquels je pourrai ſans honte ratifier votre hyménée, & le faire aprouver de tout le Royaume; recevez-en la parole royale que je vous en donne, & goûtez, en attendant, ſans crainte & ſans inquiétude, les douceurs d'une union à laquelle je ne mettrai plus d'obſtacles.

Le Prince Edmond ſe jetta encore une fois aux pieds du Roi ſon pere pour lui rendre graces; & comme c'étoit avoir beaucoup gagné de l'avoir amené juſqu'à ce point, il ne crut pas devoir en exiger davantage; & lorſqu'il put s'en ſéparer ſans

affectation, il partit & se rendit auprès de Négalisse avec un empressement digne de son amour.

Cette Princesse, qui le vit arriver avec un air de contentement qu'il n'avoit eu depuis long-tems, lui en témoigna sa joie ; mais elle augmenta bien autrement, lorsqu'il lui en eut apris le motif.

Quelques charmes qu'on puisse trouver dans le mystere, la véritable sagesse s'en alarme toujours ; rien ne paroît plus rude à l'ame pure, que d'être forcée à cacher comme un crime ses actions les plus innocentes ; & les plaisirs qu'elle est en droit de goûter par l'autorité d'un lien légitime, sont remplis pour elle de peine & d'inquiétude, ne pouvant s'empêcher de les regarder comme autant de larcins qu'elle a faits à la vertu.

Telle étoit la situation de Négalisse; mais le consentement du Roi d'Angleterre lui donnant une entiere liberté de suivre & de faire éclater l'amour qu'elle avoit pour son époux, elle en fut si pénétrée de joie, qu'elle pensa produire ce que la douleur & la contrainte n'avoient pu faire ; elle trouva dans l'aveu de ce Monarque des avantages si considérables, qu'elle ne pouvoit les envisager qu'avec transports : sa gloire rétablie, la sûreté des nœuds qu'elle avoit formé, & l'état de ses enfans, étoient des choses trop nécessaires à son repos pour y être insensible. Elle fut quelques instans à douter de la vérité des paroles du Prince, n'osant se flatter d'un bonheur si peu attendu ; mais il lui cir-

constancia si bien de quelle maniere tout s'étoit passé, qu'elle en fut enfin persuadée.

Ce fut alors qu'elle signala l'excès de son contentement par toutes ses actions : les larmes couloient de ses yeux en même tems que sa bouche rendoit graces au ciel; tantôt elle embrassoit ce cher époux en lui tenant des discours obligeans, & tantôt un silence encore plus éloquent que ses paroles exprimoit les mouvemens de son cœur, & ce ne fut qu'avec une peine extrême que le Prince d'Angleterre parvint à la calmer; il passa trois jours auprès d'elle dans une satisfaction inconcevable, pendant lesquels Négalisse écrivit au Roi & à la Reine; la lettre pour Etelred étoit remplie de respect, d'amour & de majesté, & celle de la Reine l'étoit de reconnoissance & de mille protestations de zele & de tendresse.

Ces lettres acheverent de lui gagner le cœur de ce Monarque ; il n'y a point de doute qu'il n'eût passé par-dessus toutes sortes de considérations pour rendre Edmond entiérement heureux, sans les tristes nouvelles qu'il reçut que le Roi de Danemarck avoit forcé les retranchemens qu'il avoit fait faire au nord du Royaume, pour empêcher qu'il n'y pénétrât; que les troupes qu'il y avoit placées, avoient été battues, & que les Danois ayant Canut à leur tête, avoient fait descendre au nombre de soixante mille hommes. Etelred rapella promptement le Prince, qui laissa Négalisse dans les plus vives alarmes : mais, comme elle avoit un courage au-dessus de son sexe, & qu'elle voyoit la

nécessité qu'il y avoit qu'Edmond se rangeât auprès du Roi, elle ne fit voir aucune marque de foiblesse; &, quoique leurs adieux fussent touchans, comme la gloire & le bien de l'État étoient seuls cause de leur séparation, ils s'y conformerent sans murmurer.

Le Roi d'Angleterre, à la tête de son armée, courut au secours de ses provinces; mais contre le sentiment du Prince son fils, qui vouloit qu'il se contentât de harceler les ennemis, & de les battre en détail, sans en venir à une action décisive, il donna bataille: les deux armées en vinrent aux mains, où, malgré la valeur du pere & du fils, les Danois remporterent la victoire, & tout ce qu'Etelred put faire après ce malheur, fut de mettre de bonnes garnisons dans ses meilleures places, & de revenir à Londres.

Ce Prince infortuné, accablé par cette derniere défaite, poursuivi par l'image d'Etelgive, dont la vie & la mort étoient toujours présentes à sa mémoire, pressé de remords & de douleurs, tomba malade à son retour d'une fievre ardente, qui l'emporta en moins de huit jours, & mourut dans sa capitale sur la fin de 1016, sans avoir mis aucun ordre à sa succession. Il avoit eu deux fils de la Reine Emme, Alfred & Edouard; mais leur grande jeunesse & la confusion où l'État se trouvoit, ne permettant pas à la Reine de faire valoir leurs droits à la couronne, joint à cela l'estime qu'elle avoit pour Edmond, dont elle connoissoit les vertus, la firent consentir sans peine au desir que le peuple témoignoit pour le faire mon-

ter au trône : ainsi il fut proclamé & couronné Roi d'Angleterre dans l'abbaye de Westminster, aux acclamations des Grands & du peuple.

Après cette cérémonie, le premier soin de ce jeune Monarque fut de rétablir l'armée, & d'apeller auprès de lui la belle Négalisse & ses deux fils. L'arrivée de cette Princesse fit oublier pour quelque tems la calamité publique ; elle fit le charme de la Cour, & l'admiration de tout le monde ; la Reine Emme & elle se lierent d'une amitié tendre & solide ; & le Roi Edmond, qui connoissoit mieux que qui que ce soit le mérite de Négalisse, sachant son esprit & sa prudence dans les affaires les plus importantes, qu'elle savoit démêler comme les plus habiles politiques, prenoit ses avis sur tout ce qui regardoit le dehors & le dedans de l'Etat, & n'eut jamais sujet de se repentir de cette confiance.

Cependant les Danois, profitant de leur victoire, avançoient du côté de Londres. Cette capitale du Royaume fournit au nouveau Roi des sommes considérables pour le mettre en état de leur résister ; & en effet, avec le débris de l'armée d'Etelred, il parvint à éloigner ses ennemis pendant une année entiere, en les harcelant & leur coupant les vivres, de façon qu'il les auroit sans doute chassés entiérement à force de les fatiguer, s'il n'avoit pas été écrit dans le livre sacré des destinées, que les enfans d'Etelgive ne jouiroient pas plus long-tems de leur gloire, qu'elle avoit joui de la sienne.

Dans le cours des travaux militaires d'Edmond contre Canut, la Reine Emme fit remarquer une tristesse si profonde, que ce jeune Monarque s'en aperçut; il crut d'abord que la mort du feu Roi en étoit la cause; mais comme il n'ignoroit pas qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour lui, & que le devoir & sa vertu avoient seuls contribué à la conduite qu'elle avoit tenue, il s'étonna que les déférences qu'il avoit pour elle, les respects qu'il lui faisoit rendre, & l'union qui régnoit entr'elle & Négalisse, ne missent point de treve à sa douleur; mais n'osant encore lui en rien témoigner, il en entretenoit souvent la Reine son épouse. Cette Princesse en étoit aussi surprise que lui, n'en pouvant pénétrer le sujet: cependant elle instruisit le Roi qu'elle avoit plusieurs fois vu couler ses larmes, & que, malgré la contrainte qu'elle se faisoit en sa présence, elle lui avoit entendu pousser des soupirs qui marquoient une vive douleur; qu'elle avoit voulu la presser de lui découvrir ce qui causoit cet excès de mélancolie, sans qu'elle eût jamais répondu à ses sollicitations que par des caresses & des raisons qui ne lui avoient point paru vraisemblables. Ce discours de Négalisse fortifia Edmond dans le dessein de savoir absolument de quoi la Reine pouvoit se plaindre; les obligations qu'il lui avoit la lui faisoient toujours regarder comme sa mere, & il envisageoit comme une tache à sa gloire, qu'elle eût quelque sujet de mécontentement dans un lieu où il étoit le maître. Prévenu de

cette idée, & voulant s'éclaircir à quelque prix que ce fût, il se rendit à son apartement; il y entroit si souvent dans une même journée, & l'on étoit si bien instruit de l'intelligence qui régnoit dans toute la Famille Royale, que les cérémonies ne s'y pratiquoient que rarement, & que l'on négligeoit la plupart du tems de l'annoncer: ainsi il pénétra jusqu'au cabinet de la Reine sans que personne l'en avertît. Elle étoit seule assise dans son fauteuil, le coude apuyé sur une table, la tête penchée sur une main dans laquelle étoit un mouchoir, & tenant dans l'autre un portrait en miniature, qu'elle regardoit avec une si grande attention, qu'elle n'entendit rien du bruit que fit le Roi en entrant.

Ce Prince la contempla un moment sans rien dire; mais ayant avancé la tête pour voir le portrait, il fut si surpris d'y voir celui de Canut, Roi de Danemarck, son mortel ennemi, qu'il fit un cri perçant qui tira Emme de sa rêverie de la maniere du monde la plus cruelle. La présence d'Edmond la troubla de telle sorte, qu'elle laissa tomber le portrait, & qu'un torrent de larmes lui baigna tout le visage. Le Roi fut touché de l'état où elle étoit; mais voulant continuer de s'instruire de ce qu'il n'avoit déja que trop bien pénétré, il ramassa la boîte, & s'asseyant près d'elle: Je vous demande pardon, Madame, lui dit-il, d'être la cause d'une douleur si violente; j'ai été frapé, je l'avoue, de la vue de cette peinture; elle rassemble dans mon imagi-

nation tant de fâcheux objets, que tout le respect que j'ai pour vous n'a pu me forcer au silence; j'y vois les traits d'un Prince qui a fait deux fois la désolation de ma Famille & de l'Etat, qui a détrôné mon pere, qui l'a vaincu, & qui cherche à m'arracher l'Empire avec la vie; & pour comble de malheur, j'y vois un Prince qui, malgré tous les maux qu'il nous a faits & qu'il veut nous faire, a trouvé le chemin de votre cœur, pour qui vous brûlez en secret, & pour les jours duquel vous faites des vœux ardens, au moment que je cherche à les sacrifier à l'Etat, à ma gloire & aux mânes de mon pere.

Voyez, Madame, dans quelle affreuse situation vous réduisez le malheureux Edmond! Vous m'avez servi de mere; je vous honore & je vous aime autant que si j'étois votre fils: cependant, si je veux suivre inviolablement les loix qu'un nom si doux exige de moi, il faut que je renonce au trône, à l'honneur & à la vie, en rendant les armes à mon ennemi; & si j'écoute, comme j'y suis obligé, la gloire de mon rang, celle de ma naissance, & ce que me demande la conservation de l'Etat & la mienne propre, en poursuivant Canut, en attaquant sa vie, j'attaque la vôtre; en perçant son cœur, je vous donne le coup mortel; chaque victoire que je pourrai remporter sur lui, seront autant de crimes commis contre vos jours; si je lui cede, je suis indigne de vivre & de régner; & si je lui dispute la vie & la couronne, je deviens envers vous ingrat & parricide.

Ah! Madame, continua-t-il en lui prenant les mains, faites-moi sortir d'une alternative si terrible : je ne demande pas que vous cessiez d'aimer, je connois par moi-même qu'il est des feux qui ne peuvent s'éteindre ; mais par pitié, éclairez mon esprit offusqué par de si cruels objets, donnez-moi les moyens d'accorder votre amour & ma gloire, & soyez ma mere pour un moment.

Le Roi prononça ces paroles avec une action si soumise, que la Reine, qui avoit eu le tems de se remettre pendant son discours, en fut émue jusqu'au fond du cœur ; & voyant qu'il n'étoit pas question de déguiser une flamme que son imprudence venoit de manifester, elle prit sur le champ son parti ; & rapellant sa vertu, après avoir essuyé les larmes qui couloient le long de son visage : Oui, Seigneur, lui répondit-elle, vous êtes mon fils, & je serai toujours votre mere ; des sentimens qui me sont étrangers ne l'emporteront jamais sur ce que je vous dois, & sur ce que je me dois à moi-même ; ne croyez pas que je veuille me parer ici d'une fausse sagesse ; je suis coupable, & tout à la fois innocente ; coupable, de n'avoir pu me garantir d'un funeste amour ; innocente, parce qu'il est ignoré de toute la terre, que celui qui l'a fait naître ne le saura jamais, & que tout ardent qu'il est, il ne m'a point portée à faire les vœux que vous me reprochez ; ma foiblesse a triomphé de ma vertu en me faisant aimer Canut ; mais ma vertu a su triompher à son tour de tout ce qui pouvoit

attaquer vos intérêts & votre gloire ; j'aime Canut comme Roi de Danemarck, & je le déteste comme usurpateur de l'Angleterre ; & bien loin de souhaiter qu'il remporte la victoire, je ne desire que de le voir sortir de vos États ; le bruit de sa renommée, les lauriers dont il est couvert, ont peut-être contribué au fatal penchant que j'ai pour lui : suivez, Seigneur, tout ce que vous inspire contre lui l'honneur & l'orgueil de votre rang, poursuivez-le & chassez-le de votre Royaume ; au lieu d'être ingrat & parricide, peut-être assurerez-vous ma vie & mon repos, & qu'en diminuant sa gloire, en le bannissant de l'Angleterre, vous le bannirez aussi pour jamais de mon cœur.

Quoique cette belle Reine pensât véritablement ce qu'elle disoit, & qu'Edmond lui connût assez de grandeur d'ame pour ne rien faire qui fût indigne d'elle, la tristesse qui étoit répandue sur toute sa personne, & l'amour qui perçoit à travers sa mélancolie, lui fit facilement juger que de tels sentimens coûtoient cher à son cœur : il la plaignit ; mais il se trouvoit encore plus malheureux d'être dans l'obligation de traiter comme le plus cruel de ses ennemis, un homme que cette Princesse aimoit si tendrement, & qu'il auroit aimé lui-même, s'il eût été un autre que Canut.

Cette réflexion l'affligeoit sensiblement ; & la situation où le mettoit cet amour si extraordinaire, le lui fit regarder comme le plus grand de tous les malheurs. Cependant, pour ne pas augmenter la douleur de

la Reine, il feignit d'être content des résolutions que lui faisoit prendre sa vertu; & il sut si bien ménager sa confiance, qu'elle lui avoua que cette passion s'étoit emparée de son cœur dès le vivant même d'Etelred; & que le portrait du Roi Canut, qui venoit de la trahir en ce moment, étant tombé entre ses mains avec plusieurs bijoux qu'elle avoit achetés, les traits de ce Prince l'avoient si frapée, qu'elle n'en avoit pu détourner ses yeux ni sa pensée, & que, pour achever de la perdre, elle avoit eu la curiosité de s'informer si les qualités de ce Monarque répondoient à la beauté de sa physionomie; qu'on lui en avoit dit tant de bien, que l'amour s'étoit insensiblement glissé dans son ame, & que le plaisir qu'elle avoit eu à en entendre parler, lui ayant ouvert les yeux sur ses propres sentimens, elle avoit reconnu, avec un véritable désespoir, que l'amour la faisoit agir; mais qu'ayant rapellé son devoir & sa vertu, ils avoient étouffé pour un tems cette funeste tendresse, qui, n'étant nourrie d'aucun espoir, avoit semblé s'éteindre jusqu'au tems de la mort du Roi son époux; que la liberté que cette perte lui avoit rendue, avoit rallumé ses feux, & que la honte de se retrouver plus tendre que jamais pour leur ennemi commun, joint au combat continuel qu'elle rendoit contr'elle-même pour vaincre ce fatal penchant, avoient causé la mélancolie dont il s'étoit armé: mais qu'enfin elle lui répondoit de triompher entiérement de sa foiblesse, & de perdre plutôt la vie que de

rien entreprendre contre ce qu'elle devoit à l'Etat & à sa gloire.

Ce récit confirma Edmond dans ses tristes pensées ; il savoit par expérience qu'une passion contrariée n'en devient que plus violente ; les suites de celle de la Reine le faisoient trembler ; & quoiqu'il crût Emme incapable de trahison, il ne pouvoit s'empêcher de craindre que cela ne contribuât quelque jour à la perte du Royaume. Il ne fit rien connoître à cette Princesse des soupçons qui commençoient à le troubler ; & l'ayant consolée le mieux qu'il lui fut possible, & assurée d'un secret inviolable, il fut chercher auprès de Négalisse sa propre consolation, & les moyens de prévenir les malheurs dont il croyoit que cet amour le menaçoit.

La jeune Reine fut extrêmement surprise au détail que lui fit Edmond de ce qu'il venoit d'aprendre ; mais comme les femmes, de quelque grand génie qu'elles soient, ne portent pas leur vue si loin que les hommes en matiere d'Etat, elle ne crut pas que le Roi se dût si fort alarmer d'une chose qui, selon son idée, pouvoit lui devenir favorable.

Elle fit donc entendre à ce Prince, que si on pouvoit adroitement insinuer au Roi de Danemarck les mêmes sentimens pour Emme qu'elle avoit pour lui, cet hymen feroit peut-être faire la paix, que ce Monarque étoit jeune, & par conséquent susceptible de passion ; que vingt-quatre ans, & passant avec vérité pour une des belles

Princesses de l'Europe, il étoit de toute aparence que Canut ne seroit pas insensible à tant de charmes; mais qu'il falloit employer pour une chose de cette importance des personnes d'une fidélité à toute épreuve, & d'une adresse à ne faire jamais découvrir que cela fût préparé à dessein, lui conseillant même de paroître redoubler ses soins pour chasser Canut, dans le tems que l'on chercheroit à lui inspirer de l'amour pour la Reine, afin qu'il fût assuré que ce seroit un effet du hazard, & non un trait de sa politique.

Ce conseil parut si sensé au Roi d'Angleterre, qu'il ne balança point à le suivre: ainsi ils conclurent qu'il travailleroit dès ce jour même à ce grand projet, & que la Reine Emme n'en sauroit jamais rien, afin de ne lui pas donner un faux espoir, & ne la point entretenir dans celui qu'elle pouvoit avoir. Tout l'embarras de ce Prince étoit de savoir sur qui il jetteroit les yeux pour cette commission, & de quelle maniere on pourroit s'y prendre auprès de Canut. Enfin il fut résolu que l'on se confieroit au Prince Ouels, dont le zele étoit irréprochable, & que l'on se serviroit de ses lumieres, d'autant plus que le Roi savoit qu'il avoit des amis jusqu'au près de Canut, & qu'il lui seroit plus facile qu'à un autre de faire réussir ce dessein.

Cela fut exécuté de point en point. Le Roi instruisit Ouels de ce qu'il avoit projetté. Cet illustre favori, qui aimoit Edmond au-dessus de toute chose, fut extrê-

mement flatté de sa confiance, & lui promit de faire ce qu'il souhaitoit, d'autant plus aisément qu'il étoit lié d'une étroite amitié avec Raoul d'Astingk, Seigneur de la Cour de Canut, que ce Monarque favorisoit particuliérement. Ouels & lui avoient un commerce de lettre régulier, malgré l'animosité des deux partis; mais toujours prudens & fideles à leurs maîtres, leurs écrits n'étoient que jeux d'esprits, & rouloient la plupart sur des sujets de galanterie.

Le Roi d'Angleterre avoit souvent pris plaisir à la lecture de ces lettres, qu'Ouels lui faisoit voir réguliérement. Le Danois entretenoit presque toujours son ami des maux & des plaisirs que l'amour faisoit ressentir, & lui reprochoit sans cesse de ne connoître ni les uns ni les autres, puisqu'il ne lui disoit jamais rien de ses aventures, que cela lui faisoit présumer qu'il étoit insensible, ou bien discret.

Ouels dit à Edmond qu'il vouloit prendre cette occasion de faire une fausse confidence à son ami, en lui envoyant le portrait de la Reine Emme, comme si c'étoit celui de sa maîtresse; qu'il ne doutoit point qu'il ne le fît voir au Roi de Danemarck, avec lequel il étoit très-familier, & qu'indubitablement il l'instruiroit de l'effet qu'il auroit produit; & selon que la chose auroit réussi, il lui manderoit qu'il l'avoit trompé, pour ne lui pas dire son véritable secret, puisque c'étoit le portrait de la Reine qu'il lui avoit envoyé, & qu'il n'étoit pas assez téméraire pour adresser ses vœux si haut.

Cette

Cette imagination plut extremément à Edmond ; il en remercia Ouels, & le pria de ne point perdre de tems, & que rien ne manquât à cette entreprise ; il lui donna un portrait en miniature de la Reine Emme, d'une ressemblance parfaite, qu'il avoit fait faire autrefois par une main des plus habiles. Ouels, muni du principal objet, fut à l'instant effectuer son projet, de la même maniere qu'il l'avoit expliqué au Roi.

Tandis que ces choses se tramoient, la Reine qui, par l'aveu qu'elle avoit fait à ce Monarque, se trouvoit extrêmement soulagée, voyant bien qu'elle tireroit sa consolation de ce qui faisoit auparavant sa crainte, rendoit compte à Négalisse de tous les secrets de son cœur, ne voulant pas lui faire un mystere de ce qu'elle avoit découvert au Roi.

Cette marque d'amitié persuada cette Princesse de l'innocence de ses intentions ; & comme elle la vit entiérement résolue à se vaincre, elle l'y encouragea, en mêlant avec prudence, aux motifs qui devoient l'y porter, les plus tendres preuves de la part qu'elle prenoit à ce qui troubloit son repos. Le Roi d'Angleterre de son côté agissant toujours de la même maniere avec elle, & faisant tous ses efforts pour la distraire de sa mélancolie, elle passa quelque tems dans l'espérance de perdre les sentimens avantageux qu'elle avoit pour Canut.

Cependant le favori de ce Prince n'eut pas plutôt reçu la lettre d'Ouels, qu'il courut lui en faire part. Comme il ne venoit rien

de Londres à ſon armée, qu'il n'en fût d'abord informé par le bon ordre qu'il y avoit mis, il ſavoit déja l'arrivée de ce paquet; & ce Seigneur, qui avoit pour lui la même déférence qu'Ouels pour Edmond, les ouvroit ordinairement en ſa préſence, chacun de ſon côté ne voulant donner aucun ſujet de ſoupçon à ſon Souverain.

Ce fut donc devant lui qu'il ouvrit la lettre d'Ouels, où il trouva le portrait & ces paroles.

LE PRINCE OUELS AU COMTE D'ASTINGK.

COmme il n'y a rien de plus offenſant pour un homme, que d'être jugé inſenſible, je me ſuis ſenti ſi piqué de ce que vous m'en croyiez capable, que j'ai paſſé ſur toutes ſortes de conſidérations pour vous prouver le contraire. Voyez s'il eſt poſſible d'être indifférent à l'aſpect de tant de beautés; mais quoique cette peinture ſoit très-reſſemblante, l'objet qu'elle repréſente a mille autres attraits, dont on ne peut exprimer la perfection. Sachez-moi gré de ma confiance, & me faites la grace d'y répondre en me renvoyant ce portrait, que je n'aurois jamais expoſé à vos regards, ſi je ne vous ſavois prévenu pour d'autres apas, dans la crainte de me faire un rival du plus cher de mes amis.

OUELS.

Le Roi de Danemarck prêtoit l'oreille à la lecture de cette lettre, tandis que ſes yeux étoient occupés à regarder le portrait; il

l'examinoit avec une si grande attention, & laissoit voir sur son visage un trouble si considérable, que le Comte d'Astingk craignit dès ce moment que le Prince Ouels ne se fût attiré un rival bien plus dangereux que lui; & pour faire ensorte de détourner ce qu'il croyoit être un grand malheur pour son ami, connoissant le caractere de Canut qui étoit violent & capable de tout entreprendre pour se satisfaire: Sire, lui dit-il, le Prince Ouels est le Seigneur de la Cour d'Angleterre le plus spirituel, & je suis assuré, que pour m'en faire accroire, il m'a envoyé le portrait de quelque Dame de sa famille, morte peut-être depuis long-tems.

Canut sourit de cette idée, & le regardant fixement: Comte, lui répondit-il, je veux être instruit de la vérité; mon cœur commence à prendre un vif intérêt pour cette personne. Sachez son nom, sa qualité; enfin, rendez ma curiosité satisfaite sur tout ce qui la touche, & mandez à votre ami que vous ne lui rendrez point le portrait, qu'il ne vous ait informé de ce que je vous demande.

Astingk se trouva alors très-embarrassé; il craignoit que le Prince Ouels ne s'offensât sérieusement de ce qu'il mettoit le retour de sa peinture à un prix qui devoit coûter si cher à sa discrétion: il fit entendre au Roi de Danemarck les raisons de son inquiétude, en le conjurant de ne pas rendre un jeu de galanterie, une affaire d'importance; mais Canut qui à de très-belles qualités joignoit de grands défauts, & qui imaginoit que le

titre de Roi lui rendoit tout permis, lui répondit avec fierté, que, pour se mettre à l'abri de tout soupçon auprès de son ami, il n'avoit qu'à lui mander que c'étoit lui-même qui gardoit le portrait.

Le Comte ne balança plus ; & très-content d'avoir une permission qui le mettoit à couvert sur tout ce qui pouvoit arriver, il fit réponse sur le champ au Prince Ouels ; sa lettre étoit en ces termes :

RAOUL D'ASTINGK AU PRINCE OUELS.

JE voudrois bien présentement, Seigneur, que vous fussiez véritablement insensible, afin que la perte de votre portrait vous la fût aussi ; je dis sa perte, car il est en des mains qui, je crois, n'ont pas intention de le rendre. L'autorité suprême s'en est emparée & marque un empressement à connoître l'original, qui me fait augurer que vous n'aimerez pas seul. Sa Majesté m'ordonne de vous questionner : instruisez-moi, si vous pouvez ; cela devient de conséquence pour moi, je suis obligé de manquer aux loix de l'amitié, pour suivre celles d'un devoir qui m'est sacré.

RAOUL D'ASTINGK.

Cette lettre fit un plaisir extrême au Roi d'Angleterre, auquel Ouels la porta d'abord : voyant son dessein qui commençoit à si bien réussir, ce Monarque lui fit écrire aussi-tôt en sa présence la lettre que voici.

LE PRINCE OUELS AU COMTE D'ASTINGK.

CEci devient sérieux, mon cher Comte; & quoique je me trouve fort heureux de vous avoir trompé, la chose ne laisse pas de m'embarrasser. Si le portrait que votre Monarque me retient étoit véritablement l'objet de mes feux, je ne serois peut-être pas si facile à le nommer; mais je n'ai pour celui qu'il représente, que le profond respect & l'attachement qu'un sujet doit à sa Souveraine, puisque c'est l'admirable Emme de Normandie, Reine douairiere d'Angleterre, dont les attraits y sont dépeints. Cependant, comme on ne doit jamais faire servir à ses divertissemens des personnes de ce rang, faisons treve aux nôtres, je vous prie, & que cette aventure demeure ensévelie.

LE PRINCE OUELS.

Le Roi d'Angleterre ne douta point que cette lettre n'achevât d'enflammer Canut; & il formoit déja les plus doux projets, lorsqu'il se vit attaqué d'une violente maladie, causée par les peines & les fatigues de la guerre & du gouvernement, qui le mit au tombeau à la fleur de son âge. Le dixieme jour de son mal, qui fut le quatrieme avant sa mort, il manda le Comte de Kent son premier Ministre; & en présence de la Reine Emme, de Négalisse, & de tout son Conseil, il lui donna les instructions nécessaires pour résister aux Danois, sans rien hazarder, & pour les chasser du Royaume; ensuite ayant

fait retirer tout le monde, à la réserve de la Reine Négaliſſe, qui fondoit en larmes: Je meurs, dit-il, Madame, en s'adreſſant à la Reine Emme, & dans un tems où ma vie étoit plus utile que jamais aux perſonnes qui me ſont cheres. Le ciel ne veut pas que j'exécute mes deſſeins, ainſi il ne me reſte plus que l'eſpoir que vous protégerez toujours, & contre Canut même, le précieux dépôt que je mets entre vos mains: c'eſt cette malheureuſe Princeſſe, continua-t-il en prenant les mains de Négaliſſe, & ce ſont mes enfans. Malgré les ordres que je viens de donner, je ne prévois que trop le deſtin de l'Angleterre. Vos charmes adouciront notre ennemi; mais l'amour qui l'obligera peut-être à reſpecter mes freres, parce qu'ils ſont vos fils, n'aura pas les mêmes égards pour les miens. Ne les abandonnez pas, Madame, & daignez récompenſer dans les enfans l'inviolable attachement que vous avez trouvé dans le pere: & vous, ma chere Princeſſe, dit-il à Négaliſſe en lui baiſant les mains, conſervez-vous pour eux; votre amour ne me laiſſe pas lieu de douter de l'excès de votre douleur; & de quelque fermeté dont je veuille m'armer moi-même, je me ſépare de vous avec un regret qui me fait juger du vôtre.

Cependant, ma chere Négaliſſe, il faut triompher de toutes ces foibleſſes, & ranimer notre courage l'un & l'autre; moi, pour vous quitter; & vous, pour ne ſonger qu'à garantir vos fils de la fureur de nos ennemis: le ciel vous le commande, & je

vous en prie, ajouta-t-il en la preſſant entre ſes bras, par l'ardeur du parfait amour qui nous uniſſoit.

La déſolée Négaliſſe fit de vains efforts pour répondre à ce Prince mourant ; ſes ſanglots lui couperent la voix, un torrent de larmes offuſquerent ſes yeux, & inondoient à la fois ſon viſage & celui de ſon époux, qu'elle tenoit embraſſé ſi étroitement, qu'on eût dit qu'elle croyoit par-là retenir ſon ame, ou l'obliger à recevoir la ſienne. La Reine Emme n'étoit pas dans un état moins douloureux ; & ce qu'il y eut d'extraordinaire, fut que celui qui devoit avoir beſoin d'être exhorté à la mort, exhortoit & conſoloit les autres. Il paſſa les quatre derniers jours de ſa vie dans cette occupation, témoignant dans toutes ſes actions & ſes paroles une conſtance héroïque, & rendit enfin ſes derniers ſoupirs entre les bras de ſa chere Négaliſſe.

C'eſt ainſi que l'Angleterre perdit le plus aimable Prince qu'elle eût jamais eu ; il poſſédoit toutes les beautés de ſa mere & les vertus de ſon pere, ſans en avoir les défauts ; la nature avoit raſſemblé en lui autant de belles qualités, qu'il en auroit fallu pour faire admirer pluſieurs grands hommes ; il étoit adoré des peuples, tendrement aimé des courtiſans, reſpecté & craint des uns & des autres.

S'il eſt vrai que la part que nous voyons prendre à nos afflictions, a le pouvoir de les adoucir, celle de ces triſtes Princeſſes dut recevoir une grande conſolation par la

douleur publique. Ce fut un deuil général dans tout le Royaume, mais un deuil du fond du cœur, que l'amour fait plutôt porter que le devoir, & dont le morne silence fait mieux le panégyrique des Rois, que les paroles les plus éloquentes.

Il n'y eut personne qui ne s'imaginât avoir perdu dans cet admirable Prince, son pere, son fils, ou son époux ; & la situation présente de l'Etat augmentant encore la désolation, on ne voyoit que pleurs, on n'entendoit que soupirs & que gémissemens ; & dans le nombre des sujets du Roi Edmond, le Comte de Kent, son premier Ministre, fut le seul à qui cette mort parut être propice à ses intérêts. Le Roi de Danemarck n'eut pas plutôt apris le trépas de celui d'Angleterre, qu'il tenta la fidélité de ce Ministre par les offres les plus avantageuses, & comme depuis la derniere lettre du Prince Ouels au Comte d'Astingk, ce Monarque avoit joint à son ambition démesurée le plus violent amour pour la Reine Emme, & que sa passion s'accordoit avec sa politique, il n'épargna ni prieres, ni promesses pour obliger le Comte de Kent à lui faciliter la conquête de l'Angleterre.

Le Comte, qui avoit autant d'ambition que Canut, écouta ses propositions ; & tandis qu'il faisoit avec lui son parti, il le laissa arriver sans obstacles jusqu'aux portes de Londres.

A ces aproches, la Reine Négalisse se retira avec toute sa famille dans Siekfort, après avoir encouragé la Reine Emme à

mettre en sûreté les deux fils qu'elle avoit eus d'Etelred, ne voulant lui rien découvrir de l'amour de Canut, dans la crainte qu'elle ne prît trop de confiance au pouvoir de ses charmes, & que cela ne lui fît négliger le salut des restes précieux de la Maison Royale ; au contraire, elle lui peignit ce Prince, ambitieux, cruel, & capable d'agir plutôt en tyran qu'en vainqueur généreux : ainsi, quelque prévenue qu'elle fût en faveur de Canut, comme elle ignoroit véritablement ses sentimens, & que le plus sûr pour elle étoit d'éloigner les Princes, elle promit à Négalisse de suivre ses conseils, si elle voyoit qu'il fallût absolument se rendre au Roi de Danemarck, espérant encore qu'on pourroit lui résister. Mais ayant été informée des secrettes menées du Comte de Kent, & ne doutant point de la perte de l'Etat, puisque ce Ministre la trahissoit, elle confia les Princes ses fils à des serviteurs fidelés, qui eurent l'adresse de les conduire en Normandie, où le Duc Richard les reçut avec la même générosité qu'il avoit eue autrefois pour le Roi Etelred leur pere.

Cependant Canut ayant offert au Comte de Kent des biens immenses, & des emplois considérables, avec la main de la Princesse Thire sa fille, sœur du Prince Harald, que ce Monarque avoit eu d'une jeune Danoise sa maîtresse, il parvint enfin à bannir de son ame ce qui y restoit de fidélité pour ses légitimes Souverains. Leur traité fût bientôt conclu ; & tout ayant été arrêté entr'eux, Canut ne trouva plus d'obstacles à se sou-

mettre le Royaume ; & ayant donné ses ordres en conquérant pour assembler ses Etats à Londres, il y fut reconnu pour légitime Roi d'Angleterre, la crainte leur ayant ôté tous égards pour le sang de leurs anciens Rois : après quoi Canut fit une superbe entrée dans la capitale ; & les cérémonies de son triomphe ne furent pas plutôt achevées, qu'il ne songea plus qu'à ce qui touchoit son cœur, en rendant visite à la Reine.

Cette Princesse avoit abandonné le palais, & s'étoit retirée dans celui qu'elle avoit fait bâtir du vivant du Roi Etelred. Les désordres de l'Etat & ceux de son ame la mettoient dans une situation des plus cruelles ; sa passion n'avoit trouvé nulle diminution dans tous ces troubles, & elle se reprochoit sans cesse, comme un crime, d'aimer un Prince qu'elle n'auroit dû regarder qu'en mortel ennemi ; elle étoit dans l'irrésolution du parti qu'elle devoit prendre de passer en Normandie, ou de rester en Angleterre pour y tenir les esprits dans une assiette favorable à ses enfans, en cas de quelque événement nouveau, lorsque Canut lui fit demander la permission de la voir, & suivit de si près son envoyé, que la Reine le vit plutôt entrer, qu'elle n'eut le tems de répondre ; il étoit accompagné des plus grands Seigneurs d'entre les Anglois & les Danois. Cependant la pompe dont il étoit environné ne fut pas ce qui arrêta les yeux de la Reine ; sa personne seule attira toute son attention. Ce Prince étoit grand, bien fait, les regards pleins d'esprit & de feu, l'air

affable & prévenant, mais grand politique & cruel à l'excès.

Ses qualités extérieures étant celles qui éclatoient le plus en ce moment, acheverent de lui livrer le cœur de cette Princesse. Sa beauté ne fit pas moins d'impression sur l'esprit de Canut ; & s'ils s'étoient aimés l'un & l'autre sur de simples portraits, la réalité des perfections qu'ils se trouverent en se voyant les enchaîna pour jamais. Comme ce n'est point l'histoire de leurs amours que je dois vous raconter, & que même elle n'a pas eu des incidens capables de nous y arrêter, je me contenterai de vous dire que cette conversation se passa en complimens réciproques, & que le lendemain ce nouveau Roi d'Angleterre envoya le Comte de Kent à la Reine, pour la prier de reprendre son apartement dans le palais où il vouloit qu'elle fût traitée & respectée comme du vivant du Roi son époux, accompagnant cette priere de présens magnifiques.

Cette Princesse, qui se défioit de tout ce que le Comte négocioit, refusa les offres de Canut, ainsi que ses présens, afin d'ôter une entiere connoissance de ses sentimens ; mais, étant en secret extrêmement sensible à la considération qu'il lui témoignoit, elle fut lui rendre sa visite, & le remercier de ses attentions. Canut parut si charmé d'elle à cette seconde vue, qu'il résolut de ne pas tarder à s'expliquer ; & comme il avoit remarqué le mépris qu'elle avoit pour le Comte de Kent, il ne voulut point faire passer ses propositions par sa bouche, &

demanda lui-même à la Reine une audience particuliere.

Cette belle Princesse, qui s'étoit aperçue d'une partie de ce qui se passoit dans l'ame du Monarque, se douta de ce qui l'obligeoit à lui faire cette priere ; & l'amour lui persuadant que l'intérêt de ses enfans étoit de le ménager, elle lui marqua une heure pour cet entretien : le Roi s'y rendit avec empressement ; la conversation fut secrette ; mais Canut en sortit si content, que les plus confidens de la Reine jugerent qu'elle avoit reçu sans colere l'aveu de sa flamme.

En effet, ce Monarque persuadé que les Anglois lui sauroient gré de leur donner pour Souveraine celle dont ils étoient accoutumés de respecter les ordres, donna les siens dès le lendemain pour la cérémonie de leur mariage ; & quelques jours après ils s'épouserent avec un aplaudissement général. Canut ayant découvert à la Reine par quelle voie il avoit eu son portrait, ne douta point que ce trait ne fût parti de l'amitié que le Roi Edmond avoit eue pour elle, & que ce Prince, sans lui en rien dire, n'eût eu le dessein de travailler à cet hymen. L'idée qu'elle en eut lui ayant été confirmée par le Prince Ouels, à qui elle ordonna de dire la vérité, redoubla extrêmement sa reconnoissance envers la mémoire de ce grand Roi ; & ne pouvant en donner des marques plus sensibles, qu'en partageant sa gloire & son bonheur avec son illustre veuve, elle écrivit à Négalisse une lettre remplie de tendresse, en la conjurant

de revenir à la Cour, qu'elle y seroit traitée en Reine, & que cette complaisance pour elle & pour Canut produiroit peut-être un grand bien pour ses fils, d'autant plus qu'elle employeroit tout le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de ce Prince, pour faire assurer leur sort.

Mais la vertueuse Négalisse, qui connoissoit mieux Canut que la Reine son épouse, & qui savoit le péril que ses fils couroient auprès de lui, lui répondit qu'il la suplioit de ne la point gêner là-dessus, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de rentrer dans un palais, où tout lui retraceroit son bonheur passé, & lui feroit envisager sa condition présente, ni vivre dans une Cour soumise aux loix d'un Prince étranger, occupant le trône de son époux, tandis que ses fils étoient forcés de passer leurs jours comme de simples particuliers.

La Reine Emme, qui vit bien qu'il étoit impossible de la guérir de sa crainte sur la vie de ses fils, & qui commençoit, mais trop tard, à connoître le caractere cruel de Canut, ne lui en parla plus, & se contenta d'avoir avec elle un commerce de lettres de confiance & d'amitié. Les Anglois charmés que ce Prince leur eût donné Emme pour Reine, se soumirent entiérement à ce nouveau maître; ensorte que le Royaume se trouva bientôt paisible dans toutes ses parties.

Cependant Canut, dont l'ambition étoit sans bornes, projettant les fondemens d'une monarchie universelle, & possédant déja depuis le midi de l'Angleterre, jusqu'au

fond du septentrion, voyoit avec chagrin de grands obstacles à ce fameux dessein. La vie des Princes du Sang Royal d'Angleterre y fournissoit un empêchement que sa politique cherchoit à vaincre; & pour y mieux parvenir, il consulta le Comte de Kent son gendre, qui, plus ambitieux encore que son beau-pere, se flattoit qu'il pourroit bien lui-même monter un jour sur le trône, Canut n'ayant point d'enfans légitimes, ce qui le rendoit le plus proche de la couronne. Dans cette vue il ne balança point à lui conseiller de faire périr le reste précieux du sang de ses Rois, & de commencer par les fils du Roi Edmond, & le Prince Edouin, second fils d'Etelgive; qui étoit à la Cour, auquel Canut, par politique, faisoit beaucoup d'amitié, & lui avoit assigné des fonds proportionnés à la grandeur de sa naissance.

Ce conseil étoit trop du goût de Canut pour ne pas le suivre: tout l'embarras étoit de pouvoir se rendre maître des deux jeunes Princes que Négalisse gardoit avec un soin extrême dans une place forte; d'y employer la violence, toute la nation auroit pris leur parti: ainsi il fut résolu par ces deux politiques sanguinaires, qu'on se serviroit de la ruse pour avoir ces deux illustres victimes. Le Roi commença par presser lui-même Négalisse de venir à la Cour, pour y tenir le rang qui lui étoit acquis, & y recevoir tous les honneurs qui lui étoient dus, & accompagna ses lettres de plusieurs présens superbes.

Mais cette prudente Princesse ne se laissa

pas éblouir à ses magnifiques promesses ; & sous divers prétextes, se tint toujours à Siekfort. Canut ne pouvant réussir par cette voie, le Comte de Kent gagna le gouverneur de ces jeunes Princes, qui promit de les livrer au Roi, moyennant de grosses sommes, dont une partie lui fut donnée d'avance : il avoit des troupes dans le Comté d'Oxfort, dont le Commandant eut ordre d'obéir au gouverneur des Princes, & de tenir la chose secrette. Il ne manquoit plus à ce perfide qu'une occasion favorable pour exécuter sa lâche entreprise, & le hazard la lui fournit bientôt telle qu'il la desiroit.

Négalisse, dont l'humeur guerriere ne s'étoit pas refroidie par les délices de la Cour, ni par les vifs chagrins dont elle avoit été accablée, ne prenoit point d'autre amusement que celui de la chasse ; & lorsqu'elle faisoit quelque partie d'éclat dans cet exercice, toute la noblesse circonvoisine se faisoit honneur de l'y accompagner.

Le perfide gouverneur des Princes choisit le tems d'une de ses parties pour s'acquitter de ce qu'il avoit promis au Comte de Kent. Il n'eut pas si-tôt apris le jour, qu'il fit venir d'Oxfort un charriot bien attelé, avec trente cavaliers choisis, qu'il mit en embuscade dans un bois qui donnoit derriere le parc de Siekfort ; & la Princesse étant partie de très-grand matin avec sa troupe, ce traître se voyant en liberté de se saisir de sa proie, fit lever les deux Princes ; & sous prétexte de les vouloir divertir, il leur fit traverser le parc, & ayant ouvert la porte qui rendoit

dans le bois, il fit le signal dont il étoit convenu, auquel le charriot & l'escorte s'avancerent, & alors y fit monter les Princes, malgré l'oposition d'un homme de leur suite, apellé Delmack, qui, se doutant de quelque trahison en voyant tant de monde, fit tous ses efforts pour empêcher les Princes de monter dans le char; mais le gouverneur ayant fait faire main-basse sur ce fidele domestique, ils le mirent hors d'état de leur nuire, & le croyant mort, on fit partir le charriot avec une promptitude extrême.

Cependant les Officiers des Princes, qui avoient ordre de ne les quitter jamais, ayant sû qu'ils étoient dans le parc, s'y rendirent en diligence, & ayant poussé jusqu'à la porte du bois, qu'ils trouverent ouverte, virent le malheureux Delmack expirant; ils s'en aprocherent, & les ayant reconnus: Courez, leur dit-il, au secours des Princes que leur lâche gouverneur vient d'enlever. A peine eut-il prononcé ce peu de mots, qu'il rendit l'esprit, & les Officiers, sans perdre un moment, monterent à cheval, & coururent à toute bride au rendez-vous de la chasse, où ils annoncerent à Négalisse le malheur qui venoit d'arriver. Cette grande Princesse ne s'amusa point à répandre des larmes; & sur le champ ayant invité toute la noblesse dont elle étoit accompagnée à la seconder, elle reprit le chemin de Siekfort, où s'étant fait armer, & ayant pris un cheval frais, suivie de sa compagnie & des Officiers de sa maison, elle fut à bride abattue sur les traces des ravisseurs.

Elle fit une ſi grande diligence, qu'elle joignit le charriot à quelques milles de Londres. A cette vue, l'excès de ſa fureur augmentant ſon courage, elle fondit ſur la troupe le ſabre à la main, ſans examiner le nombre de ſes ennemis, & s'étant aprochée de leur chef, du premier coup elle lui fit ſauter la tête. Le traître gouverneur, qui vit bien qu'il n'y avoit point de quartier pour lui, ſortit promptement du charriot, monta à cheval, & ſe mit en défenſe, animant l'eſcorte du geſte & de la voix. Alors la vaillante Négaliſſe, qui n'avoit pu être ſuivie dans ſa rapide courſe que de ſix Gentilshommes, ſe vit entourée de toutes parts par les raviſſeurs; mais, ſans s'étonner, elle ſe défendoit & attaquoit avec une valeur ſi prodigieuſe, qu'elle donna le tems au reſte de ſon monde de la rejoïndre: elle avoit déja mis hors de combat pluſieurs des ennemis, quand toute ſa troupe arriva.

Comme elle étoit compoſée d'hommes accoutumés aux périls de la guerre, & de plus animés par ce qu'ils voyoient faire à cette Princeſſe, les choſes changerent bientôt de face: les raviſſeurs furent attaqués de tous côtés; plus de la moitié y perdit la vie, & l'autre eut recours à la fuite. Mais Négaliſſe pourſuivit ſi vivement le gouverneur, qu'il ne put échaper à ſa juſte vengeance; & ce traître, loin d'implorer ſa clémence, eut encore l'audace de meſurer ſon épée contre la Princeſſe. Le combat ne fut pas long; Négaliſſe lui porta un coup ſi terrible, qu'elle lui abattit le bras droit; & l'ayant

saisi, elle l'obligea de lui avouer que le Comte de Kent l'avoit payé pour commettre cet attentat, & lui remettre les Princes. Il ne put en dire davantage, la quantité de sang qu'il perdoit lui ayant ôté l'usage de la voix, & peu de tems après la vie: mort trop honorable pour un traître qui méritoit d'expirer dans les plus affreux tourmens, sous le fer des bourreaux.

La victorieuse Négalisse ramena ses fils à Siekfort où tout étoit en alarmes; mais, lorsqu'on la vit arriver à la tête de sa vaillante troupe, au milieu de laquelle marchoit le charriot des Princes, les cris de joie & les félicitations prirent la place de la crainte & de la douleur. La Princesse envoya se plaindre au Roi & à la Reine de cet attentat; la Cour & la ville, qui en furent informés, déclamerent hautement contre le Comte de Kent & sa perfidie, & firent bien connoître à Canut que le sang des légitimes Rois d'Angleterre leur étoit encore infiniment cher.

Ce Monarque qui sut que le gouverneur étoit mort, qu'on ne pouvoit rien prouver contre lui, nia fortement d'avoir aucune part à cette action, & s'en justifia en plein conseil; ensorte que toute l'infamie retomba sur le Comte de Kent qui étoit déja mortellement haï. Cependant les inquiétudes cruelles où la Reine Négalisse étoit continuellement sur la vie de ses enfans, depuis ce funeste jour, ne lui laissant aucun repos, altérerent si fort sa santé, qu'elles lui causerent une maladie de langueur, qu'on eut

ſoin d'abréger par le poiſon qu'un ſcélérat de médecin lui donna comme un remede qui devoit la ſoulager. Comme elle ne craignoit que pour les Princes, elle n'avoit d'attention que poux eux, & n'étoit en garde ſur rien de ce qui pouvoit lui nuire à elle-même, s'imaginant que ſes jours n'étant d'aucune conſéquence pour Canut, il ne pouvoit rien entreprendre contre ſa perſonne; mais cette tendre mere devoit bien concevoir que ſa vigilance & ſon exactitude à garantir ce précieux tréſor des pieges de ceux qui avoient intérêt de s'en ſaiſir, la leur faiſoit regarder comme un obſtacle à leurs deſirs, & qu'ils employeroient toutes ſortes de moyens pour s'en délivrer.

Ils y parvinrent, les barbares, & cette grande Princeſſe qui, par la force de ſon courage & de ſa vertu, avoit ſoutenu les plus cruels revers de la fortune, ſuccomba enfin ſous les traits cachés & envenimés de ſes ennemis. Dès les premieres douleurs que la force du poiſon lui fit reſſentir, elle ne douta point du genre de ſa mort, & elle s'y prépara avec une fermeté digne d'admiration; la ſeule choſe qui ébranloit quelquefois ſa conſtance, étoit de laiſſer ſes fils en proie à ceux qui ne lui faiſoient perdre la vie, que pour ſe rendre maîtres de la leur. Dans le fort du ſaiſiſſement que cette penſée lui donnoit, elle écrivit ce peu de mots à la Reine.

NÉGALISSE A LA REINE D'ANGLETERRE.

MA mort seroit peu de chose, Madame, si elle n'étoit pas un présage assuré de celle de mes enfans. Il falloit nécessairement commencer par moi pour passer jusqu'à eux: nos ennemis vont être satisfaits; mais, s'il m'est permis de vous faire souvenir de l'amitié que vous m'avez jurée, & de celle que vous aviez pour le feu Roi mon époux, souffrez que je vous conjure en mourant, de la prouver aux précieux restes de son sang; empêcher que ma mort ne devienne utile aux desseins sanguinaires de leurs persécuteurs, c'est tout ce qu'exige de vous la mourante

NÉGALISSE.

Cette lettre, qui fut rendue à la Reine dès le lendemain de la mort de cette Princesse, la toucha sensiblement; & dès le même moment elle fut trouver le Roi, qu'elle conjura, les larmes aux yeux, de ne point attaquer la vie d'Edmond & d'Edouard, enfans du feu Roi & de Négalisse; & pour l'y engager, elle employa les termes les plus tendres, & les caresses les plus touchantes. Mais que peut l'amour sur un cœur ambitieux & cruel! Canut l'écouta, & répondit à ces marques de tendresse en homme aussi charmé de l'Empire que de ses apas; & en lui promettant que les Princes ne mourroient pas, il lui fit entendre que sa sureté dépendoit de les avoir en sa puissance, & de les mettre hors d'état de rien entreprendre:

contre lui ; que ſi elle l'aimoit véritablement, elle ne devoit point s'opoſer au deſſein qu'il avoit de les éloigner de la vue d'un peuple, toujours prêt à ſe ſoulever en faveur de la nouveauté.

Ce diſcours fit ſentir à la Reine un déplaiſir qu'elle eut aſſez de peine à cacher ; mais voyant qu'elle n'en pouvoit obtenir davantage, elle ſe retira pénétrée de la plus vive douleur. Quelques jours après le Prince Edouin, ſecond fils d'Etelred & d'Etelgive, frere du feu Roi Edmond, fut arrêté & renfermé dans un château inacceſſible, & les deux fils de Négaliſſe furent enlevés & confinés dans une forterelle au fond de la Suede, où Canut eſpéroit que ce climat barbare, & bien éloigné des douceurs de celui dans lequel ils avoient été nourris, les feroit périr.

En effet, le Prince Edmond, qui étoit l'aîné, n'y put réſiſter, & mourut peu de tems après y avoir été transféré. Edouin ſon oncle ne lui ſurvécut que de trois mois ; mais le jeune Edouard, dernier fils du Roi Edmond & de Négaliſſe, qui étoit doué de toutes les beautés & des vertus de ſon pere & de ſa mere, ſut ſi bien captiver le cœur de ſes gardes, & leur témoigner de l'indifférence pour ſa liberté, qu'ils s'accoutumerent inſenſiblement à lui en laiſſer plus qu'il ne leur étoit permis ; & cet aimable Prince, profitant de leur négligence, trouva le moyen de ſe ſauver en Angleterre, où il fut reçu favorablement de l'Empereur Henri troiſieme du nom, qui dans la ſuite

lui procura un ſort heureux & tranquille.

Pour Canut, après avoir régné vingt ans en Angleterre, & fait toutes les cruautés qui pouvoient aſſurer ce Royaume à ſa poſtérité, ayant eu un fils de la Reine Emme, il mourut enfin en l'année 1036. Mais la providence, qui ſe joue des projets des humains, en diſpoſa autrement. La Norwege ſe révolta & ſe choiſit un Roi. Harald, bâtard de Canut, dont le Comte de Kent avoit épouſé la ſœur, avec le ſecours de ſon beau-frere, s'empara de la couronne & du trône d'Angleterre; & le fils de Canut & d'Emme, qui ſe nommoit Canut comme ſon pere, n'hérita que du Royaume de Danemarck.

C'eſt ainſi que la monarchie univerſelle, que ce Prince ambitieux avoit préméditée, fut diſperſée, & que les reſtes de la famille d'Etelred & d'Edmond furent obligés de vivre ſous la protection des Princes étrangers; Alfred & Edouard, fils d'Etelred, en Normandie; & le jeune Edouard, fils d'Edmond, en Allemagne: & telle a été la deſtinée des enfans d'Etelgive & de Négaliſſe, qui, dans leurs vies & leurs amours, n'ont pas été plus heureux que leurs vertueuſes meres.

Toute la compagnie remercia Florinde d'une façon à lui faire juger de l'extrême plaiſir qu'elle avoit pris à ſon récit, & lui donna les louanges qu'elle méritoit ſur les agrémens qu'elle y avoit répandus.

Je vous proteſte, dit Orſame, que j'aurois été très-fâché en mon particulier que la belle Florinde ne nous eût pas raporté

cette hiſtoire, puiſqu'elle a fait revivre dans notre ſouvenir un Prince qui méritoit de plus longues années & de plus heureux jours.

Il faut convenir, ajouta Julie, qu'Edmond étoit un Monarque accompli, & qu'il eſt bien triſte de voir mourir ſi-tôt ces hommes. L'ambition, dit Camille, eſt une terrible paſſion, lorſqu'elle ne regne pas dans une ame vertueuſe. Elle ne porte les méchans qu'à de mauvaiſes actions; & au contraire, elle n'inſpire aux grands cœurs qu'un deſir de gloire, qui ne les conduit jamais qu'aux belles choſes.

Le Comte de Kent, répondit Alphonſe, nous prouve par ſes trahiſons, combien un ſujet fidele & zélé eſt reſpectable & digne d'une mémoire éternelle, & que les Rois & les peuples doivent bénir ſans ceſſe le bonheur de voir à la tête du miniſtere des hommes dont la prudence, la modération, le déſintéreſſement & la vertu ſont les uniques guides.

Votre réflexion, dit alors Thélamont, eſt une leçon pour nous, parce que nous jouiſſons de cette ſuprême félicité; mais les éloges que méritent les illuſtres perſonnes qui ſe ſont préſentées à nos yeux en ce moment, nous meneroient trop loin, & nous devons nous contenter d'admirer en ſilence ce que nous ne pouvons louer aſſez dignement. Et puiſque nous ſommes tombés, continua-t-il, ſur le cas que l'on doit faire des ſujets véritablement attachés à leurs maîtres & au bien de l'Etat, je crois que la compagnie ne ſera pas fâchée que je lui rapelle un trait dont

la singularité ne peut manquer de lui faire plaisir.

Darius, fils d'Hidaspes, n'étant encore que particulier, avoit contracté la plus tendre amitié avec Zopirus, Général des Perses; & comme elle étoit établie sur les principes de la vertu, rien n'étoit capable d'en altérer la solidité. Ce fut par les avis & les conseils de Zopirus, que Darius donna la mort au Mage qui par ruse s'étoit emparé de l'Empire, & le gouvernoit en tyran; & ce fut encore par l'adresse de ce fidele ami que Darius monta sur le trône: car, après la mort du tyran, tous les Princes & les Grands-Seigneurs de Perse étant convenus de se rendre dans un même endroit, & que celui dont le cheval henniroit le premier avant le lever du soleil, seroit Roi, celui de Darius ayant rendu un clair hennissement, éleva son maître à la suprême puissance; ce qui n'arriva que par la précaution de Zopirus, qui eut le secret d'obliger cet animal à se faire entendre le premier. De pareilles obligations jettent dans de belles ames de si profondes racines de reconnoissance, quelles n'en peuvent être jamais arrachées.

Darius, tout rempli de la sienne, ne trouvoit point de félicité plus parfaite, que celle d'avoir un ami tel que Zopirus. Cependant, les premiers jours de son avénement à l'Empire, ayant exigé de lui des soins & des occupations qui l'empêcherent de témoigner à Zopirus la vivacité de ses sentimens, ce tendre ami s'en affligea; & s'imaginant que l'éclat du trône éblouissoit Darius, & le rendoit

rendoit peut-être ingrat, une tristesse mortelle s'empara de son cœur, & se répandit si fortement sur son visage, qu'il fut impossible à Darius de ne s'en pas apercevoir.

Tout ce qui le regardoit lui étoit trop sensible, pour être sans inquiétude. En cette occasion il lui marqua un empressement extrême pour savoir la cause de sa mélancolie, en le conjurant de s'expliquer librement avec lui. Mais Zopirus, prévenu de ses idées, ne voulut point rompre le silence sur ce sujet, & devenoit chaque jour d'autant plus méconnoissable, qu'il n'ouvroit son cœur à personne sur ce qui le rongeoit.

Darius, vivement touché de ne pouvoir pénétrer ce triste mystere, s'examina lui-même, pour connoître s'il avoit manqué en quelque chose à son ami; mais se trouvant innocent dans toute sa conduite, il crut que c'étoit peut-être l'ambition qui dévoroit Zopirus, & qu'il n'avoit pas assez fait pour lui: dans cette pensée, il le combla d'honneurs & de richesses.

Mais Zopirus, dont le cœur étoit frapé d'un trait plus noble, & qui faisoit consister tout son bonheur dans la seule amitié du Roi, s'imaginant que tous ses dons ne partoient que de sa politique & d'une vaine gloire, pour ne pas paroître ingrat, les reçut avec respect, mais sans aucunes marques de joie. Enfin, Darius ne sachant plus à quoi attribuer une tristesse qui le désespéroit, le fit entrer un jour dans son cabinet, résolu de ne le point laisser sortir, qu'il ne lui eût découvert la cause de son chagrin.

Mon cher Zopirus, lui dit ce Monarque, je ne puis suporter plus long-tems l'état où je vous vois. Au nom de la tendre amitié qui nous unit, ne m'en cachéz plus le sujet, tel qu'il puisse être, je vous jure que s'il dépend de moi d'y aporter du remede, il n'y a rien dans mon Empire, rien de soumis à ma puissance, & rien de cher à mon cœur, que je n'emploie, ou que je ne vous sacrifie. Parlez donc, & rompez un silence qui me tue, en me persuadant que vous ne m'aimez plus.

Que je ne vous aime plus! s'écria Zopirus, pénétré des bontés du Roi: Ah! Seigneur, c'est pour vous trop aimer, que je suis dans l'état où vous me voyez, & puisque vous me forcez de m'expliquer, aprenez que la seule crainte de n'être plus dans votre cœur comme je m'y suis vu avant votre élévation, est le motif de ma tristesse. J'ai cru m'apercevoir de votre changement pour moi; l'air de majesté qui accompagne vos bienfaits, en ôte à mes yeux tout le prix, c'est le Roi qui me les donne, ce n'est plus cet ami à qui j'étois si cher, & dont la confiance & l'amitié faisoient toute ma félicité; c'est un grand Monarque que je n'aborde qu'en tremblant, que je dois adorer, & qui croit qu'un de ses regards jetté sur moi, me distingue à présent de ses courtisans, autant que je l'étois jadis de tous les Perses, par le choix que Darius a fait de moi pour être son ami; enfin ce n'est plus Darius qui m'aime, c'est le Roi qui daigne quelquefois m'honorer de ses bontés.

Ah ! Seigneur, reprenez tous vos dons, & rendez-moi votre cœur ; je ne veux rien du Souverain Monarque de la Perse, & je veux tout devoir à l'amitié de Darius. C'est manquer au profond respect que l'on doit à son Roi, de se dire son ami ; cependant ce titre m'est mille fois plus précieux, que les honneurs & les richesses dont vous m'avez comblé ; votre amitié, votre confiance & votre premiere familiarité sont les seuls trésors qui peuvent satisfaire mon ambition ; & si vous croyez que la dignité royale ne peut s'accorder avec cette conduite, souffrez, Seigneur, que je vous rende vos présens, & me laissez mourir.

Pendant tout ce discours Darius avaloit à longs traits le plaisir de se voir aimer pour lui-même, & de ne rien devoir à sa grandeur de l'attachement d'un sujet fidele & digne de toute son estime : félicité d'autant plus grande pour un Roi, qu'elle est rare parmi eux ; toujours craints, obéis & respectés, ils n'ont pas la douceur de connoître si c'est le cœur ou le devoir qui fait agir ceux qui leur rendent hommage. S'ils pouvoient quitter un moment la puissance suprême, qu'ils verroient de cœurs à découvert ! que de sentimens dévoilés ! que d'ambition découverte ! & que de zele & d'amitiés sinceres éclateroient à leurs regards !

Darius goûta cette satisfaction ; & son ame en fut si pénétrée, qu'il fut quelques momens sans répondre à Zopirus, pour se livrer aux agréables réflexions que lui faisoit faire son bonheur ; mais enfin, rompant

le silence : Mon cher Zopirus, lui dit-il en l'embrassant avec tendresse, je me croirois indigne du trône où vos soins m'ont fait monter, si je changeois un instant de ma vie à votre égard : votre crainte vous a séduit, & je vous proteste ici que je ne serai jamais Roi pour vous, que vous trouverez toujours en moi Darius votre ami, & que je préfere votre amitié à toutes mes couronnes. Bien loin que je croie faire tort à la Majesté Royale, en vivant avec vous familiérement, je crois lui faire honneur. Rien n'est plus glorieux à un Monarque, que de pouvoir se vanter d'avoir un ami, & il ne le peut prouver qu'en le faisant connoître par ses actions. Vivons donc, continua-t-il en lui tendant les bras, comme nous faisions autrefois ; je suis toujours Darius, soyez toujours mon cher Zopirus, conservez mes présens, ils ne sont point les effets de ma générosité, ce ne sont que de simples marques de la plus parfaite amitié ; & si je me souviens quelquefois avec vous que je suis Roi, ce n'est que par la joie de me voir en état de vous prouver mon estime & ma confiance.

De si tendres assurances ne pouvoient manquer de calmer Zopirus, & de détruire ses craintes ; il rougit d'avoir eu des pensées si peu conformes aux grands sentimens de Darius. La délicatesse de son amitié pour lui, lui fit croire qu'il l'avoit offensé, en le jugeant capable de changer ; il lui en demanda pardon, en lui rendant grâce de la continuation de ses bontés, & cet entretien

serra plus que jamais les nœuds de leur amitié. Zopirus reprit son humeur ordinaire, & Darius sa premiere familiarité; & comme il ne pouvoit douter d'être aimé sincérement de Zopirus, il écoutoit avec douceur les remontrances qu'il lui faisoit quelquefois sur les choses où il le voyoit manquer à l'exacte justice; & ce fut à ses conseils que les Juifs eurent la permission que ce Monarque leur donna d'achever de bâtir un temple de Jérusalem.

Mais le zele de Zopirus pour son maître ne s'en tint pas là, & il eut bientôt une occasion de le faire paroître d'une maniere si extraordinaire, qu'on peut assurer que ce trait est unique, & le plus singulier qui soit jamais arrivé.

Les Babyloniens s'étant voulu soustraire de la domination des Perses, d'un consentement unanime, égorgerent tous ceux qui se trouverent dans Babylone, & secouerent le joug. Darius, informé de cette révolte, marcha à la tête d'une puissante armée, & vint mettre le siege devant cette superbe ville : mais ayant trouvé des difficultés, & une résistance qu'il n'avoit pas attendue, il se vit, après un long & pénible siege, à la veille de le lever honteusement.

Ce Prince, au désespoir, ne confioit son chagrin qu'au seul Zopirus, qui, ne trouvant aucun moyen de le faire réussir dans son entreprise par les voies ordinaires de la guerre, imagina une ruse, pour y parvenir, qui n'a point eu d'exemples. Après y avoir long-tems rêvé, & s'être fortement affermi

dans son dessein, qu'il cacha avec soin au Roi & à toute l'armée, il se fit couper le nez & les oreilles, & tout sanglant se fut présenter aux portes de Babylone. On le conduisit aussi-tôt dans l'assemblée des principaux de la ville, dont il fut d'abord reconnu : alors Zopirus, déclamant contre l'ingratitude de Darius, leur dit que c'étoit ce Prince qui l'avoit fait traiter ainsi, pour lui avoir donné des conseils utiles à sa gloire; qu'outré d'avoir reçu ce sensible affront, il vouloit s'en venger à quelque prix que ce fût; & qu'il ne trouvoit point d'occasion plus digne de lui, que celle de leur offrir son bras & les restes de sa vie, pour les aider à chasser ce barbare Prince de devant leurs murailles.

Les Babyloniens, sachant qu'il étoit le meilleur Général des Perses, & qu'il joignoit la sagesse & la prudence à la plus rare valeur, le reçurent avec une joie extrême, le comblerent d'honneurs, & d'un commun accord, lui déférerent le gouvernement & la garde de leur ville. Lorsqu'il se vit revêtu de cette dignité, il donna des ordres qui firent si bien connoître son habileté, que les Babyloniens se croyant en sûreté, se reposerent entiérement sur lui.

Cependant le bruit de la désertion de ce Général s'étant répandu dans l'armée des Perses, tout le monde en fut alarmé; & chacun s'imagina qu'il n'y avoit plus qu'à lever le siege, puisqu'un homme si nécessaire par ses avis & son courage avoit passé chez les ennemis.

Le ſeul Darius étoit tranquille, & quoiqu'il ne portât point ſes idées au véritable motif de cette action, jugeant des ſentimens de ſon ami par les ſiens, il ne douta pas un inſtant qu'il n'y eût du myſtere dans la démarche de Zopirus, & que cette aventure ne cachât quelque grand deſſein. Dans cette penſée, loin de ſonger à lever le ſiege, il fit redoubler les attaques, où il fut toujours repouſſé par la valeur de Zopirus, mais, ſans ſe rebuter, & fermant l'oreille à tout ce qu'on lui diſoit contre lui; perſuadé de la fidélité de ſon ami, il avançoit toujours ſes travaux, les preſſentimens que lui donnoit ſon amitié le faiſant concourir, ſans le ſavoir, au deſſein de Zopirus.

Enfin, ce grand homme voyant les travaux de Darius dans l'état qu'il les deſiroit, trouva moyen de lui faire dire de s'aprocher d'une des portes de la ville, qu'il la trouveroit ſans défenſe, lui indiquant les endroits dont il devoit s'emparer, & le nombre des troupes qu'il falloit qu'il fît entrer. Le Roi de Perſe exécuta de point en point les avis de ce Général, ſans en rien communiquer à perſonne, & ſans autre aſſurance que l'idée où il étoit que Zopirus étoit incapable de le trahir: ainſi il s'avança à la porte qu'il lui avoit indiquée, la trouva dans la ſituation qu'on lui avoit promiſe, & avec le nombre de troupes que ſon ami lui avoit preſcrit, il entra lui-même dans la ville ſans crainte & ſans défiance; enſorte que l'alarme s'étant donnée, tout fut en mouvement dans Babylone. Mais les meſures

avoient été si bien prises, que tout ce qui se présenta pour se défendre fut taillé en pieces, & la ville réduite sous l'obéissance de Darius, qui, à la priere de Zopirus, fit grace aux habitans.

Mais que devint ce Monarque, & quelle fut sa douleur, lorsqu'il vit qu'il ne devoit la réduction de Babylone qu'au funeste état de ce parfait ami, qui que ce soit n'ayant su cette mutilation? Darius en répandit des larmes, son cœur en gémit, & son désespoir lui fit prononcer ces belles paroles, qui, avec l'action de Zopirus, ont passé à la postérité: » Qu'il eût donné cent Babylones pour voir ce fidele ami exempt d'une » telle difformité.

Je ne crois pas, dit alors Silviane, qu'il y ait dans aucune histoire une pareille preuve de zele & d'amitié; j'en ai l'ame saisie. J'en suis effrayée, ajouta Camille, & mon admiration est accompagnée de tous les mouvemens de la terreur. Je savois ce magnifique trait, interrompit Erasme; mais comme j'ignorois les particularités qui l'ont devancé, il a eu pour moi les graces de la nouveauté. Il est sans contredit que l'action de Zopirus est la plus belle & la plus singuliere dont on ait jamais entendu parler; mais il faut aussi convenir que la confiance de Darius a quelque chose de grand, & qu'il y a autant d'héroïsme dans son amitié, qu'il y en a dans les preuves de celle de Zopirus.

Pour moi, dit agréablement Hortence, je trouve qu'ils n'ont rien à se reprocher. Si Zopirus s'est défiguré pour tromper les Ba-

byloniens, & les réduire sous l'obéissance de son Roi, Darius s'est exposé lui-même aux incidens les plus étrangers, sur la seule confiance qu'il avoit en lui; & cette sécurité me paroît une preuve d'amitié, qui peut être mise au même degré de celle de Zopirus.

Enfin, reprit Orsame, sans la ruse de ce Général, le Roi de Perse eût été contraint de lever le siege, & de laisser les rebelles impunis. Cela est certain, dit Orophane, & il est des occasions où la ruse est d'un grand secours, il en est mille exemples qui ne sont pas du genre de celles de Zopirus, mais qui n'ont pas été moins nécessaires.

Le commerce trop étendu d'Himera en Sicile, ville grande & puissante, ayant donné de la jalousie aux Carthaginois, ils résolurent de la détruire. Pour cet effet, Amilcar, leur Général, avec une armée de deux cents mille hommes & de cinq cents vaisseaux ou galeres, vint l'assiéger par mer & par terre. Les habitans d'Himera, justement alarmés, implorerent l'assistance de Gélon, Roi de Syracuse, qui ne tarda pas à venir au secours de ses alliés; mais ne jugeant pas ses forces suffisantes pour attaquer de front celles des Carthaginois, il se contenta de se poster dans des lieux forts d'assiete, & de harceler les ennemis en leur coupant les vivres, en prenant ses avantages pour attaquer les fourrageurs, où ses troupes avoient toujours le dessus. Cependant ces légeres faveurs de la fortune ne décidant rien, il étoit dans l'embarras de ce qu'il devoit faire, lorsque le hazard fit tomber entre

ses mains des députés qu'Amilcar envoyoit à ceux de Sélucie, avec des dépêches, par lesquelles ce Général ordonnoit aux peuples de cette ville de lui envoyer toute leur cavalerie, dans le tems qu'il leur prescrivoit.

Cette découverte fit venir une idée à Gélon, qu'il ne communiqua à personne, & qu'il exécuta de cette sorte. Il fit enfermer les députés d'Amilcar, & les fit si bien garder, qu'il leur fut impossible d'instruire les Carthaginois de leur sort; & environ le tems marqué par les dépêches de leur Général, il fit équiper sa meilleure cavalerie des armes & de la livrée des Séluciens, leur donna ses ordres secrets, & les fit partir pour le camp des Carthaginois, accompagnés de deux faux députés, avec des lettres où les Séluciens paroissoient s'empresser de montrer leur obéissance & leur exactitude.

Ces députés, à la tête de cette cavalerie, ne furent pas plutôt arrivés, qu'on les conduisit devant Amilcar; ils jouerent si bien leur personnage, que ce Général les reçut à bras ouverts, leur fit des présens magnifiques, assigna à leurs troupes le quartier le plus commode du côté de la mer, & donna ses ordres pour qu'on leur fournît toutes les choses nécessaires.

Ces troupes entrées dans le camp des Carthaginois y furent accueillies comme alliés & bons amis du peuple de Carthage. Le lendemain de leur arrivée Amilcar fit dresser un autel sur les bords de la mer, pour faire un sacrifice à Neptune en action de graces; & comme il faisoit lui-même les

fonctions de Pontife, les Siracusains déguisés, profitant de ce moment où tout le camp étoit désarmé & en dévotion, trancherent la tête au Général, & ensuite, le sabre à la main, firent main-basse sur les principaux Officiers qui assistoient au sacrifice. Tandis qu'une partie faisoit cette expédition, l'autre courut du côté de la mer, & mit le feu aux navires, dont la flamme & la fumée étant le signal dont Gélon étoit convenu; il s'avança, fondit sur le camp & le força; ceux d'Himera voyant ce désordre, & les enseignes du Roi de Siracuse au milieu du camp de leurs ennemis, sortirent de la ville, & joignirent ce Prince qui faisoit tout passer au fil de l'épée. Il fut impossible aux Carthaginois de se mettre en ordre pour se défendre : leurs Généraux ayant été tués, ils ne songerent plus qu'à fuir; mais ils furent poursuivis avec tant de vivacité & d'exactitude, qu'il n'en échapa que très-peu. La flotte de Gélon acheva de détruire ce que les flammes avoient épargné. Jamais spectacle ne fut plus terrible, & cette perte fut la plus considérable que les Carthaginois eussent souffert depuis l'établissement de leur république; il en coûta la vie à cent cinquante mille d'entr'eux, ce qui mit un deuil général dans la ville de Carthage, jusques-là accoutumée aux faveurs de la fortune & de la victoire; & ce fut par cette ruse que Gélon parvint à délivrer la ville d'Himera du péril qui la menaçoit.

Quoique cette action, dit Félicie, ait quelque chose de barbare, je ne saurois

rendirent en foule pour y participer. Alors l'Empereur les voyant tous assemblés, se laissa tellement transporter de colere, qu'il ordonna aux légions de faire main-basse sur ce misérable peuple ; ce qui fut exécuté sur le champ avec une cruauté inouie, tous y ayant presque péri.

Ce Prince étant retourné en Italie, passa par Milan, & ayant été à la Basilique pour y faire ses prieres, S. Ambroise, Evêque de Milan, lui en fit fermer les portes, en le repoussant, lui reprochant la barbarie dont il avoit usé contre les membres de l'Eglise, & lui dit que son crime étoit si grand, qu'il ne pouvoit plus être reçu dans le temple de Dieu, qu'après en avoir fait une pénitence publique.

Théodose fut extrêmement surpris de la hardiesse de S. Ambroise ; mais en même tems ouvrant les yeux, & réfléchissant sur l'action qu'il avoit faite, il reconnut sa faute, en fit l'aveu publiquement, & se soumit à la pénitence que le Saint Evêque voulut lui imposer. Est-il rien de si beau que cette humilité ; & n'est-ce pas avoir une vertu bien haute, d'avouer son crime authentiquement, & d'en faire exactement la pénitence qui lui étoit prescrite ?

Voilà un trait, dit alors Orophane, qui, par sa rareté, mérite des éloges éternels ; & je trouve Théodose encore plus grand après sa faute, que dans son innocence ; parce qu'elle lui donna occasion de triompher de la vanité commune à tous les hommes, & l'orgueil attaché à l'autorité suprême.

S. Ambroise, continua Uranie, qui connoissoit le caractere de ce Prince, pour l'empêcher de tomber dans de pareilles fautes, lui fit faire une loi, par laquelle il étoit défendu d'exécuter aucun jugement de mort, que trente jours après qu'il auroit été prononcé, afin de donner à l'Empereur le tems de la réflexion, & de faire céder à la clémence l'ardeur de son courroux.

La sagesse de cette loi sauva quelques années après la ville & les habitans d'Antioche; car s'étant rebellés contre l'autorité de l'Empereur, & dans le fort de la sédition ayant massacré tous les Officiers de ce Prince, abattu & traîné dans les rues la statue de l'Impératrice Placilla, qu'il aimoit tendrement, il jura de punir l'insolence de ce peuple, en condamnant la ville à être détruite de fond en comble, ruinée à jamais, & tous les habitans à la mort; & pour exécuter son ordonnance, il partit animé de colere & de vengeance avec une puissante armée.

Mais étant arrivé à une journée de cette malheureuse ville, un saint hermite, nommé Macédonius, fut au-devant de lui; & lui ayant représenté les effets de la miséricorde de Dieu, dont il tenoit la place sur la terre, & qu'il devoit imiter par sa clémence, il l'attendrit; & se souvenant de la loi que Saint Ambroise lui avoit fait faire, il suspendit sa vengeance, & il dit: » Qu'il étoit » vrai qu'il seroit injuste de faire périr tant » d'images de Dieu pour celle d'une femme. Ainsi dans les trente jours de son jugement,

il le rétracta, s'apaisa, & pardonna à sa ville & aux habitans d'Antioche.

Je vous assure, dit Félicie, que la bonté de Théodose l'emportoit sur son tempérament colérique, & voilà deux exemples de modération, qui passent de beaucoup les premiers mouvemens de sa violence. Il faut posséder, ajouta Félicie, un grand fond de piété & une connoissance parfaite de sa propre foiblesse, pour se vaincre soi-même dans ces sortes d'occasions; & l'on ne peut trop admirer un Prince qui en usa de la sorte, d'autant plus que dans les traits qu'Uranie vient de raporter, le ressentiment de Théodose étoit plein de justice, & que ceux de Thessalonie & d'Antioche méritoient d'être punis très-sévérement.

Comme Julie achevoit de parler, on vint avertir que le soupé étoit servi. Cette belle compagnie fut se mettre à table; & comme on avoit poussé la conversation dans cette journée plus loin qu'à l'ordinaire, sur les choses les plus sérieuses, elle fut égayée, pendant le repas, par les traits les plus spirituels que peuvent inspirer l'amour & la joie; & la soirée s'étant écoulée, on ne vit arriver l'heure du repos qu'avec regret; & cette charmante société ne fut s'y livrer que dans l'espoir de se donner le lendemain les mêmes plaisirs qu'elle venoit de goûter.



DIX-SEPTIEME JOURNÉE.

L'Heure d'entrer dans l'apartement des Dames ne fut pas plutôt arrivée, qu'Erasme se rendit à celui d'Uranie, pour la prier d'engager la compagnie à passer cette journée auprès de Florinde, qui avoit été très-indisposée la nuit, & qui n'étoit pas en état de quitter la chambre. Cette nouvelle alarma Uranie, & elle témoigna à Erasme qu'elle étoit extrêmement fâchée qu'on ne fût pas venue l'éveiller, pour aller donner ses soins à cette chere amie. Erasme l'assura que son mal n'étoit pas assez considérable pour l'inquiéter; mais que sa tendresse pour elle, lui faisant craindre que l'air ne lui fût contraire, il avoit exigé d'elle de ne point sortir de son apartement de tout le jour.

Uranie aprouva fort l'attention de ce tendre époux; & lui ayant donné la main pour passer chez Célimene, ils la trouverent avec le reste de la compagnie, qui venoit dans le dessein de la prévenir.

A peine cette belle société fut-elle informée de l'indisposition de Florinde, qu'elle se rendit près d'elle avec un empressement qui prouvoit visiblement l'estime & l'amitié qu'elle avoit pour cette charmante femme. Félicie, qui y étoit attachée par inclination & par une étroite alliance, Erasme étant frere d'Orophane, avoit déja prévenu la compagnie, qui la trouva avec Florinde,

accompagnée de Thélamont, d'Alphonse & d'Orophane.

Lorsque Florinde les vit entrer, elle voulut se lever de dessus un sopha où elle étoit à demi-couchée ; mais Uranie l'en ayant empêchée : Nous nous rassemblons tous ici, lui dit-elle, pour vous obliger à prendre aujourd'hui le repos qui vous est nécessaire, ma chere Florinde, & vous prier de trouver bon que votre apartement nous serve dans cette journée de bibliotheque & de promenade.

Quelque plaisir que je ressente, lui répondit Florinde, de vous voir tous auprès de moi, je vous avoue que je ne laisse pas d'être mortifiée, qu'Erasme ait exigé cette preuve de votre complaisance. Faisons treve aux complimens, interrompit Orophane ; & puisque votre mal n'est pas assez grand, pour que vous soyiez incommodée de notre présence, & que nous pouvons suivre ici comme ailleurs la loi que nous avons établie, trouvez bon que nous y prenions séance.

A ces mots, ayant fait asseoir la compagnie, & plaçant chacun selon son inclination d'une maniere galante & enjouée, il contraignit cette spirituelle assemblée de bannir une espece de tristesse dont elle avoit été saisie, en aprenant la maladie de Florinde. Comme par la disposition qu'Orophane avoit fait des places, chaque mari se trouvoit auprès de sa femme, & que Célimene, Arélise & Silviane étoient les seules arrangées de suite & sans mêlange, Célimene ne put s'empêcher de le faire remarquer. A

ce que je vois, dit-elle en riant; Orophane prend autant de soin des absens, que de ceux qui sont présens, n'ayant fait occuper par aucun de la compagnie les places des amans de Silviane & d'Arélise. Cette réflexion, dit Thélamont, pourroit passer pour une fine critique, si nous n'étions pas persuadés que, quoi que vous disiez, vous aprouverez en secret l'attention d'Orophane.

Sans doute, s'écria-t-elle, & je voudrois qu'Alcipe & Lisimond fussent ici pour être témoins de l'union qui y regne, & suivre un si charmant exemple. Ils n'auroient besoin, dit alors Florinde, que de leur amour & des attraits de leurs épouses pour s'y conformer. Mais, continua-t-elle, Alcipe nous est inconnu; & quoique je lise dans les yeux de la compagnie qu'elle juge comme moi, qu'il doit être cher à la belle Arélise, il me semble qu'elle devroit nous le faire connoître entiérement. Florinde a raison, ajouta Julie; & puisque Arélise nous a conté les aventures de Silviane, c'est à Silviane à nous aprendre celles d'Arélise.

Pour moi, dit Camille avec vivacité, j'avoue que j'ai une extrême envie de les entendre; mais si la belle Silviane est du même goût que son amie, elle ne sera pas plus d'un quart-d'heure à nous réciter ce qui se sera passé en plusieurs années; & cette maniere abrégée de faire des histoires, désespere mon attention. On rit de l'expression de cette aimable femme, & Arélise, qui cherchoit à détourner la conversation: Il n'y a rien, dit-elle, d'assez intéressant dans

ma vie pour vous être raconté, & toutes mes aventures se bornent à vous avouer qu'Alcipe est le nom de celui que ma famille a choisi pour être mon époux.

Ma chere Arélise, dit alors Silviane, vous ne m'avez pas assez ménagée, pour que j'en use plus discrétement que vous; &, quoique je convienne que dans le récit qu'on me demande, il n'y a rien d'assez considérable pour former une histoire telle que la belle Camille la souhaiteroit, je ne puis déguiser qu'il y a des choses dont la singularité est digne d'être raportée; & puisque je trouve une si belle occasion de me venger, permettez que je la saisisse; & sans lui donner le tems de lui répondre:

Le pere d'Arélise, continua-t-elle, s'apelloit Armond, il étoit d'une ancienne noblesse, très-riche, & parfaitement honnête homme. Il n'eut qu'Arélise d'enfant d'un mariage qu'il contracta avec une fille de qualité, qui mourut peu de tems après la naissance de sa fille. Armond ne voulant point prendre un second engagement, donna tous ses soins à l'éducation d'Arélise, & suivant la coutume de ceux de sa condition, il la mit dans un couvent pour passer ses premieres années: ce n'est pas qu'il n'eût une sœur à qui il eût pu la confier, Mérine étant une Dame d'une vertu épurée, & d'un mérite distingué; mais elle n'étoit pas à Paris en ce tems-là, ce qui le détermina à mettre Arélise au couvent.

Elle n'eut pas plutôt atteint l'âge de raison, que son inclination se tourna entiére-

ment à l'étude des ſciences, où elle fit plus de progrès qu'on n'en doit attendre d'une perſonne de ſon ſexe. Cet amour lui fit trouver des charmes dans ſa retraite, & l'y retint beaucoup plus de tems que ſon pere ne l'avoit projetté. Mérine étoit veuve & maîtreſſe de ſes actions, & il deſiroit fort lui donner Arélise pour la diſtraire du trop grand attachement qu'elle avoit à l'étude, dans la crainte que cela ne lui fît préférer le cloître à un établiſſement dans le monde.

Mais Arélise, qui touchoit à ſa quinzieme année, l'ayant aſſuré qu'elle n'avoit aucun goût pour la vie religieuſe, & qu'elle ne le prioit de la laiſſer au couvent que pour ſe perfectionner ſans diſtraction dans ce qu'elle vouloit ſavoir, il conſentit à ce qu'elle ſouhaitoit.

Mérine la viſitoit ſouvent : j'étois depuis quelques années avec elle, ma mere étant morte; & comme elles avoient été unies de la plus tendre amitié, elle avoit ſoin de mon éducation avec la même attention qu'elle auroit eue pour ſa fille : je l'accompagnois toutes les fois qu'elle alloit voir Arélise. Nous prîmes une vive amitié l'une pour l'autre, & je deſirois ardemment qu'elle quittât le couvent. Armond en avoit encore plus d'envie; il ſe voyoit en elle une fille unique, riche, belle, jeune, ſavante, & capable de lui faire beaucoup d'honneur dans le monde par ſon mérite, & un mariage avantageux.

Ces penſées, qui ſe préſentoient inceſſamment à ſon eſprit, le firent réſoudre à lui choiſir un époux. Elle avoit déja beaucoup

de prétendans; son bien & le bruit qui se répandoit de sa beauté, attiroit chaque jour chez Armond un grand nombre de personnes qui lui faisoient sa cour, dans le dessein d'être préférés. Mais l'ancienne amitié qui étoit entre lui & un Gentilhomme nommé Célion, l'emporta sur le mérite des autres.

Célion étoit d'une condition égale à la sienne, son bien étoit considérable, & il n'avoit qu'un fils, qui, après avoir eu l'éducation que l'on donne ordinairement à la jeune noblesse, étoit allé voyager. Armond savoit que le jeune Célion avoit dans sa personne & dans son esprit tout ce qu'il falloit pour plaire : ainsi il ne balança point à lui destiner sa fille ; & sans s'amuser à de vaines formalités, il découvrit son dessein au vieux Célion, qui, charmé de pouvoir unir sa famille à celle d'un ami qui lui étoit si cher, accepta son offre avec joie, & dès ce moment écrivit à son fils de faire treve à ses voyages, & de presser son retour pour recevoir de sa main une femme jeune & belle.

Armond de son côté fut au couvent, & déclara à Arélise qu'il lui avoit choisi un époux, & qu'il falloit quitter le cloître pour prendre l'air & les manieres du monde ; il lui aprit que c'étoit au fils de Célion qu'elle étoit promise ; que ce jeune cavalier seroit de retour incessamment, & qu'il ne vouloit pas qu'il la trouvât dans le couvent à son arrivée.

Arélise, qui faisoit un usage journalier de réflexions sensées, ne vit qu'avec chagrin qu'il falloit qu'elle épousât un homme dont

elle ne connoissoit ni l'esprit, ni le caractere; elle envisageoit un hymen formé de la sorte comme l'avant-coureur des plus grands malheurs. Dans cette pensée, elle répondit à son pere qu'elle étoit prête à quitter le couvent aussi-tôt qu'il le voudroit, mais qu'elle le suplioit de ne la point marier avec cette promptitude, & de lui donner le tems d'examiner si elle conviendroit à celui qu'il lui avoit choisi, & si son humeur s'accorderoit avec la sienne, lui faisant un portrait spirituel & touchant de l'état malheureux de deux personnes qui ne s'unissent que par la volonté de leurs peres, & qui n'ont l'un pour l'autre qu'une froide indifférence.

Armond fut très-content d'entendre parler Arélise avec tant d'esprit; mais, comme il étoit persuadé que le jeune Célion lui plairoit, il ne goûta point sa morale; & lui ayant dit que sa parole étoit donnée, & qu'il falloit qu'elle la dégageât aussi-tôt que le fils de Célion seroit de retour, il la quitta, en lui ordonnant de se préparer à sortir de sa retraite le lendemain.

En effet, Mérine, à qui Armond communiqua ses intentions, fut la retirer le jour suivant, & l'amena chez elle, où elle devoit rester jusqu'à son mariage.

Je ne vous parlerai point du plaisir que nous eûmes de ne nous plus quitter, ni des louanges que son esprit & sa beauté lui attirerent de tous ceux qui la virent. Je veux ménager sa modestie sur cet article, n'ayant pas intention de l'épargner sur de plus importans. Le vieux Célion en fut enchanté;

il faiſoit l'amour pour ſon fils avec tant d'agrémens, que je ne ſais pas, de l'humeur dont eſt Arélise, ſi elle ne l'eût point préféré. Quoi qu'il en ſoit, elle avoit pris une telle averſion pour cet engagement, qu'elle en devint d'une mélancolie qui fit craindre pour ſa ſanté.

Mérine, qui ne connoiſſoit point le jeune Célion, ne pouvoit la blâmer entiérement de la crainte où elle paroiſſoit être de ne le pas trouver aimable. Cependant elle combattoit ſa répugnance autant qu'il lui étoit poſſible, ſans parvenir à la vaincre. Arélise me découvroit toutes ſes penſées, & m'entretenoit ſans ceſſe de la douleur où elle étoit de paſſer d'une vie heureuſe & tranquille, dans les bras d'un homme qu'elle n'avoit pas le tems de connoître.

Tandis qu'elle ne s'occupoit que de ces triſtes idées, le vieux Célion reçut réponſe de ſon fils, par laquelle il lui mandoit qu'il ſe préparoit à lui obéir, quoique le mariage dont il lui parloit demandât de ſérieuſes réflexions; qu'il eſpéroit lui faire goûter les ſiennes, lorſqu'il ſeroit auprès de lui, & qu'il comptoit s'y rendre dans deux mois au plus tard.

Cette lettre ne fut communiquée qu'au pere d'Arélise & à Mérine; mais comme elle vouloit adoucir ſon chagrin, elle lui en dit la teneur, pour lui faire eſpérer que ſon mariage pourroit bien ne ſe pas conclure, puiſque le jeune Célion paroiſſoit n'avoir pas plus d'empreſſement pour elle, qu'elle en avoit pour lui.

Arélise fut effectivement d'une joie extrême à cette nouvelle : mais en même tems elle fit naître dans son cœur une espece d'aversion pour le jeune Célion, s'imaginant qu'il devoit la connoître, & qu'il y avoit du mépris dans la façon dont il s'expliquoit; ce qui la détermina à faire tous ses efforts pour rompre cet engagement dans les deux mois qu'elle devoit attendre.

Quelques jours après cette lettre, Mérine en reçut d'une terre qu'elle a à vingt lieues de Paris, où elle étoit apellée pour régler quelques affaires: comme elle ne pouvoit s'en dispenser, elle pria Armond de lui laisser emmener Arélise, d'autant plus que Célion n'arrivoit pas si-tôt, lui promettant que dans ce petit voyage elle feroit ensorte de la rendre entiérement soumise à ses volontés; que les plaisirs & les divertissemens de la campagne lui rendroient la santé & son premier enjouement.

Armond, à qui la tristesse de sa fille commençoit à déplaire, & qui ne vouloit absolument pas changer sa résolution, acquiesça à la demande de sa sœur, & nous partîmes toutes trois dans une situation d'esprit des plus agréables. Arélise, parce qu'elle n'entendoit plus parler de Célion; moi, parce que la nouveauté & le changement de lieu me divertissoient; & Mérine, par le plaisir de nous en procurer. Elle ne fut pas plutôt arrivée, que toute la noblesse circonvoisine s'empressa de la venir voir.

Entre ceux qui furent des premiers, un vieux Gentilhomme, qu'elle estimoit beau-

coup, ne manqua pas de s'y rendre : il avoit un fils qui revenoit de l'armée, qu'il lui présenta, & un ami, nommé Alcipe, dont il lui fit un grand éloge.

Mais il n'avoit pas besoin de beaucoup d'éloquence, pour nous persuader son mérite. Alcipe a une de ces physionomies frapantes, qui préviennent en leur faveur du premier abord; il est grand, réguliérement bien fait, les plus beaux cheveux du monde noirs, longs & bouclés, les yeux de la même couleur, tendre & rempli d'esprit, la bouche & les dents admirables, avec cela il est très-savant, sans vouloir le paroître, & il joint encore une façon de s'énoncer qui a mille charmes.

Cet Alcipe, tel que je vous le dépeins, attira toute notre attention; j'en fus charmée : pour Arélise, à peine pouvoit-elle en détourner les yeux, son cœur en fut ému, & se révolta plus que jamais contre l'hymen qu'on lui préparoit. Mais si la belle Arélise se trouva trop sensible au mérite d'Alcipe, il ne fut pas moins frapé du sien; sa beauté le surprit, son esprit lui donna de l'admiration, & trois heures de conversation acheverent de faire naître dans son ame l'amour le plus violent. Comme j'étois sans préoccupation, je m'aperçus d'abord de leurs secrets sentimens, & j'avoue que je pris beaucoup de plaisir au trouble d'Arélise.

Cette premiere visite fut suivie de plusieurs autres de la part d'Alcipe, qui n'attendoit pas que son ami l'amenât, pour se donner la satisfaction de venir chez Mérine.

Comme ce vieux Gentilhomme, qui le lui avoit présenté, lui étoit infiniment recommandable par plusieurs endroits, elle faisoit un accueil très-gracieux à Alcipe, qui de son côté avoit pour elle de très-grandes attentions. Cependant, quoique la passion d'Alcipe fût extrême, il ne faisoit parler que ses regards, sans oser se déclarer davantage. J'avois tant pressé Arélise sur ce qu'elle avoit senti à sa vue, qu'elle m'avoit avoué qu'elle eût bien desiré que l'époux qu'on lui destinoit eût le même mérite; mais je n'en pus jamais tirer un aveu plus étendu.

L'affaire de Mérine traînoit en longueur: un mois s'étoit déja écoulé sans qu'elle l'eût terminée. Arélise n'en étoit pas fâchée, & l'amour d'Alcipe nous fournissoit des divertissemens qui m'empêchoient de m'ennuyer. Pendant ce tems-là Arélise & lui eurent celui de se connoître parfaitement, & de prendre une entiere confiance l'un pour l'autre; ils se voyoient tous les jours, & se trouvant à chaque instant quelques nouvelles qualités, ils vinrent à s'aimer avec ardeur, sans jamais se le dire. Comme on ne nous avoit point dit qui il étoit, & que nous ne savions rien de lui, sinon qu'il étoit homme de condition, l'envie me prit d'en savoir davantage; & pour cet effet, je demandai à l'ami de Mérine un éclaircissement sur cela.

Le secret de nos amis, me répondit-il, n'est point à nous; nous n'en pouvons disposer sans crime: ainsi permettez que je ne déclare point celui d'Alcipe; tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il est chez moi à

l'insû de sa famille qui le croit bien loin ; une affaire importante l'oblige d'en user ainsi ; je suis intime ami de son pere, & je dois aller à Paris pour les mettre d'accord.

Ce discours, qui ne m'instruisoit de rien, ne laissa pas de m'inquiéter : je m'imaginai que quelque intrigue désagréable à la famille d'Alcipe l'avoit brouillé avec elle, & que peut-être il étoit marié secrettement. Je ne pus m'empêcher de découvrir mes soupçons à Arélise : elle en fut troublée ; & se sentant un penchant pour Alcipe, qu'elle ne pouvoit vaincre, elle résolut de savoir la vérité de sa propre bouche.

En effet dès le lendemain Alcipe étant venu à son ordinaire, & nous ayant trouvées seules, il se mit aux genoux d'Arélise, & en la regardant avec tout l'amour qu'il ressentoit : Mérine, lui dit-il, nous a apris hier une nouvelle qui me donne la mort. On vous marie, belle Arélise ; & le malheureux Alcipe ne vous verra dans la plus belle ville du monde, qu'entre les bras d'un époux !

Car, enfin, continua-t-il sans lui donner le tems de l'interrompre, je ne puis plus vous cacher que je vous adore ; & puisqu'en vous perdant, je suis assuré de perdre la vie, je ne veux point la quitter sans vous faire connoître tout l'amour que vous m'avez inspiré.

Arélise fut si interdite à cette déclaration, qu'elle demeura quelques momens sans pouvoir répondre ; mais s'étant remise : Puisqu'on vous a apris, lui dit-elle, que je vais

me marier, vous deviez m'épargner un aveu qui m'outrage doublement ; comme fille, le respect vous demandoit plus de ménagement, & l'état qu'on vous a dit que je vais prendre, vous obligeoit à un éternel silence.

Je me suis bien attendu à cette rigueur, lui répondit Alcipe avec un désespoir qui se faisoit remarquer dans toute son action : je ne suis point venu dans l'idée de faire aprouver mes feux ; & sans le coup mortel que l'on m'a porté, vous ne les auriez apris que de ceux qui peuvent disposer de vous ; mais en vous perdant, je n'ai rien à ménager ; & la seule grace que j'ose exiger de vous, c'est de me laisser expirer à vos pieds.

Sa douleur étoit si bien peinte sur son visage, & il avoit tant de graces dans ce funeste état, qu'Arélise en fut touchée. Hélas ! lui dit-elle en laissant couler quelques larmes, vous ne serez pas le seul malheureux ; je suis mon devoir avec peine, je ne connois point celui qui m'est destiné, je ne l'ai jamais vu, & l'amour n'a point de part à ce triste hyménée.

O ciel ! s'écria Alcipe, quelle conformité ! je ne suis ici, continua-t-il, que pour éluder un engagement que mon pere a formé pour moi sans consulter mon cœur, je ne connois point celle qu'il m'a choisie, je n'en sais pas même le nom ; ce n'a point été les traits d'une autre passion qui m'ont rendu cet hymen odieux : je vivois sans attachement avant que de vous avoir vue, la seule répugnance de passer mes jours avec une personne qui ne me sera connue qu'au moment

de notre union m'en a éloigné. Jugez quelles ont été mes résolutions, depuis que vous m'avez donné des chaînes qui ne se rompront jamais ?

Non, continua-t-il avec transport, non, Célion, n'espérez jamais que votre fils, ne pouvant posséder Arélise, en puisse aimer une autre !

Grand Dieu ! nous écriâmes-nous toutes deux à la fois, que dites-vous, Alcipe ? Quoi, lui dit Arélise avec un étonnement dont elle ne pouvoit revenir, Alcipe seroit le fils de Célion ?

Oui, Madame, lui répondit-il presque en tremblant, ne sachant à quoi attribuer notre surprise, seroit-il connu de vous ? Ah ! mon cher Alcipe, s'écria-t-elle en lui tendant la main, je puis donc sans crime avouer que je vous aime ?

Des termes si tendres & si peu attendus firent tout concevoir à l'amoureux Alcipe ; & baisant mille fois la main qu'elle lui avoit donnée : Seroit-il possible, ma charmante Arélise, que vous fussiez l'objet que je crois si fatal à mon repos, & que je fusse l'heureux mortel à qui vous alliez vous sacrifier ?

Arélise étoit si pénétrée de joie & d'étonnement, que je fus obligée de prendre la parole pour elle, & d'instruire Alcipe de tout ce que je vous ai raconté. Il nous aprit ensuite, qu'il n'avoit pas plutôt reçu la lettre de son pere, qu'il avoit pris la poste pour se rendre chez l'ami de Mérine, afin de le prier de parler à Célion, pour l'obliger à ne pas précipiter un mariage pour lequel il ne

se sentoit aucune inclination, voulant vivre encore quelques années sans prendre d'engagemens, & n'en point contracter qu'il ne connût parfaitement le caractere de celle qu'il épouseroit.

Alcipe finissoit son récit, comme Mérine entra avec le vieux Gentilhomme qui lui donnoit la main: la situation où ils nous trouverent les surprit extrêmement; Arélise, à qui cet événement avoit tiré des larmes, tenoit un mouchoir sur ses yeux: Alcipe, avec une joie immodérée, embrassoit ses genoux, & lui baisoit les mains sans qu'elle l'en empêchât; & moi j'éclatois de rire. Ce spectacle leur parut si nouveau, qu'ils furent quelque tems à nous contempler sans rien dire; enfin, Mérine prenant la parole: Silviane, me dit-elle, qu'est-il donc arrivé? La plus charmante de toutes les aventures, Madame, lui répondis-je. Ces mots ayant fait connoître à Alcipe & à Arélise les témoins qui venoient de leur arriver, ils se leverent aussi-tôt. Alcipe courut, comme un homme transporté, se jetter aux pieds de Mérine, sans pouvoir s'expliquer, quoiqu'il soit l'homme du monde qui s'énonce le plus aisément: Arélise fut se renfermer dans son cabinet, pour cacher tous les mouvemens dont elle étoit agitée; & il n'y eut que moi qui pût rendre un compte exact à Mérine de tout ce qu'elle voyoit.

Je le fis le plus succintement qu'il me fut possible, pour laisser à Alcipe le plaisir de lui en aprendre les circonstances. Jamais joie ne fut plus parfaite que celle de cette

Dame à cette nouvelle ; elle embrassa mille fois Alcipe, en bénissant le moment qui l'avoit conduit à sa terre : le vieux Gentilhomme, charmé de ce qu'il ne quitteroit point la sienne pour aller accorder le pere & le fils, le félicita en ami sincere sur son bonheur, & tous ensemble nous fûmes assiéger le cabinet d'Arélise, qui ne put nous voir sans rougir : mais la vertueuse Mérine lui ayant témoigné le contentement que lui donnoit cette aventure, on ne parla plus que d'amour & de joie. Mérine écrivit aussitôt à son frere, & joignit à sa lettre celle qu'Alcipe lui écrivoit, & une autre à Célion. Vous jugez bien de la satisfaction de ces deux amis, lorsqu'ils aprirent cette reconnoissance. Mérine, qui ne vouloit pas être cause que cet hymen fût retardé, laissa un pouvoir à son ami pour terminer son affaire sans elle, & nous revînmes à Paris avec Alcipe, & dans des sentimens bien différens de ceux que nous avions eus en le quittant.

Nos amans, charmés l'un de l'autre, voyoient avec assez d'impatience les aprêts de leurs noces, lorsque le pere d'Arélise fut attaqué d'une fievre violente qui l'emporta en très-peu de jours. Cette mort mit un triste intervalle à leur joie, Arélise ayant voulu laisser finir le tems de son deuil avant que de s'engager. Quoiqu'Alcipe vît ce retardement avec douleur, il s'y conforma en amant soumis. Cette année ne leur a donné que plus de tems pour se connoître & pour cimenter leurs nœuds par la constance, les soins & les tendres attentions qu'ils ont eues,

l'un pour l'autre, & comme elle est expirée depuis trois semaines, & que Mérine étoit absente, Alcipe & Lisimond ayant apris qu'elle revenoit, sont allés au-devant d'elle, pour la prier que les deux mariages se fassent le même jour.

Silviane ayant cessé de parler, toute la compagnie lui marqua son contentement sur le récit qu'elle venoit de faire. Uranie & ses amies embrasserent tendrement Arélise en la félicitant, & cette belle fille perdit, dans l'excès de leurs caresses, la confusion que lui avoit donné le discours de Silviane. Nous aurions été très-fâchés, dit Thélamont, si on nous avoit privés du plaisir que nous venons d'avoir; & l'intérêt qu'Uranie & ses amies prennent en vous, méritoit cette marque de confiance.

Je vous assure, répondit-elle en souriant, que mon dessein étoit de prier Célimene de vous la donner après mon départ, ne pouvant me résoudre d'y être présente; & Silviane m'a fait une trahison que j'aurai bien de la peine à lui pardonner.

Nous prendrons tous son parti contre vous, dit Orsame, n'ayant rien fait qu'à notre priere; & pour augmenter l'estime parfaite que vous nous avez inspirée. La reconnoissance d'Alcipe, dit alors Camille, est très-singuliere & des plus jolies; & j'avoue que pendant le récit de Silviane, je souhaitois en secret que cela fût ainsi.

La vôtre avec votre chere Alphonsine, lui répondit Florinde, ne fut pas moins intéressante; & je suis persuadée que celle

d'Alcipe vous en a fait souvenir plus d'une fois. Il n'y a rien de plus vrai, ajouta Erasme; Alphonse & la belle Camille se sont jettés des regards à cet événement qui ne donnent pas lieu d'en douter.

Cette galante raillerie fut quelque têms le sujet de la conversation; & l'heure du diné s'étant fait entendre, Uranie fit servir dans l'apartement de Florinde. Après le repas & un instant d'entretien particulier, la conversation devint générale, & Célimene prenant la parole: Quand on devroit m'obliger, dit-elle, à ne parler de la journée, pour me punir de donner des louanges à la façon dont on vit ici, je ne puis me dispenser de faire remarquer à Silviane & à Arélise un des plus grands agrémens que j'y trouve: c'est, continua-t-elle, que tout ce qui s'y dit, & ce qu'on y raporte, a le charme de la nouveauté, & quoique souvent on se souvienne de la plupart des traits, ils sont cités d'une maniere à nous persuader que nous ne les savions pas.

Il n'y a rien de plus obligeant pour nous que cette remarque, répondit Uranie; & nous devons nous trouver très-heureux, si depuis le tems que vous nous honorez de votre présence, vous ne vous êtes point encore ennuyée.

Pour moi, dit Camille avec enjouement, je me retranche du nombre de ceux à qui cette louange est adressée: j'écoute ce qu'ils disent avec un plaisir extrême; je fais mon possible pour en profiter; mais, j'avoue que je n'ai pas un assez grand fond de lecture, pour prendre place auprès d'eux.

Une grande lecture, ajouta Alphonſe, ne donne pas toujours au diſcours les agrémens dont Célimene vient de parler, & je crois que l'entretien d'un homme, qui ne feroit que raporter les faits dont ſa mémoire ſeroit chargée, fatigueroit beaucoup à la ſuite des tems.

Il n'en faut point douter, dit alors Thélamont; & ce n'eſt que par l'uſage que l'on fait de ſa lecture, qu'on la peut rendre utile à ſoi-même, & paroître agréable aux autres. Tous les hommes, & principalement ceux qui veulent s'attacher à l'étude des belles-lettres, & tirer quelqu'avantage de leurs veilles, doivent faire choix des plus excellens auteurs, les lire avec exactitude à pluſieurs repriſes, réfléchir & méditer continuellement ſur ce qu'ils ont lu, en ſéparer les ſujets dans leurs eſprits, quelquefois les réunir, & mettre dans leur mémoire chaque choſe à ſa place, afin que par ces diſtinctions, & de profondes méditations, ils puiſſent dans l'occaſion s'en ſervir avec gloire, & former un beau tour des différentes matieres dont ils ont nourri & embelli leur eſprit, & par la fécondité de leur génie, y donner un arrangement qui faſſe voir qu'ils ſe ſont acquis & rendus propres à d'excellentes choſes.

Semblables au peintre habile, lorſque, pour compoſer les couleurs, il aſſemble les matieres que la nature produit dans les quatre parties du monde, il les broie, les mêle, les ſépare, & leur donne les nuances propres à traiter le ſujet dont il a formé le plan

dans son idée ; il prend son pinceau, & travaillant à l'exécution de son projet, l'art est si bien secondé par son heureux génie, qu'il peint l'esprit & les sentimens, donne de l'ame à ses figures, & rend sa peinture si vivante & si parfaite, qu'il devient l'admiration de tous les siecles.

C'est ainsi qu'à l'exemple du peintre, l'homme d'esprit doit user de sa lecture. Le peintre a si bien mêlé, séparé & réuni ses matieres, qu'il est impossible de distinguer de quel côté du monde elles sont venues. L'homme d'esprit en doit faire autant de ce qu'il lit, afin que dans ses productions on ne puisse s'apercevoir que la matiere soit d'un autre.

Celui qui n'a pas cette attention, ne peut passer que pour plagiaire, n'ayant lu que pour aprendre par cœur, & raporter simplement ce que les autres ont dit ou écrit, ne s'étant pas assez orné le génie, pour y pouvoir donner une tournure nouvelle, & un arrangement qui le fasse au moins participer à la gloire de ceux qu'il est obligé de citer, ou dont il emploie les ouvrages.

Toutes choses ont été dites, mais les différentes manieres de les dire, de les exprimer & de les faire sentir, ne sont pas épuisées, l'homme qui fait un bon usage de la lecture, forme des maximes & des préceptes sur les maximes & les préceptes des autres ; & par le soin extrême qu'il a pris de se rendre propre cet amas de faits, de traits & d'exemples, sur lesquels il a réfléchi & médité avec tant d'aplication, il par-

vient à y donner des agrémens, & à les raporter d'une façon qui leur rend la grace de la nouveauté.

En voilà une de nous instruire, dit Orsame, qui est pleine de charmes, & qui m'a fait un plaisir que je ne puis exprimer.

Il est vrai, ajouta Erasme, que si chacun lisoit avec l'attention que Thélamont demande, l'esprit seroit plus orné, la mémoire moins chargée, & les productions plus agréables.

On voit bien, interrompit Julie, que Thélamont a fait ce qu'il desire dans les autres, tout ce qu'il dit ayant l'art d'instruire & d'amuser.

Orophane, qui vit bien qu'on se préparoit à faire souffrir la modestie de son ami, empêcha Julie de continuer, en avertissant la compagnie, que puisque l'on ne pouvoit se promener, on devoit du moins jouir de la vue de la terrasse, sur laquelle donnoit l'apartement de Florinde; & comme elle assura qu'elle n'en seroit point incommodée, on ouvrit les portes des deux balcons qui donnoient sur les jardins & sur la riviere. A ce dernier objet, Camille s'écria avec vivacité: Je ne comprends pas pourquoi cet élément, qui est si vaste, si riche & si formidable, n'a pas ses Rois comme la terre, & que les hommes n'aient pas cherché à s'aproprier les mers, comme ils ont fait des Royaumes & des Souverainetés.

Cette réflexion fit rire la compagnie; mais Alphonse, qui s'aperçut que son aimable épouse ne l'avoit pas fait sans dessein;

La mér, lui répondit-il, est à tous les hommes en général, l'art de la navigation l'ayant rendue l'ame du commerce, par le moyen duquel les Royaumes & les Républiques les moins considérables dans leur origine sont devenus assez puissans à la suite du tems, pour oser mesurer leurs armes avec les Monarques les plus opulens, & en sont devenus les vainqueurs; ensorte, ma chere Camille, que pour répondre à votre idée, on peut dire que l'Empire de la mer apartient presque toujours au plus fort.

Il est vrai, dit alors Thélamont, que les forces maritimes sont le plus ferme apui d'un Etat, & que quiconque est le maître de la mer, le devient bientôt de la terre; & pour prouver combien il est nécessaire aux Souverains d'employer toutes sortes de moyens pour avoir sur mer des forces capables de contenir leurs ennemis, & d'entreprendre les grandes choses que nous avons vu faire à nos voisins depuis deux siecles, il ne faut que se rapeller à quel point de grandeur monterent les Grecs, par le secours que la marine leur fournit.

Avant eux, ajouta Orophane, les Assyriens, les Indiens, les Perses & les Egyptiens se sont attribués l'Empire de la mer; & depuis, les Carthaginois, les Romains, & plusieurs autres, en ont dit autant.

Il est vrai, continua Thélamont, que tous ces peuples ont prétendu s'aproprier cette souveraineté, selon qu'ils s'y sont trouvés les plus forts, chacun l'attribuant à sa nation; & c'est sur l'incertitude de ceux qui

l'ont eu les premiers, que les Grecs ont toujours soutenu qu'entre tous les Princes sortis du sein de la Grece, Minos, Roi de Crete, eut le premier le souverain empire sur la mer, disant que Neptune, fils de Saturne, ayant inventé l'art de la navigation, le Roi son pere lui donna le commandement de son armée navale, dont il s'acquitta avec tant de gloire & de bonheur, que la postérité lui dressa des temples, lui éleva des autels, & lui fit des sacrifices, le regardant comme le Dieu de la mer; & que Minos, fils de Jupiter, frere de Neptune, fit de si grands exploits sur la mer, qu'il s'en attribua la souveraineté.

Quoi qu'il en soit, il est constant que de tout tems les Syriens, les Egyptiens, les Rhodiens, ceux de Chypre, & sur-tout les Phéniciens, ont eu l'avantage de passer pour les plus vaillans & les plus expérimentés dans l'art de la navigation, & que ce sont eux qui ont porté le commerce dans l'Asie, l'Afrique & l'Europe, où ils établirent des colonies qui fonderent de grandes & superbes villes, dont la plupart subsistent encore. Quant à ce qui regarde les Grecs, il est prouvé que ce qu'en dit Theucidites & Libanius, que les Corinthiens furent les premiers qui firent construire des navires propres à la guerre; qu'Aminocles de Corinthe en fabriqua quatre pour les Samiens, & que le premier combat naval qui se donna dans les mers de la Grece, fut entre ceux de Samos & les Corcyriens; & ce qui doit nous confirmer dans la pensée de la foiblesse des

Grecs sur la mer, dans ces commencemens ; du peu de gens qu'ils avoient, qui fussent propres pour la marine, & peu versés dans l'art de la navigation, c'est lorsque les Athéniens donnerent la bataille contre les Æginetes ; à peine purent-ils mettre en mer cinquante galeres de trois espaliers par rame ; & que cette république n'avoit alors que le port de Phalerum, fort étroit, mal construit, & très-incommode pour l'entrée & la sortie des vaisseaux.

C'est pourtant de ce petit port, ajouta Erasme, que partit Thésée pour se rendre en Crete, afin de satisfaire à la vengeance que Minos vouloit prendre de la mort d'Endrogée son fils.

Et c'est aussi, reprit Thélamont, d'où Mnestée mit à la voile, pour conduire à l'armée des Grecs contre les Troyens, ce fameux secours tant vanté, & si fort grossi par les Poëtes. Mais enfin, les forces des Athéniens sur mer, leurs ports & leurs arsénaux étoient alors, & furent très-peu de chose, jusqu'au tems de Thémistocles, qui, prévoyant le retour des Perses, leur persuada de détruire le Pirée, qui n'étoit qu'un lieu d'assemblée & de conseil public, & d'y construire un port qui pût contenir en sûreté grand nombre de navires, & des arsénaux fournis de tout ce qui seroit nécessaire pour équiper leurs galeres. La charge lui en fut donnée, & ce grand homme, pour mieux réussir dans son dessein, engagea les Athéniens d'affranchir tous les étrangers, & de donner les droits des anciens habitans à

tous ceux qui voudroient aider la républi-que de leurs personnes & de leurs biens, pour avancer & perfectionner ce grand ou-vrage.

Ce décret ayant été publié, on vit arriver de tous côtés nombre de gens qui aportoient les secours nécessaires, tant en argent, qu'en travailleurs ; ce qui avança tellement les travaux, que, malgré la jalousie des voisins de cette république, & les ennemis particu-liers de Thémistocles, il parvint à faire ce qu'il avoit projetté : il fit encore construire le port de la Munichie, & mit les choses en tel état, que la république d'Athenes, qui croissoit tous les jours en grandeur & en puissance, vit aussi croître, par ces différens moyens, le nombre de ses habitans, agran-dir ses villes, & trois beaux ports de mer pour la commodité de son commerce & de ses arsénaux, qui étoient le Phalere, le Pirée & la Munichie.

Thémistocles proposa encore de faire construire cent galeres, pour joindre aux anciennes, & d'en faire bâtir vingt tous les ans, afin d'augmenter insensiblement les forces navales de la république, & obliger par-là toute la jeunesse athénienne d'apren-dre l'exercice de la mer, qui seul pouvoit assûrer l'Etat, & le rendre riche & puissant par le commerce ; ce qui réussit si parfaite-ment, que lorsqu'entre les Grecs les Lacé-démoniens eurent perdu le souverain com-mandement sur mer, ils reconnurent tous Aristide l'Athénien pour Général dans l'en-treprise qu'ils firent d'affranchir tous les

Grecs, sujets des Perses, & ceux de l'Afrique & de l'Europe ; mais ce qu'il y eut de surprenant dans la subite augmentation de la grandeur des Athéniens, c'est que, lorsque par la divine éloquence de Gorgias le Rhéteur, Ambassadeur des Léontins Siciliens ; ils furent persuadés de leur donner du secours contre les Syracusains, ils mirent en mer deux cents cinquante galeres, & nommerent pour Amiraux Erimédon & Sophocles.

Ensuite, la république ayant chargé Licurgue, fils de Licophron, de faire un puissant armement naval, il équipa jusqu'à quatre cents galeres ; & ce fut alors que par les conseils de Thémistocles, de Periclès, & de ce même Licurgue, on agrandit encore le port de Pirée & les arsénaux ; on augmenta considérablement le nombre des ouvriers qui travailloient aux choses nécessaires pour équiper cette grande quantité de navires ; & tout étoit rangé dans un si bel ordre, & une disposition si remarquable, que plusieurs auteurs ont écrit que le superbe arsénal de Venise a été formé sur le plan de celui des Athéniens.

Lorsqu'ils furent montés à ce haut degré de puissance, ils établirent deux Magistrats avec un pouvoir très-étendu ; l'un étoit chargé d'équiper les navires, & d'en fournir le nombre dont la république avoit besoin ; l'autre avoit le soin de les faire sortir du port, de les faire remarquer, & de les conduire au lieu du rendez-vous, où il les remettoit à l'Amiral, que les Grecs apelloient *Thalas-*

ſtarche ; les Capitaines de chaque galere, qu'ils nommoient *Triarchy*, s'empressoient, à l'envi les uns des autres, de bien équiper & d'embellir son navire.

Ce fut alors que les Athéniens porterent leur commerce dans toutes ces mers, & que leurs victoires firent respecter & craindre leurs bannieres ; leurs vaisseaux étoient partout privilégiés & favorisés ; & par ce moyen, & l'heureux succès de leurs armes, ils aportoient dans leurs ports des richesses immenses, le trésor public en augmentoit, & les particuliers en devenoient chaque jour plus opulens ; mais cette opulence amena le luxe & la débauche, l'un & l'autre fit naître la division entre les citoyens ; & l'ambition des Grands s'étant jointe à la désunion, enfanta les séditions que leurs ennemis prirent soin de fomenter, qui causerent enfin le boulèversement de l'Etat ; & cette riche & puissante ville, qui avoit produit tant de grands hommes en tout genre, & qui avoit été regardée avec tant d'admiration, tomba dans le mépris & la dépendance.

Ce que j'ai trouvé de plus étonnant parmi les Athéniens, ajouta Alphonse, est la superstition outrée qui y régnoit, malgré le nombre de leurs savans, qui, par leurs lumieres, devoient être au-dessus de ces sortes de foiblesses ; ce qui leur fit commettre des injustices aussi pleines d'extravagances, qu'elles l'étoient de cruauté, témoin la mort de Socrate, dont ils se repentirent, mais trop tard. Ils conservoient dans leur port, par un motif de religion, deux galeres qu'ils

apelloient *Sacrées* : l'une étoit la *Délie*, sur laquelle Théſée fut conduit à Minos, Roi de Crete, & l'autre *la Paralus*, ainſi nommée du nom d'un héros, dont la mémoire étoit reſpectable dans Athenes ; ils avoient tant de vénération pour *la Delie*, que lorſqu'il y manquoit une piece, une autre y étoit remiſe à l'inſtant, enſorte qu'ils la conſerverent juſqu'au tems de Démétrius Phalerus, qui fut celui de leur décadence totale ; leur ſuperſtition alloit ſi loin ſur cet article, que tous les ans cette galere étoit ornée & enrichie de mille ſingularités ; toutes les grandes maiſons briguoient la faveur de contribuer à ſon embelliſſement par tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & les places pour ſa conduite & pour ſa défenſe étoient également ſollicitées : enſuite, elle étoit menée ſomptueuſement à Délos, à un ſacrifice ſolemnel qu'on y faiſoit ; & depuis ſon départ juſqu'à ſon retour, il étoit défendu, par une loi expreſſe, de punir ni d'exécuter perſonne à mort dans Athenes ; ceux qui la montoient, s'apelloient *Delliates-Théory* ; ils avoient doubles apointemens, & étoient exempts de toutes ſortes de charges & d'emplois pendant le cours de l'année. *La Paralus*, que l'on nommoit auſſi *Salamine*, avoit les mêmes privileges : on s'en ſervoit dans la pompe & les cérémonies des Panathénées ; & ceux qui la montoient, s'apelloient *Parally*.

Voilà des ſuperſtitions que je ne puis pardonner à un peuple, dont la ſcience profonde ſembloit ſervir d'exemple à toutes les autres nations.

Cela ne doit point surprendre, dit Florinde, puisque toute leur science, leur sagesse & leur philosophie n'ont pu les garantir du luxe, de l'orgueil & de l'ambition qui causerent enfin leur ruine.

Pour en revenir à la navigation, reprit Thélamont, les Phéniciens, ceux de Tyr & de Sydon ont été les premiers qui ont porté cet art au-dessus de tous les peuples de leurs siecles, s'étant acquis la supériorité sur ceux de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe; ils donnerent du secours par mer aux puissances qui leur étoient alliées, qui leur firent remporter des victoires signalées; & ce furent eux qui, les premiers, aprirent des routes nouvelles pour pénétrer & porter leur commerce dans les pays les plus reculés, qui, pour lors, étoient absolument inconnus.

Ces peuples furent les fondateurs de plusieurs grandes & belles villes: Utique, Hiponne, Lepte en Afrique, Thebes en Grece, Thebes en Egypte, Gades & Carthage en Espagne; mais le plus fameux de leurs établissemens, & qui leur a fait le plus d'honneur, fut la Carthage d'Afrique, qui eut de si petits commencemens, & qui par son heureuse situation devint si considérable par son commerce & par ses victoires. La forme de son gouvernement étoit si sage & si sensée, que le Sénat de cette république s'acquit une haute réputation. Ils ne se furent pas plutôt rendus maîtres des côtes d'Afrique, depuis l'Egypte jusqu'au Détroit des colonnes d'Hercule, qu'ils entreprirent la conquête de l'Espagne, où ils réussirent à

delà de leurs espérances ; & voyant que la fortune leur étoit favorable, ils y fonderent la nouvelle Carthage, y établirent un Sénat, des magasins, des munitions & de braves Gouverneurs, soutenus d'une puissante armée, qui acheva de leur soumettre toute l'Espagne.

Comme le Sénat de Carthage n'avoit en vue que de grandes choses, il fit un décret par lequel il étoit ordonné à un des Généraux qui commandoit la flotte en Espagne, de passer le Détroit, & de découvrir toutes les côtes d'Afrique du côté de l'Océan. Ce Général, qui s'apellot Hannon, partit du Détroit avec sa flotte, pourvue de toutes sortes de munitions, & eut le bonheur de doubler tous les caps qui ont arrêté pendant tant d'années nos navigateurs modernes, & parvint enfin jusqu'à la mer d'Arabie avec toute sa flotte; & ayant pénétré jusqu'au fond de la mer Rouge, il arriva à Suez, d'où il fit partir le jeune Asdrubal son neveu, pour porter au Sénat de Carthage la nouvelle du succès de son heureuse navigation, avec une ample relation de toutes les côtes de l'Afrique, tant orientales qu'occidentales, dans laquelle il décrivoit les avantages que la république en recevroit.

Après que les Romains eurent détruit Carthage, cet écrit en langue punique, qu'ils conservoient soigneusement dans leurs archives, fut traduit en latin par ordre du Sénat de Rome, & transporté à Rome comme un monument authentique de leur victoire & de l'esclavage des Carthaginois.

Ces précieux mémoires, ainsi que ceux de Himite, autre Amiral des Carthaginois, qui avoit découvert dans le même tems la plupart des côtes de l'Europe, jusqu'au fond du Nord, furent mis & gardés très-exactement dans le trésor public de Rome, d'où cette république a tiré des avantages considérables; il paroissoit encore dans divers écrits des Carthaginois, qu'ils avoient établi un commerce réglé avec les habitans des côtes d'Afrique du côté de l'Océan, dont ils tiroient une prodigieuse quantité d'or; mais les Romains, ni si hardis sur mer, ni si bons navigateurs que les Carthaginois, ne profiterent pas de ces belles découvertes.

La république de Carthage, dit alors Erasme, ne pouvoit manquer d'être détruite, ses conquêtes éclatantes & ses richesses immenses ayant excité l'envie & la jalousie de tous les Potentats de son tems, la république des Carthaginois, & le bruit de leurs victoires qui voloit par-tout l'univers, parvint à Alexandre le Grand, qui revenoit vainqueur des Indes: piqué du haut degré de puissance de ce peuple, il résolut d'enlever l'Afrique & toutes les conquêtes des Carthaginois; mais la fortune réservoit cette gloire aux Romains.

Alexandre, interrompit Silviane, n'auroit peut-être pas si bien réussi dans cette entreprise que dans les autres; & cette conquête a tant coûté aux Romains, que nous pouvons juger, sans blesser la mémoire d'Alexandre, qu'elle ne lui eût pas été facile.

Je ne puis me dispenser, dit Camille, de

m'aplaudir hautement de ma curiosité, & la compagnie devroit m'en savoir gré, puisqu'elle a donné occasion à une conversation si digne d'elle. Il est vrai, répondit Célimene, que si je n'y avois pas été présente, j'aurois eu peine à croire qu'un détail circonstancié de vaisseaux, de commerce, de navigation & d'armemens, eût occupé tant de femmes si agréablement.

A peine Célimene achevoit ces mots, qu'on lui vint dire qu'un de ses gens demandoit à lui parler; & quoique la compagnie voulût qu'elle le fît entrer, elle se leva, & sortit pour s'instruire de ce que c'étoit. Pendant qu'elle l'entretenoit, Arélise, qui étoit à côté d'Uranie, lui dit à voix basse, en rougissant: Mon cœur me fait deviner de quelle part vient ce message, & je parierois qu'Alcipe & Lisimond sont actuellement au château de Célimene.

Je voudrois, lui répondit Uranie sur le même ton, que votre pressentiment fût véritable, ayant une envie extrême de connoître celui qui vous a rendue sensible, & de lui témoigner l'estime que son choix nous a fait prendre pour lui.

Thélamont, qui avoit entendu ce qu'elles disoient, voyant rentrer Célimene avec un air riant, fut à elle aussi-tôt, & lui donnant la main pour la remettre à sa place: Nous vous conjurons tous, lui dit-il, Madame, d'agir ici avec une pleine liberté, & si c'est quelqu'un de vos amis qui soit arrivé, d'ordonner qu'on l'amene, afin que nous ne soyions pas si-tôt privés de votre présence.

Je

Je suis si persuadée de votre politesse, lui répondit-elle, & je connois si bien le caractere de ceux qui sont assemblés ici, que je n'ai pas hésité un moment à faire ce que vous souhaitez, en mandant à deux cavaliers, que je considere infiniment, & qui viennent d'arriver chez moi, de se rendre chez vous, où je leur promets une réception digne de leur mérite.

Me voilà au fait, dit Camille, Arélise a rougi en parlant bas à Uranie, Silviane rêve; & un air content qui régne sur le visage de tous tant que nous sommes, m'aprend que chacun de nous espere trouver dans ces deux cavaliers Alcipe & Lisimond.

Pour moi, dit Florinde, je le desire ardemment. Et nous n'en doutons point, ajouterent Julie, Félicie & Hortence.

Puisque vous êtes toutes si pénétrantes, reprit Célimene, je vous avouerai que ce sont eux qui, ayant hier ramené Mérine à Paris, impatiens de revoir ce qu'ils aiment, & les sachant chez moi, y sont arrivés avec empressement; & qu'ayant apris que nous étions ici, n'osant s'y rendre par respect pour Uranie, m'ont fait prier de retourner au château; mais, comme je l'ai déja dit, assurée du plaisir que cela feroit à cette belle société, je leur ai mandé de se rendre ici.

Il est singulier, dit Orophane, que la charmante Silviane, qui est presque aussi vive que Camille, se soit abandonnée à la rêverie; & que l'aimable Arélise, qui est aussi réservée & sérieuse que Florinde, ait

pressenti la premiere l'arrivée de deux personnes qui leur sont si cheres.

Je ne puis nier, répondit Silviane, que je n'aie un moment réfléchi sur ce que l'on venoit dire à Célimene avec tant d'empressement, n'osant me flatter que celui de Lisimond en fût le sujet.

Pour moi, ajouta Arélise, j'avoue ingénuement que j'ai jugé d'abord de ce que ce pouvoit être, & que je l'ai dit à Uranie. On se préparoit à lui répondre, lorsque l'on entendit le bruit d'un équipage qui entroit dans la cour. Aussi-tôt Thélamont, Orophane, Erasme, Alphonse, Orsame & Mélente, furent au-devant de Lisimond & d'Alcipe, qui, s'étant fait montrer Thélamont, lui rendirent les honneurs dus au maître de la maison.

L'époux d'Uranie ne fut pas en reste de politesse avec eux; & après leur avoir témoigné le plaisir qu'il ressentoit de leur présence, il leur présenta ses amis, de qui ils reçurent les mêmes marques d'estime & d'amitié.

Ensuite ils les conduisirent à l'apartement de Florinde, où ils ne furent pas plutôt entrés, que Célimene s'avançant à eux, & les prenant chacun d'une main, les présenta à Uranie: Voilà, leur dit-elle, le chef de la charmante société dont vous m'avez tant entendu parler, qui veut bien que vous & vos charmantes épouses en veniez quelquefois augmenter le nombre.

Alcipe & Lisimond répondirent à ce discours avec beaucoup d'esprit; & Uranie,

qui lisoit dans leurs yeux l'impatience qu'ils avoient de voir finir les complimens, pour entretenir Arélise & Silviane, après qu'ils eurent salué toutes les Dames en général, s'adressant à Alcipe avec un aimable souris : Faites treve aux cérémonies, dit-elle, toute cette compagnie vous connoît parfaitement l'un & l'autre ; & vous a mis au rang de ses amis avant que de vous avoir vus ; ainsi suivez sans balancer devant elle les mouvemens de votre cœur, en la rendant témoin de la joie où vous êtes de revoir ce que vous aimez.

Cet ordre, reprit Alcipe, a trop de charmes pour moi, pour n'y pas obéir ; & puisqu'il m'est permis, continua-t-il en s'aprochant d'Arélise, de vous entretenir un moment de tout l'amour que vous m'avez inspiré, souffrez, ma chere Arélise, que je le fasse éclater aux yeux de cette admirable assemblée. Lisimond tenoit à peu près le même langage à Silviane, qui se préparoit à lui répondre avec l'air de liberté qui lui étoit naturelle, lorsqu'Arélise tendant la main à Alcipe : Vous êtes persuadés l'un & l'autre, dit-elle, du plaisir que nous donne votre vue ; cette charmante société connoît nos sentimens & les vôtres ; mais nous ne devons pas abuser de la complaisance d'Uranie, & je prévois que nous avons encore si peu de tems à rester avec elle, qu'il est juste d'en profiter. Alors, faisant apercevoir à Alcipe que toute la compagnie étoit debout, les civilités recommencerent, & cha-

cun ayant pris la place qui lui étoit destinée, Orophane rompit le silence.

Vous voyez, dit-il à Célimene, que j'avois un pressentiment de l'arrivée d'Alcipe, en ne mettant aucun de nous auprès d'Arélise & de Silviane. Je ne sais, reprit Uranie, ce que vous avez pensé; mais je puis bien assurer que le cœur de la belle Arélise l'a d'abord instruite de la vérité.

Pour moi, dit Florinde, je suis persuadée que la nature & l'amour donnent toujours de justes pressentimens. Du moins, ajouta Camille, ils se trompent rarement; & je crois fermement qu'un pere, par la seule émotion de son cœur, reconnoîtra son fils entre plusieurs enfans qui lui seront inconnus.

Il est tant d'exemples de ces sortes de reconnoissances, répondit Félicie, qu'on n'en peut presque pas douter; mais je ne conviendrai pas que l'amour, quelque grand qu'il puisse être, produise les mêmes effets que la nature, les idées que donne cette passion ne provenant que d'une imagination frapée, toujours tendue à l'objet qu'elle desire, qui le représente mille & mille fois sous des formes différentes, qui le font croire présent, proche, absent, inconstant ou fidele, sans que pour cela il y ait rien de réel dans toutes les pensées, au lieu qu'il est bien difficile de ne pas avoir des notions infaillibles sur ceux à qui l'on a donné le jour; les enfans renfermant dans leurs veines le sang qui les a formés, il est impossible qu'il ne soit ému à l'aspect de celui dont il est sorti. De même, un pere, qui par quelque mal-

heur aura perdu son fils au berceau, ne laissera pas de le reconnoître long-tems après par les mouvemens intérieurs dont il sera agité, puisque le sang du pere faisant la meilleure partie de celui du fils, la rencontre des mêmes esprits animés par la puissance du regard ne peut manquer de les attirer l'un vers l'autre, sans qu'il en sache la raison; alors cette conformité fait naître les soupçons: on les aprofondit, & l'on reconnoît par la vérité que la nature ne se dément jamais.

Voilà une charmante définition, dit alors Célimene, & je ne pense pas qu'on y puisse rien répondre.

Pour moi, dit Uranie, j'en suis si contente, que je n'y veux rien ajouter. Je n'en agirai pas de même, interrompit agréablement Silviane; & pour prouver la solidité du raisonnement de Félicie, il faut qu'Arélise paie ici le tribut, en faisant part à la compagnie d'une histoire qu'elle a tirée du fameux Michel Cervantes de Saavédra, & qu'elle a traduite d'une maniere qui me paroît digne d'attention.

Voilà une attaque, répondit cette belle fille, à laquelle je ne m'attendois nullement, & c'est vouloir m'embarrasser, que de m'obliger à montrer de si foibles productions; mais ce qui me console, ajouta-t-elle en riant, c'est la certitude où je suis, qu'Alcipe & Lisimond ne sont ici que pour nous ramener à Paris, & que nous ne devons songer qu'à partir.

Si ce n'est que cela, lui dit promptement

Alcipe, qui peut nous priver du plaisir de vous entendre parler? Je vous annonce, ma chere Arélise, que vous avez encore toute la journée de demain à rester ici, & que nous ne partirons tous qu'après demain matin: ainsi vous n'avez point d'excuse, il faut subir la loi.

Tant mieux, s'écria Camille, puisque cela nous procure la satisfaction d'écouter une histoire dont la belle Arélise ne pourra rien retrancher.

Toute la compagnie s'étant jointe à Silviane, pour engager son aimable amie à faire ce que l'on desiroit d'elle, cette belle fille n'y résista plus, & commença son récit en ces termes.

LA FORCE DU SANG,

Nouvelle Espagnole.

SOus le regne de Ferdinand & d'Isabelle, Dom Louis de Zagréda, d'une des plus anciennes & plus nobles familles d'Espagne, après avoir passé ses premieres années au service de son Roi & de sa patrie, s'étoit retiré à Tolede, ville de la nouvelle Castille, située sur les bords du Tage, pour ne s'occuper que du soin d'élever une fille unique, dont la sagesse, l'esprit & la beauté lui faisoient concevoir de hautes espérances pour former une illustre alliance.

Léocadie (c'est le nom de cette belle personne) n'avoit que quatorze ans, lorsque Dom Louis son pere quitta la Cour, pour ne songer qu'à son éducation, qui, par les soins d'une mere vertueuse, avoit eu des commencemens si heureux, qu'on pouvoit la regarder dès cet âge-là comme la fille la plus parfaite de toutes les Espagnoles. La perte que fit Dom Louis par la mort d'une épouse si chere, l'avoit encore déterminé à la retraite. Les femmes vivent dans une si grande solitude dans ce pays, & sont forcées de mener une conduite si austere, que la belle Léocadie, quoique nourrie & élevée à Tolede, n'y étoit connue de personne : mais comme Dom Louis avoit parcouru des climats plus heureux pour le sexe, il voulut

adoucir la solitude de sa fille par tous les divertissemens qu'il pouvoit lui donner, sans rien enfreindre des coutumes de son pays.

Pour cet effet, il embellit un maison de plaisance qu'il avoit sur les bords du Tage, à une très-petite distance de Tolede, & là il procuroit à Léocadie tous les amusemens convenables à son âge & à sa condition. C'étoit en ce lieu que, sous le prétexte de la liberté que donne la campagne, il permettoit que les maîtres de danse, de musique & d'instrumens se rassemblassent pour former des concerts en sa présence qui pussent occuper agréablement cette jeune personne & toutes les femmes qu'il avoit mises auprès d'elle. Ainsi, lorsqu'elle faisoit trêve à la peinture, à la lecture & aux sciences capables d'orner l'esprit, la musique & la danse terminoient ce qui lui restoit de tems.

Lorsque Dom Louis revenoit à Tolede, il la ramenoit avec lui, & jamais elle n'étoit sans lui, à la ville ou à la campagne, ne se fiant qu'à lui de la garde d'un trésor qui chaque jour lui devenoit plus cher. Léocadie touchoit à sa quinzieme année, & son pere songeoit déja à se choisir un gendre qui en fût digne par son mérite & par sa naissance, quand ses projets se trouverent renversés par le plus cruel de tous les malheurs.

Il avoit passé plusieurs jours à la campagne, lorsque Dom Louis, pour quelques affaires, fut obligé de revenir à Tolede. Comme c'étoit dans la saison la plus chaude de l'année, il attendit le déclin du soleil, pour donner à Léocadie le plaisir de faire

à pied le peu de chemin qu'il y avoit de cette maison à la ville : promenade d'autant plus belle, qu'ils ne quittoient point les bords du Tage, & que les yeux sont agréablement occupés par la diversité des jardins dont ils sont ornés de ce côté ; ils avoient envoyé leurs gens & leur équipage les premiers, & n'avoient réservé pour toute suite qu'une des femmes de Léocadie, qui la tenoit d'un bras, & son pere de l'autre : la soirée étoit charmante ; ils marchoient lentement, ils étoient seuls dans le chemin ; & pour jouir de la douceur de l'air, Léocadie avoit levé son voile.

A peine avoient-ils fait la moitié de leur route, qu'ils virent quatre cavaliers bien montés, & superbement habillés, qui paroissoient venir de Tolede. Ils ne furent pas plutôt à une distance capable de faire distinguer les objets, que Léocadie abaissa son voile pour n'en être point vue ; mais, malgré sa promptitude à se cacher, elle n'en eut pas encore assez pour empêcher que l'éclat de tant de charmes ne vînt fraper les regards du plus aparent de ces cavaliers. Ils alloient assez vîte pour faire croire qu'ils avoient quelqu'impatience d'arriver où ils vouloient se rendre. Mais celui qui avoit jetté les yeux sur Léocadie, ralentissant le pas de son cheval, obligea les autres d'en faire autant ; & ce jeune homme ne suivant que l'impétuosité de son âge & d'un tempérament fougueux, sans se laisser conduire aux lumieres de la raison, leur parla de la sorte :

Je ne sais, leur dit-il, si vous avez eu le

tems de remarquer les personnes que nous venons de voir; pour moi, la beauté de la plus jeune des deux femmes que ce vieillard accompagne, m'a fait une blessure que je suis résolu de guérir; ainsi, au lieu d'aller nous divertir à la campagne, comme nous l'avions projetté, retournons sur nos pas, & me secondez dans le dessein que je viens de former d'enlever cette jeune personne, des charmes de laquelle je promets de vous faire part lorsque je m'en serai rendu le maître.

Ce discours, qui n'étoit pas fait à des gens plus sages, ni plus scrupuleux que celui qui le prononçoit, les anima tellement, qu'ils tournerent aussi-tôt leurs chevaux, & coururent à bride abattue sur les traces de Dom Louis & de Léocadie, qui ne pensant à rien moins qu'à l'affront qu'on leur préparoit, marchoient d'un pas égal, tant pour ne pas fatiguer Léocadie, que pour s'accommoder au grand âge de Dom Louis, qui ne lui permettoit pas d'aller plus vîte.

Les cavaliers les eurent bientôt atteints; & s'étant cachés une partie du visage avec leurs manteaux, ils les entourerent le sabre & le pistolet à la main; deux d'entr'eux mirent pied à terre; l'un saisit Léocadie, & l'arracha des bras de Dom Louis, que le chef des ravisseurs & son camarade contenoient, la mit promptement dans ceux de son amant, tandis que l'autre, le pistolet sous la gorge, empêchoit la femme qui suivoit de s'opposer à leur dessein par ses cris & par sa résistance.

Rodolphe (ainsi se nommoit leur chef) n'eut pas plutôt Léocadie en son pouvoir, qu'il partit avec une vîtesse extrême, laissant le reste à démêler à ses compagnons. Le malheureux Dom Louis, à qui ce funeste accident ôta le souvenir de sa vieillesse, avoit mis l'épée à la main ; mais ses forces ne répondant point à son courage, il fut désarmé & terrassé ; & les ravisseurs le laissant dans cet état, & la femme presque morte de peur, remonterent à cheval, & regagnerent Tolede, où ils jugeoient bien que Rodolphe seroit rentré.

En effet, ce jeune téméraire ayant fait plusieurs tours pour dépayser ceux qui auroient pu le suivre, rentra dans la ville lorsque la nuit étoit déja close, & par des rues peu fréquentées, gagna le chemin d'une maison dont il n'étoit que trop le maître, où il entra par une porte secrette dont il avoit la clef. Il auroit pu aller encore plus loin sans craindre que Léocadie l'en empêchât, cette belle fille s'étant évanouie dès le moment de son enlevement, sans avoir repris aucune connoissance, malgré la course impétueuse de son ravisseur ; mais comme il n'avoit pas dessein de la faire revenir à elle, il la prit entre ses bras, & descendant doucement de cheval avec sa proie, il la porta dans son appartement, où s'étant enfermé, il accomplit au milieu des ténebres l'indigne projet que cette innocente beauté lui avoit inspiré.

Le crime ne fut pas plutôt commis, que les réflexions le suivirent. Le long évanouis-

ſement de Léocadie laiſſoit à Rodolphe tout le tems d'en faire : elle ne reprenoit point ſes eſprits, & le ſien débarraſſé des voiles dont une ardeur véhémente l'avoit offuſqué, lui fit naître des remords qui le déchirerent avec autant de violence, que ſa paſſion lui en avoit fait commettre.

De quelque dépravation que les mœurs ſoient remplies, la vertu reprend bientôt ſon empire ſur ceux qu'un ſang illuſtre anime, & auxquels une noble éducation en a donné les premiers principes. Rodolphe étoit d'une famille qui, par ſon rang, ſes biens & ſes dignités, n'en voyoit guere au-deſſus d'elle ; il poſſédoit perſonnellement toutes les qualités qui rendent un cavalier aimable ; ſes traits, ſa taille, ſon eſprit, ſon grand air ; tout en lui paroiſſoit ſe raſſembler pour lui livrer les cœurs ; mais ſes perfections, qui auroient dû faire ſon bonheur & ſa gloire, ne ſervirent qu'à le plonger dans le vice. Fils unique d'un pere & d'une mere trop tendres, il n'eut pas plutôt fait briller une partie de ſon mérite, qu'ils le rendirent ſon maître dans un âge où l'on en a plus beſoin que jamais; livré à lui-même de trop bonne heure, & répandu dans le monde avant que de le connoître, une folle & bouillante jeuneſſe lui faſcina les yeux ſur le choix de ſes amis, n'ayant égard qu'à la naiſſance, ſans en avoir pour la ſageſſe ; il fut ſuivi dans peu d'un nombre de jeunes Seigneurs qui n'avoient rien de recommandable que le ſang dont ils ſortoient ; leurs vices & leurs défauts devinrent les ſiens ; la

débauche, les injustices & les violences faisoient leurs plaisirs les plus doux; & se croyant à l'abri de la censure par le rang qu'ils tenoient, ils commettoient impunément les plus honteux désordres.

Rodolphe, que l'amour aveugle de son pere & de sa mere mettoit dans une entiere liberté, sortoit & rentroit chez lui à toutes les heures du jour & de la nuit sans nulle contrainte; & son apartement éloigné du reste du corps de la maison lui donnoit une pleine licence d'y faire tout ce qu'il vouloit sans témoins, ses gens ayant ordre de ne venir à lui que lorsqu'il les apelleroit, ce qui le mit en état de rendre Léocadie la victime de sa passion sans crainte d'être surpris.

Mais enfin, comme j'ai déja dit, ses remords rapellant sa raison; il ne regarda plus qu'avec horreur l'action qu'il venoit de faire; & se reprochant la promesse qu'il avoit faite à ses amis, ne pouvant rendre l'honneur qu'il venoit de ravir à Léocadie, il songea du moins à ne la pas exposer davantage, & voyant qu'elle ne reprenoit point ses sens, il s'en raprocha pour lui jetter au visage des eaux de senteur qu'il portoit sur lui; & s'étant aperçu qu'elle commençoit à revenir, il sortit promptement de l'apartement, & l'ayant refermé avec soin, il fut chercher ses camarades, auxquels il dit qu'au détour d'une rue, qu'il leur nomma, cette fille avoit fait des cris si perçans, que dans la crainte d'être surpris & reconnu, il l'avoit mise à terre, & qu'elle avoit fui d'une si grande vîtesse, qu'il l'avoit bientôt perdue de vue.

Il raporta cet accident avec un si grand air de vérité, que ses amis n'en douterent point, & comme leur feu s'étoit ralenti en l'attendant, ils le louerent tous d'avoir laissé aller cette inconnue.

Cependant cette malheureuse beauté étoit enfin revenue à elle, & se trouvant sur un lit, & dans l'obscurité, elle ne se flatta point, & jugea sans hésiter de toute l'étendue de son infortune; ses larmes, ses soupirs & ses sanglots suivirent de près cette triste connoissance; & le silence qui régnoit autour d'elle l'ayant assurée qu'elle étoit seule, n'écoutant que son désespoir, elle se leve avec précipitation, cherche les fenêtres de cette chambre, & les ouvre dans le dessein de se précipiter, & de terminer par sa mort une vie qu'elle ne croit plus pouvoir passer sans honte; mais de gros barreaux de fer dont elles étoient grillées depuis le haut jusqu'en bas, s'oposant à sa cruelle résolution, & la clarté de la lune lui faisant entrevoir la porte, elle y court, espérant l'ouvrir, & fuir le retour de son ravisseur.

Son attente se trouvant encore trompée, ses pleurs recommencerent avec leur premiere violence; enfin se rapellant de tout ce qui s'étoit passé, & sa raison lui montrant que les crimes ne portoient ce nom que par l'aveu qu'on y donnoit, & qu'étant absolument innocente de celui qui venoit de se commettre, elle devoit bien moins songer à s'en punir, qu'à chercher les moyens de s'en venger.

Cette réflexion, que la pureté de l'ame

affermit dans son esprit, lui fit prendre la résolution d'examiner avec soin le lieu où elle étoit ; pour cet effet, elle retourne aux fenêtres, & les ouvrant de façon à lui pouvoir donner assez de clarté pour distinguer les objets, elle vit une chambre meublée superbement ; la tapisserie, & ce qui couvroit les fauteuils & les carreaux, brilloient d'une magnifique broderie en or & en argent; pour s'en assurer, elle y porte les mains, elle compte exactement le nombre de fauteuils, & s'aprochant du lit, elle le trouva tout couvert & relevé de la même broderie, ayant une crêpine d'or des plus belles autour de chaque pente. Ensuite apercevant un cabinet de la Chine, éclatant de nacres, de perles & d'autres pierres précieuses, y voyant la clef, elle l'ouvre, & dans un des tiroirs trouve une croix enrichie de diamans, qui lui paroît de l'ordre de Calatrava, & d'un très-grand prix ; elle s'en saisit, à dessein de la rendre l'instrument de sa vengeance ; & comme elle se préparoit à continuer sa recherche, un bruit sourd qu'elle entendit sur l'escalier, lui faisant juger que quelqu'un alloit entrer, elle referme doucement la fenêtre, & s'assit dans un fauteuil, bien résolue de faire retentir cette maison de ses cris, si l'on veut encore attenter à sa gloire.

C'étoit Rodolphe qui, s'étant débarrassé de ses compagnons, venoit dans un esprit bien différent des idées qui troubloient Léocadie. Il ne fut pas plutôt entré, que cette belle fille, le sentant s'aprocher, se leva promptement, & le repoussant d'un bras

dont le tremblement faisoit assez voir sa crainte : Qui que tu sois, lui dit-elle, s'il te reste quelqu'ombre de vertu, contente-toi d'un triomphe que tu ne dois qu'à mon lâche évanouissement, n'aggrave point ton crime par une indigne récidive ; & puisque les ténebres & le silence ont été les seuls témoins de ma honte, répare en quelque sorte l'outrage que tu m'as fait, en l'ensévelissant dans un profond oubli ; tu ne me connois point, ne cherche point à me connoître, & me laisse en liberté de sortir d'un lieu qui m'est d'autant plus odieux, que tu l'as rendu le tombeau de mon innocence, ou par mille cris redoublés je rassemblerai près de toi ceux que l'éloignement ou le sommeil empêchent à présent de m'entendre.

Le son de voix de Léocalie avoit quelque chose de si doux, & la frayeur le rendoit si touchant, que chacune de ses paroles furent autant de traits dont l'amour se servit pour enflammer son ravisseur ; mais ce ne fut plus d'un feu téméraire, indiscret, & capable de tout entreprendre pour se satisfaire ; l'ardeur dont il se sentit brûler, fit évanouir l'audace & la fureur de celui qui l'avoit précédé : le regret, la douleur & le respect prirent leur place, & poussant un profond soupir :

Je ne viens point, lui dit-il, pour vous faire une nouvelle offense ; mille fois plus indigné que vous du crime que j'ai commis, je voudrois, au prix de tout mon sang, le pouvoir réparer, & vous êtes suffisamment vengée par mes remords & le trouble dont

mon ame est agitée : ce n'est point dans la crainte que vos cris n'apellent ici des témoins que je vous tiens ce discours ; vous feriez de vains efforts pour avoir du secours, si je voulois encore vous outrager, maître absolu dans ce lieu, personne ne viendroit m'y troubler, & vous ne devez qu'à vous seule une retenue que je voudrois toujours avoir observée. Rassurez-vous donc, continua-t-il ; & pour vous convaincre de ma sincérité, je vous promets de vous conduire en toute sûreté où vous jugerez que je le puis faire, sans que cela me donne aucun éclaircissement de ce que vous êtes, à condition que vous souffrirez que je mette un bandeau sur vos yeux, afin de vous ôter aussi la connoissance d'un homme qui ne peut être que l'objet de votre haine ; vous me haïrez, je le sais, mais j'aurai la consolation de vous avoir caché l'auteur de votre malheur, comme vous aurez la vôtre, en me laissant ignorer qui est celle dont les charmes ne sortiront jamais de ma mémoire.

Ces maux faisant connoître à Léocadie que le plus sûr pour elle étoit de prendre le parti qu'on lui offroit, impatiente de quitter cette maison : Tiens promptement ta promesse, lui dit-elle, & ferme plutôt mes yeux pour jamais, que de me retenir ici davantage. Alors Rodolphe lui ayant bandé les yeux, & s'étant envelopé le visage de son manteau, la prit sous le bras, & sortit avec elle aussi doucement qu'il étoit entré ; & Léocadie lui ayant dit qu'il la menât dans la grande rue de Tolède, il l'y conduisit, après

avoir fait plusieurs tours, pour qu'elle ne pût connoître le quartier d'où elle sortoit ; mais si ces précautions l'empêcherent d'être instruite de sa demeure, elles ne purent ôter de sa mémoire tout ce qu'elle avoit remarqué de l'apartement ; elle avoit même compté jusqu'aux marches de l'escalier lorsqu'elle descendit ; tout cela joint avec la croix qu'elle avoit prise, lui donnoit une si forte espérance de savoir sur qui sa vengeance devoit tomber, qu'elle ne s'oposa en rien au chemin que Rodolphe lui fit faire. Lorsqu'il l'eut mise à l'entrée de la grande rue : Vous pouvez désormais, lui dit-il en lui quittant le bras, porter vos pas où vous le desirerez, sans crainte d'être suivie ; nuls regards indiscrets ne troubleront votre retraite : adieu, continua-t-il, si mon exactitude à vous tenir parole peut vous prouver le regret que j'ai de vous avoir offensée, ne faites aucunes tentatives pour savoir qui je suis.

A ces mots, s'éloignant d'elle avec précipitation, & se jettant dans la premiere rue qu'il trouva, il la laissa dans la liberté d'ôter son bandeau, & de prendre le chemin de chez elle. Mais, quoiqu'il ne voulût point examiner ce qu'elle feroit, il ne s'écarta pas si loin qu'il ne pût entendre ses cris si quelqu'un vouloit l'outrager, bien résolu de la défendre, au péril même de sa vie, en cas d'accident : mais après avoir écouté long-tems, n'entendant rien qui pût lui faire croire qu'il y eût aucun danger pour elle, il se retira chez lui l'ame remplie de remords, de honte & de douleur.

Pour Léocadie, elle ne ſe vit pas plutôt ſeule, qu'elle défit le mouchoir qui lui cachoit les yeux; & ſans oſer tourner ſeulement la tête, elle gagna une égliſe qu'on ne faiſoit que d'ouvrir, n'étant encore que trois heures du matin, elle y entra, & regardant alors de tous côtés, bien aſſurée que perſonne ne la ſuivoit, elle reprit le chemin de la maiſon de ſon pere, qu'elle trouva dans une conſternation que la ſienne ſeule pouvoit égaler.

Ce malheureux vieillard, que les raviſſeurs avoient laiſſé ſans armes & terraſſé, s'étant relevé, & ne voyant plus autour de lui que la femme qui les accompagnoit, à qui le ſaiſiſſement ôtoit l'uſage de la parole, s'en aprocha, & l'ayant fait revenir du mieux qu'il lui fut poſſible, il rentra avec elle dans Tolede & chez lui, ſans que l'un ni l'autre euſſent fait aucune treve aux ſanglots & aux ſoupirs; Dom Louis envoya ſes gens de toutes parts pour voir s'ils n'apercevroient point quelque trace de cet enlevement; mais tous étant revenus ſans en avoir rien apris, il s'abandonna à la plus vive douleur, ne ſachant quel parti prendre dans cette extrêmité, & il attendoit le jour avec impatience, pour ſe déterminer à ce qu'il devoit faire; quand Léocadie, par ſa préſence, calma ſon déſeſpoir, & termina ſon irréſolution: tout le monde étoit ſur pied lorſqu'elle arriva, qui que ce ſoit n'ayant voulu donner au ſommeil un tems que le maître paſſoit dans le déſeſpoir; ainſi elle n'eut pas plutôt frapé, qu'on lui ouvrit, &

que chacun s'empressa de faire retentir son nom, pour être le premier à porter cette nouvelle à Dom Louis. Ce tendre pere, qui n'espéroit plus la revoir, vint la recevoir avec des transports de joie, qui penserent le faire expirer; mais tandis que ses larmes témoignoient son ravissement, Léocadie en répandoit avec une si grande abondance, qu'il ne douta point qu'elles ne partissent d'une autre cause que les siennes, d'autant plus qu'elle les accompagnoit de paroles qui ne lui annonçoient rien que de sinistre. O mon pere! lui disoit-elle en l'embrassant, modérez ces marques précieuses de votre tendresse, je n'en suis plus digne; & si je viens me jetter entre vos bras, ce n'est que pour m'y voir expirer de honte & de douleur.

Un discours si cruel ne pouvoit manquer de troubler la satisfaction de Dom Louis; mais se préparant à tout, son amour pour sa fille, le plaisir de la revoir, n'en furent pas moins vifs: cependant voulant s'instruire du motif d'un si grand désespoir, il fit retirer tout le monde; & s'étant enfermé avec la seule Léocadie, il lui demanda ce qui pouvoit l'obliger à lui parler de la sorte, & lui commanda de ne lui en rien cacher.

Toute modeste qu'est l'innocence, elle devient hardie lorsqu'elle n'a rien à se reprocher. Léocadie, dont le front eût rougi cent fois, si quelqu'autre eût raconté devant elle une pareille aventure, fit à Dom Louis le récit de la sienne avec la pudeur & la simplicité, qui servent toujours de compagnes à la vérité; mais ce ne fut pas sans le faire sui-

vre des plus éclatantes marques de douleur.

Dom Louis fut vivement touché d'un affront si sanglant ; mais sa prudence lui faisant prendre son parti sur le champ ; il recommença de témoigner à cette belle affligée toute la tendresse qu'il avoit pour elle ; & par ces preuves incontestables de l'amour paternel ayant un peu calmé son ame :

Léocadie, lui dit-il, les fautes sont personnelles, & les crimes pour ceux qui les commettent ; le malheur qui vous est arrivé ne vous ôte rien de votre pureté ni de votre sagesse ; vous n'en êtes ni moins digne du sang dont vous sortez, ni du tendre attachement que j'ai pour vous ; que cette vérité vous rassure & vous console : quant à notre vengeance, il est de notre honneur d'attendre l'occasion dans un profond silence ; selon votre rapport, & la croix que vous me montrez, votre ravisseur doit être d'un rang fort au-dessus du mien ; si nous éclatons & demandons justice, en produisant ce qui peut le faire connoître, son autorité l'emportera sur nous ; irrité de notre poursuite, il dira contre vous tout ce qui pourra rétablir son honneur en ternissant le vôtre, & nous resterons sans gloire & sans vengeance ; votre malheur n'a point eu de témoins, ne lui en donnons pas ; si celui qui vous a outragé en a un véritable repentir, il se doutera de la main qui lui a fait ce vol, sans oser jamais le réclamer : ainsi, ne vous connoissant point, ne cherchant point à vous connoître, & craignant lui-même de mettre au jour son indigne action, elle restera dans

les ténebres, ainsi qu'elle y a été commise : si, au contraire, par des paroles indiscrettes, il a la témérité d'en donner quelque connoissance ; alors sachant qui il est, sans qu'il sache qui nous sommes, reposez-vous sur moi du soin de venger votre offense, sans commettre votre gloire. Ainsi, ma chere Léocadie, continua-t-il en l'embrassant, gardons ce funeste secret ; faites ensorte d'oublier votre infortune dans les embrassemens d'un pere qui ne cessera jamais de vous aimer, & remettez le reste à celui qui soutient & protege l'innocence.

Un discours si sage & si sensé fit tout l'effet qu'il en avoit attendu. Léocadie se trouva moins malheureuse, en voyant son pere devenir son consolateur ; son désastre lui parut moins grand, puisqu'il vouloit bien en être le confident & le vengeur ; & se conformant à sa volonté, elle ne songea plus qu'à lui ôter le souvenir de cette aventure par ses soins & par ses complaisances. Mais quelque tems après s'étant aperçue qu'elle portoit dans son sein des marques évidentes de ce triste accident, ses plaintes & ses regrets recommencerent plus fortement que jamais : son pere, à qui elle découvrit l'état où elle étoit, fut encore occupé à calmer l'excès de sa douleur. Cependant, comme il falloit de nécessité se confier à quelqu'un dans cette extrêmité, Léocadie, du consentement de Dom Louis, choisit entre ses femmes celle qui avoit eu part à son enlevement, dont l'attachement & la fidélité lui étoient connus.

Cette fille, qui avoit été élevée & nourrie avec Léocadie, avoit pris pour elle une amitié si tendre, que rien de ce qui la regardoit n'échapoit à sa pénétration; la profonde mélancolie de Léocadie depuis son enlevement, ses soupirs & les larmes dont elle la trouvoit souvent baignée, lui avoient fait soupçonner une partie de la vérité; mais le respect qu'elle avoit pour elle. la contraignant à cacher ses idées, l'avoit toujours empêchée de s'en éclaircir; & lorsque Léocadie eut pris avec son pere la résolution de lui confier son secret, elle eut bien moins de surprise que de sensibilité pour une telle marque de confiance. Lucie (ainsi se nommoit cette fille) assura sa maîtresse d'une inviolable fidélité, & lui promit de la servir en cette occasion avec tant de zele, que personne au monde ne découvriroit l'état où elle étoit, & celui où elle alloit se trouver.

Cette nouvelle confidente fut un surcroit de consolation pour Léocadie; & son cœur ne pouvant s'ouvrir entiérement à Dom Louis, par l'effet de la modestie attachée à son sexe, trouva une grande douceur à s'épancher avec une amie, Lucie ayant ce titre auprès d'elle, plutôt que celui de domestique, étant née d'une famille noble, mais pauvre; ce qui avoit porté ses parens à la mettre auprès de la mere de Léocadie, qui, l'ayant élevée comme elle, lui avoit inspiré les mêmes sentimens de vertu; elle avoit quelques années de plus qu'elle, ce qui la rendoit moins scrupuleuse à dire ses pensées à sa jeune maîtresse, de qui la timide

innocence se faisoit un crime des plus petites choses.

Lorsque Lucie fut entiérement initiée dans ce mystere, elle en fit souvent le sujet de ses conversations avec Léocadie, & elle s'accoutuma si bien à l'entendre parler, qu'elle l'enhardit elle-même à l'entretenir. Ce furent dans ces fréquens entretiens qu'elle lui découvrit, non sans rougir, que le respect & le repentir que son ravisseur lui avoit témoigné par sa derniére action, avoient touché son coeur, & que, malgré l'horreur que lui donnoit sa cruelle avènture, elle sentoit, avec le dernier regret, qu'elle n'avoit pas assez de haine pour celui qui en étoit l'auteur, & que même depuis qu'elle avoit vu qu'elle alloit être mere, il ne lui étoit plus possible d'avoir des desirs de vengeance contre un homme qui étoit le pere de l'enfant qu'elle alloit mettre au jour.

Ces sentimens, qui n'étoient point amour, mais qui en aprochoient beaucoup, paroissoient si naturels à Lucie, que ne trouvant que de très-foibles raisons pour les combattre, elle n'employoit que celles qui pouvoient empêcher Léocadie de prendre une passion infructueuse pour un objet qu'il y avoit aparence qu'elle ne verroit jamais; & elle sut si bien ménager son esprit, qu'en la portant à la douceur par raport à l'enfant, elle l'éloignoit toujours d'un espoir frivole à l'égard du pere. C'est ainsi que le tems s'écoula, & que le terme arriva, où Léocadie mit au jour un fils dont la naissance ne fut célébrée que par des torrens de larmes.

Cependant

Cependant Dom Louis, aidé de l'industrieuse Lucie, prit de si justes précautions, que son domestique même ignora la véritable cause de la maladie de sa fille. Lucie, qui avoit eu le soin d'arrêter une nourrice long-tems auparavant, à laquelle elle avoit dit que c'étoit pour une personne de sa connoissance qui étoit en campagne, & qui viendroit accoucher à Tolede, en lui promettant de la venir chercher, prit l'enfant de Léocadie à l'instant même qu'il eut vu la lumiere, & l'ayant bien envelopé & mis dans une corbeille, elle le sortit de la maison à la vue de tout le monde, sans que l'on pût se douter de ce que ce pouvoit être; & l'ayant porté à la nourrice, elle lui dit que la mere venoit de mourir, & que trouvant inutile de la faire venir dans une maison où tout étoit en combustion, elle s'étoit chargée de lui donner l'enfant. Ces mots furent accompagnés d'une bourse pleine d'or, qui mit cette femme en état de croire tout ce qu'on lui disoit.

Lucie, dont elle ne connoissoit ni le nom, ni la demeure, lui promit de la visiter souvent, & que la bourse ne seroit jamais vuide, & la quitta bien satisfaite, pour retourner à Léocadie, à qui elle rendit un compte fidele du dépôt qu'on lui avoit confié. Cette belle personne reprit en peu de tems une santé parfaite, & ses charmes prenoient chaque jour un tel accroissement, qu'il étoit impossible de la regarder sans admiration; mais elle se cachoit avec tant de soin, & passoit sa vie dans une si grande

solitude, que sa famille seule étoit témoin des progrès de sa beauté.

Dom Louis, qui se voyoit dans un âge avancé, & qui ne trouvoit nulle aparence à pouvoir connoître l'auteur de son malheur, fit tous ses efforts pour la résoudre à prendre un époux; mais elle le conjura si vivement de ne la pas contraindre, & de permettre qu'elle ne s'engageât jamais, qu'il y consentit, & la laissa vivre à sa fantaisie. Lucie voyoit exactement l'enfant qu'on avoit nommé Dom Carlos; & ses visites étoient si lucratives à la nourrice, qu'elle ne s'embarrassoit de rien, pourvu qu'elle la vît. Le petit Dom Carlos ne fut pas plutôt en état de s'en passer, que Dom Louis le fit retirer & venir chez lui comme son neveu, qu'un frère qu'il avoit dans le Royaume de Valence lui avoit envoyé, &, sous ce titre, il lui donna l'éducation ordinaire aux enfans de son âge & de sa condition.

Léocadie, qui n'avoit aux yeux de tout le monde que le nom de cousine, l'élevoit avec un soin extrême; & sa tendresse pour lui étoit d'autant plus grande, que ne pouvant la partager avec le pere, il étoit seul l'objet de l'amour dont son cœur étoit rempli. La beauté du jeune Dom Carlos, la vivacité de son esprit, qui se fit connoître dès qu'il put parler, & le tendre attachement qu'il témoignoit à Léocadie & à Dom Louis, le leur rendit si cher, qu'il y avoit des instans où il sembloit qu'ils auroient été fâchés s'il ne fût pas venu au monde.

La raison devança de si loin le nombre de ses années, que Dom Louis se vit obligé de lui donner des maîtres de très-bonne heure; ce qui le rendit dès l'âge de sept ans un prodige d'esprit; il parut dès-lors en lui une partie des graces qu'il devoit avoir un jour; outre la beauté de son visage, il avoit la taille haute, fine & bien prise, un air de noblesse qui le faisoit distinguer d'entre tous ceux de son âge, qui étoient admis à ses innocens plaisirs, une vivacité charmante, & quelque chose de si attrayant dans toute sa personne & ses actions, qu'il étoit difficile de ne le pas aimer dès qu'on le voyoit.

Il n'avoit de conformité avec sa mere que par un air de famille, & sa beauté étoit entiérement différente de la sienne; ce qui ôtoit absolument toutes les idées qu'on auroit pu avoir sur une plus grande proximité: mais cette différence faisant juger à Léocadie qu'il devoit ressembler à son pere, cimentoit insensiblement dans son ame le penchant qu'elle se sentoit à l'aimer sans l'avoir vu.

Si mon ravisseur, disoit-elle à sa confidente, m'a laissé son portrait dans cet aimable enfant, que je suis malheureuse, ma chere Lucie, de ne lui avoir inspiré qu'une passion aveugle & passagere, & qu'il m'eût été doux de l'avoir fait brûler d'un feu plus digne de moi! que je l'aurois aimé, continua-t-elle en soupirant! & que mon sort est à plaindre!

Sept ans s'étoient entiérement écoulés dans ces regrets & ces réflexions, sans que

Léocadie, qui n'en avoit que vingt-deux, ni Dom Louis son pere, eussent pu rien découvrir sur son enlevement; ils en perdirent même l'espérance, & ne s'occupoient plus que du soin d'élever Dom Carlos, qui faisoit toute leur consolation, lorsqu'un nouveau malheur vint encore troubler le repos dont ils commençoient de jouir.

Un jour que cet enfant se divertissoit à plusieurs jeux avec quelques-uns de ses camarades, dans une place qui étoit assez loin de la maison de Dom Louis, n'ayant avec lui qu'un valet de chambre qui l'accompagnoit par-tout, voulant aller d'un côté de la place à l'autre trop précipitamment, tomba dans l'instant que venoit un char attelé de huit mules, qui sembloient plutôt voler que marcher, qui lui passerent sur le corps, & le laisserent étendu comme mort. A ce spectacle, les cris du peuple & de ceux qui étoient dans le char, obligerent le cocher d'arrêter. Aussi-tôt le Comte de Ribéiros, Grand d'Espagne, & la Comtesse son épouse, à qui étoit cet équipage, descendirent promptement du char, & par un mouvement de compassion & de générosité coururent au jeune Carlos, le prirent entre leurs bras, & sa rare beauté, malgré le sang qui couloit sur son visage, ayant frapé leurs yeux, ils se sentirent saisis d'une telle douleur de cet accident, & pénétrés d'une si vive tendresse pour cet enfant, qu'ils ne voulurent point permettre qu'on le leur ôtât, & remontant avec lui dans leur char, l'emmenerent à leur palais, où ils ne furent

pas plutôt arrivés, qu'ils le firent coucher & visiter ses blessures par les chirurgiens qui furent apellés d'abord.

Cet aimable enfant, qui avoit repris ses esprits par les tendres baisers que lui donnoient tour-à-tour le Comte & la Comtesse, se souvenant de ce qui venoit de lui arriver, & se voyant entre les bras de personnes inconnues, dans un apartement & un lit magnifique, ne se déconcerta point, & répondant à toutes les caresses qu'on lui faisoit avec une grace charmante, étonna si fort Dom Fernand de Ribéiros & Stéphanie sa femme, qu'ils ne pouvoient se lasser de l'admirer ; enfin, ayant mis treve à leurs tendres amitiés, pour le laisser panser, ils aprirent des chirurgiens, avec une joie sans égale, qu'il n'avoit que de légeres contusions sur le corps, & un seul coup à la tête, qu'il n'auroit rien de dangereux par le soin qu'ils alloient y aporter, & que c'étoit le seul endroit dont il sortît le sang qui les avoit effrayés ; ils y mirent le premier apareil, & recommanderent qu'on ne le fît pas beaucoup parler.

La Comtesse de Ribéiros s'assit au chevet de son lit, ne pouvant s'en séparer ; & comme les habits qu'il portoit étoient assez riches pour lui faire croire qu'il étoit d'une condition relevée, elle le pria, en le baisant tendrement, de lui dire son nom & celui de ses parens. Alors sans hésiter, & d'un air de noblesse qui la charma : Je m'apelle Carlos, lui dit-il, & suis neveu de Dom Louis de Zagréda, qui m'aime comme son fils,

& qui sans doute seroit déja ici, s'il étoit informé de mon accident. Tandis qu'il parloit, les yeux du Comte & de la Comtesse se remplissoient de larmes malgré eux, ils se sentoient émus d'amour, d'admiration & de compassion, avec autant de force que si cet enfant leur eût apartenu.

Il n'eut pas plutôt nommé Dom Louis de Zagréda, que le Comte de Ribéiros, qui le connoissoit parfaitement, ordonna qu'on attelât un char, & qu'on le fût chercher.

Cependant le valet de chambre, qui avoit été témoin du malheur de Dom Carlos, outré de désespoir, & le croyant mort, courut, comme un homme éperdu, annoncer cette funeste nouvelle à Dom Louis. Léocadie eut à peine entendu ce triste récit, qu'oubliant toutes les raisons qui devoient lui faire cacher une partie de sa sensibilité, elle se fit promptement conduire sur la place; Lucie & Dom Louis l'y suivirent d'un pas précipité; & tout le monde qui y étoit encore assemblé, leur aprit, sans ordre & sans suite, l'accident de l'enfant, & la générosité du procédé du Comte & de la Comtesse de Ribéiros; chacun leur racontant la chose d'une façon différente; mais enfin sachant qu'il étoit dans leur palais, ils ne balancerent point à s'y rendre, & ils y entrerent au moment que le Comte ordonnoit qu'on les fût chercher; il ne fut pas plutôt averti de leur arrivée, que la Comtesse & lui furent au-devant d'eux.

Je suis vivement touché, dit le Comte à Dom Louis, qu'une si triste occasion me

procure l'honneur de vous voir chez moi ; mais, Seigneur Dom Louis, commencez par vous rassurer, il n'y a rien à craindre pour votre admirable neveu, dont Stéphanie & moi sommes si charmés ; qu'il nous est devenu aussi cher qu'à vous-même.

Tandis qu'il tenoit ce discours, & que Dom Louis y répondoit avec le respect qui étoit dû au rang de Dom Fernand ; la Comtesse embrassoit Léocadie, qui, ayant levé son voile, lui fit voir une beauté si parfaite, qu'elle en recula quelques pas d'étonnement & d'admiration. Et quoi ! s'écria-t-elle en recommençant ses caresses, Dom Louis renferme chez lui les trésors les plus précieux, sans en faire part à personne ! Léocadie répartit à ces paroles obligeantes avec une modestie & un esprit qui acheverent de lui gagner le cœur de Stéphanie, qui, la prenant par la main, la conduisit à l'appartement où l'on avoit mis Dom Carlos, où le Comte conduisit aussi Dom Louis. Lorsque cet aimable enfant les eut apperçus, il se mit sur son séant, leur tendant les bras : Ne vous affligez point, Seigneur, dit-il en s'adressant à Dom Louis, mon mal n'est rien en comparaison de ce que je dois à ces généreuses personnes. Dom Louis l'embrassa, & jugeant de l'impatience de la tendre Léocadie, il lui céda sa place. Les caresses qu'elle ne put s'empêcher de faire à son fils, & celles qu'elle en recevoit, étoient si vives & si touchantes, que Dom Louis, craignant que cela ne parût extraordinaire au Comte & à la Comtesse, qui n'ôtoient pas un moment

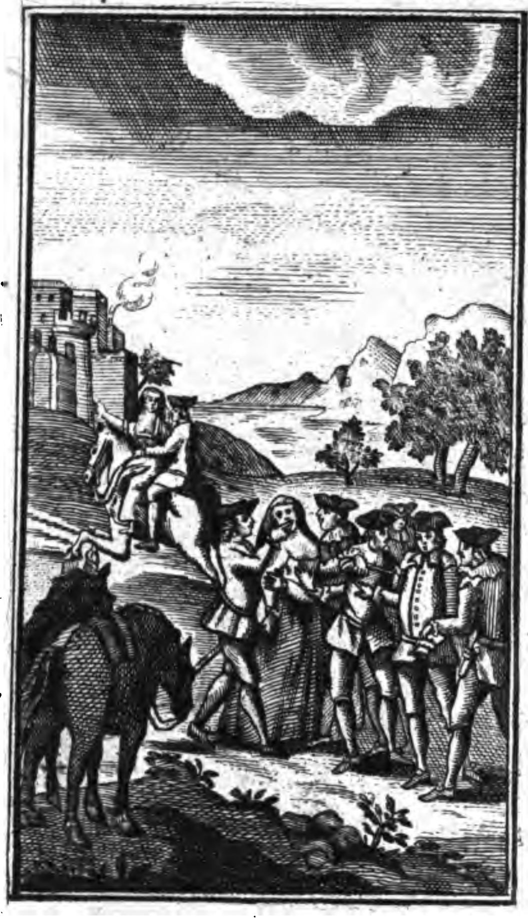
leurs yeux de dessus Dom Carlos, il prit la parole pour détourner cette attention : Ma fille, leur dit-il, a pris elle-même le soin d'élever cet enfant; elle l'aime aussi ardemment que s'il étoit son frere, ce qui ne doit pas rendre étrange les transports de sa joie.

On ne peut trop l'aimer, répondit Stéphanie; & du premier moment que je l'ai vu, je me suis senti pour lui les mêmes entrailles que pour mon fils. Hélas! continua-t-elle en les faisant asseoir, il m'a rapellé les jeunes années de ce fils qui m'est si cher, & dont la longue absence répand une nuit obscure sur les jours de son pere & les miens; il y a près de sept ans, continua-t-elle en essuyant ses larmes, qu'il nous a quittés d'une si cruelle maniere, qu'elle ne sort point de ma mémoire; nous avons été très-long-tems sans savoir dans quels lieux il avoit porté ses pas; & quoique depuis trois ans nous soyions instruits qu'il est en Flandres, nous n'en sommes pas moins affligés par le refus obstiné qu'il fait de revenir. Pardonnez, ajouta-t-elle, si je vous entretiens de ces choses; l'aimable Dom Carlos en est la cause, toute sa personne est accompagnée des graces que je trouvois à mon fils, lorsqu'il avoit son âge; & quoiqu'à vingt-trois ans, qui est celui qu'il avoit quand il partit, ses traits n'eussent plus la même délicatesse, je ne laisse pas de voir dans ceux de cet enfant une ressemblance avec les siens, qui me surprendroit, si je ne savois pas que la nature se joue souvent dans les effets de ses productions.

Pendant ce discours, Léocadie, qui avoit eu le tems de se remettre du trouble que lui avoit causé l'accident de Dom Carlos, devenant plus attentive aux objets qui s'offroient à sa vue, à mesure qu'elle reprenoit sa tranquillité, promenoit ses regards curieux sur la magnificence de l'apartement; & se souvenant tout-à-coup de celle de la chambre où ses malheurs avoient commencé, elle examina avec plus de soin qu'auparavant ce qu'elle voyoit autour d'elle; & ses yeux ayant été frapés d'un cabinet de la Chine, semblable en tout à celui qu'elle avoit vu, son cœur s'émut; & faisant un examen général des meubles, elle y reconnoît le lit, la crêpine d'or, la tapisserie, le même nombre de fauteuils, & la superbe broderie dont ils étoient enrichis: alors, jettant encore la vue sur le cabinet, elle s'oriente, & trouve qu'il occupe une place semblable à l'autre que celle par où elle entra, & que les fenêtres sont aussi grillées du haut jusqu'en bas. Une conformité si grande avec un lieu si présent à sa pensée la trouble; un tremblement universel agite son corps, & les dernieres paroles de Stéphanie achevant de la mettre hors d'elle-même, elle tombe évanouie dans les bras de cette Dame, auprès de laquelle elle étoit assise.

Fin du septieme Tome.

Frontispice. Tom. VIII.



LES
JOURNÉES
AMUSANTES,
DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame DE GOMEZ.

HUITIEME ÉDITION,
revue & corrigée.

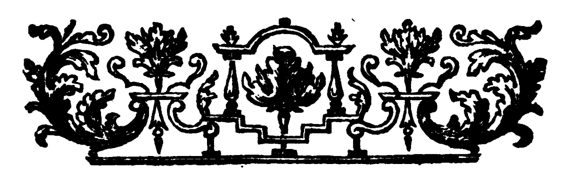
AVEC FIGURES.

TOME HUITIEME.



A AMSTERDAM,
PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVII.



LES JOURNÉES AMUSANTES.

Suite de la dix-ſeptieme Journée.

CEtte foibleſſe imprévue mit tout le monde en alarmes ; Dom Louis, qui s'imaginoit que c'étoit un reſte de la frayeur qu'elle avoit eue, pria la Comteſſe de la mener dans un autre endroit, pour lui faire prendre l'air, aſſurant que ce ne ſeroit rien ; Stéphanie, qui avoit eu la même idée, la prit à l'inſtant ſous les bras avec Lucie, & la porta dans ſon apartement, où l'on ouvrit les croiſées qui donnoient ſur un ſuperbe jardin.

Là, la Comteſſe, ſes femmes & Lucie ayant défait de ſon habillement tout ce qui pouvoit la gêner, étalerent à leurs yeux des beautés ſi merveilleuſes, qu'elles s'empreſſoient autant à lui donner des louanges, qu'à la faire revenir ; cependant à force de la tourmenter, & de lui jetter des eaux odo-

riférantes, elle reprit ſes eſprits ; & ſe trouvant preſque nue dans les bras de tant de monde, une modeſte rougeur lui couvrit le viſage, au même inſtant qu'un torrent de larmes trop long-tems retenu vint en ternir l'éclat. Stéphanie apuyant ſa bouche ſur la ſienne : Belle Léocadie, lui dit-elle, revenez à vous, calmez votre douleur, & puiſqu'il n'y a rien à craindre pour Dom Carlos, ne troublez point la joie que nous en reſſentons, & celle que j'ai de vous connoître, en nous faiſant apréhender pour vous.

Léocadie ne lui répondoit qu'en lui baiſant les mains qu'elle arroſoit de ſes pleurs, & par de violens ſoupirs, lui faiſant connoître que quelque choſe de plus fort préoccupoit ſon ame. Elle ordonna à ſes femmes de ſe retirer, & à Lucie de s'éloigner ; lorſqu'elle fut ſeule avec elle : Charmante Léocadie, lui dit cette Dame en la preſſant dans ſes bras, un motif plus conſidérable que le mal de votre couſin vous agite, & je me ſens ſi portée à vous aimer & à vous ſervir, que je vous conjure de me le déclarer ; j'ai même réſolu que vous, ni Dom Carlos ne ſortirez point de chez moi qu'après ſon entiere guériſon ; ainſi regardez-moi comme votre amie, comme votre mere, enfin, comme une femme qui ſe ſent pour vous & pour lui les plus tendres mouvemens.

Que je ſerois heureuſe, Madame, lui répondit Léocadie, ſi j'étois ſûre de vous voir toujours les mêmes ſentimens ! mais, con-

tinua-t-elle, il faut l'éprouver, quoi qu'il puisse en arriver; j'ai de surprenantes choses à vous dire, je risque tout en vous les découvrant; cependant vos bontés & les mouvemens intérieurs qui vous parlent en faveur de Dom Carlos, me font juger que je risquerois encore plus en vous les taisant; mais, Madame, ordonnez qu'on fasse venir mon pere, & permettez que lui seul soit présent au secret que je vais vous confier, vous en ferez après tel usage qu'il vous plaira, & serez la maîtresse de le communiquer au Comte votre époux.

Stéphanie, que ces paroles commencerent à intéresser, envoya Lucie prier Dom Louis de passer à son apartement, & dire au Comte de vouloir bien rester auprès de Dom Carlos, pour des raisons dont elle l'instruiroit; cela fut ponctuellement exécuté comme elle le desiroit. Dom Louis entra; & dès que Léocadie le vit: Seigneur, lui dit-elle, il est tems de rompre le silence; mais avant toutes choses, si vous avez sur vous le dépôt que je vous ai remis, je vous suplie de le montrer à Madame, pour voir si elle en a quelque connoissance.

Dom Louis, extrêmement surpris du discours de sa fille, & jugeant qu'il falloit qu'elle eût de fortes convictions pour avoir pris une semblable résolution, tira d'une boëte qu'il portoit toujours sur lui la croix de diamans que Léocadie avoit prise à son ravisseur, & la présentant à la Comtesse: Je ne marche jamais sans cela, lui dit-il, pour être à tout moment en état d'en retrouver le maître.

Stéphanie n'eut pas plutôt jetté la vue dessus : Si je connois cette croix ! s'écria-t-elle ; & qui peut en douter, puisqu'elle apartient à Rodolphe, ce fils si cher, dont je vous parlois tantôt ? c'est un présent que lui fit notre grande Reine, le même jour que leurs Majestés l'honorerent de l'Ordre de Calatrava ; je croyois qu'il l'avoit emportée, & je ne puis comprendre par quelle aventure elle se trouve entre vos mains.

Cette aventure, reprit Léocadie, est si cruelle pour moi, que le seul souvenir m'en fait frémir d'horreur : alors, avec une voix entrecoupée de sanglots, elle conta tout ce qui s'étoit passé entr'elle & son ravisseur, n'oubliant aucune des circonstances qui pouvoient prouver la vérité de ses paroles ; & venant au vol qu'elle avoit fait de cette croix, & à l'examen des meubles de l'apartement : la ressemblance que j'ai trouvée, continua-t-elle entr'eux, & celui où vous avez mis mon fils, jointe à celle que vous avez remarquée du vôtre avec cet enfant, & le tems dont vous nous avez dit qu'il est absent, m'ont si fort saisie de crainte, de douleur & d'espérance, que je n'ai pu résister à la violence de tant de mouvemens à la fois, & ils m'ont mise dans l'état où je suis tombée ; tout ce qui m'embarrasse à présent pour une plus grande certitude, c'est qu'il me semble que je n'ai point passé par la cour où nous sommes entrés aujourd'hui, & que n'ayant pas vérifié le nombre des marches de l'escalier, j'ignore si c'est le même ; mais il y en avoit quinze à celui que mon ravisseur me fit descendre.

C'en eſt trop, dit la Comteſſe en ſe jettant toute en pleurs au cou de Léocadie, il n'en faut pas davantage pour me prouver que c'eſt mon ſang qui coule dans les veines de Carlos. Ma prompte inclination pour lui, ma douleur en le voyant bleſſé, mon attendriſſement en l'entendant parler, & le ſecret plaiſir que je reſſentois en le careſſant, m'inſtruiſent bien mieux de la vérité que toutes vos obſervations. Ma chere Léocadie, ajouta-t-elle, je ne vous regarde plus que comme ma fille; & s'il eſt des malheurs que l'on puiſſe bénir, béniſſons mille fois celui-ci, puiſqu'il va nous unir pour jamais. Alors ne voulant pas que le Comte de Ribéirois ignorât plus long-tems le ſujet de cet entretien, elle le fit apeller; & ſans donner le tems de parler à Dom Louis & à ſa fille, elle lui redit tout ce qu'elle venoit d'aprendre.

Ce Seigneur, pour qui le point d'honneur étoit une choſe ſacrée, penſa dans l'inſtant comme ſon illuſtre épouſe, & la nature qui avoit produit les mêmes effets en lui, à la vue du jeune Carlos, le convainquit auſſi fortement qu'elle de la vérité. Il embraſſa Dom Louis, en le conjurant d'oublier le crime de Rodolphe, puiſqu'il le lui feroit réparer ſi glorieuſement pour Léocadie, que rien ne manqueroit à ſa ſatisfaction. Enſuite s'étant aproché d'elle, il voulut partager les tendres careſſes que lui faiſoit Stéphanie. Mais Léocadie, pénétrée de joie & de reconnoiſſance, ſe jetta à ſes pieds malgré les efforts qu'il fit pour l'en empê-

cher ; & ne pouvant trouver des termes assez expressifs pour faire connoître ce qui se passoit dans son cœur, elle embrassoit ses genoux, baisoit ses mains, & par toutes ses actions, témoignoit mieux que par ses paroles l'excès de son contentement.

Enfin, Dom Fernand l'ayant relevée, la prit dans ses bras, & l'apellant cent fois sa fille, la pria de faire treve aux pleurs & aux respects, en lui disant qu'il regardoit son alliance aussi honorable pour son fils, qu'elle pouvoit envisager la sienne ; & que s'il y avoit quelque différence entre les biens, il se trouvoit très-heureux d'en avoir d'assez grands pour la rendre la plus riche femme d'Espagne. Des manieres si généreuses ne furent pas sans repliques de la part de Dom Louis, qui, malgré la noblesse de son sang, n'eût jamais espéré de pouvoir donner à sa fille un époux du rang du Comte de Ribéiros.

Quand ces premiers mouvemens de joie & de reconnoissance furent un peu calmés, Stéphanie dit à Léocadie qu'elle ne s'étoit point trompée en rien dans ce qu'elle avoit remarqué dans son palais ; que la porte, par où Rodolphe entroit ordinairement chez lui, donnoit dans une autre cour, qui avoit une entrée au bas de l'escalier, dont les marches étoient au nombre qu'elle avoit dit ; & je ne m'étonne plus, continua-t-elle, de l'étrange façon dont il nous quitta, & du sens obscur que renferme la lettre que nous trouvâmes dans son apartement, & qui étoit adressée à son pere. Selon la date de

cette lettre & le jour de l'enlevement de Léocadie, il partit dès le lendemain; il y avoit plusieurs jours que nous ne l'avions vu; & notre aveugle tendresse pour lui, lui donnant trop de liberté, nous commençions à nous en repentir & à nous inquiéter de ce qu'il faisoit, ayant apris qu'il avoit des amis dont la compagnie étoit dangereuse; & nous songions aux moyens de l'en retirer, lorsqu'un de ses gens nous aporta la lettre qu'il avoit trouvée sur sa table.

A ces mots, la Comtesse ayant ouvert un coffre de filagramme qui étoit sur sa toilette, en tira un papier, & y lut ces paroles:

AU COMTE DE RIBÉIROS.

Seigneur, l'oisiveté & l'ardeur d'une folle jeunesse m'ont si fort éloigné de la glorieuse éducation que vous m'avez donnée, & m'ont fait courir une carriere si peu digne de ma naissance, que je ne peux plus sans honte demeurer à Tolede, ni paroître à vos yeux; mes fautes me font horreur, & il eût été heureux pour moi que cette derniere nuit l'eût été de ma vie; je vais chercher dans d'autres pays à me rapeller les sentimens d'honneur & de vertu que vous aviez voulu m'inspirer; & si mes remords ne m'y quittent pas, du moins mes vices ne m'y suivront point, & vous ne rougirez plus d'avoir donné le jour au malheureux Rodolphe.

Cette lettre, dit Dom Ferrand, nous toucha beaucoup, & nous mit dans une

grande perplexité, ne sachant de quelle faute & de quel malheur il vouloit parler; mais n'entendant point de plaintes contre lui; & n'ignorant pas que sa conduite avoit été peu réguliere, je ne fus point fâché qu'il eût pris le parti de voyager; nous n'avons su aucun des lieux où il a été, ce qui m'a fait croire qu'il marchoit *incognito* & sous un autre nom. Il y a deux mois que nous avons apris qu'il est en Flandres: nous lui avons écrit plusieurs fois de revenir, & il nous a toujours refusé, mais pour cette fois, il n'en sera pas le maître, & je vais faire partir un Gentilhomme en poste, qui ne le quittera point qu'il ne me l'ait amené.

La résolution du Comte de Ribéiros fut exécutée sur le champ, & le Gentilhomme partit avec des lettres très-pressantes, & des ordres précis à Rodolphe pour l'obliger à revenir en Espagne. Les dépêches de Dom Fernand & de Stéphanie étant faites, & le courrier parti, on ne songea plus dans ce palais qu'au plaisir & à la joie. Léocadie qui, pendant qu'ils écrivoient, étoit retournée auprès de Dom Carlos, se livrant à toute sa tendresse, se donna pour la premiere fois la satisfaction de l'apeller son fils, en lui donnant mille baisers, que l'enfant recevoit avec le même amour; mais n'étant pas accoutumé au tendre nom qu'elle lui donnoit, & n'osant l'apeller sa mere, il lui en demandoit la raison, quand la Comtesse les vint joindre; & comme elle entendit les questions pleines d'esprit qu'il fai-

soit à Léocadie, elle s'aprocha de lui, & lui prenant la main; oui, Dom Carlos, lui dit-elle, l'incomparable Léocadie n'est plus votre cousine, c'est votre mere, & vous ne devez plus lui donner d'autre nom.

Cet aimable enfant, bien loin de s'étonner de cette nouveauté, tendit les bras à Léocadie; & lui rendant ses caresses avec usure, j'en suis charmé, répondit-il; mais qui est donc mon pere? ne m'en donnerez-vous pas un aussi? Je vous le promets, répartit Stéphanie, qui prenoit un plaisir extrême à le faire parler, & vous le connoîtrez bientôt.

La plus grande partie du jour se passa dans cette douce occupation; & le Comte & la Comtesse ne voulant pas absolument que Léocadie retournât chez elle, il fallut qu'elle consentît à rester dans leur palais, où elle lui fit donner un apartement superbe qui rendoit dans le sien; & comme Dom Carlos auroit trop été éloigné de leurs yeux dans celui de Rodolphe, elles le firent transporter dans un pavillon qui se joignoit au leur par une magnifique galerie. Enfin, rien ne peut s'ajouter à tout ce que Dom Fernand de Ribéiros & Stéphanie firent en cette occasion; & Dom Louis, qui ne voulut point y rester, se retira chez lui pénétré de joie & de reconnoissance.

La belle Léocadie ne prit de toutes ses femmes que la seule Lucie, tant pour donner moins d'embarras à ses généreux hôtes, que pour n'avoir qu'elle qui fût témoin de

ce qui alloit ſe paſſer. Le jeune Dom Carlos fut rétabli en moins de huit jours, & pendant ce tems la Comteſſe & ſon époux ayant eu celui de mieux connoître Léocadie, la regarderent comme un miracle d'eſprit & de vertu; ſa douceur & ſes complaiſances lui gagnerent les cœurs de tous ceux de cette maiſon; & charmant également par ſes talens, ſon caractere & ſa beauté, on peut aſſurer qu'elle fit autant de conquêtes qu'il y avoit de perſonnes en ce lieu. Dom Louis y venoit tous les jours, & il ne s'en paſſoit point qu'il ne reçût du Comte & de la Comteſſe mille bénédictions, pour avoir mis au jour une fille auſſi parfaite; Stéphanie, qui étoit une Dame d'un mérite éminent, trouva tant de charmes dans la converſation de Léocadie, qu'elle ne ſortoit preſque plus, ſe faiſant une douce habitude de la voir & de l'entendre. Comme elle avoit la voix des plus belles, & qu'elle jouoit de pluſieurs inſtrumens dans la perfection, tous les ſoirs étoient deſtinés à cet amuſement; & quoique qui que ce fût du dehors n'y fût admis, Léocadie ne laiſſoit pas d'avoir un grand nombre d'admirateurs, pluſieurs perſonnes de condition, dans l'un & l'autre ſexe étant attachés au Comte & à la Comteſſe.

C'eſt ainſi qu'ils trouverent le moyen de charmer la longueur du tems qu'il falloit paſſer pour avoir des nouvelles de Rodolphe, dont ils s'entretenoient à toute heure, & ſur-tout Léocadie avec ſa chere Lucie, à

laquelle elle ne cachoit rien de ce qui agitoit son cœur. Comme elle se voyoit dans la liberté de suivre son penchant sans honte, elle s'y livroit toute entiere ; mais au milieu du doux espoir de se voir dans peu l'épouse de Rodolphe, la crainte de n'en être pas aimée venoit troubler ses plus agréables idées. Une ardeur insensée, disoit-elle à Lucie, un emportement de jeunesse porterent autrefois ce téméraire à desirer ma possession, sans m'avoir presque vue : & peut-être que, revenu de ses premiers transports, détestant ses déportemens, il n'en pourra voir l'objet qu'avec peine, & que mes foibles attraits, loin de ramener l'amour dans son cœur, n'y feront naître que du mépris ou de l'indifférence.

Lucie, qui étoit vive & enjouée, ne pouvant souffrir qu'elle eût une crainte si mal fondée, voyant les choses en un état à ne pouvoir se rompre, donnant un libre cours à ses saillies : Pour moi, Madame, lui répondit-elle, je juge tout autrement des sentimens de Rodolphe ; si pour ne vous avoir regardée qu'un instant, il ne put résister au feu dont il fut embrâsé, que deviendra-t-il à l'aspect de mille charmes qu'il ne s'est pas donné le tems d'examiner ? J'apréhende bien plutôt, continua-t-elle en riant, qu'après ce qu'il a fait en ne vous voyant qu'imparfaitement, il ne perde entiérement la raison lorsqu'il vous verra tout-à-fait.

C'étoit par de semblables discours qu'elle rapelloit la joie & l'espérance dans l'ame de sa maîtresse ; mais tandis que dans ce palais chacun s'empresse à lui marquer son zele & son attachement, le Gentilhomme qui devoit ramener Rodolphe se rendit à Gand où l'Archiduc tenoit sa Cour ; il l'y trouva dans une estime & une considération qui auroit dû le satisfaire, si ce qui se passoit dans son cœur lui eût laissé quelques sentimens d'amour-propre ; mais tous les honneurs qu'il recevoit du Prince, les amitiés que lui faisoient les courtisans, & les plaisirs dont cette Cour étoit remplie, ne pouvoient effacer de sa mémoire la derniere nuit qu'il avoit passée à Tolede ; son inconnue le suivoit par-tout, le son de sa voix se faisoit entendre à tout moment à ses oreilles ; & malgré la dissipation qu'avoit dû lui causer la diversité des lieux où sa curiosité l'avoit conduit, les raretés de l'Italie, & les beautés de la France qu'il avoit parcourues, il fut toujours obsédé de l'objet de sa peine & de son amour ; sa peine venoit de l'offense qu'il lui avoit faite, & cependant son amour étoit né de cette même offense ; & ce qui le détruit ordinairement dans le cœur des autres hommes, fut ce qui le cimenta dans le sien ; & toutes les circonstances de cette aventure, qui revenoient sans cesse à sa pensée, en le portant à se haïr lui-même, lui faisoient adorer celle qui les avoit causées ; & dans le cours de sept années que dura son absence, il n'y eut ni treve à sa douleur, ni ralentissement à son amour.

Mais ce qui le troubloit encore, étoit qu'il ne doutoit point que ce ne fût l'inconnue qui eût pris sa croix pour s'en servir à le découvrir ; il l'avoit mise lui-même dans le cabinet de la Chine, lorsqu'il résolut d'aller à la campagne avec ses amis, ne portant jamais ces marques de distinction dans ses parties de plaisir : personne n'étoit entré depuis dans son apartement, il en avoit la clef ; la seule inconnue y étoit restée, ce qui le persuada, lorsqu'il voulut la prendre en partant, & ne la trouvant plus, qu'elle s'en étoit saisie ; ce qui l'affligeoit d'autant plus, que nul Seigneur n'en avoit de si magnifique, & que toute la Cour la connoissoit pour être à lui.

Et lorsqu'il venoit à songer, que cette fille pour laquelle il brûloit d'amour, sauroit un jour par-là que Rodolphe de Ribéiros étoit celui dont elle avoit reçu le plus sensible outrage, il frémissoit de honte & de rage.

Situation d'autant plus violente, qu'il s'étoit imposé la févere loi de ne se confier à personne, & qu'il se refusoit par-là la seule consolation qu'il pouvoit avoir ; toujours seul à s'en entretenir, il s'abymoit dans ses tristes réflexions, sans pouvoir s'oposer des raisons qui pussent le satisfaire. Il étoit dans ce cruel état, lorsque le Gentilhomme de son pere arriva, & lui présenta ses dépêches. Il est si naturel à ceux dont l'esprit est préoccupé d'une chose, de croire que tout ce qu'ils voient ou ce qu'ils entendent y a quelque raport, que Rodolphe s'imagi-

nant que son secret étoit découvert, ouvrit ces lettres avec autant de crainte que de précipitation : celle de son pere étoit en ces termes :

A RODOLPHE DE RIBÉIROS.

Une affaire d'honneur & des plus pressantes m'oblige à vous ordonner de partir à l'instant, & de vous rendre près de moi. N'hésitez point à m'obéir, si ma gloire & la vôtre vous sont encore cheres.

D. FERNAND DE RIBÉIROS.

Dans celle de Stéphanie, il trouva ces paroles :

A RODOLPHE DE RIBÉIROS.

Partez promptement, mon fils, venez réparer un affront sanglant ; & puisque nous n'avons que vous seul pour soutenir la gloire de notre sang, montrez-vous-en digne par votre empressement, si vous voulez retrouver une tendre mere dans LA COMTESSE DE RIBÉIROS.

Ces termes d'affront, d'honneur & de gloire firent sur Rodolphe tout l'effet qu'on en espéroit. Il crut que son pere avoit été outragé, & qu'il ne l'apelloit, que pour laver son affront dans le sang de son ennemi. Dans cette pensée, brûlant de porter un fer vengeur dans le sein de l'offenseur ; partons, s'écria-t-il, & faisons voir à Dom

Fernand, que Rodolphe est son fils. Mais, Léonard, dit-il au Gentilhomme, ne me direz-vous rien de cette affaire, & n'avez-vous pas ordre de m'en instruire ? mais lui qui en avoit de le mettre en peine, sans lui rien découvrir, lui répondit, que sa commission ne s'étendoit pas plus loin; que tout ce qu'il savoit, étoit que le Comte & la Comtesse lui avoient paru fort agités en lui donnant leurs lettres, & lui avoient expressément recommandé de ne point revenir sans lui. Il n'en fallut pas davantage pour presser Rodolphe de partir; rempli de valeur, de respect & d'amour pour son pere, il se hâta, dans l'espoir d'en donner des preuves éclatantes; & ce fut-là le seul instant où ses secrettes inquiétudes l'abandonnerent.

Il mit promptement ordre à ses affaires, prit congé de l'Archiduc, & partit en poste avec le Gentilhomme qui le quitta à une certaine distance de Tolede, pour avertir le Comte & la Comtesse de son retour. Deux mois s'étoient écoulés depuis le départ de Léonard; & Stéphanie qui comptoit tous les momens, s'attendoit à cette nouvelle; lorsque son courrier parut; la joie & les mouvemens furent grands entre tant de personnes intéressées; mais leur plan étoit déja fait sur la conduite qu'ils vouloient tenir; ils mirent bientôt les choses dans l'état qu'ils avoient projetté.

La Comtesse fit retirer Léocadie avec son fils dans son apartement, dont elle ne devoit sortir qu'au tems marqué entr'eux. Le

ſecret fut ordonné à tout le monde ; comme chacun vouloit avoir ſa part du plaiſir que devoit donner cet événement, il fut exactement gardé.

Enfin Rodolphe arriva ; & quoique l'équipage d'un homme qui court la poſte ne lui parût pas ſéant, il n'en prit point d'autre pour ſe montrer au Comte & à la Comteſſe, afin de leur mieux témoigner ſon empreſſement. Cette entrevue ne put ſe faire ſans répandre beaucoup de larmes ; & Dom Fernand, qui avoit formé le deſſein de garder toute ſa gravité, ne put tenir ſa réſolution, en voyant ſon fils à ſes pieds.

Stéphanie & lui l'embraſſerent mille fois ; & ſept ans d'abſence avoient aporté un changement ſi avantageux à ſa perſonne, qu'il leur fut impoſſible de ne le pas regarder avec admiration. La beauté de ſes attraits, la perfection de ſa taille, & ſur toutes choſes, l'air de nobleſſe & de grandeur qui accompagnoient ſes moindres actions, le firent paroître auſſi accompli en homme, que Léocadie l'étoit en femme ; mais ce qui les attendrit encore plus en le voyant, fut ſa parfaite reſſemblance avec le jeune Carlos, dont ils ne purent plus douter.

Quand les tranſports furent un peu calmés, Rodolphe demanda à ſon pere de l'inſtruire de ce qu'il avoit à faire pour ſe montrer digne de lui, & réparer les fautes de ſa premiere jeuneſſe. Mon fils, lui répondit Dom Fernand, je ſuis charmé de vous voir cette impatience, & content de votre obéiſſance, l'affaire eſt accommodée ; je n'étois

pas offenſé de façon, que je ne puſſe en recevoir d'autre ſatisfaction que par le ſang; mes premiers mouvemens m'ont emporté quand je vous ai écrit, mais je n'en ſuis pas fâché, puiſque cela vous a rendu à votre famille; allez vous repoſer, demain je vous aprendrai ce que vous deſirez ſavoir.

Rodolphe, qui s'aperçut que ſon pere n'avoit pas deſſein d'en dire davantage, ne le preſſa plus ſur cet article: mais il le pria de permettre qu'il fût ſeulement changer d'habit, & qu'il revînt jouir le reſte du jour de la ſatisfaction d'entretenir ſa mere. A ces mots, on le conduiſit à ſon apartement, où toutes ſes triſtes idées le reprirent en y entrant. Il ne put revoir ce lieu, ſans être agité des plus cruelles penſées; & la mélancolie, qui l'avoit abandonné un inſtant par le plaiſir de ſe revoir dans ſa patrie & le ſein de ſa famille, reprit un tel empire ſur ſes ſens, que ſi Dom Fernand & Stéphanie l'avoient vu dans ce moment, ils auroient eu peine à le reconnoître.

Cependant, la Comteſſe qui jugeoit bien de ce qui pouvoit ſe paſſer dans le cœur de Léocadie, n'eut pas plutôt quitté ſon fils, qu'elle fut la rejoindre; elle la trouva toute en pleurs, tenant Carlos entre ſes bras, en conjurant le ciel d'inſpirer à Rodolphe des ſentimens de pere pour cet aimable enfant, Stéphanie la pria de n'en point douter, & de ſe faire un effort ſur elle-même, pour que leur projet s'accomplît ſans accident. Cette belle perſonne avoit été ſi émue par les cris de joie, dont tout ce palais avoit

retenti à l'arrivée de Rodolphe, & par celle de se savoir si près de lui, qu'elle n'avoit pu retenir ses larmes, que la crainte & l'espérance faisoient également couler; mais Stéphanie la rassura si bien, qu'elle lui promit qu'elle seroit en état d'exécuter ses volontés avec la fermeté qu'elle desiroit.

La Comtesse, ne voulant donner aucun soupçon à son fils, en s'absentant trop longtems, se retira aussi-tôt qu'elle eut calmé Léocadie; & Rodolphe, à qui la vue de son apartement rapelloit de cruels souvenirs, se rendit près d'elle presqu'au même instant. Dom Fernand, qui vouloit laisser agir la Comtesse, & donner à son fils une entiere liberté de s'expliquer, sachant bien que sa présence lui imprimeroit un respect qui le contraindroit, s'étoit déja retiré. Stéphanie, qui aimoit Rodolphe d'une tendresse extrême, & qui vouloit l'obliger à prendre confiance en elle, ne fut pas plutôt seule avec lui, qu'elle lui témoigna tout l'amour d'une tendre mere, & remarquant sa profonde mélancolie : Rodolphe, lui dit-elle, la joie que j'ai de vous revoir n'est point parfaite, puisque je vois que vous ne la partagez pas; votre sombre tristesse & la langueur dont je vous trouve accablé, ne m'aprend que trop que la maison paternelle n'a plus de charmes pour vous, & que vous avez peut-être laissé à Gand des objets qui vous touchent davantage.

La remarque de Stéphanie fit soupirer Rodolphe; & ne pouvant prendre assez sur lui-même, pour cacher le chagrin qui

le dévoroit : Je vous jure, Madame, lui répondit-il, que Tolede renferme ce que j'ai de plus cher dans le monde, & qu'il n'eſt point d'objets dans l'univers qui ſoient capables de me faire oublier ceux que j'y ai laiſſés.

La Comteſſe, qui dans ſon ame ſentoit toute la force de ce diſcours, & qui avoit réſolu de le faire expliquer : Hé ! pourquoi donc, lui dit-elle, n'avez-vous pas plus de joie en le revoyant ; ou plutôt pourquoi les avez-vous quittés ? Car enfin, Rodolphe, continua-t-elle, je ne puis me ſouvenir d'un départ ſi précipité ſans être agitée de la plus vive douleur. Je ſais bien que vos jeunes années vous ont fait mener une vie peu digne de vous ; & que des compagnies, que l'honneur n'aſſembloit pas, vous ont fait commettre de grandes fautes ; mais après tout, mon fils, quels ſont les jeunes gens qui n'en font pas ? Cela devoit-il vous porter à nous abandonner ? & ne pouviez-vous vous retirer du vice, ſans quitter un pere & une mere qui vous aimoient ſi tendrement, & qui toujours prêts à vous pardonner & à vous conduire, vous auroient remis eux-mêmes dans les voies de la vertu ?

Parlez, mon cher Rodolphe, ne me déguiſez point la cauſe d'un ſi prompt départ; vous n'avez plus rien à craindre de nos reſſentimens. Inſtruits depuis long-tems, que vous nous faites autant d'honneur que vous nous avez donné de peines, vous ne devez apréhender ni reproches ni rigueurs ; expliquez-moi donc le ſens obſcur de votre let-

tre ; & si vous avez jamais eu quelques sentimens de tendresse pour une mere à qui vous avez toujours été cher, ne lui refusez pas cette satisfaction.

Cette pressante sollicitation acheva de déconcerter Rodolphe : les larmes que sa mere ne put s'empêcher de répandre en lui parlant ainsi, firent couler les siennes ; & son cœur, qui ne s'étoit jamais épanché dans le sein de personne, trouvant en ce moment une espece de douceur à se dégager du poids qui l'accabloit dans celui d'une femme vers qui la nature l'entraînoit, ne fit qu'une foible résistance pour se découvrir ; mais la honte combattant le desir de se déclarer : Ah ! Madame, lui dit-il en la regardant tristement, quel aveu me demandez-vous ?

Tel qu'il puisse être, reprit promptement Stéphanie, qui vouloit profiter de l'état où elle le voyoit, je le veux savoir, je vous promets un éternel secret, & Dom Fernand même n'en saura jamais rien. Cette assurance d'une bouche respectable, ces témoignages de bonté, & plus encore l'espoir de trouver du soulagement à sa peine, en la communiquant, déterminerent Rodolphe à la satisfaire : il rêva quelques momens les yeux attachés vers la terre, avec la contenance d'un homme qui se trouve dans la plus étrange perplexité, puis les relevant tout-à-coup :

Ne croyez pas, dit-il, Madame, que je balance à vous obéir ; je serois indigne de la tendresse que vous me témoignez, si je gardois un plus long silence. Mais, ô ciel !

comment accorderai-je le respect que je vous dois avec le récit sincere de l'aventure du monde la plus odieuse ? cependant vous me l'ordonnez, je vais vous prouver mon obéissance ; la seule grace que j'ose exiger de vous, est de vous souvenir que vous l'avez voulu. Alors la voyant attentive à ce qu'il alloit dire, il lui conta l'enlevement de Léocadie de la même maniere qu'elle le lui avoit aprise, ajoutant les choses qu'elle n'avoit pu savoir, comme la promesse qu'il avoit faite à ses amis de la leur livrer, l'horreur que cette promesse & son emportement lui avoient inspirée, le regret qu'il en eut, le détour qu'il prit pour dégager sa parole, ainsi que sa résolution de ne pas pousser plus loin l'outrage qu'il avoit fait à l'inconnue ; de quelle sorte il l'avoit laissée dans son apartement ; les discours qu'elle lui avoit tenus à son retour, & la maniere dont il s'en étoit séparé ; mais quoiqu'il prît toutes les précautions nécessaires pour conformer ses termes à la chasteté des oreilles qui l'écoutoient, la violence de son amour, les réflexions que ce souvenir lui faisoit faire, & les transports qu'elles lui inspiroient, firent souvent rougir la vertueuse Stéphanie ; cependant, continuant son discours, il le termina par la résolution qu'il avoit prise dès la même nuit de sortir de l'Espagne, & de tout abandonner plutôt que de reparoître dans des lieux qu'il avoit déshonorés par une si lâche action ; de quelle augmentation de douleur il avoit eu l'ame atteinte, en ne trouvant plus sa croix, ne doutant point

que l'inconnue ne l'eût prise dans le dessein de s'en servir pour connoître sa condition, & lui reprocher son crime; le désespoir où cette pensée l'avoit mis, l'état il avoit toujours été depuis sept ans, & enfin celui dans lequel il étoit encore par l'ardente passion qu'il conservoit pour ce fatal objet.

Voilà, Madame, continua-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous révéler, & l'unique cause de ma fuite & de la mélancolie que vous avez remarquée; la honte de mon crime me suit par-tout, non que je ne le croie pardonnable à l'âge où j'étois alors; mais ce qui me le rend insurportable, c'est l'amour qui m'en est resté, & je ne suis plus le maître de mes transports, quand je viens à songer que je suis haï, détesté & méprisé comme le plus indigne de tous les hommes, de celle pour qui mon respect est devenu aussi grand que l'outrage que je lui ai fait: je ne verrai point de femme désormais, que je ne croie être celle que j'ai offensée; & pour une seule que j'adore, je serai dans la nécessité de les craindre toutes.

Mille soupirs alors interrompirent l'amoureux Rodolphe, & Stéphanie fut si touchée de le voir en cet état, que sans la crainte de déplaire au Comte, elle lui eût tranquillisé l'esprit d'un seul mot; mais ne voulant point enfreindre ses ordres, elle se contraignit du mieux qu'il lui fut possible, pour ne pas montrer l'excès du contentement que lui donnoit la situation de l'ame de son fils, & reprenant un air grave & sérieux:

Il est vrai, lui dit-elle, que je ne m'attendois

dois pas à de si terribles choses, & que vous avez raison de vous trouver coupable, puisqu'on ne peut l'être davantage; mais comme je vous ai promis de ne vous point faire de reproches, & qu'il est des remedes à tout, je vous conseille, mon fils, de faire vos efforts pour éteindre une flamme qui ne peut que vous rendre malheureux. Si celle que vous avez offensée eût été d'une noble naissance, ayant un témoignage authentique contre vous dans la croix qu'elle vous a prise, ses parens auroient cherché à s'en venger, ou trouvé des moyens d'en tirer réparation en vous contraignant à lui donner la main; & puisque depuis sept ans rien de cette aventure n'est venu jusqu'à nous, il n'y a point de doute que l'inconnue ne soit peu de chose, & ne vous ait fait un vol si considérable que comme un prix qui étoit dû à la perte de son innocence; peut-être même est-elle morte: enfin, quoi qu'il en soit, il n'y faut plus songer, le tems efface tout, & j'espere qu'en vous guérissant d'un amour frivole, il vous mettra en état de pouvoir accepter une épouse digne de vous.

En attendant, mon cher Rodolphe, je n'épargnerai rien pour dissiper vos funestes idées; & pour y parvenir, j'engagerai la fille de Dom Louis de Zagréda, qui est une jeune personne toute aimable, & fort de mes amis, à permettre que vous soyiez présent au plaisir qu'elle nous donne quelquefois par les doux accens de sa voix; c'est la seule consolation que j'aie goûtée depuis

votre départ, & je me flatte qu'elle en sera une pour vous. Il est tard, ajouta-t-elle, retirez-vous, & ne vous montrez point dans Tolede que le Comte ne vous l'ordonne. Rodolphe lui fit connoître par sa réponse que ce dernier ordre ne lui étoit pas nécessaire, & que la solitude auroit pour lui bien plus de charmes que ceux de la Cour ou de la ville: il lui rendit mille graces de ses bontés, en lui marquant une grande indifférence pour les amusemens qu'elle venoit de lui vanter, & la quitta pour la laisser dans la liberté de se coucher.

Ce qu'elle ne fit qu'après avoir visité Léocadie, à qui elle rendit un compte fidele de ce qu'elle venoit d'entendre, trouvant une douceur extrême d'être la premiere à l'instruire des sentimens de Rodolphe: le Comte qui les vint joindre en fut charmé, & la belle Léocadie y parut aussi sensible qu'elle le devoit. Toutes leurs mesures étant prises pour le lendemain, chacun se retira, & la nuit destinée au repos ne le procura pas à tous également. Léocadie la passa à s'entretenir de Rodolphe avec Lucie, & à se préparer à soutenir sa vue avec fermeté; pour lui il ne s'occupa que de sa douleur & de son amour, sans pouvoir un moment fermer la paupiere. Stéphanie & Dom Fernand furent les seuls tranquilles: le retour d'un fils si cher, & la certitude de le savoir amoureux de celle qu'ils lui destinoient, ayant entiérement banni leurs inquiétudes.

Le jour parut, & les mouvemens différens recommencerent. La Comtesse passa

une partie de la matinée à faire parer Léocadie de ce qu'elle avoit de plus superbe en diamans, qu'elle fit semer avec art dans ses cheveux & sur ses habits; ce qui relevoit de telle sorte sa beauté naturelle, qu'on ne pouvoit qu'à peine en soutenir l'éclat. Stéphanie lui mit au col un riche carcan de perles & de rubis, au milieu duquel elle attacha la croix de l'ordre de Calatrava, qui, par la longueur du cordon, venoit tomber sur son estomac; mais comme cet ornement extraordinaire ne devoit paroître que lorsqu'elle le jugeroit à propos, on le cacha par une riche mantille qui couvroit une partie de sa gorge.

Le jeune Dom Carlos fut aussi vêtu superbement, & rien ne fut oublié pour porter des coups certains au cœur de Rodolphe, qui, bien éloigné de s'imaginer ce qui se tramoit, étoit dans l'apartement du Comte, qui, pour l'amuser, l'entretenoit de mille aventures différentes, en le questionnant sur tout ce qu'il avoit vu dans ses voyages; & lorsqu'il jugea qu'on pouvoit entrer chez Stéphanie, ils y passerent; elle étoit seule avec ses femmes: la conversation fut à peine commencée, qu'une Dame de sa suite vint lui parler tout bas.

Et Stéphanie lui répondant à haute voix: Faites entrer, dit-elle, & qu'on ne tarde pas. Seigneur, continua-t-elle en s'adressant au Comte, c'est l'admirable Léocadie qui vient dîner avec nous; & s'étant levée après ces paroles pour aller au-devant d'elle, les portes s'ouvrirent, Léocadie parut bien

plus parée de ses propres attraits que des diamans dont elle étoit couverte, tenant son fils par la main. Que je suis charmée, lui dit la Comtesse en l'embrassant, de partager avec vous aujourd'hui la joie que me donne le retour de mon fils! Voilà, Madame, ajouta-t-elle en le lui présentant, ce Rodolphe dont je vous ai parlé tant de fois.

Léocadie le salua sans rien répondre ; & s'étant mis auprès de Stéphanie, elle s'entretint avec elle à demi-bas. Pour Rodolphe, tous ses sens demeurerent suspendus à ce charmant aspect, & ne pouvant croire qu'il y eût un objet plus parfait dans le monde, il la regardoit avec tant d'attention, qu'il ne voyoit rien de ce qui se passoit autour de lui.

Mais Dom Fernand le tirant de son extase, le fit apercevoir que le jeune Carlos lui tendoit les bras. Cette action, qui n'avoit point été préméditée, pensa déconcerter ce que l'on avoit projetté ; mais chacun s'étant contraint du mieux qu'il fut possible, on ne s'attacha qu'à examiner Rodolphe, qui, s'étant d'abord baissé pour embrasser Carlos, n'eut pas plutôt jetté les yeux sur lui, qu'il ne fut plus en son pouvoir de les en retirer ; sa beauté, sa grace, & les tendres caresses qu'il lui faisoit, émurent ses entrailles, & sans qu'il en pût démêler la cause, ses larmes coulerent malgré lui ; la ressemblance qu'il trouvoit de ses traits avec les siens, l'étonnoit ; & ne pouvant plus rester dans l'inquiete agitation que cela lui causoit :

Madame, dit-il à Stéphanie, cet aimable enfant a-t-il quelque proximité de sang avec nous ? Un air de famille me frape, & mon cœur semble me dire qu'il m'est quelque chose. Je ne sais, répondit vivement Dom Carlos, mais je voudrois bien que vous fussiez le pere que Madame m'a promis.

Ces paroles troublerent si fort Léocadie, que son visage fut à l'instant baigné de pleurs. Seigneur, dit-elle à Rodolphe en s'efforçant de parler, mon fils ne connoît point l'auteur de sa naissance, il faut lui pardonner des souhaits indiscrets. Les accens de cette voix étoient trop présens à Rodolphe pour ne pas les reconnoître, & si le peu qu'il avoit vu Léocadie & sept ans d'absence l'empêcherent de se rapeller ses traits, il n'en fut pas de même des sons qui vinrent fraper ses oreilles ; son trouble en augmenta, & sans quitter Carlos qu'il tenoit dans ses bras : Quoi ! lui dit-il, Madame, c'est votre fils, & son pere ne lui est point connu ! Quel malheur l'a donc pu séparer d'une épouse & d'un fils si remplis de charmes ? Ce sont des aventures trop tristes, lui répondit-elle en dégageant nonchalamment la croix que cachoit sa mantille, pour nous en entretenir dans un jour de joie ; & je vous prie d'excuser si les larmes qu'un cruel souvenir m'a fait répandre ont troublé des momens si doux. Rodolphe plus assuré que jamais qu'il ne se trompoit point au son de cette voix, & se sentant animé par des mouvemens extraordinaires, l'exa-

mina alors avec plus de ſoin qu'auparavant, & ſes regards étant tombés ſur la croix, il les y attacha avec un étonnement ſi prodigieux, qu'il ne fut pas le maître de le diſſimuler: Que vois-je, s'écria-t-il, qu'entends-je ? Puis tout-à-coup levant les yeux ſur ceux qui étoient autour de lui, voyant le Comte & la Comteſſe qui fondoient en larmes, & la belle Léocadie la tête penchée ſur Stéphanie. Juſte ciel, ajouta-t-il, ce que je penſe ſeroit-il poſſible ! Ah ! continua-t-il en ſe jettant à ſes genoux avec transports, terminez mes incertitudes, pardonnez mes deſirs curieux ; me trompé-je ? & ſerois-je aſſez fortuné ?... Il ne put en dire davantage, ſes ſanglots lui couperent la parole, & Dom Fernand ne pouvant ſoutenir un ſpectacle ſi touchant : Téméraire Rodolphe, lui dit-il, d'un ton où la tendreſſe l'emportoit ſur le courroux, voilà l'affront que tu dois laver ; & voilà l'honneur que tu dois réparer ; meurs ou reconnois ton épouſe & ton fils. Ces mots diſſiperent à l'inſtant l'obſcurité qu'il trouvoit dans ſes propres idées, & ſe livrant à l'excès de ſa joie : quoi ! c'eſt vous, dit-il à Léocadie en lui baiſant les mains avec ardeur ; c'eſt vous, divin objet du plus violent amour, à qui je dois & mon ſang & ma vie, & cet aimable enfant eſt donc le fils du criminel Rodolphe ?

Alors reprenant Carlos entre ſes bras, & le mettant dans ceux de Léocadie, il les embraſſoit l'un & l'autre avec des témoignages d'amour ſi véhémens, qu'on eût dit

qu'il en voudroit expirer. Oui, mon fils, lui dit Stéphanie, & le ciel qui savoit qu'il vous puniroit assez par vos remords, a voulu faire naître de votre crime même le prix de votre repentir.

Pendant tout ce discours Léocadie étoit dans un état difficile à pouvoir exprimer; & n'ayant pas la force de prononcer un mot, ses yeux seuls faisoient connoître tout ce qu'elle avoit dans l'ame. Rodolphe lui avoit d'abord paru trop aimable pour ne pas suivre avec plaisir le penchant qui l'entraînoit vers lui; mais lorsqu'elle s'aperçut des tendres mouvemens que la vue de Dom Carlos lui avoit inspirés, & du trouble où sa voix l'avoit mis, la joie, l'amour & l'espérance lui avoient causé un saisissement dont elle avoit peine à revenir.

Rodolphe, qui jugeoit de la situation de son ame par la sienne, la conjuroit de ne se pas refuser à ses caresses: Ma chere Léocadie, lui dit-il, ce n'est plus un lâche ravisseur qui s'offre à vos regards, c'est un amant respectueux & soumis, c'est un époux qui par l'ardeur d'un feu légitime veut étouffer celui qui vous a offensée; ce n'est plus dans l'horreur des ténebres que, pour cacher sa honte, il vous parle d'amour, c'est à la face du ciel, en présence des auteurs de sa vie, qu'il vous le jure inviolable, qu'il vous donne sa foi, & demande la vôtre.

De si tendres protestations ayant donné le tems à Léocadie de se remettre; & c'est, lui répondit-elle en lui tendant la main, à la vue de ceux que vous dites, & du con-

sentement de celui de qui je tiens le jour ; que je reçois avec un plaisir extrême la foi que vous me donnez, & que je vous engage la mienne.

Ces paroles mirent le comble à la satisfaction de Rodolphe : il la fit voir par toutes les actions d'un homme pénétré d'amour & de reconnoissance ; & le Comte de Ribéiros ayant fait apeller Dom Louis, qu'il n'avoit point voulu commettre en le rendant témoin de ce qui pouvoit se passer, on vit entrer ce vénérable vieillard que Rodolphe reconnut d'abord, ayant eu tout le tems de le considérer le jour de l'enlevement, étant un de ceux qui lui tenoient le sabre levé sur la tête au moment qu'on lui arrachoit sa fille, pour la lui livrer. Ah ! Seigneur, lui dit-il en s'avançant à lui les bras ouverts, que votre vue me rend coupable, & que je me reconnois indigne des faveurs que le ciel me fait en ce jour ! mais, continua-t-il, si ce n'est pas assez pour expier mon crime d'avoir donné à l'incomparable Léocadie mon cœur avec ma foi, prenez ma vie, Seigneur, mais rendez-moi votre estime. A Dieu ne plaise, lui répondit Dom Louis en l'embrassant, que je trempe mes mains dans un sang qui m'est devenu si cher ! Ne parlons plus de vengeance & de crime. Dom Fernand ayant pris Léocadie pour sa fille, je ne vous regarde plus qu'avec des yeux de pere.

Ce fut à cet instant que le palais du Comte retentit de mille cris de joie, & que ces cinq personnes se livrerent entiérement à la leur.

Rodolphe, dont les caresses voloient de sa femme à son fils, & de son fils à sa femme, se donnoit à peine le tems de s'instruire de quelle façon Léocadie étoit venue chez Dom Fernand : tous les incidens par lesquels on prétendoit lui prouver cette aventure ne lui paroissoient rien en comparaison des vives émotions de la force du sang, dont le pouvoir s'étoit si bien fait sentir dans son ame ; enfin l'excès de sa passion lui donnant une tendre impatience sur l'accomplissement de son bonheur, il pria Dom Louis & son pere de ne le point retarder, & dès la même nuit Léocadie & lui furent unis pour jamais, & pour leur constante fidélité, ils rendirent célebres & mémorables les effets de l'amour & du sang.

Voilà, dit alors Uranie, l'histoire du monde la plus singuliere & la plus touchante ; & je ne crois pas que nous puissions mieux prouver à la belle Arélise le plaisir qu'elle nous a fait par les pleurs qu'elle nous a vu répandre. Je vous avoue, ajouta Thélamont, qu'il m'a été impossible de retenir les miens, & que la façon dont elle l'a contée m'a paru toute nouvelle ; sur-tout, interrompit Orophane en souriant, celle dont elle s'est servie pour nous faire entendre le crime de Rodolphe sans sortir des bornes de la pudeur ; enfin, dit Florinde, pour empêcher Orophane de poursuivre, elle a su nous toucher & nous intéresser sans nous blesser, & je trouve que Camille avoit raison de souhaiter qu'Arélise parlât long-tems, puisqu'on ne peut mieux s'en acquitter.

Toute la compagnie en dit autant, & cette belle fille se vit obligée, malgré elle, à souffrir les louanges que méritoient son esprit & la grace qu'elle répandoit sur tout ce qu'elle disoit; & voulant faire rouler la conversation sur une autre matiere: mais ne songez-vous pas, dit-elle d'un air enjoué, qu'Alcipe & Lisimond ne sont point venus ici pour entendre mon éloge, & qu'Uranie & Thélamont doivent être les seuls objets de leur attention.

Nous voulons être ceux de leur estime & de leur amitié, répondit Uranie, & nous ne pouvons mieux nous les attirer qu'en vous rendant la justice qui vous est due; cependant, puisque votre modestie veut que nous passions sous silence ce que nous aurions à dire, il faut vous satisfaire.

Il me semble, dit Célimene, que nous pourrions partager la compagnie, & que pour laisser à Florinde un moment de tranquillité, une partie de ce que nous sommes devroit jouir du reste de cette belle journée en s'en allant promener, & l'autre demeurer ici. Je vois bien, reprit Florinde, que vous ne vous lassez point de montrer la maison d'Uranie à vos amis, & que vous voulez qu'Alcipe & Lisimond aient cette satisfaction; loin de m'y oposer, je vous y invite, à condition que dans cette petite absence de ceux qui me vont quitter, on ne tiendra aucune conversation réglée, & que l'on réservera pour le retour tout ce que l'on aura à dire. Je vous le promets, dit Uranie en se levant pour accompagner Célimene,

& que nous reviendrons vous joindre avec toutes nos pensées. A ces mots Thélamont, suivi d'Orophane, d'Orsame & d'Alphonse avec Uranie, Félicie, Camille & Célimene, conduisirent Alcipe & Lisimond dans les jardins; Arélise, Silviane, Julie, Hortence, Erasme & Mélente resterent avec Florinde, quoique cette aimable femme les voulût engager à profiter de la promenade.

Les amans de Silviane & d'Arélise furent charmés de la retraite d'Uranie, ils en visiterent toutes les beautés, & lorsqu'ils eurent assez admiré les dehors, & qu'ils furent entrés dans la bibliotheque, Alcipe ne put s'empêcher de se récrier sur les agrémens de ce beau sallon, & sur le choix des livres qui en faisoient l'ornement, & pria Uranie & Thélamont avec instance de lui permettre d'y venir souvent avec eux & la belle Arélise, pour s'instruire de ce qu'ils ignoroient, & se remémorer ce qu'ils pouvoient savoir.

Cette modeste demande ne resta pas sans réponse, & les maîtres de ce charmant séjour savoient rendre trop de justice au mérite, pour ne pas témoigner à Alcipe tout le plaisir que leur faisoit une telle priere; mais ne voulant pas les priver plus longtems de celui de voir Arélise & Silviane, ils les ramenerent à l'apartement de Florinde, où l'on commençoit déja à trouver qu'ils abusoient de la permission qu'on leur avoit donnée. Chacun ayant repris sa place: Tout ce que nous venons de voir, dit Lisimond, nous enchante; & s'il étoit permis de souhaiter des choses extraordinaires, puisqu'il

est de toute nécessité que l'homme finisse je voudrois du moins que ce beau lieu durât jusqu'à la fin des siecles, pour servir d'éternel monument à la gloire d'Uranie & de Thélamont.

Rien n'est plus obligeant que ce que vous dites, répondit-il; mais nous ne devons pas nous flatter d'avoir un sort différent des autres, ni que cette maison soit plus respectable au tems, que tant de superbes villes qui ont donné des loix aux plus belles parties de la terre, & dont il ne reste pas les moindres vestiges.

Voilà ce qui me désole, dit Julie, par le plaisir que je me ferois en voyant réellement ce qui fut autrefois; & ce que l'on ne peut plus connoître que dans l'histoire.

Vous auriez donc été bien charmée, répondit Thélamont, si vous aviez été présente à la découverte que l'on fit il y a plusieurs années dans la terre d'un Gentilhomme du Cotentin près de Valognes, & qui donna lieu à nos savans de faire de beaux raisonnemens, sans pourtant avoir parfaitement éclairci la chose: Voici le fait.

Le Cotentin est un langue de terre que la nature a poussée très-avant dans la mer, qui fait partie de la province de Normandie; dans ce pays il y a plusieurs villes, bourgs & villages bien peuplés; & la terre cultivée avec soin produit abondamment toutes les choses qui sont nécessaires à la subsistance de ces nombreux habitans. Un Gentilhomme de Valognes faisant bâtir un château près de cette ville, les ouvriers,

creuſant les fondemens, découvrirent aſſez avant dans la terre un bâtiment ſolide & régulier ; le Gentilhomme en ayant été inſtruit, donna ſes ordres pour qu'on prît garde de ne point endommager ce bâtiment, & fit pourſuivre le travail ; & à force de monde, on découvrit un théatre grand & ſpacieux, qui pouvoit contenir quinze à ſeize mille perſonnes aſſiſes commodément. La ſurpriſe fut extrême : le Gouverneur & l'Intendant de la Province ſe tranſporterent ſur les lieux : & la Cour, informée de cette merveille, ordonna qu'il y eût des troupes & des payſans commandés pour pouſſer les travaux ; ils découvrirent encore des bains publics, grands & ſuperbes, un fort ou eſpece de citadelle dont les murailles avoient dans des endroits douze pieds de haut, & dans d'autres dix-huit ou vingt ; épaiſſes de ſix pieds, ayant ſeize toiſes d'enceinte.

Pluſieurs portiques demi-ruinés, & enfin des marques certaines d'une grande & belle ville. Des reſtes ſi conſidérables firent juger que ce devoit avoir été l'ancienne ville d'Alone dont parle Céſar dans ſes commentaires, capitale des peuples qu'il apelle Venelli ou Unelli ; le nom de Valognes étant formé de celui de Valone, dont il aproche effectivement ; cependant on n'a point trouvé d'autres traces de la ruine de cette grande ville, ni pu découvrir par quel accident, ni en quel tems elle a été englôutie ſi avant dans la terre, & ſes plus ſolides édifices conſervés, ſur leſquels il y avoit pluſieurs caracteres de la langue celtique, que le tems

avoit en partie effacés ; tels sont l'ancienne Persépolis, Babylone, Troye, Sparte, Athenes & la fameuse Carthage dont on ne connoît plus la situation que par conjecture, & tant d'autres qui ont été détruites par les guerres ou les tremblemens de terre, comme l'a peut-être été celle de Valone.

Cette découverte, dit Orsame, est tout-à-fait curieuse, & méritoit bien d'occuper les spéculatifs ; mais je trouve qu'il auroit été injuste que ce qui n'est formé que de la main des hommes, eût une éternelle durée, puisque ces mêmes hommes ne l'ont pas. Ils l'ont dans la mémoire des autres, répondit Julie, & l'on peut dire qu'ils ne meurent jamais, puisque le souvenir que l'on en conserve les fait revivre à chaque instant.

Ce que dit Julie, reprit Uranie, est sans contredit, & c'est à mon gré une grande consolation à ceux qui par leurs vertus ou leurs belles actions méritent de n'être jamais oubliés, que d'être assurés que l'histoire les perpétuera à leurs descendans. Nous l'avons bien prouvé par nos citations, interrompit Orophane, & je lisois hier un trait que nous pouvons joindre à tout ce que nous avons raporté de plus beau. M. de Villeroi, Ministre & Secrétaire d'Etat, qui mourut à Rouen âgé de 77 ans, le 12 de décembre 1627, fut aimé & chéri de quatre de nos Rois qu'il servit l'espace de 53 ans, en maniant les plus grandes affaires avec une habileté qui lui attira ces paroles mémorables de la bouche d'Henri le Grand : Les affaires

du Royaume ſont celles de M. de Villeroi, il eſt infatigable, il travaille toujours, & ne ſe laſſe jamais de bien faire. Cet illuſtre Miniſtre étant tombé malade, Henri le Grand, qui craignoit de le perdre par l'extrême amitié qu'il avoit pour lui, dit encore : Je ne ſais laquelle des deux vies eſt plus néceſſaire au bien de mon Etat ; la mienne ou celle de M. de Villeroi ; & lorſqu'il mourut, chacun diſoit hautement : La perte que nous faiſons eſt irréparable, parce que nous ne trouvons point écrit dans nos livres tout ce qu'il ſavoit.

Voilà, continua Orophane, des éloges qui rendent également immortels le Miniſtre qui les a mérités, & le grand Monarque qui les a faits, & ce ſont des choſes que l'hiſtoire ne peut trop répéter.

Il faut convenir auſſi, dit alors Célimene, que la louange eſt une juſtice qui eſt due aux grands hommes, & qu'un Prince ne peut mieux faire éclater la ſienne qu'en donnant des éloges au mérite de ceux qui le ſervent, non-ſeulement par le zele, mais encore par l'effet d'une véritable tendreſſe ; & dans ce que vous raportâtes hier de Zopirus & du Roi de Perſe, rien ne m'a touchée plus ſenſiblement que le parfait attachement de ce généreux Perſan pour ſon maître.

Il eſt vrai, répondit Thélamont, que lorſque l'amitié ſe joint au devoir, un ſujet eſt capable de tout entreprendre pour ſon Souverain ; ſes ſentimens ſont de tous les tems, & dans le cœur de toutes les nations :

en voici un exemple, qui dans son genre ne me paroît pas moins loüable que celui de Zopirus.

L'Empereur de la Chine nommé Kamhi, qui régne encore aujourd'hui, ayant entendu dire que le vin pris en outrance ôtoit l'usage de la raison, & que cependant il y avoit des personnes qui en faisoient excès sans la perdre, voulut connoître par lui-même les effets de cette liqueur, & prit pour compagnon de débauche un Mandarin qui par son mérite & son zele s'étoit acquis son amitié. Il fit donc aporter des vins d'Europe, & lui commanda d'en boire avec lui : le Mandarin, qui ignoroit quel effet le vin produiroit sur l'Empereur, & qui craignoit que cela ne fit commettre quelqu'action messéante, lui représenta avec respect le risque qu'il y avoit à faire cette épreuve pour sa gloire & pour sa santé : mais l'Empereur demeurant ferme dans son projet, il fallut obéir. Ils burent. Le favori conserva tout son sens froid ; mais le Prince s'enivra de telle sorte, qu'il en fut plongé dans un sommeil si profond, que rien au monde n'auroit pu l'en tirer.

Alors le Mandarin, faisant réflexion que l'Empereur, qui avoit pris un plaisir extrême à boire, sachant que le vin ne produisoit en lui qu'un si foible effet, ne manqueroit pas de s'y livrer souvent, & que cela donneroit occasion à de fréquentes & dangereuses débauches, prit une résolution des plus hardies pour prévenir ce que son amour pour son maître lui faisoit envisager comme un

grand malheur. Il fut à la chambre des eunuques, & leur ayant apris que l'Empereur étoit ivre, il leur étala toutes les conséquences de l'habitude qu'il pourroit prendre à faire de tels excès, en leur racontant avec feu ce que dans cet état plusieurs Monarques avoient fait d'injuste & de violent, entr'autres ce grand conquérant, ce fameux Alexandre dont leurs annales faisoient mention, qui dans le vin avoit commis les actions les plus barbares, condamné à mort des innocens, & tué ses meilleurs amis de sa propre main, & leur peignit ces désordres avec des couleurs si vives, qu'ils en frémirent. Lorsqu'il les eut mis au point qu'il le souhaitoit: Jugez, continua-t-il, ce que nous avons tous à craindre de notre Empereur, dont l'humeur est naturellement violente, & qui, étant excitée par celle du vin, le portera sans nul doute à faire périr ses plus chers favoris; ainsi, pour prévenir de si terribles accidens, chargez-moi de chaînes, & me mettez dans un cachot comme si vous en aviez reçu le commandement de Sa Majesté, & laissez-moi conduire le reste.

Ces eunuques véritablement alarmés du tableau que le Mandarin leur avoit peint de ce qu'on devoit apréhender de l'ivresse de Kamhi, suivirent de point en point ce qu'il leur dit, & le firent lier, charger de fers & conduire dans la prison du palais; cependant l'Empereur s'éveilla, & se voyant seul, il apella le chef des eunuques, & lui demanda où étoit le Mandarin: l'eunuque faisant voir alors une extrême tristesse sur

son visage, lui répondit qu'il étoit toujours dans la prison où Sa Majesté l'avoit fait mettre, où l'on devoit le faire mourir.

L'Empereur extrêmement surpris de ce discours, rêva quelques momens comme pour rapeller sa mémoire ; mais ne se souvenant de rien qui eût raport à un tel commandement, il ordonna qu'on lui amenât le Mandarin : il vint, & se prosterna à ses pieds comme un criminel qui n'attend que l'arrêt de sa mort. Qui t'a mis en cet état, lui dit l'Empereur, & pourquoi t-a-ton chargé de chaînes ?

Je l'ignore, lui répondit-il, je sais seulement que mon Empereur l'a commandé, & que j'attendois la mort, lorsqu'on m'est venu tirer de ma prison. L'Empereur parut encore plus étonné qu'auparavant, & ayant encore rêvé long-tems, il ne douta point que les fumées du vin ne lui eussent ôté le souvenir d'une violence dont il ne se sentoit pas capable de sens rassis contre un homme qui lui étoit cher. Il le fit délier aussi-tôt, & l'ayant renvoyé chez lui, il resta si confus de cette aventure, qu'il résolut d'être en garde toute sa vie contre une liqueur si dangereuse ; & depuis ce jour, il en a évité les excès avec un soin extrême.

Et c'est au zele du Mandarin que cette modération est due, qui, au péril même de sa vie, si son stratagême avoit été découvert, a défait son Empereur d'une passion qui pouvoit le conduire dans les plus grands vices, & jetter l'Etat dans de funestes désordres. Le secret s'est gardé avec fidélité

dans le palais de l'Empereur ; l'intérêt particulier de ceux qui y étoient entrés les obligeant au ſilence ; mais les Grands de l'Etat ne l'ont pas ignoré, & le Mandarin n'en a pas moins riſqué ; & je crois que cette action peut ſe mettre en parallele avec celle de Zopirus par raport au danger qu'ils ont couru l'un & l'autre, & par le même zele qui les animoit, quoique dans des ſituations différentes. Ce trait me plaît infiniment, dit Camille, il ne dément point l'opinion que j'ai de l'eſprit des Chinois, & cette nation a une certaine fineſſe dans ce qu'elle penſe, & dans ce qu'elle entreprend, qui la rend recommandable. Je ſuis perſuadée, interrompit Félicie, que les Chinois méritent cette prévention ; mais il faut avouer que l'éloignement des lieux ou des tems eſt ſouvent favorable aux hommes, ne pouvant les connoître que ſur les récits qu'on en a faits, ce qui nous donne d'eux des idées que nous perdrions peut-être ſi nous les voyions nous-mêmes. Telles ſont les opinions que nous avons des grands hommes de l'antiquité. La créance qu'il faut de néceſſité donner à l'hiſtoire s'imprime ſi puiſſamment dans nos cœurs, que ſi quelqu'un s'aviſoit de vouloir abaiſſer l'éclat de la grandeur romaine, ou de s'inſcrire en faux contre les héros de la Grece, nous les traiterions de la même maniere que s'il attaquoit notre propre gloire.

Cela eſt ſi vrai, ajouta Hortence, qu'on ne peut même ſouffrir dans les ſpectacles qu'un auteur donne un caractere ordinaire

ou ſimple, à ceux dont nous nous ſommes faits la plus haute idée; & quelque choſe que le poëme puiſſe avoir de bon d'ailleurs, il paſſe pour médiocre s'il ne fait agir ou parler Alexandre, Céſar, Auguſte, ou de pareils grands hommes, ſelon l'opinion que nous en avons.

Je trouve cela très-juſte, dit Silviane en riant; & je ſaurois très-mauvais gré à un peintre, qui me repréſenteroit les plus ſuperbes villes de l'antiquité, comme des villages, ou qui voudroit diminuer la moindre choſe à cette fameuſe Carthage dont nous parlions tantôt, & dont je me ſuis fait une ſi noble idée.

La compagnie rit beaucoup de la maniere dont Silviane tint ce diſcours, & Thélamont prenant la parole: Si le peintre, dit-il, vouloit nous en tracer ſeulement les commencemens, il ne ſeroit pas fort coupable de ne la pas repréſenter auſſi ſuperbe qu'elle devint dans la ſuite. Cette ville fut fondée par Didon: ſon premier nom étoit Birſa; & depuis étant augmentée en richeſſes & en puiſſance, elle fut apellée Carthage. Denis d'Halicarnaſſe a remarqué qu'elle fut fondée trente-huit ans avant la premiere Olympiade, ſoixante-dix ans avant la fondation de Rome, & trois cent ſoixante-dix ans après la ruïne de Troye, quelques années avant la premiere Olympiade.

Il faut, interrompit Camille, que je faſſe toujours voir mon ignorance; mais puiſqu'il s'agit d'aprendre, je n'en rougirai pas, & je demande avec hardieſſe quelle eſt l'ori-

gine des Olympiades, & quel nombre d'années elles signifioient.

Il n'est rien de plus aisé que de vous satisfaire là-dessus, ma chere Camille, répondit Alphonse. Olympia étoit une ville du Péloponnese, dans laquelle on célébroit tous les cinq ans des jeux ou des combats, où les Grecs se rendoient en foule pour en remporter le prix; ces jeux furent nommés Olympiques, par raport au nom de la ville Olympia; & sous le regne de Joathas, fils d'Ozias, Roi de Judée, Yphite, souverain Magistrat de la ville d'Elée, institua la premiere Olympiade, comme étant une époque certaine pour la suputation des tems, puisqu'étant sûr que les jeux olympiques s'ouvroient de cinq en cinq ans, l'Olympiade, tirée du nom de ces jeux, formoit un calcul auquel on ne pouvoit se tromper: une Olympiade faisoit cinq ans, deux en faisoient dix, ainsi du reste; ce même Yphite fit un décret, par lequel il étoit ordonné aux Grecs de compter leurs tems & leurs années par Olympiades, du jour de leur institution. Ce fut alors que les Grecs donnerent une face nouvelle à tout ce qui regardoit leurs affaires politiques, & qu'ils commencerent d'écrire leur histoire; car tout ce qui est raporté avant la premiere Olympiade n'est que des fables & qu'obscurité.

Les Romains, ajouta Thélamont, qui ont été les imitateurs des Grecs dans ce qu'ils ont eu d'excellent ou de particulier dans leurs loix & leurs coutumes, instituerent

les lustres qui étoient la même chose que les Olympiades en la cinquieme Olympiade, cent trente ans après la mort de Licurgue le législateur. Théopompe, Roi de Lacédémone, créa & érigea en titre d'offices les cinq Ephores, à qui il fit part d'une partie de la souveraine puissance. A leur imitation, les Romains créerent leurs Tribuns, auxquels ils donnerent une pareille autorité.

Je ne puis, dit Célimène, revenir de l'étonnement que me cause la ruine de cette fameuse République si bien établie, si sagement gouvernée, & remplie de tant de grands hommes.

Il est vrai, reprit Thélamont, qu'il n'est rien de plus surprenant que les événemens qui ont produit cette destruction; cependant lorsqu'on en voudra faire l'examen, on verra qu'il étoit impossible qu'elle pût se maintenir, l'ambition, l'envie & la jalousie s'étant emparés du cœur de ceux-mêmes qui en devoient être les soutiens. Mithridate, Roi de Pont, ayant gagné plusieurs batailles sur Ariobarzane, Roi de Capadoce, & Nicomede, Roi de Bithinie, tous deux amis & alliés dn peuple romain, & les ayant chassés de leurs Etats, les Romains lui déclarerent la guerre, & en donnerent la conduite à Lucius Sylla.

Caïus Marius, ce grand chef qui avoit été déja six fois Consul, & si souvent triomphé, jaloux de la préférence que le peuple & le Sénat donnerent à Sylla, qui avoit été son Lieutenant, forme une puissante brigue par l'entremise de Sulpitius, Tribun du peu-

ple. Sylla, qui voit qu'on le veut priver d'un si beau champ d'honneur, assemble ses amis pour oposer à ceux de Marius; le nombre en est si considérable, que le parti de Marius s'en voit accablé, & lui contraint de sortir de Rome, pour se réfugier en Afrique.

Sylla s'embarque, passe en Asie avec une armée formidable, combat heureusement Mithridate, & soumet aux Romains la Capadoce & la Bithinie. Tandis qu'il se couvre de gloire, le Consul Lucius Cinna, ami de Marius, le rapelle, il revient, & entre dans Rome à la tête d'une armée; il fait trancher la tête à Eneus Octavius, Marc-Antoine l'Orateur, & à un grand nombre d'autres amis de Sylla, & pour la septieme fois s'empare du Consulat: tout fléchit sous sa puissance; Sylla cependant informé de cette subite révolution, part d'Asie, arrive en Italie avec son armée victorieuse, défait en bataille rangée les troupes de Marius, & rentre dans Rome, qu'il remplit de meurtres & de carnage. Cette superbe ville ne fut pas la seule qui ressentit les effets de sa vengeance, toute l'Italie en eut de funestes preuves.

Après ses premieres fureurs, il examina à fond la conspiration de Marius; & tous ceux qui furent convaincus ou soupçonnés d'être de son parti, subirent la mort ou l'exil. Ce fut Sylla, qui le premier procéda par la voie de proscription & de bannissement contre les Romains; le nombre des citoyens qu'il fit proscrire fut infini; car,

outre plus de deux mille Sénateurs ou Chevaliers Romains qu'il extermina, ou qu'il envoya en exil, Marius périt lui-même misérablement.

Enfin, Sylla se fait nommer Dictateur, quoique cette dignité eût été suprimée l'espace de cent ans, & paroît en public avec vingt-quatre Massiers qui marchoient devant lui. Alors tout trembla sous sa puissance, rien ne s'oposa plus à ses volontés, & croyant avoir remis le calme, il fit de belles loix pour le maintien de la République. Il donna le surnom de Grand à Cenius Pompée, fils de Strabon, en récompense de ce que ceux de sa maison avoient fait & souffert pour ses intérêts. La plus grande partie des familles patriciennes qui étoient de sa faction furent récompensées par les emplois & les postes les plus considérables de la République, où la plupart se comportérent en vrais tyrans, s'apropriant les dépouilles des Provinces qu'ils pilloient impunément, sans que le Dictateur y aportât aucun remede, ayant ses raisons pour captiver la bienveillance de leurs familles; mais bien loin que tant de richesses satisfissent leur ambition, elles ne firent que l'augmenter; le plaisir de commander sans rendre compte que par maniere d'acquit, leur fit former mille injustes projets aux dépens de la République. Sylla n'ignoroit pas ces désordres, il en tiroit même de tristes conséquences sur le péril que l'Etat couroit, il en parloit souvent en public & en particulier; mais n'osant employer la violence pour

châtier

châtier de tels excès ; il aima mieux se démettre de la dictature & passer le reste de ses jours en personne privée.

Le peuple ; qui ne voit jamais les choses que superficiellement, regarda l'action de Sylla, en se démettant de la souveraine magistrature, comme un acte de modération & de vertu, qui n'étoit dans le fond qu'un effet de sa crainte, jugeant bien que s'il punissoit les désordres que ses créatures commettoient chaque jour, il s'en feroit autant d'ennemis qui le forceroient à quitter honteusement une autorité qu'il ne devoit qu'à leurs services ; ainsi cet homme de sang, qui en avoit sacrifié tant d'autres pour maintenir sa puissance, & dont la vie avoit été troublée par tant d'ennemis, mourut au milieu de sa patrie ; regretté du peuple romain, qui fit à sa pompe funebre tous les honneurs qu'il put imaginer : tous voulurent y contribuer, & le nombre de ceux qui y assisterent est à peine croyable.

Les restes de ceux de la faction de Marius, qui étoient échapés à la cruauté de Sylla ; & retirés en Espagne dans l'armée de Sertorius, y continuerent la guerre civile jusqu'à la mort de ce Général, qui fut tué par les siens, par la conjuration de Perpenna ; mais quelque tems après ce traître ayant péri lui-même, toutes les Espagnes se soumirent au peuple romain. Les troubles de la République ne finirent pas pour cela, & bientôt après les plus grandes familles furent occupées de la guerre servile du gladiateur Spartacus, qui donna tant d'affaires à la Répu-

blique, & qui fut enfin détruit avec son armée, par le courage de Marcus Crassus.

Publius Servilius fit la guerre contre les Pirates de Scilicie, prit la forteresse d'Isaurie, qui étoit leur principale retraite, subjugua la Scilicie & l'Isaurie, & les obligea de demander la paix, qui leur fut accordée; mais s'étant de nouveau révoltés, le grand Pompée y fut envoyé avec une puissante armée navale; il les attaqua si vigoureusement, qu'en quarante jours il les détruisit tous.

De plus légitimes ennemis vinrent encore troubler & attaquer les Romains. Mithridate s'étant relevé des pertes que Sylla lui avoit fait souffrir, entra dans la Bithinie & la Capadoce, à la tête d'une puissante armée; Lucius Lucullus y fut envoyé; il lui donna plusieurs batailles, où ce Monarque ayant toujours été battu, il se vit forcé de se sauver dans les montagnes de Pont: tout son pays fut mis au pillage, & les Romains en raporterent des richesses immenses. Quintus Metellus ayant attaqué l'isle de Crete, après plusieurs combats, s'en rendit enfin le maître; toutes les villes de Crete furent pillées & saccagées, & le pays érigé en province sous le nom de Crétique. Pour la troisieme fois, Mithridate entra encore dans les provinces du peuple romain, avec de plus grandes forces qu'auparavant; le grand Pompée marche contre lui à la tête d'une armée formidable, & remporte sur lui victoires sur victoires, s'empare de la Syrie & de la Phénicie, érige le Royaume de Pont en province, & de-là passe en Judée, où

ayant été offensé par Ariſtobule, Roi des Juifs, il attaque & prend Jéruſalem de force, en fait abattre les murailles ; & s'étant fait ouvrir les endroits les plus ſecrets du temple, il y entre ſuivi de très-peu de perſonnes, & s'y fait expliquer la croyance des Juifs ; mais joignant la piété à ſa victoire, il ne veut pas toucher aux vaſes ſacrés, ni à rien de ce qui apartient au temple, ſe contentant de rendre la Judée tributaire, & de faire conduire Ariſtobule à Rome, pour ſervir à ſon triomphe.

Les dépouilles de tant de grandes provinces, qui conſiſtoient en des richeſſes immenſes, furent portées à Rome : alors elle prit une face nouvelle ; déja accoutumée aux projets ambitieux, aux diſſentions & aux brigues, l'abondance de tant de biens ne fit que les cimenter, en y joignant le luxe de l'Aſie, la débauche le ſuivit de près, & cette Rome ſi ſage, ſi modeſte & ſi vertueuſe, devint la proie de toutes les paſſions, les Grands dévorant d'avance les tréſors des pays qu'ils avoient encore à conquérir ; l'envie & la jalouſie des uns contre les autres forment la conſpiration de Lucius Catilina, Sénateur, qui, ayant eu l'art d'engager dans ſon parti le Préteur Lentulus Céthégus, avec d'autres Sénateurs & les principaux de la nobleſſe, alloit perdre la République d'autant plus facilement, que la trame s'en ourdiſſoit dès long-tems dans ſes propres entrailles ; mais la pénétration & la vigilance de Marc-Tulle Cicéron la découvrit ; il fit arrêter le Préteur Lentulus Céthégus,

& les autres principaux chefs de la conſpiration, qui en déclarerent le fond & le nom de tous les conjurés. Cicéron, par leur ſuplice, leur fit porter la peine de leur crime; mais voyant que le nombre des complices embraſſoit les plus grandes familles de Rome, il ne jugea pas à propos de pouſſer l'affaire plus loin; & l'ayant étouffée dans le ſilence, il envoya le Conſul Antoine avec une armée contre Catilina, qui s'étoit ſauvé dans la Toſcane, où il avoit aſſemblé des troupes, avec leſquelles il menaçoit Rome: Antoine lui donna bataille, Catilina y fut vaincu, tué, & ſon armée fut détruite.

Ce fut à cette occaſion que Caton, Tribun du peuple, fit honorer Cicéron du glorieux titre de pere de la patrie: cette époque mémorable ſe paſſa en 690 de la fondation de Rome. Mais les amis des conſpirateurs avoient une ſi grande haine contre Cicéron, que trois ans après Publius Claudius, Tribun du peuple, le fit bannir; & quoiqu'au bout de ſeize mois il fût rapellé par un décret du peuple avec de grands honneurs, il n'en fut pas moins haï de ſes ennemis ſecrets, qui firent de nouvelles trames pour ruiner la République.

Peu de tems après Jules-Céſar ayant marié Julie ſa fille au grand Pompée, il ſe forma une ſi étroite amitié entre ces deux grands hommes, qu'elle fût, pour ainſi dire, le tombeau de la République; car Céſar s'étant lié avec Marcus Craſſus, ſurnommé le Riche, le mit bien avec Pompée, & ces trois principales têtes, qui, par leurs alliances

tenoient aux plus grandes maisons de Rome, firent une ligue pour disposer de toutes les affaires de l'Etat. En effet, ils partagerent l'Empire. César eut pour cinq ans le gouvernement des deux Gaules, la Cisalpine & la Narbonnoise; l'Espagne fut le partage de Pompée pour le même tems, & Crassus eut la commission de la guerre contre les Parthes.

César fit de si grandes choses dans les Gaules, qu'il soumit entiérement & détruisit l'armée d'Arioviste, qui en avoit été nommé le fléau; pour Crassus, moins modéré ou moins pieux que Pompée, il saccagea Jérusalem, pilla & emporta les vases & les trésors sacrés; mais ce sacrilege ne demeura pas long-tems impuni; il perdit la bataille contre les Parthes; son fils y fut tué, & il périt lui-même par l'infidélité de ce peuple barbare. A l'égard de Pompée, il fut élu Consul sans collegue, ce qui n'étoit jamais arrivé; avec cette dignité on lui conféra le pouvoir de Dictateur, le gouvernement de César lui fut continué pour cinq ans encore, pendant lesquels il pacifia les Gaules, subjugua les Allemands, les Sueves & les Anglois; ensorte que ces deux grands hommes gouvernerent l'Empire tant que leur intelligence dura.

Mais la mort de Julie, fille de César, & femme de Pompée, rompit les nœuds d'une si belle amitié: cette perte sembla briser tous les liens qui les unissoient; & n'ayant plus entr'eux deux cet objet si cher par les endroits de la nature & de l'amour, l'ambi-

tion, l'envie & la jalousie prirent sa place; l'un vouloit commander, l'autre ne vouloit ni maître ni concurrent, & Pompée ayant persuadé aux Romains que la puissance de César étoit préjudiciable à la République, il fit tant par ses brigues, que par un décret, il fut ordonné à César de congédier son armée dans un tems préfix; à quoi n'ayant pas obéi, les Consuls, en vertu de ce décret, armerent contre lui, afin de l'y forcer.

César voyant qu'on vouloit l'oprimer, quitta les Gaules, marcha en Italie, & s'empara des provinces autour de Rome; tous ceux du parti contraire sortirent de la ville pour aller joindre Pompée; mais César, informé des sentimens du peuple, marche vers Rome, y entre sans oposition, fait une entrée triomphante, se fait créer & publier Dictateur, s'empare du trésor public, oblige Pompée, par les armes, d'abandonner l'Italie, & de se retirer en Grece, où la bataille de Pharsale décida du sort de la République, l'an 900 de la fondation de Rome.

Cependant Pompée comptant sur la reconnoissance du Roi Ptolomée, se sauve en Egypte, où cet ingrat Monarque le fait assassiner; César y passe, il aprend les circonstances de la mort de Pompée; il court un semblable risque par la trahison du même Ptolomée, & ne s'en garantit qu'en faisant mettre le feu à sa flotte pour se sauver; & ce furent les flammes de ses vaisseaux embrasés, qui consumerent cette célebre & fameuse bibliotheque d'Alexandrie, qui avoit été dressée & formée par Ptolomée

Philadelphe, & augmentée avec tant de soin par ses successeurs ; perte irréparable pour la république des lettres.

Enfin la fortune de César le tira de ce danger ; Ptolomée périt. Après sa mort, toute l'Egypte se soumit aux Romains, après quoi César mit Cléopâtre sur le trône de ses peres ; & sachant que pendant les troubles de la guerre civile, Pharnace, fils de Mithridate, avoit attaqué les provinces romaines, il marche contre lui avec tant de diligence, que Pharnace est accablé du poids de ses armes avant que de pouvoir se reconnoître. De-là passant en Afrique comme un torrent, il remporte la victoire sur Juba, Roi de Mauritanie, qui, donnant asyle aux restes du parti de Pompée, renouvelloit la guerre civile.

Scipion & Caton étoient à leurs têtes, mais ils furent accablés pour toujours, & César fit mourir le Sénateur Afranius avec plusieurs autres du corps du Sénat, qu'il croyoit ses ennemis. Caton, qui s'étoit retiré dans la ville d'Utique, craignant de tomber vivant entre les mains de César, se donna la mort ; ensuite de quoi César revint à Rome, où il célébra ses quatre triomphes, des Gaules, de l'Egypte, du Pont & de l'Afrique. Il aprend que Cneïus & Sextus Pompée, fils du grand Pompée, sont en Espagne avec une armée, il y vole, & triomphe encore de ces illustres malheureux ; Cneïus perdit la vie, Sextus prit la fuite, & la guerre civile fut pacifiée par la ruine de la République, qui perdit pour

lors ce qu'elle conſervoit de ſon ancienne & premiere face. Céſar, de retour à Rome, fut honoré par le Sénat du nouveau titre de Dictateur perpétuel ; après cela il fit de nouvelles loix ; il avança & augmenta l'étendue du circuit de la ville ; mais la flatterie outrée du Sénat, qui lui déféra comme à un Dieu, un trône, un temple & un prêtre, & qui voulut que le cinquieme mois, apellé Quintilis, portât le nom de Julius, lui inſpira un ſi grand mépris, qu'il décidoit toutes les grandes affaires de l'Empire ſans le conſulter, affectant même la royauté.

Ce qui donna occaſion à une conſpiration d'autant plus dangereuſe, que les conjurés feignoient d'être ſes meilleurs amis, & à qui il avoit ſauvé la vie ; elle éclata la cinquieme année de ſa dictature, un jour que le Sénat étoit aſſemblé près du théatre de Pompée. Céſar, qui ſe faiſoit toujours attendre par un air de ſupériorité, n'arriva que lorſque tous les Sénateurs furent aſſis. Dès qu'il y entra, ils ſe leverent tous, & furent au-devant de lui ſous prétexte de lui faire honneur ; les conjurés profitant de ce moment, l'attaquerent & le maſſacrerent en plein Sénat. Brutus & Caſſius, qui en étoient les chefs, lui porterent les coups de la mort. Peu de tems auparavant il avoit adopté & inſtitué ſon héritier le jeune Caïus Octavius, fils de ſa ſœur. Le Conſul Marc-Antoine, qui faiſoit les honneurs de la pompe funebre de Céſar, montra au peuple ſa robe enſanglantée & percée de tant de coups de poignard, que ce peuple animé ſe ſouleva

contre les conjurés. Avec ce secours, Marc-Antoine asservit le Sénat, se saisit de la Gaule Cisalpine, & assiégea le Préteur Décimus Brutus.

Alors, à la persuasion de Cicéron, il fut déclaré ennemi de la patrie, & les Consuls Hircus & Pansa, chargés de marcher contre lui avec une armée considérable, le jeune Caïus Octavius les suivit à la tête d'un autre. Les Consuls joignirent Antoine auprès de la ville apellée Mutinée, à présent Modene, & lui donnerent bataille. L'armée consulaire fut victorieuse, mais les deux Consuls y perdirent la vie; Octave eut l'adresse de joindre son armée à la leur, & fit si bien, que le débris de celle d'Antoine s'y rendit aussi, excepté la cavalerie, avec laquelle il s'étoit sauvé auprès de Marcus Lépidus, qui commandoit une grande armée dans la Gaule Transalpine.

Octave ne s'amusa point à le suivre: mais il marcha avec ses trois armées, qui n'en formoient plus qu'une formidable, droit à Rome; & quoiqu'il n'eût que vingt ans, il demanda le consulat. On voulut lui oposer les loix, mais il fallut leur faire violence, & le peuple & le Sénat furent forcés de le lui accorder.

Lépide & Antoine ayant été déclarés ennemis du peuple romain, on chargea Octave de marcher contr'eux avec toutes les forces de l'Empire. Il y fut en effet, mais au lieu de les combattre, ils se lierent d'intérêts & d'amitié pour accabler la République & tous les ennemis de César. Pour y

parvenir, ils formerent ce fameux Triumvirat qui coûta tant de sang à l'Etat. Cicéron abandonné par Octave au ressentiment d'Antoine, fut assassiné par ses satellites, qui, après lui avoir coupé la tête & les mains, les attacherent, par les ordres d'Antoine, aux éperons des galeres qui servoient d'ornement à la tribune des harangues publiques. Tout le peuple romain frémit en voyant les restes de ce grand homme ignominieusement exposés au lieu même où son éloquence s'étoit fait admirer tant de fois, & dans lequel il avoit été surnommé le pere de la patrie; ce fut lui qui fut apellé le dernier des Romains. La République n'ayant plus que de foibles défenseurs, fut bientôt renversée & soumise.

En effet, après que les Triumvirs eurent satisfait à leur vengeance, & se furent rendus maître du Sénat & du peuple, ils partagerent l'Empire. Le Levant & la Grece tomberent à Antoine, l'Afrique à Lépide, & l'Occident à Octave. Ils abandonnerent la Sicile à Sextus Pompée, qui avoit une puissante armée navale; ensuite de quoi Octave fut adopté dans la famille de César, conformément à la loi curiale, & prit le nom de Jules-César Octave, pour suivre la coutume des Romains.

Octave fit ajourner les auteurs de l'assassinat commis en la personne de Jules-César son oncle, & obtint contr'eux une sentence de condamnation de mort. De-là vint le renouvellement de la guerre civile; Octave & Antoine s'étant déclarés vengeurs de la

mort de César, ils marcherent avec des forces considérables contre Marcus Brutus & Caïus Cassius, qui s'étoient retirés dans la Thessalie, ainsi que les restes des Romains qui soutenoient encore le parti de la liberté publique ; la bataille se donna dans les champs Philippiques, près de la ville qui portoit le nom de Philippe. Brutus & Cassius furent défaits & obligés de se faire mourir eux-mêmes pour ne pas tomber vivans au pouvoir de leurs ennemis ; & avec eux mourut la derniere espérance de la République.

Il ne restoit plus que Sextus Pompée, qui avoit un parti puissant parmi le peuple & dans le Sénat. Octave, qui le savoit, arma par mer & par terre pour lui faire la guerre, & en donna le commandement à Marcus Agrippa, qui, dans une bataille navale, le défit, mit son armée en déroute, prit ou brûla tous ses vaisseaux, & le força enfin de fuir en Afrique, où il mourut après avoir mené une vie languissante. Cette victoire & la conquête de la Sicile firent naître la mésintelligence entre les Triumvirs.

Lépide, qui prétendoit avoir la Sicile, se tenant fort de vingt légions qui étoient en son commandement, la disputa par les armes ; mais Octave s'étant servi des mêmes moyens qu'il avoit employés auprès de Modene pour réunir les troupes d'Antoine & celles de la République aux siennes, gagna par présens & par prieres les chefs & les soldats de Lépide, qui, se voyant abandonné,

fut obligé d'en passer par tout ce que voulut Octave.

Tant de succès heureux lui ayant enflé le cœur, il s'attacha à chercher les moyens d'abattre la puissance d'Antoine, qui mettoit encore obstacle à celle où il aspiroit. Ses amours avec Cléopâtre parurent favorables à son dessein : pour y parvenir, il fit courir le bruit par ses émissaires, qu'Antoine pratiquoit tous les Princes de l'Orient pour porter la guerre dans Rome, abattre l'autorité du Sénat & du peuple, afin de faire régner, contre les loix, cette Reine étrangere sur les Romains.

La conduite d'Antoine ne donnoit que trop lieu de croire ces sortes de discours : quoiqu'il n'ignorât pas les projets ambitieux d'Octave, & qu'il pût s'y oposer, son amour l'emporta sur toutes les autres considérations, & lui fit répudier Octavie pour épouser Cléopâtre. Il n'en fallut pas davantage à Octave pour le faire déclarer ennemi de la patrie par un décret du Sénat. Ils armerent puissamment de part & d'autre, & l'on vit bientôt les mers de Grece & de Macédoine couvertes de vaisseaux, & les pays des environs inondés de deux formidables armées de terre ; ils se donnerent bataille, Octave fut victorieux, & poursuivit Antoine jusqu'en Egypte, qui se donna la mort, pour ne pas tomber vivant entre les mains de son ennemi ; & Cléopâtre, pour éviter les horreurs du triomphe où le vainqueur la destinoit, se fit piquer par un aspic dont le venin termina sa vie.

Ainsi toute l'autorité étant restée à César Octave, il ne fut pas long-tems à s'emparer de la suprême puissance ; & c'est ainsi que la division commencée par Marius & Sylla entraîna la République romaine sous le joug d'un seul homme, dont l'Empire absolu & indépendant lui fit perdre pour jamais cette liberté dont elle s'étoit montrée si jalouse.

Voilà, dit alors Silviane, un abrégé de l'histoire romaine bien satisfaisant, & l'on ne peut trop admirer la mémoire & la précision avec lesquels Thélamont vient de nous détailler des événemens si surprenans.

Orophane, qui se douta que Silviane alloit embarrasser son ami par ses louanges, les interrompit, & prenant la parole : La chûte de la République romaine, dit-il, étoit nécessaire pour mettre au jour les grandes qualités d'Octave ; il leur falloit un Empire pour se faire connoître, & je trouve que la postérité auroit beaucoup perdu s'il n'avoit pas été Empereur. La sagesse de ce Prince parut dans le plus haut degré, lorsqu'après avoir éteint toutes les factions qui étoient dans Rome, vaincu tous ses ennemis au-dedans & au-dehors de l'Etat, érigé l'Egypte en province, ajouté par ses victoires, tant d'autres pays à l'Empire, donné la paix à l'univers sur mer & sur terre, il fit fermer le temple de Janus pour la troisieme fois.

Après quoi, il ne s'apliqua plus qu'à maintenir la tranquillité dans toute l'étendue de ses Etats ; il porta même son atten-

tion jusques dans les maisons particulieres ; sa sagesse & sa prudence lui acquirent l'amour de tout l'Empire, sa réputation fut jusqu'au fond des Indes, les peuples & les Rois de ces vastes régions envoyerent des Ambassadeurs à Rome pour rechercher son alliance. Les Scythes le firent arbitre de leurs différends ; ses vertus, & la gloire dont il étoit couvert, obligerent le Sénat à lui déférer par un décret solemnel le grand titre d'Auguste, dont il fut honoré, & le mois apellé Sextilis, fut nommé de son nom Auguste, qui est le mois d'août.

Il soutint dignement ces superbes titres d'honneurs par son aplication aux affaires de l'Etat ; il augmenta considérablement l'enclos de la ville de Rome. A son avénement, il l'avoit trouvée bâtie de terre & de brique ; au milieu de son regne, on la vit brillante d'édifices de marbre, de jaspe & de porphire, & les eaux de la fontaine vierge furent conduites au centre de Rome par de magnifiques aqueducs.

Mais ce qui le combla le plus de gloire, furent les loix qu'il fit observer religieusement, & l'exacte police par laquelle il maintint la ville & les provinces dans une paix profonde ; cependant sa politique lui faisant tout prévoir, pour être assuré du dehors, il tenoit sur pied vingt-deux armées qui étoient répandues dans les provinces d'Europe, d'Asie & d'Afrique ; ces troupes consistoient en deux cents mille fantassins, & quarante mille chevaux de bataille : cette cavalerie & cette infanterie étoient soute-

nues par trois cents éléphans dressés pour la guerre.

Ces nombreuses troupes étoient bien équipées & exactement payées ; & par une sage précaution, il avoit fait disperser dans toutes les places fortes de l'Empire trois cents mille harnois prêts à tous événemens. Ces armées étoient commandées par des chefs habiles, dont la plupart avoient été formés par Jules-César & par Octave même, avec lesquels l'un & l'autre avoient remporté tant de victoires. Enfin Auguste, pour l'entiere sûreté des frontieres de l'Empire, fit augmenter les forces navales jusqu'à deux mille vaisseaux & quinze cents galeres, le tout bien équipé & bien armé ; outre cela il avoit ordonné huit cents gros navires de transport, qu'on apelloit Tholmiques, destinés pour le service de l'armée ; la plupart des Tolmiques servoient aussi aux magnifiques pompes & jeux que les Empereurs donnoient aux peuples ; ils étoient dorés & sculptés superbement, enrichis de toutes sortes d'ornemens, & distingués par une infinité d'enseignes, d'étendards & de banderoles, outre les marques particulieres de chaque vaisseau. On voyoit à leurs proues des figures de loups, de lions, de tigres, de sphinx, de taureaux, de minotaures, de chevaux, & d'autres sortes d'animaux ; l'aigle romaine, comme le principal étendard de l'Empire, s'y faisoit remarquer avec éclat. L'armée navale avoit pour chef le Préfet de la marine, duquel elle recevoit les ordres, & le Préfet rendoit compte à l'Em-

pereur qui avoit ſoin lui-même de travailler tous les mois aux affaires de la guerre, & d'entrer dans tous les détails; les fonds deſtinés pour les armées de terre & de mer étoient ponctuellement remis entre les mains des Tréſoriers, & c'étoit un crime irrémiſſible que de les employer à d'autres uſages, ſous aucun prétexte; tous ces grands armemens étoient diſtribués dans les ports de l'Océan, dans ceux de la Méditerranée, ou dans les embouchures des rivieres de l'une & l'autre mer.

Mais ſi cet Empereur méritoit l'amour des Romains par les avantages qu'il leur procuroit, il en étoit encore plus digne par la grandeur de ſes ſentimens, par le juſte choix de ſes amis & de ſes favoris, & par les preuves qu'il donna de ſa clémence & de ſa bonté, par l'eſtime qu'il faiſoit des gens de lettres, qui fit naître, pour ainſi dire, tant de grands hommes ſous ſon regne.

Peut-être que ſans Octave-Auguſte on n'auroit point connu les Mécenes & les Agrippa, les Horaces, les Virgiles & les Ovides! & c'eſt ce qui me fait croire que je n'ai rien avancé de trop, lorſque j'ai dit que la poſtérité auroit beaucoup perdu s'il n'avoit pas été Empereur.

Votre réflexion, dit Uranie, eſt très-ſenſée, l'on ne peut diſconvenir qu'Octave méritoit l'Empire, & que l'ambition de le poſſéder eſt bien pardonnable à ceux qui ſe ſentent comme lui capables de gouverner avec tant de gloire.

Sans doute, ajouta Florinde, & jamais

Auguste n'auroit pu faire de grandes choses, s'il n'avoit occupé la seule place qui le mettoit en droit de les entreprendre.

Dans tout cela, dit Félicie, il faut admirer les décrets de la providence, qui s'est servie d'un homme de vingt ans pour abattre l'orgueil & la vanité de la République romaine, qui, sous le prétexte de la liberté dont elle faisoit son idole, la ravissoit à toutes les nations qu'elle subjuguoit, donnant des loix à toute la terre, ôtant ou distribuant les trônes & les couronnes selon son caprice ou ses intérêts, rendant les Rois esclaves, les esclaves Rois, s'apropriant les biens de l'un pour en gratifier l'autre; & ne formant que des projets ambitieux, & souvent inhumains. Je ne sais si c'est le peu de goût que j'ai pour cette sorte de gouvernement, qui me fait penser ainsi; mais j'avoue que si je trouve des vertus dans plusieurs Romains, je trouve de grands défauts dans la République en général; j'y vois beaucoup plus de faste & d'ostentation que de véritable grandeur d'ame: je dirai même que la plupart de leurs belles actions me paroissent tenir plutôt du barbarisme que de la noblesse de leurs sentimens.

Il me semble que la solide gloire a quelque chose de plus doux, de plus sage & de plus modeste, & que cet amour excessif de la liberté porte les cœurs à des entreprises plus hardies que généreuses, & presque toujours sanguinaires, au lieu que dans un peuple soumis à un seul maître, je ne vois que zele, qu'amour & que fidélité; & dans celui qui

gouverne seul, que tendresse, & qu'attention pour son peuple. Tant de têtes qui gouvernent un peuple ne peuvent l'aimer également, & le peuple ne sauroit aimer tant de maîtres à la fois; le cœur ne peut s'attacher à tant de différens objets, il n'en peut aimer qu'un, & tous ne peuvent être aimés que d'un seul.

Ainsi, la chûte de la République romaine, & la soumission du peuple romain pour un seul maître, n'ont rien qui me surprenne; & j'ose dire que cet événement est de tous les traits de l'histoire celui qui me fait le plus de plaisir.

Vous ne trouverez personne ici, ma chere Félicie, répondit Uranie, qui contrarie votre sentiment, parce qu'il est selon la raison & l'équité, & puisque le ciel nous a fait naître pour obéir, il nous est mille fois plus doux de n'avoir qu'un maître, que d'être soumis aux volontés de plusieurs, tels qu'on les voit dans les Républiques.

Chacun se préparoit à apuyer ce discours par d'autres raisons, lorsqu'on vint avertir qu'on avoit servi. Uranie voulut encore que l'on soupât dans l'apartement de Florinde. Ce repas se passa avec les mêmes agrémens des autres; Alcipe & Lisimond y contribuerent beaucoup par leur esprit & leur enjouement; on tint table assez long-tems; & comme Uranie craignoit que la journée qu'on avoit fait passer à Florinde ne l'eût un peu incommodée, elle obligea la compagnie de se séparer aussi-tôt que le soupé fut fini; Alcipe & Lisimond remonterent

dans leur caleche, & ſe retirerent au château de Célimene, promettant de ſe rendre le lendemain matin chez Uranie, pour profiter du jour qu'ils avoient encore à y reſter. Quand ils furent partis, chacun prit congé d'Eraſme & de Florinde pour leur laiſſer goûter un repos dont ſes amis jugoient qu'elle avoit beſoin après une ſi longue converſation, & cette belle ſociété ne ſe fut livrer aux douceurs du ſommeil, que dans l'eſpérance de rendre la journée ſuivante auſſi agréable que celle qu'elle venoit de paſſer.

DIX-HUITIEME ET DERNIERE JOURNE'E.

LE nuit s'étant écoulée, l'heure de ſe raſſembler ne fut pas plutôt venue, que Florinde ſe trouvant beaucoup mieux que la veille, ſe preſſa d'aller à l'apartement d'Uranie, pour n'en être pas prévenue : elle y trouva Félicie ; & toutes deux charmées de la voir en état de profiter de la beauté du jour que la matinée leur promettoit, elles ſe rendirent enſemble auprès de Célimene, où Silviane, Arélife & Camille les vinrent joindre avec Julie & Hortence.

Les premieres civilités étoient à peine finies, qu'elles virent entrer Thélamont avec ſes amis, accompagnés d'Alcipe & de Liſimond, qu'une tendre impatience rame-

noit en ce lieu. Nous profitons, Madame, dit Alcipe à Uranie, de la liberté que vous nous avez donnée de nous rendre ici de bonne heure; les agrémens que nous y avons trouvé, & le desir extrême d'en jouir aussi long-tems qu'il nous sera possible, ne nous ayant pas permis de suivre l'exacte politesse qui nous défendoit d'abuser des marques de la vôtre. Chacun de nous, répondit Uranie en souriant, prendra sa part de ce compliment, puisqu'il peut satisfaire à la fois l'amour, l'estime & l'amitié.

Terminons toutes les cérémonies, interrompit Orophane; & puisque nous n'avons plus rien qui nous empêche de suivre la coutume établie ici, rendons cette journée aussi amusante que les autres par la diversité de nos occupations.

Orophane fait le législateur, dit Félicie en le regardant avec un air charmant: comme il a eu la gloire de nous prescrire des loix, & le plaisir de nous y avoir soumis, il est jaloux de cet avantage, & craint toujours de les voir enfreindre.

Il a raison, dit Orsame: la loi qu'il a imposée a trop de charmes pour nous, & nous fait passer le tems trop agréablement, pour qu'elle ne soit pas inviolable: d'ailleurs, ajouta Camille, nous y avons souscrit d'une commune voix, & quand ce ne seroit que l'agrément qu'elle me procure en mon particulier, qui est de m'instruire sans me faire rougir de mon ignorance, je la défendrois de toutes mes forces.

Cependant, dit Uranie, je trouve quel-

que difficulté dans ce que vient de dire Orophane : il nous propose une diversité d'occupations ; ce qui ne s'accorde pas à l'ordre que nous avons gardé jusqu'à présent, puisqu'il me paroît que nous ne pouvons mettre cette diversité dans la conduite qu'il nous a prescrite. Comment, reprit-il avec vivacité, n'y en a-t-il pas dans les sujets de nos entretiens ? Ne nous entraînent-ils pas du petit au grand, du sérieux à l'enjoué, du savant au simple ; du tendre à l'héroïque ? enfin, n'est-ce pas diversifier ses occupations, que de parcourir de l'esprit & de la mémoire les tems passés & présens, & faire succéder alternativement à tout cela, la promenade & la bonne chere ?

Voilà justement, dit Thélamont, où je vous attendois, mon cher Orophane, votre complaisance vous priva hier du plaisir de vous promener ; & tout votre discours n'a pour motif que de nous engager à n'en pas faire autant aujourd'hui.

Commençons donc par le satisfaire, ajouta Célimene, la beauté de la matinée nous y convie : aussi-bien, continua-t-elle en riant, je vois ici des personnes à qui quelques tours d'allées sont nécessaires.

Nous vous entendons, reprit promptement Silviane sur le même ton ; mais nous vous tromperons en ne vous quittant point.

Sans nous quitter, dit alors Uranie, nous condamnons Arélise & vous à souffrir le tête à tête. A ces mots, ayant pris Célimene sous le bras, accompagné de Thélamont, d'Orophane & de Félicie, de Camille & de

Florinde conduites par leurs époux, d'Orſame & de Mélente, qui donnoient auſſi la main à leurs aimables femmes, elle obligea Silviane & Arélife à céder la leur à Liſimond & à Alcipe.

Ces deux tendres amans ſaiſirent avec joie cette occaſion de les entretenir de leurs flammes; & quoique la compagnie ſuivît la même route, chacun marchoit de façon à ſe pouvoir parler, ſans être entendu des autres. Silviane, dont l'humeur libre & franche fuyoit en tout la contrainte, donna à Liſimond une audience auſſi favorable qu'il la pouvoit ſouhaiter; il eut même la ſatisfaction de lire dans ſes yeux le plaiſir qu'elle prenoit aux proteſtations qu'il lui faiſoit d'un amour éternel.

Arélife n'étoit pas moins ſenſible à celle de l'amoureux Alcipe; mais comme elle étoit beaucoup plus ſérieuſe que Silviane, & d'un caractere plus réſervé, ce n'étoit qu'avec peine qu'elle ſe livroit à une converſation particuliere à la vue de tant de perſonnes. Cet excès de modeſtie lui donnoit un air de diſtraction, dont Alcipe fut alarmé, & ne pouvant lui cacher le trouble dont il étoit agité: Vous ne me répondez point, lui dit-il, belle Arélife: vous paroiſſez même ne m'écouter qu'à regret, vos yeux tournés ſur ceux qui nous ſuivent, ſemblent y chercher quelqu'autre que le tendre Alcipe. Ah! cruelle Arélife, continua-t-il en la regardant triſtement, ce n'étoit pas ainſi que vous en agiſſiez avec moi chez Mérine!

Ce reproche ſurprit Aréliſe, & la fit apercevoir que véritablement elle ne prêtoit pas une attention tranquille à ſon amant; mais comme ſon cœur n'avoit point de part à ſes mouvemens extérieurs qui n'étoient cauſés que par la crainte d'être accuſée d'en uſer trop librement dans une compagnie qui la connoiſſoit à peine, elle n'héſita point à ſe juſtifier.

Je croyois, lui répondit-elle, que vous deviez être aſſez ſûr de mon cœur pour n'être point expoſée à d'injuſtes ſoupçons; cependant, puiſqu'il vous faut raſſurer, ſoyez bien perſuadé, Alcipe, qu'en quelques lieux que je ſois, je ne puis ni ne veux y chercher que vous : ſi je vous l'ai témoigné plus ouvertement chez Mérine, c'eſt que je le pouvois ſans bleſſer le *decorum* que l'on doit garder en toutes choſes : je pouvois vous dire mille fois en ſa préſence qu'Alcipe m'eſt plus cher que ma vie, parce qu'il m'étoit permis & même ordonné par l'autorité de mon pere & la ſienne, de ne vous rien déguiſer de mes ſentimens; mais ici nous ſommes avec des perſonnes étrangeres devenues nos amies depuis trop peu de tems pour nous pardonner de ſuivre notre penchant.

Il faut, mon cher Alcipe, agir toujours ſelon les tems & ſelon les lieux, & quelque paſſion qui nous guide, ne faire jamais rien contre notre devoir : Uranie par politeſſe nous a procuré cet entretien, & la nôtre vous ordonne de n'en point abuſer. Voilà ce qui me faiſoit inceſſamment jetter les

yeux ſur la compagnie, pour voir ſi elle ne ſe raſſembloit point ſans nous, & voilà ce qui me force à vous prier de la rejoindre plutôt que les autres, après vous avoir réitéré, que je n'aime qu'Alcipe, & que je n'aimerai jamais que lui : Et voilà, lui répondit-il en lui baiſant la main malgré elle, ce qui s'apelle faire mourir de joie & de douleur à la fois. Mais, continua-t-il, il faut vous obéir. Alors, ayant un peu doublé le pas, ils joignirent aſſez promptement une partie de la compagnie. En marchant, Alcipe continuant la converſation : cependant, dit-il, ma chere Aréliſe, vous me permettrez de vous dire que votre modeſtie n'eſt pas placée ici avec juſtice.

Nous ſommes ſur le point d'être unis pour jamais du conſentement de ceux à qui nous devons le jour ; nous nous aimons, & nous nous trouvons heureuſement au milieu d'une ſociété remplie d'eſprit, d'équité, & qui fait conſiſter le principal bonheur dans les douceurs des nœuds de l'hyménée, au milieu d'époux & d'épouſes qui veulent que l'amour ſoit inſéparable du lien conjugal ; & qui s'en donnent à chaque inſtant de tendres témoignages. Eſt-il donc un endroit du monde où vous puiſſiez mieux accorder la ſévérité de votre devoir avec l'ardeur de ma tendreſſe ?

A ces mots, ils ſe trouverent ſi près de Célimene & d'Uranie, qu'Aréliſe n'eut pas le tems de répondre ; mais Uranie qui avoit entendu une partie du diſcours d'Alcipe & qui en comprit aiſément le ſujet, prit

aussi-tôt la parole. Rien n'est plus juste, dit-elle, que le raisonnement d'Alcipe, & c'est mal connoître le caractere de notre esprit & de notre amour, que de craindre de nous rendre témoins des preuves que vous pouvez vous donner mutuellement d'une flamme légitime.

C'est une de nos plus belles maximes, dit Orophane en riant, nous la suivons exactement, & nous fuyons avec soin ceux qui veulent s'en éloigner. Je la trouve trop de mon goût, répondit Arélise en rougissant, pour m'en écarter, & je m'en ferai même une loi lorsqu'Alcipe aura joint le nom d'époux à celui d'amant.

Le devoir a toujours le premier rang auprès d'Arélise, s'écria Silviane en joignant la compagnie, & je suis fort trompée si elle ne m'accuse pas en secret d'avoir enfreint le mien en parlant trop long-tems à Lisimond.

Pour moi, interrompit Camille, je trouve que vous n'y avez manqué en rien, & qu'il est du devoir de marquer quelque complaisance à celui qui doit être notre époux, avant même qu'il le soit, pour lui faire juger de l'avenir par le présent.

Cette décision fit rire la compagnie ; & Célimene prenant la parole : Il faut convenir, dit-elle, que rien n'est plus satisfaisant que de pouvoir accorder le devoir & l'inclination.

Sans doute, dit Julie, & je crois même qu'on ne peut guere faire ce que l'on doit, quand le cœur ne s'en mêle pas.

Vous feriez donc bien furprife, belle Julie, dit Alcipe, de voir une femme faire uniquement par devoir tout ce que le plus parfait amour pouvoit exiger. J'apelle cela vertu, reprit-elle; c'eft-là fon plus grand effort. Je fuis perfuadée qu'elle fe peut trouver, & qu'il en eft de telles; mais j'avoue que les exemples m'en paroiffent extrêmement rares, & que j'aimerois bien une femme qui en auroit été capable.

Il faut donc que je vous faffe aimer Dona Elvire de Zuarés, reprit Alcipe, & que pour fa gloire je la faffe revivre, afin d'occuper quelques inftans cette fpirituelle compagnie.

En vérité, dit alors Hortence, on a bien tardé à mettre la converfation fur le devoir; quelques momens plutôt, Alcipe auroit commencé cette hiftoire, au lieu que je prévois qu'il faudra la remettre après le dîné.

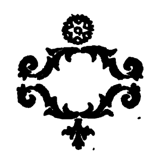
Elle n'eut pas plutôt achevé de parler, que l'on vint effectivement avertir qu'on avoit fervi: chacun parut fâché d'être obligé de retarder le plaifir qu'on efpéroit d'entendre Alcipe. Toute la compagnie le lui témoigna, & l'on fe preffa de fe mettre à table, autant par l'impatience d'être en état de le fommer de fa promeffe, que pour fuivre l'ufage en prenant un repas que la promenade & le grand air commençoient à rendre néceffaire.

Il fe paffa avec autant d'enjouement & d'aifance qu'à l'ordinaire; & lorfqu'il fut fini, cette aimable fociété, animée du même

eſprit, ſe rendit dans la bibliotheque, où la charmante Camille entrant la premiere: C'eſt ici, dit-elle, le lieu deſtiné au ſouvenir des actions héroïques & vertueuſes; ainſi nous ne pouvons être mieux pour entendre les incidens de la vie de Dona Elvire de Zuarés. La compagnie ne répondit à ce diſcours que par les regards qu'elle jetta ſur Alcipe; & s'étant placée ſelon ſon inclination, elle lui fit connoître par ſon ſilence le deſir extrême qu'elle avoit de l'écouter.

Je vois bien, dit Alcipe, qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de me diſpenſer de payer le tribut établi dans ce beau ſéjour; & quoique je ſache parfaitement que je ne puis le remplir aſſez dignement, j'eſpere que mon obéiſſance me tiendra lieu des charmes de l'éloquence.

Alors ayant un moment rêvé à ce qu'il avoit à dire, il parla ainſi.



HISTOIRE de Dona Elvire de Zuarés.

APrès que le Duc d'Albe eut assujetti le Portugal à la couronne d'Espagne, Philippe II employa toute sa politique à se faire aimer & craindre des familles portugaises qu'il savoit être les plus puissantes, & qui ne suportoient son joug qu'avec peine : les unes le subirent faute de pouvoir faire autrement, & les autres par un pur motif d'ambition. Un des plus considérables entre ces derniers, étoit Dom Baltazard de Lama, jeune Seigneur bien fait & brave, dont les ancêtres avoient dissipé tous leurs biens au service des Rois de Portugal.

Sa fortune, qui ne répondoit point aux desirs ambitieux dont son ame étoit consumée, lui fit voir avec joie une révolution qui lui présentoit l'occasion de rétablir sa maison. Pour y parvenir, il n'oublia rien de ce qui pouvoit le faire aimer du Roi d'Espagne & de tous les Grands de sa Cour. Le zele & l'attachement qu'il fit éclater pour les intérêts de ce Monarque, le rendirent recommandable au Duc d'Albe qui en fit un raport si avantageux à Philippe II, que ce Prince lui confia les emplois les plus importans, dont il eut le bonheur de s'acquitter avec succès.

Dom Baltazard ne se vit pas plutôt au point d'élévation qu'il avoit si vivement souhaité, qu'il songea à la rendre solide par

une alliance qui le mît à l'abri des revers imprévus. Comme la ſeule ambition occupoit ſon cœur, & que l'amour n'avoit aucune part au nœud qu'il vouloit former, il ſe donna tout le tems néceſſaire pour faire un choix capable de remplir l'étendue de ſes projets.

Dona Elvire de Zuarés, qui réuniſſoit à elle ſeule tous les biens d'une des plus floriſſantes maiſons du Portugal, & dont la rare beauté ſurpaſſoit encore les richeſſes, fut l'objet ſur qui Dom Baltazard arrêta ſes regards. Elvire n'avoit que dix-huit ans, & vivoit ſous la conduite de Dom Pedre de Zuarés, frere de ſon pere, qui, en mourant, l'avoit inſtitué ſon tuteur. Il l'aimoit d'une tendreſſe extrême; & comme il n'avoit point d'enfans, & qu'il voyoit en elle tout l'eſpoir de ſa maiſon, il l'avoit élevée d'une maniere à l'en rendre digne.

Dona Elvire étant un des meilleurs partis du Royaume, Dom Pedre ſe voyoit entouré d'une foule de prétendans; mais un ſeul d'entr'eux en étoit diſtingué, non-ſeulement par tout ce qui peut rendre un cavalier parfait, mais encore par le choix qu'en avoit fait la mere d'Elvire dès ſa plus tendre enfance: elle avoit été unie par la plus forte amitié à celle de Dom Sébaſtien de Souza, c'eſt le nom de ce jeune Seigneur, & du conſentement de leurs époux, elles avoient élevé leurs enfans dans l'eſpoir d'être un jour l'un à l'autre pour jamais.

Ces jeunes cœurs, de concert avec leurs parens, aprirent à s'aimer & à ſe le dire

presqu'en ouvrant les yeux. Le pere & la mere d'Elvire étant morts, vu qu'ils étoient trop jeunes encore pour faire cet hymen, Dom Pedre les remplaça dans l'amour qu'ils avoient pour elle, & leur estime pour Dom Sébastien de Souza, auquel il étoit même allié. Il n'avoit que deux ans plus qu'Elvire; & l'un & l'autre faisoient éclater de si belles qualités, qu'ils étoient l'ornement & l'admiration de leurs sexes. Leur ardeur mutuelle s'étant accrue avec l'âge par la connoissance de ce qu'ils valoient, ils attendirent le moment d'être unis avec une égale impatience.

Cet heureux instant avoit été déja arrêté par Dom Pedre & la mere de Souza, lorsqu'il fut retardé par le terrible désordre que causa dans le Royaume la malheureuse expédition que fit en Afrique Dom Sébastien, Roi de Portugal, dont les troubles ne finirent que par les victoires du Duc d'Albe. Ces jeunes amans n'avoient pas vu ce contretems sans une vive douleur; mais le courage de l'un & de l'autre le leur avoit fait suporter sans foiblesse. La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que Dom Pedre songea à terminer cet hyménée; mais l'ambitieux Dom Baltazard de Lama vint y mettre un obstacle que tout l'amour & la fidélité de Souza & d'Elvire ne purent vaincre. Il n'ignoroit pas l'intelligence de ces deux amans, & les engagemens de Dom Pedre; mais fort de sa faveur à la Cour d'Espagne, il se persuada aisément qu'il l'emporteroit sur tous ses rivaux. Sur cet espoir, il ne ba-

lança point à rendre ses soins à Elvire, & de voir Dom Pedre avec assiduité. Comme sa naissance & son crédit auprès de Philippe II exigeoient des égards, Dom Pedre de Zuarés lui fit tous les honneurs qu'il en devoit justement attendre. Après que Lama eut passé quelques jours à donner plusieurs marques d'estime particuliere à Dom Pedre, il ne voulut pas différer à s'expliquer avec lui.

Pour cet effet, l'ayant engagé à une promenade sur les bords du Tage, & séparé du reste de la compagnie: Seigneur, lui dit-il en le regardant avec confiance, je me flatte que la proposition que j'ai à vous faire trouvera en vous des dispositions favorables, les avantages qui vous en reviendront ne me faisant pas douter que vous ne l'acceptiez avec joie: j'aime Elvire, continua-t-il, & je vous la demande; vous savez que j'ai eu le bonheur de plaire au Roi d'Espagne, les bienfaits dont il m'a honoré, & ceux que j'en attends encore, sont des preuves incontestables de sa bonté pour moi: par ce que j'ai fait, jugez donc de ce que je puis faire; il est même de votre intérêt que nous soyions unis. Nos maisons tiennent à tout ce que le Portugal a de plus considérable; & par cette alliance, qui persuadera le Roi Philippe que votre attachement pour lui est égal au mien, nous pourrons procurer à nos familles des biens & des honneurs auxquels elles ne sauroient prétendre sans cela.

Il est difficile de pouvoir exprimer l'embarras où se trouva Dom Pedre à ce discours.

La prudence vouloit qu'il ne dît rien qui pût choquer un homme dont la vengeance étoit à craindre, & l'honneur exigeoit de lui qu'il tînt sa parole à Dom Sébastien de Souza ; cette extrêmité le fit rêver quelques momens à ce qu'il devoit répondre, & voyant que Dom Baltazard attendoit qu'il parlât : Seigneur, lui dit-il enfin, nous sommes bien malheureux, ma niece & moi, de ce que le généreux Lama ne s'est pas expliqué plutôt, il ne doit point douter que je ne l'eusse préféré à toute la terre ; mais, Seigneur, il n'est plus tems, Elvire est engagée à Dom Sébastien de Souza, ma parole est donnée, & vous savez qu'entre ceux de notre rang elle doit être inviolable, Elvire & Souza sont destinés l'un à l'autre.

Dès leur enfance élevés & nourris dans cet espoir, ils se sont fait un devoir de s'aimer, & vous avez les sentimens trop délicats pour vouloir séparer deux cœurs si fortement unis ; cependant, Seigneur, malgré leur amour réciproque, si vous aviez été dans l'idée de m'honorer de votre alliance, il y a quelques années, comme je n'avois rien promis à Souza, & que j'étois maître du sort d'Elvire, je me serois servi de mon autorité pour l'obliger à vous donner la main ; mais aujourd'hui les choses sont trop avancées, & je suis persuadé que vous chérissez trop les loix de l'honneur pour vouloir que je ternisse le mien, en manquant à ce que j'ai promis.

Ce n'est pas mon intention, lui repliqua-t-il avec un souris amer, ma gloire même

y seroit intéressée ; mais Dom Pedre, il est des moyens pour nous mettre à l'abri des reproches, & lorsqu'on est contraint d'obéir à des ordres suprêmes, on est quitte de toutes ses promesses. Je crois que vous m'entendez, & qu'il n'est pas nécessaire que j'en dise davantage pour vous obliger à ne point disposer d'Elvire, que le Roi ne vous le permette : à ces mots, sans attendre sa réponse, il rejoignit avec lui le reste de la compagnie ; & comme cette partie de plaisir n'avoit été formée que par Lama, il la termina le plutôt qu'il lui fut possible, & se sépara de Dom Pedre avec une politesse mêlée de fierté, qui lui fit juger que cette affaire seroit des plus sérieuses.

A son retour chez lui, il trouva Elvire & Souza, qui, se livrant à la joie d'être si bien unis, avoient passé la journée à se jurer un amour éternel. Dom Pedre en les voyant se sentit saisi de la plus vive douleur : elle parut si visiblement sur son visage, que les deux amans s'en alarmerent & le presserent de leur en aprendre la cause. Comme il falloit qu'ils en fussent instruits tôt ou tard, il ne balança point à leur répéter toute sa conversation avec Dom Baltazard. Ses fréquentes visites avoient déja donné de la crainte à Souza, les tendres assurances d'Elvire l'avoient calmé ; mais ce coup imprévu le jetta dans un désespoir dont il ne fut pas le maître : il vit en un instant toute l'étendue de son malheur ; & ne doutant nullement que son rival ne l'emportât sur lui par sa faveur & son crédit, il ne

trouvoit point d'autre remede pour éviter ce mal, que de lui donner la mort; & la haine, l'amour & la jalousie se joignant à la bouillante ardeur d'une jeunesse qui étoit soutenue d'une naissance & d'un grand courage, il voulut sortir dans le même moment pour aller demander à Lama une sanglante réparation de l'outrage qu'il venoit de lui faire.

En vain Dom Pedre s'efforçoit de ralentir sa fureur, & sans la tendre Elvire, ce jour eût été témoin de la mort d'un de ces deux fiers rivaux; mais cette belle personne, après avoir laissé jetter à Souza son premier feu, voyant que son oncle ne pouvoit le retenir, se mettant entre lui & la porte de son cabinet dans lequel ils étoient: Arrêtez, Dom Sébastien, lui dit-elle, avec une fermeté qui l'étonna; puisque les justes raisons de Dom Pedre ne peuvent rien sur vous, aprenez mes résolutions. Si vous êtes assez téméraire, continua-t-elle, pour aller attaquer Lama, pour risquer à la fois votre vie & ma gloire par un combat que la prudence, la politique & les conjonctures présentes défendent également, je jure qu'il n'est plus d'Elvire pour vous.

Quoi! Madame, s'écria Souza, les jours de mon rival vous sont-ils déja devenus si précieux, que vous me condamniez à la mort, si je puis la lui donner?

Je hais Lama, lui repliqua-t-elle, mais je vous aime encore plus que je ne le hais; sa mort ne me consoleroit pas de la vôtre, ou vainqueur ou vaincu, votre perte est

certaine; il eſt des moyens plus doux, moins dangereux & plus aſſurés pour nous conſerver l'un à l'autre ; c'eſt à moi de les employer, & c'eſt à vous de m'obéir dans la ſeule occaſion où vous pouvez me prouver le pouvoir que j'ai ſur vous. Que faut-il donc que je faſſe, lui répondit-il triſtement, & que m'ordonnez-vous ?

De m'aimer, lui dit Elvire en le regardant tendrement, & d'attendre des ſoins de Dom Pedre, & ſur-tout de ma fidélité, ce que je vous défends abſolument de prétendre par la voie des armes ; nous ſommes dans des tems qui ne me permettent pas de diſſimuler mes ſentimens, j'ai reçu des ordres ſacrés de vous aimer, de m'en faire un devoir, & d'y mettre ma félicité. Dom Sébaſtien, continua-t-elle en lui tendant les bras, je ne ſerai jamais qu'à vous; que cette promeſſe calme vos tranſports, diſſipe vos craintes, & vous rende capable de prendre avec nous de juſtes meſures pour détourner cet orage.

Il n'en fallut pas davantage au malheureux Souza pour l'obliger à faire ce qu'on exigeoit de lui : il ſe jetta aux pieds d'Elvire ; & laiſſant ſuccéder à la fureur tout ce que l'amour a de plus paſſionné, il lui demanda cent fois pardon de ſes ſoupçons, lui fit répéter autant de fois qu'elle ne feroit jamais qu'à lui ; la charmante Zuarés, qui s'étoit fait un violent effort pour cacher le trouble ſecret dont elle étoit agitée, ne put le voir en cet état ſoumis & douloureux ſans répandre des larmes, & ſans déteſter l'inſtant

fatal qui l'avoit offerte aux regards de l'ambitieux Baltazard.

Dom Pedre, que ce spectacle pénétroit jusqu'au fond du cœur, leur promit de ne rien négliger pour prévenir ce coup & rompre les projets de Lama. Pour y parvenir plus aisément, il fut résolu dans ce petit conseil, qu'on assembleroit les deux familles de Zuarés & de Souza; qu'on les instruiroit de l'obstacle que l'on vouloit mettre à leur derniere alliance, & qu'on les engageroit à s'y oposer de toutes leurs puissances.

Comme ces deux maisons entraînoient ce qu'il y avoit de plus considérable dans le Royaume, il étoit à présumer qu'agissant de concert, elles l'emporteroient sur un homme d'une illustre naissance à la vérité, mais qui ne devoit son élévation qu'à un revers de fortune, dont la plupart gémissoient. Dom Pedre ne perdit point de tems; dès le lendemain tous les parens & alliés d'Elvire & de Dom Sébastien étant assemblés, il y exposa le sujet qui l'avoit obligé à les prier de se rendre chez lui; Elvire fut la seule qui y manqua, sa modestie ne lui permettant pas d'être présente à tout ce qui devoit s'y dire.

Dom Pedre la représentoit comme chef de sa famille, & Dom Sébastien y discuta ses intérêts, étant aussi le chef de la sienne: il y parla avec une force & une si noble hardiesse, qu'il n'y eut personne qui ne se rangeât de son parti. Les Zuarés, qui d'abord avoient été éblouis de l'avantage qu'ils

pouvoient retirer du mariage d'Elvire avec Dom Baltazard, changerent de sentimens dès qu'ils l'eurent entendu, & chacun jura de s'oposer avec force aux desseins de Lama, & d'aller tous ensemble se jetter aux pieds de Philippe II, pour l'empêcher de rompre des nœuds que l'honneur & la probité devoient rendre indissolubles.

Cette résolution prise, on jugea à propos de n'éclater que lorsque Dom Baltazard parleroit plus authentiquement : Dona Catherine de Mendoce, mere de Souza, vouloit que, sans différer davantage, on fit promptement le mariage de son fils avec Elvire, afin d'ôter par-là à son rival les moyens de lui nuire ; mais les Zuarés s'y oposerent, aportant pour leurs raisons, que Lama ayant mêlé le nom du Roi dans sa conversation avec Dom Pedre, il étoit de la prudence de ne rien précipiter, puisqu'il pouvoit bien n'avoir parlé dans ces termes que du consentement de sa Majesté, & qu'un hymen formé hâtivement après de telles paroles, marqueroit un dessein prémédité de lui désobéir ; qu'il falloit au contraire faire les aprêts de ce mariage avec une magnificence éclatante, afin de prouver qu'il étoit arrêté dès long-tems, & que l'on ne craignoit rien.

Soit qu'il y eût dans cette assemblée des sentimens contraires à ceux de Souza, soit qu'effectivement cet avis parût le meilleur, il fut aprouvé d'une commune voix, & l'on se sépara, en promettant de nouveau de soutenir avec hauteur tout ce qu'on venoit d'avancer.

Dom Pedre avoit obtenu huit jours de délai du Président du Conseil, sous prétexte d'employer ce tems à résoudre Elvire à ce mariage, mais en effet, pour lui donner celui de prendre ses mesures. Elle tenta toutes sortes de voies pour obliger Lama à se désister de sa pousuite; mais plus on lui faisoit voir l'énormité de l'action qu'il faisoit en séparant pour jamais deux personnes qui s'aimoient si parfaitement, & plus il se faisoit une maligne joie d'y parvenir.

Dom Sébastien, résolu de mourir plutôt que de souffrir cet outrage, gagna sur lui de ne montrer à Elvire qu'une tendre douleur & de lui cacher avec soin son désespoir & ses desseins secrets; il affecta même d'éviter de rencontrer Lama chez Dom Pedre, ne s'y rendant qu'aux heures où il savoit qu'il n'y étoit pas. Cette conduite, qu'Elvire croyoit être un effet de ses ordres, la tranquillisa sur ses craintes, lui donna la liberté de songer à ce qu'elle méditoit; enfin se persuadant qu'il étoit impossible qu'un homme d'honneur voulût épouser une femme qui lui avoueroit elle-même qu'elle en aimoit un autre, elle se résolut de passer sur toutes sortes de considérations pour montrer à Lama son cœur à découvert. Une personne véritablement sage ne se détermine qu'avec peine à faire un pareil aveu; il en coûte à sa modestie, sur-tout lorsqu'il s'agit de le faire à un homme qui veut & peut devenir époux; mais Elvire voyant que ce que les autres lui en avoient dit, paroissoit ne lui faire aucune impression, elle s'imagina

que, confirmant elle-même ce qu'il en savoit, il ne pourroit honnêtement persister dans son projet ; de plus, l'amour & l'extrêmité où elle étoit réduite, la rendirent hardie. Ainsi, un jour qu'il la vint voir qu'elle n'avoit que ses femmes auprès d'elle, & qu'il lui donna occasion de s'expliquer, en la faisant souvenir que le terme que son oncle avoit demandé étoit prêt d'expirer: Seigneur, lui répondit-elle, vous feriez une action digne d'une éternelle louange si vous le prolongiez pour le reste de ma vie ; car enfin vous ne pouvez ignorer que je suis destinée à un autre ; du choix de mes parens & par ma propre inclination ; & quand vous voudriez feindre de ne le pas savoir, la douleur où vous me voyez plongée vous en instruiroit malgré vous. Tout Lisbonne le sait ; pourquoi craindrois-je de vous le dire ? Aprenez-le de ma bouche ; Seigneur, continua-t-elle en rougissant ; j'aime, je suis aimée, tout autre que Dom Sébastien de Souza ne peut prétendre à mon cœur : c'est une passion née avec moi, & que je conserverai jusqu'au tombeau. Quelle gloire, quelle douceur trouverez-vous dans un hymen formé par la violence, & qui ne vous offrira dans votre femme qu'un objet dont toutes les froideurs seront pour vous, & les tendres pensées pour votre rival, & qui, par ses considérations forcées, vous reprochera sans cesse que vous avez causé tout le malheur de sa vie ?

Ah ! Seigneur, considérez de grace l'horreur d'un semblable lien, épargnez-vous-en

la honte : songez que toute la terre saura que je ne vous aime point, que je ne puis jamais vous aimer, & que ma tendresse sera éternelle pour votre rival. Ce sont mes sentimens, Seigneur, je ne veux point vous les cacher, pour que vous n'ayiez pas à me les reprocher lorsqu'il ne sera plus en votre pouvoir de rompre de si funestes nœuds. Désistez-vous donc de votre poursuite, reconnoissez-en l'injustice, & ne me portez pas à faire des démarches qui dans la suite outrageroient encore plus votre gloire que la mienne.

Quelque bonne opinion que Dom Baltazard eût de lui-même, il lui fut impossible de dissimuler une partie de son dépit à ce discours : il rougit, il pâlit, & s'efforça cent fois d'en interrompre le cours, sans pouvoir trouver des termes pour s'expliquer. Il étoit d'une surprise extrême de voir qu'une fille de l'âge d'Elvire, dont la modestie éclatoit autant que la beauté, eût la hardiesse de mettre au jour le secret de son cœur avec un homme qui vouloit être son époux.

Comme il étoit naturellement fier & d'une humeur hautaine, sa premiere pensée fut de répondre avec aigreur ; mais réfléchissant qu'il n'étoit par encore en droit de lui parler en maître, il se contraignit pour ne lui rien découvrir de ce qui se passoit dans son ame; & la regardant assez froidement: Tout autre que moi, Madame, lui dit-il, auroit de justes sujets de crainte sur les suites de son mariage après une pareille confidence ; mais comme je sais quelle est votre vertu,

rien n'eſt capable de m'intimider. Vous êtes encore trop jeune pour vous connoître vous-même ; vous prenez pour amour cè que l'obéiſſance vous a preſcrit en faveur de Souza. On vous avoit ordonné de l'aimer, votre devoir vous en fait une loi ; on vous commande aujourd'hui de renoncer à lui pour être à moi ; le même devoir vous y fera ſouſcrire , & vous obligera d'avoir pour moi toute la tendreſſe que vous croyez ſentir pour lui.

Je vous avouerai même que je ſuis charmé de la fermeté avec laquelle vous voulez ſuivre les premieres volontés de vos parens; elle me fait juger de celle que vous aurez à conſerver le titre glorieux de femme vertueuſe , & bien loin de rien enviſager de contraire à mon honneur dans notre union, je n'y vois que bonheur & félicité. Ceſſez donc de chercher de vains détours pour me faire changer ; plus vous êtes cher à Dom Sébaſtien , & plus je vous crois digne de l'être : l'eſtime qu'il fait de vous regle celle que je dois avoir : ainſi , Madame , continua-t-il en ſe levant , ne trouvez pas mauvais qu'au lieu de me déſiſter , j'aille , au contraire , preſſer l'heureux moment qui me doit rendre poſſeſſeur d'un objet ſi parfait. A ces mots , l'ayant ſaluée profondément , il ſortit & la laiſſa dans un ſi grand déſeſpoir du peu de réuſſite de la démarche qu'elle venoit de faire , que ſans la principale de ſes femmes , qui avoit été ſa nourrice , elle ſe ſeroit portée à quelque extrêmité contr'elle-même.

Cette ſage perſonne employa tout le pouvoir qu'elle avoit ſur ſon eſprit pour la calmer.

Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle y parvint ; mais comme Elvire avoit l'ame véritablement grande, & fort éloignée des foibleſſes de ſon ſexe, ayant honte de ſes premiers mouvemens, elle y fit ſuccéder une ferme réſolution de ſe jetter pour jamais dans un cloître, plutôt que d'être unie à Dom Baltazard. L'air ironique avec lequel il lui avoit parlé, ne lui étoit pas échapé, elle avoit ſenti tout le poids de ſes paroles, & jugeant bien du ſort qu'elle auroit avec un époux de ce caractere, elle ne voulut rien négliger pour s'en délivrer. Ainſi, prenant ſon parti ſur le champ : Léonore, dit-elle à cette femme qui l'avoit nourrie, je me rends à vos remontrances, je vous promets de ne rien faire d'indigne de moi, mais il faut me ſeconder dans mes deſſeins, & m'aider à les exécuter ; toute ma famille m'abandonne : une politique ambitieuſe l'a rangée du parti de Lama, montrons-lui donc en moi l'exemple du mépris qu'elle devroit faire des vains titres qui l'ébloüiſſent ; & malgré toute la terre, ne ſoyons à perſonne, ſi nous ne pouvons être au malheureux Souza.

Alors elle la conjura de l'aider à ſe dérober de ſa maiſon, & de la conduire dans un couvent, où cette Léonore avoit une ſœur Religieuſe, lui recommandant de ne découvrir ſa retraite à qui que ce fût au monde, pas même à Dom Sébaſtien, afin que ſon

étonnement fût une preuve convainquante, qu'il n'avoit aucune part à son évasion. La difficulté de me trouver, ajouta-t-elle, donnera le tems à Dom Pedre de faire agir ses amis & ceux de Souza, & cette démarche convaincra les protecteurs de Lama de mon invincible aversion pour lui ; le Roi même y fera réflexion, & ne voudra pas sans doute porter plus loin les marques de son autorité.

Léonore fit tous ses efforts pour la détourner de ce projet ; mais n'en pouvant rien obtenir, elle lui jura un secret & une fidélité inviolables. Comme il n'y avoit plus que deux jours pour la fin de la huitaine accordée à Dom Pedre, elles conclurent qu'il falloit partir dès la nuit du lendemain.

Léonore n'ayant besoin que de ce tems pour avertir sa sœur, la chose fut exécutée selon leurs desirs. La Religieuse, qui avoit grand pouvoir dans la maison, promit à Léonore de cacher si bien Elvire, qu'on n'en sauroit jamais de nouvelles que lorsqu'elle voudroit.

Toutes ces choses étant réglées, la nuit du jour suivant, lorsque chacun se fut livré au sommeil, Elvire, n'ayant que Léonore avec elle, sortit de son apartement par un escalier dérobé, qui rendoit dans le jardin, dont une porte de derriere donnoit dans le quartier le moins fréquenté de la ville ; là, Elvire trouva une chaise que Léonore avoit eu le soin d'arrêter la veille : conduite par des hommes dont la fidélité lui étoit connue, elles prirent congé l'une de l'autre : Elvire

voulant qu'elle restât dans sa maison ; feignit d'ignorer ce qu'elle étoit devenue, pour qu'elle pût l'instruire de tout ce qui se passeroit.

Cette belle personne fut menée & reçue au couvent, sans accident & sans obstacle, & Léonore rentra dans son apartement, laissant la porte du jardin ouverte ; elle prit aussi la précaution d'attacher aux barreaux des fenêtres les draps d'Elvire, pour faire croire qu'elle s'étoit sauvée par-là ; & s'étant mise dans sa chambre, elle y attendit patiemment l'heure où l'on avoit accoutumé d'entrer dans celle de sa maîtresse, pour faire éclater sa perte.

La triste Elvire ne fut pas plutôt dans sa retraite, qu'elle écrivit au Président du Conseil, la Religieuse s'étant chargée de la faire tenir, d'une maniere qui ne pourroit découvrir ce qu'elles vouloient tenir secret. En effet, celui à qui elle en donna commission, y avoit les entrées libres, & promit de la mettre sur la table de son cabinet, sans que personne s'en aperçût.

Cependant Lama & Dom Sébastien n'étoient pas oisifs : le premier en qui les difficultés avoient fait naître un violent amour, en sortant de sa conversation avec Dona Elvire, avoit été trouver le Président du Conseil, pour le prier de n'accorder plus aucun délai à Dom Pedre, & de faire exécuter les ordres du Roi, en fixant le jour de son mariage ; ce qui lui ayant été assuré, il ne songea plus qu'à profiter des marques d'amitié qu'il commençoit à recevoir de la

plus grande partie de ceux de la famille d'Elvire, qui, par une lâche adulation au faux-brillant de la fortune, regardoit son alliance comme une grande faveur.

Pour répondre à leurs avances, Dom Baltazard accepta avec joie un superbe festin, que lui voulut donner Dom Antoine de Silva, un des plus proches parens d'Elvire; le jour fut pris pour le surlendemain, à une terre qu'il avoit à deux lieues de Lisbonne. Cette partie, qui devoit être accompagnée d'une fête magnifique, donna le tems à Elvire d'exécuter son dessein: tout sembla même y contribuer; car Dom Sébastien, qui fut informé de ce qui devoit se passer chez Dom Antoine de Silva, voulant prendre cette occasion d'effectuer ce qu'il projettoit depuis long-tems, ne fut point chez Dom Pedre, dans la crainte que la pénétrante Zuarés ne découvrît sur son visage, ou dans quelques-unes de ses actions, celle qu'il alloit faire.

Ainsi le hazard voulut que le même jour éclairât trois incidens différens; le matin, le Président du Conseil trouva la lettre d'Elvire, sans qu'on pût l'instruire qui l'avoit mise sur sa table; il l'ouvrit à l'instant, & y lut ces paroles:

LETTRE.

SEigneur, l'injuste violence que l'on veut faire à mon inclination, en me forçant de donner à Dom Baltazard de Lama une foi déja promise solemnellement à Dom Sébastien

de Souza, m'oblige à me retirer du monde pour jamais : j'ai tenté toutes sortes de voies avant que d'en venir à cette extrêmité ; mais puisque rien ne peut fléchir mes persécuteurs, & que l'on prétend me faire violer les loix divines & humaines en manquant à des promesses sacrées, je me jette entre les bras de celui pour qui seul je puis les enfreindre ; n'accusez personne de ma fuite : j'avois trop d'intérêt qu'on n'y mît point d'obstacle, pour en donner connoissance ; & quelques recherches qu'on en puisse faire, on ne découvrira le lieu de ma retraite, qu'en me rendant la liberté de disposer de ma main, ou par le bruit de mort.

DONA ELVIRE DE ZUARÉS.

Au moment que le Président du Conseil faisoit cette lecture, toute la maison d'Elvire étoit en combustion : Léonore étant entrée assez tard dans son apartement, suivie des femmes qui lui étoient nécessaires à son lever, fit des cris perçans en ne la trouvant point ; & les autres ayant aperçu les draps noués aux fenêtres, la seconderent avec tant de véhémence, que Dom Pedre accourut au bruit de leurs clameurs. Sa surprise fut extrême ; mais Léonore joua si bien son rôle, qu'il ne douta point que sa niece n'eût pris ce parti, sans le lui communiquer.

Cette nouvelle s'étant répandue du palais de Dom Pedre dans toute la ville, & se confirmant par la lettre que le Président du Conseil avoit reçue, qui dans son étonnement la lisoit à la Cour dont il étoit environné,

ronné, tout ce qu'il y avoit de considérable à Lisbonne se rendit chez Dom Pedre; & l'opinion commune s'étant arrêtée à la créance que Souza avoit enlevé Elvire, il courut à son palais agité de mille pensées différentes; mais il n'y trouva que Dona Catherine de Mendoce sa mere, qui lui jura qu'il n'avoit point sorti la veille, ni cette nuit, mais qu'il étoit monté à cheval dès le grand matin, sans aucune suite.

C'en fut assez pour confirmer les soupçons qui s'étoient d'abord élevés contre lui; & chacun pensant différemment sur cette action, les uns voulurent chercher pour s'en faire honneur auprès de Lama; & les autres, pour lui prêter secours en cas qu'il en eût besoin. Dom Pedre fut du nombre de ces derniers, se persuadant qu'en le trouvant, il sauroit où étoit Elvire. On se sépara donc pour cet effet, & par divers chemins; tous se flatterent de marcher sur ses traces.

Mais l'infortuné Souza, bien loin d'imaginer que son absence causoit tant de trouble, animé d'amour, de haine & de vengeance, sachant l'heure où Dom Baltazard devoit se rendre à la terre de Dom Antoine de Silva, étoit allé l'attendre sur sa route, dans le dessein de perdre la vie, ou d'avoir la sienne; il ne fut pas long-tems sans l'appercevoir, suivi de très-peu de ses gens; Souza le joignit, & l'ayant salué assez fiérement: Dom Baltazard, lui dit-il, j'ai des choses importantes à vous communiquer; êtes-vous homme à m'entendre? Et à vous répondre, lui repliqua Lama du même ton,

qui vit d'abord de quoi il étoit question ; & sans s'expliquer davantage, ayant fait signe à ses gens de ne le point suivre, ils pousserent leurs chevaux l'un & l'autre dans un vallon, qui les déroboit à la vue d'un grand chemin : alors s'étant écartés pour prendre du terrein, & revenant l'un sur l'autre, ils se tirerent leurs pistolets dont les balles porterent dans la tête de leurs chevaux ; ils s'en débarrasserent avec une pareille adresse, & mettant l'épée à la main, ils commencerent un combat que l'égalité de leurs forces & de leur valeur ne rendoit que plus terrible : tous deux jeunes, vigoureux & braves, l'avantage fut long-tems disputé ; cependant Lama fut blessé le premier, & Dom Sébastien, s'abandonnant trop sûr son rival, le fut ensuite : mais bien loin que la vue de leur sang ralentît leur ardeur, ils n'en devinrent que plus furieux, & seroient parvenus à s'arracher la vie, si Dom Antoine de Silva, suivi de tous les convives qui venoient au-devant de Lama, instruit par ses gens qui s'étoient écartés avec un cavalier qui l'avoit arrêté sur le chemin, ne se fût promptement rendu au lieu de leur combat, ne doutant point que ce ne fût Souza.

Ils arriverent dans le tems qu'ils se portoient les plus terribles coups ; & se hâtant de les joindre, poussant leurs chevaux entr'eux, ils les séparerent & les obligerent de se quitter, plus animés que jamais l'un contre l'autre.

Dans cet instant Dom Pedre, & quelqu'un de ceux qui cherchoient Souza

comme le ravisseur d'Elvire, ayant pris cette route, attirés par le hennissement des chevaux & le bruit des voix, dont le vallon retentissoit, y porterent leurs pas.

Ce spectacle, auquel ils ne s'attendoient pas, les jetta dans une confusion des plus étranges; les amis de Dom Sébastien l'entourerent, ceux de Lama en firent autant à son égard; mais Dom Pedre & Dom Antoine agirent avec tant de prudence, que les deux partis n'oserent rien entreprendre; les uns emmenerent Lama, & les autres firent reprendre le chemin de Lisbonne à Souza.

Dom Pedre ne pouvant se dispenser de faire quelques civilités à Dom Baltazard, l'assura qu'il avoit un sensible regret de cette aventure; il lui aprit en même tems la perte d'Elvire, & lui fit voir dans toutes ses paroles une si grande franchise, qu'il lui fut impossible de n'y pas ajouter foi; mais la nouvelle de la fuite d'Elvire le mit dans une telle fureur, qu'à peine donna-t-il le tems aux Chirurgiens qu'on avoit apellés de panser la plaie, brûlant d'impatience d'aller demander vengeance de son attentat, dont il ne balança point d'accuser Souza.

Cependant Dom Pedre ayant rejoint ce malheureux amant, à qui ses amis avoient rendu les mêmes soins que Dom Baltazard recevoit des siens, sachant que sa blessure n'avoit rien de dangereux, l'abordant avec toutes les marques de la plus profonde tristesse: Dom Sébastien, lui dit-il, je ne saurois blâmer un combat qu'il semble que

l'honneur exigeoit de vous ; mais vous ne devez pas en ternir la gloire par l'enlevement d'Elvire : c'est un outrage à sa réputation, que je ne puis vous pardonner, & qu'il faut réparer en me la rendant dès aujourd'hui.

Moi, s'écria Souza, moi, vous avoir enlevé Elvire ? Ah ! Seigneur, que m'aprenez-vous, & de quel crime osez-vous m'accuser ? Alors chacun lui ayant confirmé ce que disoit Dom Pedre, il témoigna sa surprise & son inquiétude avec trop de sincérité, pour être plus long-tems soupçonné.

Comme ils s'étoient arrêtés au village le plus proche pour le faire panser, Dom Sébastien les pressa de remonter à cheval, voulant commencer dans Lisbonne la recherche de Dona Elvire. Ses amis y consentirent avec peine, lui conseillant de se mettre à couvert des poursuites de son rival ; mais regardant comme une lâcheté de se dérober à ses ennemis, il les obligea à le reconduire à son palais, où Dona Catherine de Mendoce le reçut avec des transports de douleur, que les seuls mouvemens de la nature pouvoient rendre excusables. Cette tendre mere, qui prévoyoit que l'évasion d'Elvire, joint au combat qui venoit de se passer, alloit mettre son fils dans un danger pressant, ne pouvoit tarir ses pleurs, ni modérer ses craintes. Dom Pedre & tous ses amis fortement persuadés qu'il n'avoit point de part à cette fuite, & que la jeune Zuarés ne l'avoit prise que pour se garantir d'un hymen qu'elle détestoit, le conjurerent de les laisser agir en sa faveur : mais ils n'en

eurent pas le tems. Lama, qui revint à Lisbonne aussi promptement qu'eux, se rendit d'abord chez le Président du Conseil, qu'il informa de cette affaire, en y donnant des couleurs si noires, que ce Ministre, qui d'ailleurs étoit de ses amis, ne put se dispenser de faire arrêter Souza le même jour. Ainsi, malgré la justice de sa cause, & les larmes de sa mere, il fut conduit en prison, & très-étroitement gardé.

Comme il étoit universellement aimé, les plus grands Seigneurs du Royaume agirent en sa faveur; Dom Pedre lui-même remuant ciel & terre pour le sauver & découvrir la retraite de sa niece, se donnoit des mouvemens inconcevables pour réussir à l'un & l'autre.

Mais tandis que toute la ville de Lisbonne étoit dans cette agitation, l'infortunée Elvire, instruite par Léonore de tout ce qui se passoit, étoit dans un état qu'on ne peut décrire; elle fut bientôt informée qu'on traitoit le combat de Souza d'assassinat, qu'on l'accusoit de l'avoir enlevée, & qu'on ne parloit pas moins que de lui faire couper la tête. Alors croyant qu'en découvrant promptement où elle étoit, elle prouveroit son innocence, elle en fit avertir le Président du Conseil, Dom Pedre, sa famille & tous ses amis; ces derniers se rendirent près d'elle, dès qu'ils surent sa retraite, & les ayant pleinement instruits du motif de son évasion, elle les conjura de tout employer pour le sauver.

Mais le Conseil d'Espagne informé de la

chose, ordonna à celui de Lisbonne de faire prompte & brieve justice; & comme le but des ennemis de Dom Sébastien étoit de le perdre, malgré les témoins de sa rencontre avec Dom Baltazard, malgré les protestations que faisoit Elvire, d'avoir disparu, sans qu'il en eût la connoissance, on traita toujours sa fuite de rapt, & le combat d'assassinat. On avoit déja interrogé Souza plusieurs fois, seulement pour la forme; & quelques fortes que fussent les sollicitations des protecteurs, de sa famille, de ses amis, & des larmes de sa mere, qui chaque jour étoit aux pieds de ses Juges, on n'attendoit plus que l'arrêt de sa mort. Lorsque Dona Elvire, ne voyant plus d'espoir pour garantir une vie qui lui étoit si chere, après avoir rendu les plus cruels combats entre l'amour qu'elle avoit pour lui, & l'horreur de le voir mourir, se détermina à se sacrifier elle-même pour le sauver; le tems pressoit, l'instant fatal aprochoit: ainsi, s'affermissant dans sa résolution, à mesure que le péril augmentoit, elle envoya prier Lama de se rendre auprès d'elle. Léonore, qu'elle avoit informée de son dessein, & chargée de sa commission, voyant qu'il hésitoit, lui dit si positivement qu'il y alloit de la vie de sa maîtresse, qu'il ne balança plus.

Il trouva cette belle personne dans un état dont il ne put s'empêcher d'être touché, pâle, languissante, abattue, les yeux baignés de pleurs, mais si belle malgré tout cela, qu'il étoit impossible de la regarder sans amour; Seigneur, lui dit-elle aussi-tôt

qu'elle le vit entrer en s'efforçant d'arrêter les sanglots qui lui coupoient la voix, ce n'est plus cette Elvire si fiere, si hardie, qui vouloit jadis vous contraindre à ne plus aimer, qui vous parle aujourd'hui; c'est Elvire soumise, Elvire mourante, qui vous demande grace pour un illustre malheureux, & qui, pour prix de sa vie, vous offre son cœur & sa foi; oui, Seigneur, ajouta-t-elle en soupirant, sauvez Souza, & je jure de n'être qu'à vous. S'il est vrai que l'amour ait eu quelque part à votre recherche, prouvez-le-moi, Seigneur, par cette action aussi juste que généreuse, vous en avez le pouvoir, ses Juges n'agissent que par vous & pour vous; triomphez de votre ressentiment, si vous faites votre bonheur de triompher de mon cœur: que ce que je fais à présent, vous paroisse bien moins une preuve de ma tendresse pour votre rival, qu'une marque singuliere de l'estime que j'ai pour vous; c'est le dernier témoignage que je veux lui donner d'un malheureux amour, & le premier que j'ose exiger du vôtre. Enfin, Seigneur, faut-il quelque chose de plus fort pour vous y engager, que de voir Dona Elvire de Zuarés embrasser vos genoux, dit-elle en se jettant à ses pieds, le visage couvert de larmes?

Ah! Madame, s'écria Lama en la relevant aussi-tôt, quel spectacle offrez-vous aux yeux d'un homme qui vous adore! Que le sort de Souza est glorieux! & que le mien est douloureux, de ne devoir votre main, qu'au prix d'une vie qui sera peut-être tout

le malheur de la mienne ! mais enfin, je n'y puis résister, le bien que vous m'offrez l'emporte sur tout le reste : je vais tenter l'impossible pour vous satisfaire ; ne trompez point mon attente, & je cours remplir la vôtre.

Non, Seigneur, lui répondit-elle en lui tendant la main, j'atteste le ciel de la sincérité de mes paroles. A ces mots, Dom Baltazard, transporté d'amour & de joie, la lui baisa avec ardeur, & la quitta pour ne point perdre de tems dans une conjoncture si pressante. A peine étoit-il sorti, que Dona Elvire, succombant à la violence qu'elle venoit de se faire, tomba évanouie entre les bras de Léonore ; toute la communauté fut apellée à son secours, & l'on fut près de deux heures sans la pouvoir faire revenir.

Une fievre ardente succéda à son évanouissement, mais elle ne voulut jamais se mettre au lit, dans la crainte que Lama ne crût qu'elle feignoit cette maladie, pour dégager ou éluder sa promesse ; Dom Pedre, qu'on avoit envoyé chercher, la trouva si changée, qu'il en fut alarmé, il en aprit la cause avec une joie d'autant plus grande, qu'il s'y attendoit le moins ; il lui donna mille louanges sur sa résolution, & la pria de la soutenir, en prenant soin de se conserver.

Je ne veux, lui répondit-elle, avoir d'attention pour ma vie, que lorsque je serai assurée de celle de Souza ; & elle exigea de tout le monde de ne rien dire de son mal :

ainsi on fut contraint de lui ordonner les remedes qui étoient nécessaires, sans qu'elle s'alitât.

Cependant Lama, qui dans son cœur savoit l'innocence de Souza, & qui voyoit ses desirs comblés, en arrêtant le coup qu'on lui préparoit, ne balança point à solliciter pour lui; sa faveur & son pouvoir étoient si considérables dans le Conseil, qu'aussi-tôt qu'il eut fait voir son empressement pour lui sauver la vie, les choses changerent de face; on y donna d'autres couleurs; on ne parla plus de rapt, ni d'assassinat; & la cruelle sentence de mort qu'on avoit été prêt à rendre, fut enfin transformée en un ordre de mettre Dom Sébastien en liberté, l'exilant seulement à une de ses terres.

Mais ce nouvel arrêt fut tenu secret, à la priere de Lama, jusqu'à ce que son mariage avec Elvire fût fait sans nul retour. Pour assurer cette belle personne qu'elle n'avoit plus rien à craindre, il obligea le Président du Conseil d'envoyer montrer l'ordre signé à Dona Catherine de Mendoce, en lui annonçant qu'il ne seroit rendu public qu'après les noces d'Elvire & de Lama. Cette Dame ayant apris par-là qu'elle devoit la vie de son fils au sacrifice que la jeune Zuarés faisoit de sa main, se garda bien de s'oposer au secret qu'on en vouloit faire, afin de laisser Dom Sébastien dans l'ignorance de son malheur; jugeant même qu'il étoit de la prudence qu'il ne sortît de prison que lorsque cette cérémonie seroit

terminée, pour qu'il n'y pût aporter aucun trouble.

Mais pénétrée de reconnoissance envers Elvire, elle fut elle-même lui aprendre ce qu'elle venoit de voir, & la remercier tendrement du service important qu'elle avoit rendu à toute sa famille. Elvire, que Lama avoit déja instruite de ce qui s'étoit fait, & qui n'attendoit que cette confirmation de la bouche de Dona Catherine, pour se lier à lui pour jamais, ne put la voir sans ressentir la plus vive douleur; elles s'embrasserent mille fois, l'une en l'apellant toujours sa fille, & l'autre en lui disant qu'elle n'auroit plus la consolation de la nommer sa mere.

Non, non, ma chere Elvire, lui répondit Dona Catherine, le ciel est trop juste pour me priver d'un bien si doux, il bénira vos jours, il les récompensera; & s'il vous a destinée pour n'être heureuse qu'avec mon fils, il vous réunira.

Il ne m'est plus permis d'avoir cette espérance, lui repliqua Elvire, un sévere devoir va s'oposer à mes plus innocentes pensées, c'en est fait, Madame, Souza vivra, mais nous ne nous verrons plus.

Cette réflexion fit recommencer ses pleurs & ses sanglots; Dona Catherine, à qui la certitude de la vie de son fils donnoit une douleur plus modérée sur la catastrophe de son amour, la consola le mieux qu'il lui fut possible: mais voyant que sa présence & ses discours ne faisoient que redoubler ses larmes, elle s'en sépara; & l'ayant embras-

sée pour la derniere fois : adieu, ma chere Elvire, lui dit-elle, vous êtes trop digne d'un sort heureux, pour ne le pas espérer : je ne vous presse point de vous souvenir de nous, votre vertu vous le défend ; mais la nôtre nous ordonne de vous assurer que nous ne vous oublierons jamais.

Je chérirai toujours, Madame, lui répondit-elle, les marques de votre tendresse, & je n'en perdrai jamais la mémoire ; la seule grace que j'ose exiger de vous, c'est de tout employer pour m'arracher de celle du malheureux Souza, & de le contraindre à conserver des jours pour lesquels j'ai sacrifié les miens.

A ces mots elle se quitterent, ne pouvant plus soutenir une si triste conversation. Dom Baltazard arriva quelques momens après, accompagné de Dom Pedre & de plusieurs personnes du premier rang. Les articles de ce funeste hymen furent dressés & signés ce même jour ; & les magnificences destinées au mariage de Dom Sébastien servirent à celui de Lama, qui se fit le lendemain avec toute la pompe imaginable. La triste Elvire ne sortit de sa retraite que pour être conduite à l'autel, & de l'autel au palais de son époux. Dans tout le cours de cette cérémonie, elle parut comme une victime déplorable de l'amour & du devoir : sa profonde mélancolie marquoit la situation de son ame ; & sa fermeté à soutenir ce cruel revers, sans verser une larme, sans dire une parole qui pût blesser celui à qui elle se livroit, faisoit voir la plus haute vertu.

Cependant Dom Sébastien de Souza, qui, pendant plus de dix jours que ces choses se passerent, n'entendoit aucunes nouvelles, & qui par ses différens interrogatoires avoit jugé sa mort prochaine, ne pouvoit concevoir l'oubli qu'il sembloit que ses ennemis & ses amis même faisoient de lui dans tout le cours de sa prison; il n'avoit eu d'inquiétude que sur ce qu'étoit devenue Elvire; & ne doutant point qu'elle n'eût fui que pour se conserver à son amour, il se consoloit d'ignorer sa retraite, dans l'idée qu'elle ne seroit point à son rival; il admiroit sa constance, sa fidélité & sa résolution, & lui parlant comme si elle eût été présente, il la remercioit mille fois le jour des preuves qu'elle lui donnoit de sa tendresse, content de mourir s'il avoit la satisfaction de ne la point voir entre les bras d'un autre.

Mais lorsqu'il vit que le tems s'écouloit, sans qu'il parût qu'on se déterminât à sa mort ou à sa liberté, de cruels pressentimens commencerent à l'agiter; un violent desir d'être instruit de ce qui ce passoit, s'empara de son ame, & le fit tout tenter pour gagner quelques-uns de ses gardes, afin de laisser sortir un seul valet de chambre qu'on lui avoit permis d'avoir avec lui: mais les ordres étoient si bien donnés, & ceux qui les exécutoient si fermes dans leur devoir, qu'il lui fut impossible de les corrompre; le profond silence que ceux qui le servoient affectoient à ses moindres questions, le déconcertoit; il avoit donné trop

de marques de son mépris pour la vie, pendant sa détention, dans son courage à la suporter, & dans ses réponses à ses Juges, pour croire que l'on craignît de lui annoncer l'arrêt de sa mort: & s'imaginant des choses mille fois plus terribles pour lui que la fin de ses jours, il les passoit dans un état digne de pitié.

Il étoit dans cette funeste situation, lorsque la nuit du vingtiéme jour de sa prison, & la premiere du mariage d'Elvire, il entendit ouvrir les portes de sa chambre. Comme ses inquiétudes ne lui permettoient pas de s'abandonner au sommeil, il s'étoit levé; & s'étant avancé vers l'endroit d'où le bruit venoit, il vit entrer Dona Catherine de Mendoce sa mere, précédée de plusieurs flambeaux, & suivie de ses principaux parens & alliés.

Mon fils, lui dit Dona Catherine en lui donnant la main, le Roi connoît votre innocence, & vous rend la liberté; suivez-moi, je vous instruirai du reste dans un lieu moins funeste; Souza ne répondit qu'en lui obéissant: se sentant accablé de la plus noire mélancolie, il monta avec elle dans son carrosse, & les autres les accompagnerent à cheval: s'étant aperçu que l'on prenoit un chemin qui conduisoit hors la ville; où me menez-vous, Madame, lui dit-il, & ne puis-je savoir des nouvelles de Dona Elvire? Pourquoi Dom Pedre n'est-il point avec vous? Savent-ils où je vais? enfin, les trouverai-je où nous allons? Dom Sébastien, lui répondit sa mere, vous voulez savoir trop

de choses à la fois, je ne puis vous satisfaire entiérement que nous ne soyions arrivés à la maison de plaisance de Dom Louis de Mendoce mon frere, où je vous mene; contentez-vous pour l'heure d'aprendre qu'Elvire est à Lisbonne, & que c'est à elle seule que vous devez la vie; d'importantes raisons, dont vous serez bientôt instruit, vous obligent d'en sortir, & de n'y paroître de quelque tems; voilà tout ce que je puis vous dire à présent; mais calmez-vous, & ne troublez point la joie que je ressens de vous voir délivré d'un péril qui me donnoit la mort.

Dom Sébastien, que ce discours jetta dans une nouvelle perplexité, n'épargna rien pour lui en faire dire davantage; mais elle tint ferme contre ses pressantes sollicitations, voulant être assurée de sa personne avant que de lui aprendre son sort. Comme la maison de Dom Louis n'étoit qu'à une lieue de la ville, elle l'avoit choisie pour sa retraite jusqu'à ce qu'il eût réglé ses affaires, afin de subir son exil au tems marqué; on lui avoit accordé quatre jours à compter de celui de sa sortie de sa prison, à condition qu'il ne paroîtroit point à Lisbonne, & qu'il partiroit immédiatement après le terme.

Comme ils alloient très-vîte, ils arriverent de même chez Dom Louis de Mendoce, qui, étant préparé à les recevoir, les attendoit en nombreuse compagnie; tous les amis & les parens de Souza s'y étant rendus, les premiers momens se passerent en caresses réciproques: les témoignages de joie & les

complimens sur cet heureux changement étant terminés, Dom Louis, qui étoit un vieillard vénérable, qui avoit élevé Souza, le fit entrer avec Dona Catherine dans son cabinet; & après l'avoir embrassé tendrement : Dom Sébastien, lui dit-il, vous avez si bien soutenu jusqu'ici la gloire de votre sang, que je me flatte que vous ne vous démentirez jamais; une action d'honneur vous a pensé faire perdre la vie, une action de courage doit vous la conserver; j'ai un grand coup à vous porter; mais plus il est terrible, plus vous devez le recevoir avec fermeté : Elvire n'est plus à vous, elle a donné sa foi pour le prix de votre tête. C'est de tout son repos, de toute sa félicité qu'elle a payé le jour qui vous éclaire; enfin, elle n'a pu vous sauver qu'en épousant Dom Baltazard de Lama, elle est sa femme.

Je ne vous dirai point qu'il faut éteindre une flamme sans espérance, qu'un amour, quelque légitime qu'il nous paroisse, devient honteux & criminel, quand on ne lui prescrit pas des bornes; c'est le langage ordinaire des hommes de mon âge à ceux du vôtre; pour moi je suis une autre route, & je vous taxerois de la plus lâche ingratitude, si vous cessiez d'aimer Elvire, après un tel service; aimez-la, mais d'un amour sage, respectueux & reconnoissant; aimez-la, Dom Sébastien, pour lui conserver une vie qui lui coûte si cher; & balançant enfin la honte de mourir sur un échafaud, avec la douleur de perdre une maîtresse, faites triompher votre gloire de votre amour.

Souza n'entendit qu'à peine ces dernieres paroles : un froid universel se glissa dans ses veines, une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; & malgré tout son courage, il tomba sans nul sentiment dans les bras de Dom Louis, qui, le voyant chanceler, s'étoit aproché pour le soutenir : on le mit au lit ; & quelques remedes qu'on employât, il ne reprit ses sens que bien avant dans le jour ; mais ce ne fut que pour former des regrets, & tenir des discours si touchans, que tous ceux qui étoient autour de lui fondoient en larmes.

Dona Catherine sa mere étoit au chevet de son lit, qui, par mille tendres caresses, l'exhortoit à se consoler ; il étoit sorti de prison à deux heures après minuit, & il en étoit près de sept du matin sans qu'on eût pu le tranquilliser : enfin, le monde qui l'environnoit, & les raisonnemens des uns & des autres ne faisant qu'aigrir sa douleur, il pria qu'on le laissât seul, les Médecins même lui ayant trouvé de la fievre, défendirent qu'on le fit parler ; ainsi on se rendit à ce qu'il souhaitoit ; il ne fit rester auprès de lui que le valet de chambre qui ne l'avoit point quitté, nommé Alvarés, en qui il avoit une entiere confiance.

Lorsqu'il se vit en liberté de l'entretenir sans témoins : Alvarés, lui dit-il d'un ton plus ferme que son état ne sembloit le permettre, j'ai résolu de mourir, mais je veux que la cruelle Elvire soit témoin de ma mort, je veux retourner à Lisbonne, & si tu m'es véritablement attaché, donne-m'en

les moyens : Alvarés extrêmement surpris d'un semblable dessein, lui dit tout ce que la raison lui suggéra pour l'en détourner ; mais Dom Sébastien se soulevant, lui jura si positivement qu'il se poignarderoit à ses yeux, s'il ne lui donnoit cette marque de son zele, que la crainte l'y fit consentir : la question étoit de sortir de cette maison sans être aperçu, & d'avoir des chevaux, bien persuadé qu'on ne leur en donneroit pas chez Dom Louis. Il fallut donc qu'Alvarés prît le soin de s'en assurer de deux, & que Dom Sébastien lui laissât toute la journée pour mettre les choses en état. La chose fut exécutée comme ils l'avoient projettée, & le desir de revoir Elvire, & d'expirer à ses pieds, fit sur lui plus d'effet que tous les remedes qu'on lui avoit donnés.

L'après-midi, s'étant trouvé beaucoup mieux, il se leva, se fit habiller & conduire à l'apartement de Dona Catherine : Madame, lui dit-il, je viens vous demander pardon de la foiblesse que je vous ai montrée ; l'excès de mon amour & la perte que je fais doivent la rendre excusable ; je suis au désespoir, mais j'ai pris mon parti, & je viens aprendre de vous le reste de mon malheur, & ce qu'il faut que je fasse.

Il faut vivre, mon fils, lui répondit-elle promptement, Elvire vous l'ordonne, & l'honneur vous le commande. Ensuite elle lui détailla comme tout s'étoit passé, & les conditions de sa liberté & de sa vie : ce récit lui fit sentir tout ce que la douleur a de plus cuisant ; mais dissimulant sa peine pour ca-

cher sa résolution, il répondit à Dona Catherine, qu'il étoit prêt d'obéir; elle lui dit qu'il falloit attendre encore deux jours, afin que sa santé fût entiérement rétablie, ses terres étant très-éloignées, & ce voyage pouvant lui être contraire; il parut souscrire à tout avec une parfaite soumission, pour qu'on lui laissât une pleine liberté, s'étant aperçu qu'on le gardoit à vue.

En effet, Dom Louis le voyant goûter ses raisons plus tranquillement, perdit la crainte qu'il avoit eue qu'il n'entreprît quelque chose contre Lama, & ne s'occupa cette journée & la suivante, qu'à le distraire de sa mélancolie, en éloignant de son idée tout ce qui pouvoit y contribuer. On devoit partir dès le matin du troisieme jour: mais la nuit Alvarés s'étant muni de deux bons chevaux, & d'une clef du parc de la maison, ils en sortirent sans bruit, monterent à cheval, & se rendirent à Lisbonne bien avant le jour chez un parent d'Alvarés, où Dom Sébastien resta caché, tandis que ce fidele domestique alla chercher les moyens de parler à Léonore.

L'heure destinée au départ ne fut pas plutôt arrivée chez Dom Louis, que Dona Catherine envoya dans l'apartement de son fils lui dire qu'on n'attendoit plus que lui: mais quelle fut sa surprise, lorsque pour toute réponse on lui aporta une lettre qu'il y avoit laissée, qui s'adressoit à elle! elle l'ouvrit avec précipitation, & y lut ces paroles:

LETTRE.

MADAME,

Puisque je suis exilé, il doit être indifférent où je porte mes pas, toutes le terres sont égales à un banni : les miennes sont encore trop proches des cruels objets qui me persécutent : je vais plus loin terminer une vie qu'on ne m'a conservée que pour me la rendre insuportable.

DOM SÉBASTIEN DE SOUZA.

Dona Catherine fit aussi-tôt part de cette lettre à Dom Louis & à ses parens : on tint conseil sur ce qu'on devoit faire, & les avis se réunirent tous à cacher avec soin cette action, soit que Dom Sébastien fût allé à Lisbonne, soit que véritablement il eût pris le parti de sortir du Royaume, afin de ne jetter aucun soupçon sur sa conduite, & donner lieu par-là à le faire arrêter une seconde fois ; ce qui ne manqueroit pas d'arriver, si on venoit à le trouver ; qu'il falloit publier qu'il étoit parti pour le lieu de son exil, & que Dona Catherine s'y rendroit à petites journées, pour leur donner le tems de lui faire savoir ce qu'ils pourroient découvrir de Dom Sébastien, dont ils feroient une recherche exacte, mais très-secrette.

Ce conseil étoit trop sage pour n'être pas suivi ; la mere de Souza dit hautement devant tout le monde, qu'elle savoit où le

joindre, & qu'elle vouloit partir ; ce qu'elle fit quelques heures après, le visage riant, & l'ame pénétrée de douleur & d'inquiétude ; pour Dom Louis & les autres, ils prirent le chemin de la ville, pour commencer leurs secrettes perquisitions.

Cependant Alvarés, qui cherchoit l'occasion de parler à Léonore, avoit rodé longtems autour du palais de Lama, sans voir personne à qui il osât la demander, lorsqu'il l'aperçut à la jalousie d'une salle basse, dont les fenêtres donnoient sur la rue : comme elles étoient à sa portée, il la reconnut aisément, il lui fit plusieurs signes qu'elle n'entendit pas d'abord, ne se remettant point son visage ; mais s'étant un peu plus avancée, il ne lui fut pas possible de le méconnoître, & lui faisant comprendre qu'elle alloit revenir, elle disparut. Quelques momens ensuite il vit tomber un papier à ses pieds, où il lut ces mots : *Allez m'attendre à sainte Ursule.* Alvarés, qui craignoit d'être aperçu, se hâta de sortir de ce lieu pour se rendre à celui qu'on lui indiquoit : il n'y avoit pas plus d'une heure qu'il y étoit, lorsqu'il vit arriver Léonore couverte de sa mante ; elle entra dans une chapelle obscure, il l'y suivit, se mit à genoux près d'elle, & là lui expliqua le sujet de sa commission, lui peignant l'excès du désespoir de son maître, & la résolution qu'il avoit prise de mourir aux pieds d'Elvire. Sage Léonore, continua-t-il, je suis si persuadé que cette entrevue lui fera changer ses funestes desseins, que je vous conjure de la

lui procurer ; le péril où il s'expose en rentrant dans Lisbonne, me fait frémir, il n'en sortira point qu'il n'ait vu Dona Elvire ; & il est capable de tout hazarder si on lui refuse cette vue.

Léonore se trouva très-embarrassée dans cette conjoncture ; elle savoit parfaitement que sa maîtresse n'accorderoit jamais cette grace, si on la lui demandoit ; il falloit donc introduire Souza près d'elle, sans qu'elle le sût, & cela ne se pouvoit sans un danger extrême. Elle découvrit toutes ses craintes à Alvarés, en tachant de le porter à dissuader son maître d'une telle entreprise ; mais comme il savoit qu'il aimoit Dom Sébastien, il lui fit si bien concevoir le désespoir où ce refus alloit le livrer, qu'elle se résolut de le satisfaire ; elle lui aprit que Dona Elvire, qui étoit malade avant son mariage, & qui avoit caché ses maux pour ne pas retarder la sortie de Souza, en avoit enfin été si accablée, qu'elle étoit au lit depuis deux jours ; que ce qui pourroit lui faciliter de faire entrer Dom Sébastien dans son apartement, étoit que Lama n'y couchoit point, craignant de l'incommoder ; qu'ainsi il n'avoit qu'à l'amener, lorsque la nuit seroit entiérement close, à la porte du jardin du palais de Lama ; qu'elle seroit ouverte ; lui recommandant de l'attendre dans un cabinet de jasmins qu'ils trouveroient en entrant, se chargeant de conduire le reste.

L'ayant quittée, il courut porter cette nouvelle à Dom Sébastien, dont l'impatience étoit sans égale : s'il eût été capable

de ſentir de la joie, l'eſpoir d'une ſi chere vue lui en auroit donné ; mais le motif qui la lui faiſoit deſirer étoit trop douloureux pour exciter rien d'agréable dans ſon cœur; quelquefois s'abandonnant à ſon amour, Elvire ne s'offroit à ſa penſée que comme un objet à l'aſpect duquel tous ſes reſſentimens devoient ceſſer ; il ſe repréſentoit la violence qu'elle s'étoit faite, l'éclatante preuve qu'elle venoit de lui donner de ſa tendreſſe, & le triſte ſort où elle s'étoit condamnée pour lui ſauver la vie. Mais lorſqu'il venoit à ſonger que c'étoit ſon rival qui profitoit de cet excès d'amour, tout le ſien ſe tournoit en fureur. S'il eût été témoin des cruels mouvemens qu'Elvire avoit paſſés depuis ſon hymen, & des triſtes réflexions qu'elle faiſoit ſur ſon malheur, il l'auroit trouvée mille fois plus à plaindre que lui. Cette charmante femme n'eut pas plutôt donné ſa foi, & ne fut pas plutôt Dom Sébaſtien hors de priſon, que la deſtinée qu'elle venoit de ſe faire ſe préſenta à ſon eſprit dans toute ſon horreur ; celle de voir périr un homme qui lui étoit plus cher que ſa vie, l'avoit comme aveuglée ſur ce qui la regardoit elle-même ; & dans les tranſports de ſa crainte & de ſon déſeſpoir, elle avoit cru qu'il lui ſeroit facile de paſſer ſes jours avec un autre, pour ſauver ceux de ſon amant ; mais lorſque le péril fut ceſſé, qu'elle ſe le repréſenta libre, vivant, & dans l'eſpoir de le retrouver fidele, l'action qu'elle venoit de faire prit à ſes yeux une forme toute différente ; & ne la trou-

vant plus qu'odieuse & criminelle ; elle s'accusa de légéreté, d'inconstance & de précipitation, s'imaginant qu'on avoit fait le danger de Souza plus grand qu'il ne l'étoit, pour la contraindre à lui manquer de foi ; elle regarda Lama comme son tyran & l'artisan de son infortune ; & ne voyant plus pour elle qu'un avenir insuportable, elle eut besoin de toute sa vertu, pour ne se pas livrer à l'excès de son désespoir.

Mais cette reine des belles ames, dont l'empire étoit absolu sur la sienne, vint lui prêter son secours, & lui fit si bien connoître, que moins il y avoit de remède à ses maux, plus elle devoit les surmonter, que non-seulement elle résolut de bannir Dom Sébastien de son cœur, mais encore d'aimer Lama, & de ne rien épargner pour lui faire oublier qu'elle avoit aimé quelque chose avant lui.

Cette résolution ne put se prendre qu'après avoir versé bien des larmes, & rendu de cruels combats ; ce qui, joint à l'état où elle étoit lorsqu'elle se maria, l'abattit entiérement ; & l'on peut dire que son corps succomba par la force de son esprit ; la fievre qu'elle avoit pris tant de soin à cacher éclata malgré elle le lendemain de son hyménée, d'une si grande violence, que son époux la contraignit de garder le lit, & de souffrir qu'on travaillât sérieusement à lui rendre la santé : comme il étoit encore dans les premiers mouvemens de la joie que lui donnoit sa possession, & qu'il se doutoit de ce qui avoit causé son mal, il fit en cette

occasion tout ce qu'on peut attendre d'un homme véritablement amoureux de sa femme.

Ses attentions toucherent Elvire ; & voulant le détourner des idées qu'il pouvoit avoir, elle lui en marqua une vive reconnoissance, le priant de ne la point quitter, en l'assurant que sa présence avanceroit sa guérison, & que sa maladie n'étoit pas assez considérable pour l'obliger de passer dans un autre apartement ; mais Dom Baltazard qui la trouvoit plus mal qu'elle ne vouloit le faire croire, craignant véritablement que la contrainte que sa vue exigeoit en beaucoup de choses ne lui fût nuisible, lui refusa sa demande, & n'entroit qu'aux heures où il savoit qu'on ne pouvoit absolument l'incommoder.

Quoique la sagesse d'Elvire la fit agir de cette sorte, elle ne laissa pas que de trouver une espece de douceur dans la liberté que cela lui donnoit, d'être souvent seule avec sa chere Léonore, non pour lui parler de ses espérances passées ; mais pour s'affermir dans ses nouvelles résolutions, lui ayant ordonné de ne rien laisser échaper de tout ce que Dom Baltazard feroit pour lui plaire, afin de l'entretenir, & la forcer par-là à ne songer qu'à lui. Cet ordre avoit été exactement observé par la nourrice, qui, ne cherchant qu'à lui procurer du repos, s'y étoit conformée avec plaisir : mais l'arrivée de Souza ayant renouvellé à Léonore les premieres félicités d'Elvire, & ses malheurs présens, il lui fut impossible de toute cette journée

journée de parler à Elvire de l'amour de son époux, ni des soins qu'il prenoit pour elle.

Cette belle femme, qui avoit passé deux jours & deux nuits dans une agitation continuelle, s'étant trouvée beaucoup mieux, avoit eu quelques heures de sommeil, pendant lesquelles Lama étoit venu plusieurs fois à son apartement pour savoir l'état de sa santé; Léonore, qui, dans ce même tems, avoit été occupée de la vue d'Alvarés, & du rendez-vous qu'elle lui donna à sainte Ursule, remplie du projet qu'ils venoient de former, n'avoit pas songé à lui dire à son réveil les attentions de Lama; ses autres femmes l'en avoient instruite, & dès l'instant elle l'envoya avertir qu'elle étoit éveillée; il se rendit près d'elle, & y resta jusqu'à la nuit fermée, aussi-bien que Dom Pedre, & plusieurs personnes de leurs amis; cette compagnie délivra pour quelque tems Léonore de l'obligation d'être auprès d'Elvire, & lui donna celui de tout préparer pour recevoir Souza, & le soustraire aux yeux qui pouvoient lui nuire.

Dona Elvire, que le monde commençoit de fatiguer, & qui, par des pressentimens dont elle ignoroit la cause, se sentit extrêmement inquiete, ne put si bien cacher son agitation, que l'on ne s'en aperçût; ce qui obligea Lama à faire retirer la compagnie: comme il étoit très-tard, il prit lui-même congé d'elle, en lui disant qu'il vouloit la laisser en repos, & ne la revoir que le lendemain matin, espérant la trouver entiére-

ment hors d'affaire ; Elvire fit tous ſes efforts pour le retenir encore, ſe perſuadant en ſecret qu'étant obligée de l'écouter & de lui répondre, cela détourneroit ſes penſées de Dom Sébaſtien, dont l'image venoit de s'offrir à elle d'une maniere ſi ſenſible, que ſa vertu s'en effraya.

Mais Lama ne ſe rendit point à ſes inſtances, parce que les Médecins ne le jugerent pas à propos. Lorſqu'il fut ſorti, Léonore, qui avoit eu des apréhenſions mortelles qu'il ne reſtât, s'aprocha d'Elvire : Dom Baltazard, lui dit-elle, vous eſt devenu bien cher, Madame, puiſqu'il ne peut s'éloigner un moment ſans vous faire de la peine.

Hélas ! lui répondit-elle, je voudrois que cela fût ainſi, je ne ſerois pas dans l'état où je ſuis ; mais Léonore, eſt-ce à vous à me reprocher une conduite que vous devriez être la premiere à me preſcrire ? N'eſt-ce pas à vous à me ſoutenir dans mon devoir, ou à m'y ſoumettre ſi je m'en éloignois ? Juſte ciel, continua-t-elle, je ſuis la ſeule qui veuille aimer Lama ! oui, Léonore, je vois que vous ne m'en parlez qu'avec chagrin, & que vous ne pouvez vous ſoumettre à l'ordre que je vous ai donné. Où étiez-vous tantôt, lorſqu'il eſt venu ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Enfin, que vous ai-je fait pour ne pas vouloir que je cherche à me procurer des jours heureux ?

Léonore, qui avoit pris le tems que Lama étoit avec ſa femme, pour introduire Souza

dans un cabinet où elle couchoit, qui rendoit dans la chambre d'Elvire, se sentant coupable de la trahison qu'elle lui faisoit, & plus embarrassée encore de la façon dont elle pourroit le conduire jusqu'à elle, fut un moment à lui répondre; son silence, la rougeur qui couvrit son visage, & la crainte qui se faisoit remarquer dans toute sa personne, alarmerent Elvire, déja troublée par mille confuses idées : qu'avez-vous, Léonore, dit-elle ? que se passe-t-il ? ne me déguisez rien.

Alors cette femme prenant tout-à-coup son parti : Madame, lui dit-elle, j'ai de grandes choses à vous dire ; mais permettez que j'aille ordonner de votre part à vos femmes de se retirer, & que je ferme votre apartement, pour que nous ne soyions ni entendues, ni surprises ; & sans plus attendre, elle fut congédier tout le monde d'Elvire, s'empara de toutes ses clefs, & revint près d'elle.

Elle la trouva dans une inquiétude extrême, ces précautions lui faisant porter ses pensées aux choses les plus étranges : cependant elle ne s'imagina point que ce fût pour lui aprendre que Souza étoit si proche; Léonore, en l'abordant, se mit à genoux : Madame, lui dit-elle, je sais que je vais m'exposer à tout votre courroux ; mais il m'a été impossible de refuser à Alvarés d'avoir l'honneur de vous entretenir : il y va de la vie de son maître, il faut qu'il vous parle, il ne peut déclarer qu'à vous un secret important, je l'ai introduit dans votre palais,

il est dans ma chambre, où il attend que je vous l'amene.

Grand Dieu, s'écria Elvire, Alvarés à Lisbonne ! Alvarés enfermé dans mon apartement ! imprudente Léonore, à quoi m'exposez-vous ?

Elle n'en put dire davantage, l'abondance de ses pleurs lui coupant la parole; sa nourrice, qui la vit plus attendrie qu'en colere, profita de cet état pour lui représenter qu'il y auroit de la cruauté à refuser cet entretien; qu'elle n'avoit rien à craindre; qu'elle avoit tout conduit, de façon qu'il étoit impossible que personne en eût connoissance, à moins qu'elle ne voulût se perdre elle-même; enfin, elle s'énonça avec tant de force, & la malheureuse Elvire étoit si troublée, qu'elle ne put résister à ses raisons; levez-moi, lui dit-elle, je ne suis point assez tranquille pour être au lit, tandis que cet homme me parlera; qu'il vienne promptement, & qu'il sorte de même; surtout dites-lui qu'il ne me présente point de lettre, je ne la recevrois pas : en disant cela elle passoit une simarre dans ses bras; & s'étant jettée dans un fauteuil, ne pouvant se soutenir qu'à peine, elle attendit que Léonore lui amenât le prétendu Alvarés.

Souza n'étoit pas dans une meilleure situation : il s'étoit rendu à l'heure marquée dans le cabinet de jasmins, accompagné de son désespoir, & du seul Alvarés qui y resta, tandis que Léonore conduisoit ce malheureux amant dans sa chambre, où elle l'avoit enfermé : il n'avoit pas dit une parole pen-

dant tout ce tems-là ; accablé des plus touchantes réflexions, il sembloit à Léonore qu'elle conduisoit un spectre plutôt qu'un homme vivant ; en effet, lorsqu'il songeoit qu'il ne pouvoit plus voir, sans lui faire commettre un crime, celle qui, quelques jours auparavant, se faisoit un honneur de l'aimer, de l'entendre, & de le recevoir à toutes sortes d'heures, il ne se connoissoit plus.

Quand il se vit seul dans cette chambre si près d'Elvire, & que tout cela se passoit dans le palais de son rival, sa fureur se réveilla à un tel point, que Léonore, qui le vint chercher dans ce fatal instant, ne put parvenir à le calmer ; & marchant comme un homme éperdu, s'étant à peine instruit de ce qu'elle avoit fait, il entra dans l'apartement de la triste épouse de Lama, sans savoir ce qu'il faisoit.

Mais lorsqu'il la vit un mouchoir sur ses yeux, la tête penchée sur des carreaux qui la soutenoient, sans autre mouvement que celui que lui donnoient ses sanglots, percé jusqu'au fond de l'ame d'un spectacle, auquel il n'étoit pas préparé ; l'amour reprénant son empire, les reproches qu'il vouloit faire s'évanouirent ; & se laissant tomber à ses pieds, il embrassa ses genoux sans pouvoir s'exprimer autrement que par ses soupirs.

Dona Elvire croyant que c'étoit Alvarés, que le respect & la douleur obligeoient à cette action, ayant toujours le mouchoir sur les yeux : Alvarés, lui dit-elle, l'état où vous

me voyez parle pour vous, faites-en le raport à celui qui vous envoie, si cela peut le consoler; mais ne me dites rien de sa part qui puisse blesser ma gloire, elle ne l'est déja que trop par la grace que je vous fais.

Ce n'est point Alvarés qui la reçoit cette funeste grace, lui répondit Dom Sébastien, c'est le plus infortuné de tous les mortels, qui n'en veut profiter que pour expirer à vos yeux.

Où suis-je, interrompit Elvire en tournant les siens sur lui? que vois-je, ô ciel! perfide Léonore! téméraire Souza! Alors le repoussant, & faisant effort pour sortir de sa place, Dom Sébastien, lui dit-elle, puisque j'ai été capable de sacrifier mon repos pour vous sauver, croyez que je la suis aussi de perdre la vie pour conserver ma gloire; vous m'outragez, vous me perdez: j'attendois de vous d'autres marques d'estime & de reconnoissance. Cruelle, lui répondit Souza en l'empêchant de se lever, & à qui ce discours rapella sa fureur, quelle reconnoissance dois-je avoir? vous avez arrêté le coup qu'on me préparoit, pour me poignarder vous-même: ma mort m'étant donnée par mes ennemis, ne pouvoit assez vous satisfaire; il falloit, pour vous rendre contente, que je la reçusse de votre main. Ingrate! que ne me laissiez-vous mourir! du moins, en portant ma tête sur un échafaud, j'aurois emporté la douceur de vous croire affligée & fidelle: au lieu que vous ne m'avez laissé vivre que pour vous voir dans les bras de mon rival; & tandis que malgré

ma fureur, ma rage, mon désespoir, n'écoutant que mon funeste amour, je risque ces mêmes jours pour lesquels vous me dites que vous avez tout sacrifié, pour vous voir un instant gémir de mon malheur & mourir à vos pieds, vous ne me revoyez qu'avec horreur; vos larmes se tarissent, vous vous exhalez en reproches, je vous outrage, je vous déshonore. Eh bien, Madame, continua-t-il en se relevant les yeux étincelans, il faut vous prouver ma reconnoissance, puisque vous en attendez de plus éclatantes marques; je vous rends cette vie que vous m'avez sauvée, & je la sacrifie au bonheur de celui que vous m'avez préféré.

En achevant ces mots, il tira sa dague, & levant le bras pour s'en percer le sein, il alloit l'y plonger, lorsque la désolée Elvire s'étant jettée sur lui, aidée de Léonore, lui arracha des mains le fer fatal, l'amour & la crainte lui ayant rendu toutes ses forces.

Dom Sébastien honteux de se voir désarmé: qu'attendez-vous, lui dit-il en la regardant tristement, de ce retardement? Souza, lui répondit Elvire baignée de pleurs, l'état où je vous vois dissipe toutes mes autres frayeurs, votre désespoir m'est plus sensible que vos reproches; l'un, parce qu'il me rapelle le bien que j'ai perdu; les autres, parce que je ne les mérite pas; mais enfin, je veux bien encore faire un effort pour vous, je vais oublier, pour un instant, ce que je suis & ce que je me dois, en vous découvrant mon cœur; vous me croirez,

Souza, puiſque vous m'aimez ; & malgré l'excès de votre courroux, je ſuis aſſurée que dans votre cœur vous me rendez juſtice, & ne doutez point de mon innocence ; cependant, puiſqu'il faut vous en aſſurer moi-même, j'y conſens ; mais pour le prix d'une ſincérité que la ſituation où je ſuis peut rendre criminelle, j'exige deux choſes de vous ; la premiere, c'eſt de ne plus attenter ſur vos jours, de les conſerver avec ſoin, d'enviſager ce que vous venez de faire comme une action indigne d'un grand cœur & d'un homme ſoumis aux décrets d'une providence toute divine; l'autre, de m'écouter ſans m'interrompre, & lorſque j'aurai parlé, de ne point profiter de ce que je vais vous dire pour m'entretenir d'un amour que je ne puis plus écouter : à ces conditions, je ne vous cacherai rien de ce qui ſe paſſe dans mon ame ; & vous regardant pour la derniere fois comme ce que j'ai de plus cher au monde, je vous en découvrirai les replis les plus ſecrets : répondez, Dom Sébaſtien, me promettez-vous ce que je vous demande ?

Elvire, en parlant de la ſorte, avoit un air de candeur & de majeſté qui la rendoient ſi belle & ſi reſpectable, que l'amoureux Souza, qui la regardoit attentivement, en fut rempli d'étonnement & d'admiration: il garda quelque tems un ſilence qui tenoit de l'extaſe ; & ſa fureur ſe ralentiſſant à meſure qu'il parcouroit des yeux cette éclatante beauté, il ſe laiſſa tomber à ſes pieds, & lui jettant des regards, où l'ardeur de ſa

flamme paroiſſoit triompher de celle de ſon courroux : je ſens bien, lui dit-il, que je ne ſuis plus digne du jour ; mais, hélas ! quelle pitié, quelle raiſon demandez-vous à un homme qui vous perd pour jamais ? Cependant je connois trop bien l'injuſtice de mes reproches, & la ſoumiſſion que je dois à vos volontés, pour ne vous pas obéir. Oui, Madame, ajouta-t-il en ſoupirant, je jure de ſuivre exactement ce que vous m'ordonnerez, quelque choſe que vous puiſſiez me dire, & que je laiſſerai au tems, à mon amour, & à ma douleur, le ſoin de terminer des jours que je vous conſacre tout de nouveau.

Alors Elvire, l'ayant obligé de s'aſſeoir, après avoir un moment rêvé : Dom Sébaſtien, reprit-elle, tout ce que j'ai à vous dire coûte beaucoup à ma vertu, & rien à mon cœur, accoutumé à vous aimer ; il m'eſt naturel de vous le dire, mais il ne m'eſt plus permis de vous l'avouer : cependant vous m'y forcez ; & c'eſt pour vous ſauver une ſeconde fois, que je prends cette derniere licence : oui, Souza, vous m'êtes auſſi cher aujourd'hui que le premier moment qu'on m'ordonna de vous en aſſurer ; & je prends le ciel à témoin, que ſi j'avois cru que ma vie eût pu garantir la vôtre, j'aurois choiſi la mort avec bien moins de douleur que le parti que j'ai pris.

Je vous dirai bien plus, j'ai preſſé moi-même mon hyménée : chaque inſtant de retardement m'en paroiſſoit autant de retranchés à vos jours ; plus je faiſois avancer

mon malheur, & plus je croyois assurer votre vie; enfin, je me suis oubliée moi-même pour ne songer qu'à vous; l'effet a prouvé qu'il falloit que je me sacrifiasse pour vous empêcher de l'être; tout Lisbonne est témoin de cette vérité, il vous est impossible de l'ignorer.

Ma tendresse m'a guidée, ma fidélité ne s'est point démentie, & mon innocence me justifie. Après un tel aveu, vous ne pouvez douter de la cruelle situation de mon cœur, l'état où je suis le témoigne assez; mais comme vous ne pouvez savoir mes dernieres résolutions, sans que je vous en instruise, sachez que plus vous m'avez été cher, & plus je vais travailler à vous bannir de ma mémoire, mon repos, ma gloire, mon devoir, tout m'en prescrit la loi: ne vous informez point si j'aurai la force d'y parvenir, c'est un secret que je me réserve; songez seulement qu'il le faut, & que je me rendrois indigne de votre estime même, si j'en usois autrement. Il ne m'est donc plus permis de vous voir & de vous entendre, & vous ne pouvez plus m'y contraindre qu'en me déshonorant; si vous m'avez aimée, si vous m'aimez encore, ma gloire vous doit être aussi chere qu'à moi; ne la ternissez donc point par d'inutiles tentatives; & par votre résolution à me fuir, affermissez les miennes; tous les efforts que vous ferez pour vaincre votre amour, me seront autant de preuves que vous m'avez parfaitement aimée. Mais aussi que les soins que je prendrai de vous oublier, vous soient autant de

témoins de ma vertu, & non d'une lâche infidélité; vivez pour me laiſſer cette conſolation, dans mes malheurs, que c'eſt moi qui vous ai garanti de la mort; enfin, conſervez des jours qui me coûtent trop cher pour les expoſer au péril que vous courez en ces lieux; abandonnez-les pour jamais, ou n'y revenez que lorſque la malheureuſe Elvire aura terminé ſa triſte deſtinée: alors je vous permets de vous ſouvenir de moi, & de flatter votre tendreſſe de tout ce qui pourra vous aſſurer de la mienne, & vous conſoler de m'avoir perdue. Allez, continua-t-elle en verſant un torrent de larmes; partez promptement; diſſipez mes craintes mortelles, en vous éloignant; ne me répondez point; je me dis tout ce que vous avez à me dire: je ſais tout ce que vous penſez, je n'en ſuis que trop attendrie; liſez dans mon cœur comme je lis dans le vôtre, n'en exigez pas davantage; & pour derniere marque de mon pouvoir ſur vous, obéiſſez-moi. Elle ſe tut, & Dom Sébaſtien, rempli d'amour, d'admiration & de douleur, leva les yeux au ciel, ſe remit à ſes genoux, les embraſſa avec ardeur, & lui prenant la main dont elle vouloit l'obliger à ſe relever, il la baiſa en la baignant de ſes pleurs; & dans cet état il ſembloit qu'ils alloient expirer l'un & l'autre: mais la vertueuſe Elvire ayant fait ſigne à Léonore, & Souza s'en étant aperçu, il ſe releva, & ſans avoir la force de lui rien dire, il ſuivit ſa conductrice, qui, preſque auſſi touchée que lui, le fit ſortir du palais de Lama,

ſans aucun accident : il retourna de même chez le parent d'Alvarés, qui n'étoit pas ſans inquiétude, ne le voyant point revenir : ſon retour le calma ; mais il étoit ſi triſte & ſi changé, qu'il n'oſa lui témoigner la joie qu'il avoit de le revoir ; Alvarés même, craignant toujours quelque choſe de funeſte, l'accompagna en gardant le ſilence, ne le voulant pas rompre le premier.

Quand ils furent ſeuls, Dom Sébaſtien ſe promena long-tems à grands pas, comme étant agité de différentes penſées : Alvarés le ſuivoit pour être à portée d'empêcher un malheur qu'il redoutoit. Le déſeſpéré Souza ne s'apercevoit point de ce qu'il faiſoit, & continua ſa promenade juſques bien avant dans la nuit, ſans avoir dit un mot ; puis tout-à-coup, s'arrêtant vis-à-vis d'Alvarés : ç'en eſt fait, lui dit-il, comme s'il eût été inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, elle le veut, il faut lui obéir. Je vivrai, Alvarés, non pour l'oublier, mais pour l'adorer, l'admirer & la reſpecter juſqu'à mon dernier ſoupir.

Ce fidele confident, charmé de cette réſolution, & concevant aiſément ce qui y donnoit occaſion : eh ! bien, Seigneur, lui dit-il, il faut donc quitter Lisbonne, & vous mettre à couvert des périls qui vous forceroient de manquer à ce que Dona Elvire exige de vous.

Mon cher Alvarés, lui repliqua-t-il, fais tout ce que tu voudras, ne me conſulte point, j'ignore ce que je ſuis, ce que je dis, & l'endroit où je dois porter mes pas, je m'abandonne à toi ; je vivrai, je l'ai pro-

mis, ne m'en demande pas davantage.

Alvarés ne se le fit pas répéter deux fois : il fut à l'instant préparer tout pour partir, & l'étant venu retrouver, il le fit monter à cheval : lui & son parent en firent de même bien déguisés & bien armés ; Dom Sébastien les laissa faire tout ce qu'ils voulurent, sans s'informer de rien ; ils sortirent de la ville ; & au premier village, Alvarés ayant remis à son parent son cheval & celui de son maître, il lui fit prendre la poste pour se rendre à sa terre, où Dona Catherine de Mendoce n'arriva que trois jours après, ne croyant pas y trouver un objet si consolant.

Cependant Elvire ne le vit pas plutôt hors de danger, qu'elle se sentit extrêmement soulagée d'avoir pu lui découvrir son cœur : il lui sembla que c'étoit le moins qu'elle pouvoit faire pour un homme qu'elle avoit si long-tems regardé comme devant être son époux ; dans cette pensée, elle pardonna à Léonore, en lui recommandant de ne pas retomber dans une pareille faute.

Elle passa même une partie de la nuit à s'entretenir avec elle de Dom Sébastien ; & bien loin que cette conversation ralentît ses résolutions, elle n'en devint que plus ferme à les exécuter ; le jour parut, & Léonore l'ayant conjurée de faire treve à ses pensées, elle la recoucha ; son ame étant moins agitée, elle goûta dans cette matinée un repos dont elle n'avoit pas joui depuis plus d'un mois.

Il étoit déja assez tard, quand Léonore

jugea à propos de l'éveiller, pour lui dire que Lama étoit venu plusieurs fois à son apartement, & que le bruit couroit dans son palais, qu'il avoit reçu des nouvelles de la Cour; Elvire, qui étoit infiniment mieux, lui ordonna de le faire avertir qu'elle souhaitoit le voir.

Il vint au même moment, & lui communiqua les ordres qu'il venoit de recevoir : ils portoient qu'il eût à partir incessamment pour prendre possession de la Vice-Royauté des Indes, la flotte pour Goa étant toute prête, ajoutant qu'il ne la pressoit point de le suivre; que lorsque sa santé seroit entiérement rétablie, elle viendroit le joindre.

Il y avoit un certain air de froideur répandu dans ces paroles, dont Elvire fut alarmée; elle y répondit avec douceur, en le conjurant de la laisser partir avec lui; qu'elle se sentoit en état d'entreprendre ce voyage, & que même elle croyoit que le changement d'air lui seroit favorable.

Dom Baltazard se retranchant toujours sur sa maladie, lui refusa sa priere, & la quitta, en lui disant qu'il étoit obligé d'aller faire tout préparer pour son départ. Cette maniere d'agir surprit extrêmement Elvire; & comme il étoit très-certain qu'il n'avoit nulle connoissance de son entrevue avec Souza, elle ne savoit que penser; Léonore, qui haïssoit Lama, fut la premiere à pénétrer la cause de ce changement : Dom Baltazard, lui dit-elle, n'a voulu être votre époux, que pour se faire un établissement solide; vos grands biens l'ont autant frapé

que votre beauté ; & la Vice-Royauté des Indes, qui devoit faire la récompense des services de votre famille, ne pouvoit lui être justement accordée qu'en faveur de votre mariage, il n'a rien épargné pour y parvenir ; à présent qu il a tout ce qu'il desire, l'ambition reprend son empire, & l'amour devient le plus foible.

Ce raisonnement ne parut que trop vrai à Dona Elvire ; n'importe, lui répondit-elle en soupirant, qu'il m'aime ou non, je ferai mon devoir. Tandis que cette belle femme formoit un si noble dessein, Dom Baltazard, brûlant du desir d'aller faire le Souverain, n'étoit occupé que des magnificences qu'exigeoit sa nouvelle grandeur ; tout Lisbonne vint le féliciter, & lui faire sa cour : chacun rendit les mêmes devoirs à Dona Elvire, qui, sans avoir autant d'ambition que son époux, les reçut avec plus de dignité.

Léonore, en effet, avoit démasqué le caractere de Dom Baltazard : les difficultés qu il trouva dans la possession d'Elvire, avoient joint l'amour à ses desirs ambitieux ; mais lorsqu'il vit ses vœux entiérement comblés, sa femme devint pour lui un objet ordinaire ; & dans l'éclat de sa nouvelle grandeur, il lui parut qu'à son âge il ne devoit point traîner avec lui une compagne qui l'obligeroit à garder un extérieur grave, peu compatible avec les plaisirs dont sa jeunesse le rendoit susceptible.

Persuadé par la profonde tristesse, & la maladie d'Elvire, qu'elle garderoit toujours

un tendre ſouvenir pour Souza, il commençoit à ſe fatiguer des ſoins qu'il falloit prendre pour l'en bannir ; & content d'avoir mis ſon honneur à couvert, en le faiſant exiler, il voulut jouir des avantages que ſon mariage lui avoit procurés, ſans les partager avec celle de qui il les tenoit. Dans cette réſolution il fut impoſſible à la belle Elvire de l'obliger à l'emmener avec lui : elle n'épargna ni prieres, ni larmes, ſon devoir & ſa vertu lui prêtant les mêmes armes dont ſe feroit ſervi le plus tendre amour.

Mais Dom Baltazard fut inflexible ; & commençant à lui faire ſentir le pouvoir qu'il avoit ſur elle, il lui commanda de ſe retirer dans un château qu'il avoit à quelques milles de Lisbonne, où il l'entoura de douegnes & de ſurveillans qui devoient lui répondre d'elle, ne lui laiſſant que Léonore de toutes les femmes qui la ſervoient auparavant, n'oſant pas la lui ôter ſi-tôt. Dona Elvire fut vivement touchée d'un ſemblable procédé ; mais, ferme dans ſon devoir, elle ſe ſoumit à ſa deſtinée, ſans en marquer aucun reſſentiment, ni ſans en faire le moindre reproche à ſon injuſte époux, qui la fit partir trois jours devant lui ; & lorſqu'il la ſut établie & renfermée dans ſon château, il s'embarqua, n'ayant l'eſprit rempli que d'oſtentation, de grandeur & de vanité.

Il arriva à Goa, & prit poſſeſſion de ſon gouvernement, où il commença d'exercer ſon autorité avec une hauteur & une fierté qui ne lui attirerent pas les cœurs. Peu de tems après ſon arrivée, un frere & une ſœur

du Roi d'Achon ſe retirerent à Goa pour éviter ſes perſécutions, & demander la protection du Roi de Portugal, que Dom Baltazard leur accorda d'autant plus volontiers, que la jeune Princeſſe d'Achon eut l'art de le captiver du premier regard qu'elle jetta ſur lui. Cette Indienne, dont la rare beauté étoit accompagnée d'un air engageant & tendre, & dont les yeux noirs, vifs & touchans ſembloient vouloir dérober tous les cœurs, fit ſentir à Dom Baltazard qu'il n'avoit rien aimé juſqu'à ce jour.

Sa paſſion, auſſi violente que prompte, ne fut pas long-tems inconnue à celle qui l'avoit fait naître; comme il étoit bien fait, hardi, & ſur-tout amoureux, & que la Princeſſe d'Achon n'étoit ni aveugle, ni inſenſible au mérite, ils furent bientôt d'accord, & ſe livrant ſans nulle réſerve à l'ardeur dont ils brûloient, ils ne prirent aucun ſoin de la cacher.

L'amour ne va point ſans projets: ceux de la Princeſſe d'Achon étoient de ſe faire chrétienne, & d'épouſer Lama; elle ſe flatta long-tems de cette douce eſpérance, perſonne n'oſant l'informer qu'il étoit engagé ailleurs: mais dans les tranſports de ſa paſſion, ayant preſſé ſon amant d'achever ſon bonheur, il ne put lui taire davantage la fatal empêchement que le ciel avoit mis à leur commune ſatisfaction. A cette nouvelle, la Princeſſe d'Achon fit voir un déſeſpoir ſi grand, que le parjure Dom Baltazard, enivré de ſon amour, lui promit de ne rien épargner pour rompre des nœuds

si contraires à ceux qu'ils avoient formés.

L'Indienne, violente, emportée & jalouse à l'excès, lui proposa les expédiens les plus noirs pour y parvenir ; mais soit qu'un reste d'honneur le retînt, soit que les occasions lui manquassent, il lui demanda du tems pour la satisfaire, en lui jurant une ardeur éternelle.

Tandis que ces choses se passoient à Goa, & faisoient murmurer tous les Portugais qui avoient suivi Lama, la triste Elvire passoit ses jours dans une affreuse solitude, ne trouvant de consolation qu'aux pieds du souverain maître de la nature, à qui sans cesse elle offroit ses peines : Dom Baltazard avoit été quelque tems à lui écrire assez réguliérement, & malgré la froideur de ses lettres, elle y répondoit exactement, en le pressant toujours de permettre qu'elle fût le joindre: mais ayant absolument cessé de lui donner de ses nouvelles, quoiqu'elle profitât de toutes les occasions qui se présentoient pour lui faire savoir des siennes, elle s'alarma sincérement d'un si long silence. Il lui parut qu'il étoit de son devoir de n'être pas tranquille en ignorant ce que faisoit son époux, ou ce qui pouvoit lui être arrivé : il avoit donné des ordres si précis à ceux qui étoient près d'elle, de ne lui laisser voir personne, que l'entrée de ce château étoit même refusée à ses plus proches parens ; ce qui faisoit que rien ne pouvoit venir à sa connoissance. Cependant sa douceur, sa bonté & sa générosité envers ses surveillans les lui avoient presque tous dévoués ; ils eurent pitié de

voir une femme si jeune & si belle mener une vie si peu conforme à son rang & à sa vertu ; & voulant accorder leur devoir au zele qu'ils avoient pour elle, excepté de faire entrer qui que ce soit dans le château, ils n'épargnoient rien pour la divertir entr'eux & la dissiper en lui aprenant les nouvelles publiques.

Parmi celles qu'ils recueilloient pour lui en faire part, un de ceux qui paroissoit le plus attaché à lui plaire, & en qui même la vieille Léonore avoit pris quelque confiance, fut, par des personnes qui venoient de Lisbonne, que le bruit y couroit que le Vice-Roi des Indes alloit se marier avec une grande Princesse. Comme les choses qui viennent de loin, passent par plusieurs bouches, diminuent ou s'augmentent, selon leurs génies, le bruit des amours de Lama parvenu jusqu'à Lisbonne avoit pris cette forme en arrivant dans le bourg où étoit son château.

Le domestique de Dom Baltazard, qui jugeoit de tout sur les aparences, ne douta point de la vérité de cette nouvelle par l'abandon qu'il faisoit d'Elvire, & pénétré de douleur, il lui fut impossible d'en cacher le sujet à Léonore ; il l'en instruisit, afin, lui dit-il, que Dona Elvire prît ses mesures, en lui protestant qu'on n'avoit qu'à l'employer, qu'il risqueroit volontiers sa vie pour lui rendre service.

Léonore le remercia ; & l'ayant exhorté à persister dans ces bonnes intentions, elle courut annoncer à Elvire ce qu'elle venoit

d'aprendre, espérant par-là lui rendre l'espérance de se revoir maîtresse d'elle-même, & la délivrer de ses inquiétudes sur le sort de son époux qui les méritoit si peu.

Mais cette nouvelle produisit un effet tout différent de ce qu'elle en attendoit: Elvire l'écouta avec attention; & lorsque sa nourrice crut lui avoir assez aggravé le crime de Lama: Léonore, lui dit-elle, j'aprofondis cette aventure plus que vous ne pensez; je sais trop bien qu'il n'est pas permis à Dom Baltazard de rompre nos liens pour m'en alarmer; mais sans doute ce bruit part d'une cause qui doit m'intéresser, il est de mon devoir de n'y pas paroître indifférente, & d'aller montrer à mon époux l'intérêt que je prends en lui.

Je veux partir, me rendre à Goa, & ne rien négliger pour rapeller sa tendresse pour moi: Quoi, Madame, interrompit Léonore avec étonnement! vous ne l'aimez point, il vous abandonne, & vous voulez l'aller chercher?

Non, Léonore, lui répondit-elle avec majesté, je ne l'aime point; mais mon devoir m'ordonne de m'en faire aimer, & sur-tout estimer; on doit mépriser un amant qui nous trahit, mais il faut tout tenter pour rapeller un époux infidele; & sans vouloir l'écouter davantage, elle lui commanda de lui amener celui qui lui avoit fait tant de protestations de services, il étoit comme l'Intendant de sa maison, il en avoit le titre, & c'étoit à lui que tous les autres domestiques étoient soumis.

Léonore n'osa repliquer, elle apella Félix, c'est le nom de cet homme, & le conduisit dans le cabinet de sa maîtresse; Dona Elvire lui fit répéter tout ce qu'il avoit dit à sa nourrice; & n'y voyant rien qui ne la pressât d'exécuter son dessein, elle le lui communiqua, après qu'elle se fut assurée de sa fidélité par les sermens qu'il lui fit de lui obéir.

Pour l'y encourager, elle lui donna un diamant de grand prix, & le pria de lui aider à sortir du château, & à s'embarquer pour Goa, ordonnant à Léonore de lui fournir tout l'argent qui seroit nécessaire, pour rendre son départ prompt & secret: cet homme, animé par la générosité d'Elvire, & naturellement porté à la servir, lui promit que la seconde nuit il la conduiroit à Lisbonne, d'où elle s'embarqueroit pour Goa.

Il lui tint parole: dès le même jour il assembla tous les domestiques du château, & leur dit, avec beaucoup de mystere, que le Vice-Roi lui avoit envoyé un ordre précis de conduire secrettement Elvire dans un couvent, qu'il leur nomma; que l'intention du Vice-Roi étoit, que tous ceux du château, à la réserve de lui, fissent semblant de l'ignorer, & de laisser passer huit jours sans rien dire; qu'au bout de ce tems il leur commandoit de publier qu'elle étoit partie pour l'aller trouver, afin qu'on ne fût pas la chercher où il prétendoit la cacher; ajoutant que pour les récompenser de leur fidélité, il lui enjoignoit de leur faire présent

de trente pistoles à chacun: il n'en fullut pas davantage pour les gagner, ils plaignirent le sort d'Elvire : l'or étalé à leurs yeux les aveugla sur tout le reste, laissant Félix le maître de conduire la chose comme il le jugeroit à propos.

Ainsi la seconde nuit il prit sans oposition le même équipage qui avoit amené la Vice-Reine, pour la ramener à Lisbonne, faisant lui-même l'office de cocher; Dona Elvire monta en carrosse avec la seule Léonore; & comme il ne leur arriva aucun accident, se cachant le jour, & ne marchant que la nuit, je ne vous entretiendrai point de leur voyage, il se termina heureusement. Elvire fut descendre à la maison de son intendant, dans laquelle elle séjourna, jusqu'à ce qu'il se fût informé des vaisseaux qui partoient pour les Indes : il s'en trouva qui devoient mettre à la voile le troisieme jour de leur arrivée, ils s'y embarquerent sans retardement; & Dona Elvire n'eut pas plutôt quitté le port, que s'étant fait connoître au Commandant, pour ce qu'elle étoit, disant qu'elle alloit joindre le Vice-Roi *incognito*, que tout l'équipage lui fut soumis, & lui rendit les honneurs dus à son rang & à son mérite particulier.

Pendant que le devoir guidoit toutes les actions d'Elvire, l'amour conduisoit tous les pas du malheureux Souza. Je vous ai dit qu'il se rendit à sa terre, trois jours avant que Dona Catherine sa mere y fût arrivée; vous jugez aisément de sa surprise & de sa joie, en le revoyant lorsqu'elle s'y

attendoit le moins ; il ne put lui refuſer de lui rendre compte de ce qu'il avoit fait, elle le blâma, le plaignit, & n'épargna rien pour modérer ſa douleur.

Mais ſa mélancolie devint ſi grande, que l'on commençoit à craindre qu'elle ne terminât ſes jours, quand le bruit des amours de Lama, & du départ d'Elvire pour Goa, parvint juſqu'à lui. Il venoit tant de monde de Lisbonne pour le voir, qu'il n'avoit rien ignoré du départ de Lama pour les Indes, & de la maniere dont il avoit renfermé ſa femme. Il avoit été mille fois ſur le point d'aller à Goa pour arracher la vie au Vice-Roi, ou perdre enfin la ſienne ; les remontrances de ſa mere l'avoient retenu : elle lui repréſentoit ſans ceſſe, que par cet éclat, il perdroit Elvire pour jamais, quand même il en ſortiroit avec honneur ; qu'une action de cette nature lui ôteroit entiérement l'eſpoir de la poſſéder un jour, puiſqu'elle n'épouſeroit pas le meurtrier de ſon époux ; & qu'enfin plus elle étoit malheureuſe, & plus il devoit croire qu'elle ſe ſouvenoit de lui : & que ſi dans ces momens le ciel venoit à diſpoſer des jours de Lama, il ne trouveroit plus d'obſtacle à ſon bonheur. Avec de ſemblables diſcours elle avoit arrêté les effets de ſa fureur ; mais lorſqu'il aprit l'inconſtance de ſon rival, & qu'Elvire étoit partie, il lui fut impoſſible de ne pas ſuccomber au violent deſir de marcher ſur ſes traces.

Il s'imaginoit qu'un homme capable de trahir une femme ſi digne de tout ſon attachement, le ſeroit des plus indignes projets;

& par des pressentimens qu'un amour aussi parfait que le sien pouvoit seul donner, il eut des craintes pour la vie d'Elvire, que toute sa raison ne put vaincre ; & ne la croyant pas en sûreté dans un pays & dans un palais soumis aux volontés de Lama, il ne goûta point de repos qu'il n'eût fait consentir Dona Catherine à le laisser partir pour Goa. Cette proposition effraya d'abord cette tendre mere ; & ne concevant pas que Dom Sébastien pût échaper jamais à la vengeance de son rival, lorsqu'il le verroit suivre sa femme, jusques dans les lieux de son commandement, elle employa tout son pouvoir pour le distraire d'un dessein qui lui paroissoit aussi téméraire que dangereux.

Mais Souza, tourmenté jour & nuit par les plus affreuses pensées, ne se rebuta point : ne craignez rien pour moi, lui disoit-il, Madame, je n'attaquerai point les jours de Dom Baltazard, je ne veux que garantir ceux de ma chere Elvire, par le soin que je veux prendre d'éclairer toutes les actions de son époux ; je me déguiserai si bien, que l'un & l'autre ne pourront me reconnoître : mon dessein n'est pas d'enfreindre les ordres qu'elle m'a donnés ; je n'exposerai point ma vie, mais je me mettrai en état de défendre la sienne : cet objet adorable ne s'offre plus à mon esprit, soit en veillant, soit dans mon sommeil, qu'un poignard dans le sein, ou le poison sur les levres. Enfin, Madame, continua-t-il en embrassant ses genoux, songez que c'est ordonner que je meure, que de vous oposer à mon départ ; j'aurois

j'aurois pu ne vous en rien communiquer, & m'échaper une seconde fois, sans que vous eussiez découvert où je porte mes pas; mais vos bontés, mon respect, & les inquiétudes où vous seriez, me forcent à vous en faire confidence; un pareil aveu doit vous assurer que je ne chercherai point de péril, que je l'éviterai même avec soin, & que vous me reverrez, si ce n'est plus content, du moins plus tranquille.

Dona Catherine fut encore long-tems à se résoudre; mais voyant effectivement qu'il périssoit à vue d'œil, elle consentit à son éloignement, jugeant bien que s'il prenoit les précautions qu'il lui promettoit, il ne couroit aucun risque, puisqu'il étoit à présumer que Lama le croyoit bien éloigné de lui; ainsi elle lui laissa la liberté de faire ce qu'il desiroit. Ce fut le premier moment de joie qu'il eut depuis long-tems; elle éclata sur son visage & dans toutes ses actions, & Dona Catherine la prit pour un heureux présage de ce qu'il alloit entreprendre: leurs adieux furent entremêlés d'espoir, de crainte & de douleur; elle le recommanda au fidele Alvarés, qui ne voulut point l'abandonner; & s'étant séparés, il revint secrettement à Lisbonne, où il s'embarqua quinze jours après qu'Elvire en eut fait autant, parce que c'étoit la saison où les vaisseaux partoient pour les Indes. Elvire y étoit arrivée après trois mois de navigation; & s'étant fait conduire au palais du Vice-Roi, elle n'y eut pas plutôt paru, que son nom vola de toutes parts, par la joie que sa vue ins-

pira à ceux qui avoient ſuivi Lama, eſpérant qu'elle le retireroit de la folle paſſion dont il étoit poſſédé. Pour lui, ſa ſurpriſe & ſon chagrin furent extrêmes à cette nouvelle; cependant, il les diſſimula aux yeux de la Cour qui l'environnoit, lorſqu'elle ſe fit annoncer; & ne pouvant ſe diſpenſer d'aller la recevoir, il fut au-devant d'elle ſuivi de ſes courtiſans. Dona Elvire s'étoit parée de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de ſes charmes, pour faire rougir ſon infidele époux de la préférence qu'il donnoit à une étrangere: il n'y eût perſonne qui ne fût ébloui à l'aſpect d'une ſi parfaite beauté, & qui ne blâmât en ſecret Lama de ſon attachement pour la Princeſſe d'Achen.

Dona Elvire l'aborda d'un air de modeſtie & de majeſté, qui fit redoubler l'admiration des ſpectateurs: Seigneur, lui dit-elle, pardonnez ſi j'oſe m'offrir à vos yeux ſans votre ordre, je n'ai pu réſiſter au deſir de vous rejoindre; l'état languiſſant où j'ai toujours été depuis votre départ, me fait croire que l'air que vous reſpirez me ſera plus favorable.

Il ne paroît pas, Madame, lui répondit froidement Lama, que mon abſence ait fait beaucoup de tort à votre ſanté, & je penſe au contraire que le repos & la ſolitude vous étoient plus néceſſaires que ma préſence. Ces piquantes paroles bleſſerent vivement la Vice-Reine; mais n'en voulant rien témoigner, elle ſe contenta de jetter ſur lui des regards qui lui firent entendre qu'elle ſavoit le motif d'un ſemblable accueil; il

n'en parut point touché, & lui ayant présenté la main, il la conduisit dans son cabinet, où ils entrerent seuls.

Ils n'y furent pas plutôt en liberté, que Dona Elvire, qui s'étoit contrainte pour cacher le trouble de son cœur, ne put arrêter plus long-tems ses pleurs : pénétrée du mépris de son époux, & réfléchissant sur ses malheurs passés, & ceux qui la menaçoient, il fallut les laisser couler : Quel abandon, Seigneur, lui dit-elle, quelle réception ! les mérité-je ? & m'aviez-vous promis un pareil traitement ? Je ne viens point ici pour vous faire des reproches ; je n'y viens que pour vous faire souvenir que vous m'avez aimée, que je suis digne de votre estime, & vous représenter qu'il est de votre gloire qu'une femme de mon âge ne soit pas si long-tems séparée d'un époux tel que vous.

Je vous avouerai, Madame, lui répondit-il, que je suis surpris d'un tel empressement : ou vous êtes bien changée, ou vous savez bien feindre ; mais je ne cherche point à lire dans votre cœur, ne vous embarrassez point aussi de ce qui se passe dans le mien. Vous auriez mieux fait de rester en Portugal, puisque c'étoit ma volonté : vous en être sortie sans mon ordre ; & pour y réussir, il faut que vous ayiez séduit ceux à qui je vous avois confiée : une semblable conduite n'est pas si estimable que vous le pensez, & pourroit me donner d'assez justes soupçons. Cependant, pour les empêcher de naître, soyez plus exacte à m'obéir à Goa, si vous voulez y jouir sans trouble des honneurs

que vous y croyez prétendre : à ces mots il sortit sans la regarder, ni sans attendre sa réponse.

Rien n'est plus outrageant pour une femme qui sacrifie tout à son devoir, & dont la vertu seule regle les démarches, que d'y voir donner des couleurs criminelles, par celui-même pour qui elle les fait ; l'amour-propre s'en irrite, l'ame en est agitée, & il faut une haute sagesse pour résister en cette occasion à la vengeance ou à la haine. La malheureuse Elvire sentit en ce moment qu'elle avoit besoin de tout son courage pour vaincre son ressentiment, & pour ne pas laisser à ses pensées la liberté de s'arrêter à des objets plus dignes de son attachement que son perfide époux. Mais chassant de son esprit la touchante image, qui cherchoit à s'en emparer, toute l'indignation que lui inspiroit le procédé de Lama, se termina à persister dans le dessein de le remener à elle, de s'en faire aimer, & de l'aimer elle-même s'il lui étoit possible ; & pour commencer à lui plaire, elle se résolut de faire amitié à la Princesse d'Achen, afin de l'engager par cette complaisance à lui rendre son cœur & sa confiance.

Pendant qu'elle formoit ces innocens projets, sa jalouse rivale, alarmée de son arrivée, & sur-tout de sa beauté, en inspiroit de bien différens à Dom Baltazard ; il s'étoit rendu chez elle en sortant d'avec Elvire, il la trouva baignée de larmes, cherchant à se débarrasser des bras d'une esclave favorite qui lui retenoit les mains,

dont elle vouloit outrager ſon viſage : ce ſpectacle mit Lama dans un état difficile à décrire ; & cet homme qui n'avoit point été touché de la douleur ſage & modeſte de la plus belle femme du monde , ſe ſentit arracher le cœur à la vue de celle d'une maîtreſſe violente, emportée , & dont l'amour tenoit de la fureur.

Il ſe jetta à ſes pieds avec tranſport , & lui embraſſant les genoux : Adorable Xérine, lui dit-il , quel malheur aſſez grand vous eſt-il arrivé , pour vous porter à vouloir détruire le plus parfait ouvrage de la nature? quelqu'un vous a-t-il offenſé ? je ſuis prêt à vous venger ; & quand il iroit de ma vie , je jure de la ſacrifier pour vous.

Xérine , c'eſt le nom de cette Princeſſe , parut ſe calmer à la vue & aux promeſſes de ſon amant ; mais comme elle avoit l'ame auſſi méchante , qu'on voyoit éclater de graces dans ſa perſonne , & qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à partager le cœur de Dom Baltazard avec une autre , elle ne voulut rien épargner pour l'engager à la délivrer de Dona Elvire ; pour cet effet , joignant avec artifice la colere à l'amour : Ingrat ! lui répondit-elle en lui lançant des regards dont elle connoiſſoit le pouvoir , c'eſt de vous ſeul que je dois me venger , c'eſt vous ſeul qui m'outragez , & c'eſt vous ſeul enfin , qui cauſez l'état où je ſuis : ma rivale eſt en ces lieux , elle y va jouir d'un bonheur qui n'eſt dû qu'à moi ; vous n'aurez plus d'yeux que pour elle ; & tandis que vous lui donnerez tous vos momens , les miens s'écoule-

ront dans les pleurs & la tristesse ; & la mort seule finira les tourmens que vous me préparez. Ah ! cruel, continua-t-elle, n'espérez pas que je sois témoin de sa gloire, & que je souffre patiemment votre changement ! ce poignard, ajouta-t-elle en montrant celui qu'elle portoit à sa ceinture, me délivrera de ces objets odieux ; & j'aurai du moins cette consolation en mourant, d'avoir assuré ma vengeance par les remords qui vous poursuivront sans cesse. Alors feignant de vouloir se dégager de ses mains, pour effectuer ce dessein, le foible Lama croyant déja la voir expirer, perdit entiérement ce qui lui restoit de raison ; & la retenant, en lui faisant les plus tendres caresses, il assura qu'il haïssoit Elvire, que sa présence ne lui étoit pas moins insuportable qu'à elle ; qu'il lui en donneroit des preuves si éclatantes, qu'elle n'en pourroit douter ; qu'il n'adoroit qu'elle, & qu'il ne vouloit vivre & mourir que pour elle ; qu'il la conjuroit seulement de voir de quelle façon il alloit traiter sa rivale, avant que de lui faire des reproches, lui faisant les sermens les plus saints, de se soumettre à tout ce qu'elle pourroit exiger de lui, si elle n'étoit pas contente de la maniere dont il alloit agir. Une protestation si forte apaisa la cruelle Princesse d'Achen, bien résolue d'en demander l'exécution dans peu de tems ; mais pour prix de la complaisance qu'elle disoit avoir pour lui en cette occasion, elle lui demanda qu'elle ne fût point obligée de voir la Vice-Reine, & que cette Dame n'eût aucune liberté dans le palais.

Dom Baltazard ne répondit que par une prompte obéïssance ; & faisant apeller un Gentilhomme de sa suite, il lui commanda de faire donner à Elvire l'apartement le plus éloigné du sien, avec ordre de n'en sortir jamais sans sa permission ; & ne pouvant se dispenser de lui donner des femmes pour la servir, il souffrit que la Princesse d'Achen nommât elle-même cinq de ses esclaves pour cet emploi, afin que lui étant dévouées, elles lui rendissent compte des entrevues qu'il auroit avec elle.

Ainsi, les Dames qui se flattoient d'être attachées à la Vice-Reine, se virent suplantées par les esclaves de la Princesse d'Achen, & la triste Dona Elvire entourée de femmes inconnues, & qu'elle n'entendoit qu'à peine ; cependant cette ordre fut exécuté sur le champ, dans toute sa rigueur ; & pour la priver de la consolation que lui auroit donnée la compagnie de Léonore, Dom Paltazard lui fit commander de se retirer, & de céder sa place à la principale des esclaves qui la devoient servir ; cette femme pensa mourir de douleur à ce commandement ; & sa séparation d'avec Elvire fut la chose du monde la plus touchante, mais il fallut obéir.

La Vice-Reine fut donc prisonniere dans son propre palais, servie & gardée par des hommes & des femmes dont sa rivale croyoit être sûre. Cette vertueuse personne suporta encore ce coup avec sa même fermeté, ne voulant seulement pas que l'on pût dire qu'il étoit sorti de sa bouche la moindre

plainte contre ſon époux ; au contraire cherchant à le ramener, plutôt par la douceur que par des reproches qui pouvoient l'aigrir encore, elle fit entendre à l'eſclave principale, que ne lui ayant pas défendu de lui écrire, elle vouloit ſe ſervir de ce moyen pour s'entretenir, & qu'elle la prioit de lui donner ſes lettres : cette femme s'apelloit Thamar ; & ſous le poids de ſes chaînes, dans une condition ſervile, cachoit des ſentimens mille fois plus nobles que ceux de Xérine, toute Princeſſe qu'elle étoit.

La beauté d'Elvire, ſa douceur & ſa triſteſſe avoient trouvé le chemin de ſon cœur ; elle ne put la voir ſans l'aimer, ſans la plaindre, & ſans ſe propoſer de lui être utile : mais le caractere de la Princeſſe d'Achen lui étoit trop bien connu, pour oſer faire éclater des mouvemens ſi contraires aux ſiens ; il lui étoit enjoint de traiter la Vice-Reine avec dureté, & de ne lui permettre aucune liberté, ſous peine de la vie ; elle ſe trouva fort embarraſſée à la demande qu'elle lui faiſoit ; cependant voulant la ſatisfaire ſaus rien riſquer, elle lui dit qu'elle en demanderoit la permiſſion à la Princeſſe, ſans laquelle elle ne pouvoit ſe charger de ſa commiſſion. Elvire ne put s'empêcher de ſoupirer à cette réponſe, & Thamar s'éloigna d'elle pour ne lui pas montrer ſa ſenſibilité ; elle fut à l'inſtant chez la Princeſſe d'Achen, à qui elle aprit ce que la Vice-Reine deſiroit d'elle : je lui ai refuſé, continua-t-elle, Madame, juſqu'à ce que j'euſſe reçu vos ordres, & que je vous euſſe déclaré

ce que je pense à ce sujet ; je crois qu'il est de votre intérêt de ne rien ignorer des sentimens de votre rivale ; il est certain qu'elle ne les découvrira pas à un de ceux qui sont auprès d'elle, & qu'ils éclateront dans ses lettres ; je serois donc d'avis, si vous le permettez, de la laisser écrire, & de ne les rendre au Vice-Roi qu'après que vous les aurez lues, afin que vous jugiez par ses réponses, que je vous rendrai aussi, ce que vous devez attendre de lui.

Ce raisonnement frapa Xérine, qui d'ailleurs se sentit curieuse de voir de quelle façon Elvire s'exprimeroit à son égard ; elle dit à Thamar qu'elle aprouvoit sa pensée, qu'elle prît ses lettres, & n'en rendît aucunes à Dom Baltazard, sans les lui avoir montrées ; & que, sur toutes choses, Elvire ne sût point qu'elle les verroit, pour lui laisser la liberté de parler d'elle. L'esclave le lui promit affirmativement, quoiqu'elle n'en eût pas l'intention ; & retournant près d'Elvire, elle ne lui rendit réponse que le soir, lorsqu'elle fut couchée, parce qu'elle étoit la seule qui restât dans sa chambre, & qu'elle vouloit lui parler sans témoins ; ainsi quand les autres se furent retirées, & qu'elle l'eut mise au lit, passant à sa ruelle, & s'énonçant dans un portugais corrompu : tout autre, lui dit-elle, Madame, que la Princesse d'Achen, & le Vice-Roi, seroit touché de votre situation ; les cœurs & les conditions ne se ressemblent pas : ils sont libres, & d'une haute naissance : cependant ils sont tyrans, injustes & cruels ; je suis esclave, &

j'ai l'ame tendre & compatissante : votre malheur me touche, je ferai tous mes efforts pour l'adoucir ; mais il faut de la prudence, & cacher avec un soin extrême la fidélité dont je veux vous servir ; ensuite elle l'instruisit de ce qu'elle avoit dit à Xérine, afin de pouvoir rendre ses lettres sans péril.

Que vous importe, ajouta-t-elle, que votre rivale les voie, pourvu que votre époux les reçoive ; n'y parlez jamais d'elle, & ne vous plaignez que de moi, & de mes cruautés ; demandez même avec instance qu'on m'ôte d'auprès de vous, c'est un moyen sûr de m'y faire rester, & de m'en donner de vous prouver mon zele ; si j'avois pris votre lettre, sans en avertir la Princesse, elle m'auroit crue dans vos intérêts, & m'auroit punie & chassée d'avec vous, au lieu que par cette conduite je gagne sa confiance, & me mets en état de vous rendre de plus grands services.

Thamar en auroit pu dire davantage, sans qu'Elvire l'eût interrompue ; elle s'attendoit si peu à trouver cette consolation, que son étonnement lui fit garder long-tems le silence ; elle examinoit l'esclave avec attention, cherchant à démêler dans ses yeux, si cet extérieur de bonté ne cachoit point quelque trahison ; mais comme l'esclave étoit jeune, aimable, d'une physionomie attrayante, & qu'elle s'étoit dégagée en lui parlant, de l'air sombre & sévere qu'elle affectoit ordinairement, elle souhaita qu'elle fût sincere.

Vous cherchez peut-être à m'éprouver, lui dit-elle enfin ; & je comprends si peu qu'une favorite de la Princesse d'Achen puisse être sensible à mes maux, que j'ai de la peine à vous croire ; je ne vois rien dans votre personne qui ne mérite la confiance que vous voulez m'inspirer ; mais le rang que vous tenez auprès de ma rivale, s'accorde si mal avec vos paroles, qu'il n'est pas surprenant de m'en voir douter : cependant quel que soit votre dessein, comme le mien n'est pas de parler d'elle à mon époux, je vous donnerai mes lettres, quelque chemin qu'elles prennent, il ne m'importe, pourvu qu'elles parviennent jusqu'à lui.

Je me suis bien attendu, Madame, lui répondit Thamar en souriant, à votre incrédulité ; j'ai des voies assurées pour vous les faire perdre, & je ne vous demande d'ajouter foi à mes discours, que lorsque je les aurai mis en pratique ; mais sur toutes choses écrivez comme je vous ai dit ; à ces mots, elle tira ses rideaux & la laissa en liberté de rêver à ce qu'elle avoit à faire. La belle Vice-Reine passa une partie de la nuit à rendre grace au ciel de lui avoir envoyé ce secours dans ses maux, & à songer à ce qu'elle manderoit à son perfide époux.

Lorsque Thamar la crut éveillée, elle ne l'aborda qu'avec ce qui lui étoit nécessaire pour écrire : faites votre lettre, lui dit-elle, tandis que nous sommes seules, l'heure aproche où je dois me rendre auprès de Xérine ; Elvire ne lui répondit qu'en mettant la plume à la main, de laquelle elle

traça à Dom Baltazard, dans les termes les plus touchans, la douleur qu'elle ressentoit de lui avoir déplu en le venant trouver, le conjurant de lui pardonner une liberté qu'elle n'avoit prise que par l'inquiétude que lui avoit donné son silence; qu'elle le suplioit de ne la pas priver de sa vue; que tout lui étoit suportable hors son absence; qu'elle en souffriroit plus patiemment les outrageantes duretés de l'esclave Thamar; que cependant, elle le suplioit de songer qu'elle étoit d'une naissance qui devoit la mettre à l'abri des indignités auxquelles elle étoit exposée, & finissoit en l'assurant que quelque chose qu'il pût faire, elle ne manqueroit jamais à ce qu'elle lui devoit.

Elle cacheta sa lettre & la donna à l'esclave qui la porta aussi-tôt à Xérine : cette Princesse qui n'y vit rien qui marquât qu'elle lui attribuât ses malheurs, ni qui pût détourner le Vice-Roi de ce qu'il lui avoit promis, la lui rendit elle-même, très-contente que Thamar exécutât si bien ses ordres; Dom Baltazard se donna à peine le tems de l'achever; & l'ayant rendue à Xérine, il la pria tendrement de croire qu'il ne pouvoit être sensible qu'à ce qui la touchoit, & défendit à Thamar de se charger davantage de pareilles commissions.

La fiere Princesse d'Achen triomphoit dans son ame d'avoir mis le cœur de Lama dans la situation où elle le souhaitoit; ce n'étoit dans son palais que fêtes, bals & festins, dont elle avoit les honneurs, faisant éclater l'un & l'autre leur criminelle

paſſion, ſans aucun ménagement, & ne gardant nulle meſure aux yeux de la Cour & du peuple, tandis que la Vice-Reine gémiſſoit dans une étroite captivité, n'ayant de conſolation que dans les ſoins de Thamar, qui étoit obligée de ſe contraindre à lui paroître ſévere devant le reſte de ſes domeſtiques, ne pouvant lui marquer ſon zele & ſa douceur, que lorſqu'elles étoient ſans témoins.

Il y avoit près d'un mois que Dona Elvire étoit arrivée, & menoit cette vie, ſans que toutes les tentatives qu'elle pût faire, pour toucher Baltazard, lui euſſent donné le plus foible repentir, lorſque la jalouſe Xérine voyant qu'elle ne ſuccomboit point ſous ſes malheurs, & que ſa vie ſeroit toujours un obſtacle à ſon contentement, ſe détermina à la lui ôter à quelque prix que ce fût.

Le parjure Lama, qui s'ennuyoit autant qu'elle des nœuds qui l'attachoient à Elvire, ne s'opoſoit que par politique au moyen qu'elle lui propoſoit chaque jour, lui repréſentant le danger qu'il couroit, ſi on ſavoit jamais qu'il eût commis cet attentat; mais Xérine, qui trouvoit ces raiſons trop foibles au prix de celles qui devoient le porter à lui donner cette marque d'amour, le mit enfin en état de ne lui rien refuſer. Pour cet effet elle affecta une mélancolie ſi profonde, que tous les divertiſſemens que Lama lui procuroit, ſembloient plutôt l'augmenter, que la diminuer. Extrêmement inquiet de la ſituation où il la voyoit, il la preſſoit à chaque inſtant de lui en dire la cauſe, prenant

le ciel & la terre à témoins de son amour & de sa fidélité. A tout cela, l'artificieuse Xérine ne répondoit que par des larmes, en le conjurant tendrement de ne point cesser de l'aimer, malgré le changement qu'elle remarquoit dans ses attraits : lui qui la trouvoit plus belle que jamais, lui faisoit mille sermens d'une constance éternelle ; & toutes leurs conversations ne finissoient que par les pleurs de l'un, & les assurances de l'autre. Quand elle le vit enfin prêt d'entrer dans le dernier désespoir, de ne pouvoir lui faire dire ce qui la mettoit en cet état, elle feignit de succomber à son mal, se mit au lit & se fit croire mourante. Dom Baltazard, plus alarmé que jamais, vole auprès d'elle, abandonne jusqu'au soin des affaires les plus importantes pour ne plus sortir de son apartement ; & par des actions aussi peu pardonnables à son rang qu'à son fol amour, lui prouve que sa vie est absolument attachée à la sienne. Alors Xérine, d'un air mourant, lui tendant tendrement la main : non, Seigneur, lui dit-elle, c'est à moi seule de mourir, pour expier la faute où mon orgueil m'a fait tomber, en me croyant digne de votre amour ; Dona Elvire l'est sans doute plus que moi, puisque le ciel la laisse vivre, & qu'il me fait mourir ; ce n'est pas cependant par sa tendresse pour vous, puisque vous m'avez avoué qu'elle ne vous a jamais aimé. Hélas ! continua-t-elle en répandant quelques larmes, qui pourroit vous aimer comme la malheureuse Xérine ? c'est ce trop parfait amour qui me

met au tombeau ; vous ne pouvez être entiérement à moi, & je ne puis vivre sans être à vous ; il faudroit la mort d'Elvire, pour vous donner à la Princesse d'Achen ; il faut la mort de cette Princesse, pour vous rendre à Elvire : il est juste, Seigneur, que ce soit moi qui sois la sacrifiée : heureuse, continua-t-elle en portant la bouche sur sa main, & la baisant avec ardeur ; heureuse si ma mort peut assurer votre félicité !

Quelles paroles pour un homme possédé de sa passion ! elles firent sur Dom Baltazard tout l'effet que la cruelle Xérine en espéroit : Ah ! c'en est trop, Madame, s'écria-t-il, s'il ne faut pour vous rapeller à la vie que vous sacrifier celle d'Evire, je vous la livre ; ordonnez, commandez que tout périsse, plutôt que mon adorable Princesse. Que ce transport m'est doux ! interrompit-elle, & qu'il seroit bien capable de prolonger mes jours, s'il étoit aussi sincere qu'il paroît plein d'amour ! que faut-il donc faire, interrompit Lama, d'un ton véhément, pour vous le prouver ? il faut, reprit Xérine, me laisser maîtresse du sort d'Elvire, aprouver mes desseins, me soutenir dans leur exécution, & me rendre heureuse à jamais, en vous unissant à moi : Dom Baltazard étoit si fort aveuglé sur cette Princesse, & sa passion pour elle avoit un caractere si contraire au bon sens, que n'envisageant que la douceur de la rendre contente, & de lui prouver son amour, il consentit à tout ce qu'elle voulut, en réitérant ses sermens d'aprouver tout ce qu'elle feroit, &

de l'y seconder même s'il étoit nécessaire. La barbare Xérine lui en marqua sa joie & sa reconnoissance, par tout ce que l'amour lui put inspirer de tendre & d'attrayant, & par ses caresses inconsidérées sut l'engager de telle sorte, qu'il parloit avec elle de poignarder ou d'empoisonner Elvire avec le même sang froid que s'il se fût entretenu de quelques fêtes galantes.

Mais tandis qu'ils cherchoient les moyens les plus sûrs & les moins dangereux pour perdre Elvire, sans se perdre eux-mêmes, le ciel, qui la protégeoit, avoit conduit à son secours le seul capable de veiller sur ses jours. Dom Sébastien de Souza, qui s'étoit embarqué peu de tems après elle, ayant eu le vent favorable, étoit arrivé à Goa, presque aussi-tôt que cette belle infortunée. Alvarés & lui furent descendre chez un Juif qu'ils avoient connu à Lisbonne, qui, pour quelque service qu'il avoit rendu à l'Etat, avoit obtenu la permission de s'établir dans ceux de la domination du Roi du Portugal, selon que son commerce le demanderoit; ce qui lui donnoit la liberté de venir de tems en tems à Lisbonne vendre des esclaves, dont il faisoit un grand trafic. Dom Sébastien, qui savoit que l'intérêt étoit le premier mobile de toutes les actions de ces sortes de gens, fit d'abord briller l'or à ses yeux; & par des preuves essentielles d'une libéralité peu commune, l'engagea à les cacher chez lui, jusqu'à ce qu'ils eussent réfléchi à ce qu'ils vouloient faire.

Le Juif, qui se vit en un instant autant

de biens que lui en auroit pu raporter un bon nombre d'esclaves, s'attacha sincérement à lui, & lui jura de le servir en tout ce qu'il pourroit; comme il faisoit aussi un trafic considérable de diamans & de perles, & que cela lui donnoit entrée chez le Vice-Roi, la Princesse d'Achen, & dans les plus grandes maisons, Souza le chargea de savoir tout ce qui s'étoit passé chez Lama depuis l'arrivée de la Vice-Reine, & de quelle sorte il se gouvernoit avec elle. Il ne fut pas nécessaire qu'il sortît pour l'en instruire, la conduite du Vice-Roi étoit trop éclatante pour être ignorée d'un homme qui se trouvoit à portée, chaque jour, d'entretenir ceux qui l'aprochoient le plus près: ainsi dès ce moment il aprit à Souza comme Dona Elvire avoit été reçue & traitée; lui fit le récit de sa captivité, & de quelle sorte de gens elle étoit entourée, sans oublier la dureté que le Vice-Roi avoit eue de lui ôter sa nourrice, & de la chasser de son palais.

Ce discours fit frémir Souza de rage & de fureur; mais ayant résolu de ne rien tenter qui pût risquer Elvire, il se calma, & demanda au Juif si, par son entremise, on ne pourroit point lui déterrer cette femme qui avoit été chassée. Il lui répondit que la chose lui seroit facile, parce que c'étoit à lui qu'elle s'étoit adressée pour se loger, & qu'il l'avoit mise chez une personne de sa connoissance, originaire de Portugal, qui s'étoit établie à Goa. Il n'en fallut pas davantage à Dom Sébastien pour le prier de

la lui amener à l'entrée de la nuit ; il n'y manqua pas ; & s'étant rendu au logis de Léonore, il lui dit qu'ayant à lui découvrir des choses très-importantes qu'il ne pouvoit lui communiquer que chez lui, il la prioit de l'y suivre ; Léonore à qui le grand âge ôtoit la crainte des accidens qui auroient pu la menacer dans sa jeunesse, & qui d'ailleurs se sentoit obligée au Juif de mille agrémens qu'il lui avoit procurés dans son désastre, ne fit nulle difficulté de l'accompagner : elle ne fut pas plutôt entrée qu'il la conduisit à l'apartement de Souza, qui, du plus loin qu'il l'aperçut, courut à elle les bras ouverts, & l'embrassa avec une ardeur qui donna à Léonore des soupçons bien éloignés de la vérité ; mais ayant levé son voile, pour voir & détromper celui qu'elle croyoit qui se méprenoit, elle eut à peine jetté les yeux sur lui, qu'elle lui rendit ses caresses avec usure, en versant des larmes de joie & d'étonnement : ah ! Seigneur, lui dit-elle, par quel miracle le ciel m'envoie-t-il une consolation si peu attendue ? Hélas ! chere Léonore, lui répondit Souza, je ne suis guere en état de vous en donner, & je ne viens que vous en demander : Léonore, à qui ces paroles rapellerent toutes les infortunes d'Elvire, n'y repliqua que par ses pleurs ; mais s'appercevant qu'elle en avoit usé avec beaucoup de liberté devant le Juif, elle se démêla doucement des bras de Dom Sébastien, & prenant une contenance plus respectueuse : pardonnez, Seigneur, reprit-elle, si l'excès

de ma surprise & du plaisir que m'a fait votre vue, m'a forcé d'oublier le respect que je vous dois ; mon âge, mon zele & vos bontés autorisent cet égarement. Souza la pria de ne point changer de façon d'agir, puisqu'il la regardoit comme la mere de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Ces discours mêlés de joie, de respect & de douleur, firent juger au Juif que Dom Sébastien prenoit un vif intérêt à la Vice-Reine, & qu'il devoit avoir de puissantes raisons pour se cacher ; dans cette pensée, il se retira pour ne les pas contraindre par sa présence: lorsque Léonore le vit sortir, elle demanda à Dom Sébastien le sujet qui l'amenoit en des lieux où il avoit tout à craindre de la puissance de son rival.

Ce fidele amant d'Elvire fit un récit sincere des apréhensions qui le tourmentoient, sur les périls où ce cher objet se trouvoit exposé, & lui avoua que son dessein étoit de faire ensorte de s'insinuer dans le palais de Lama, afin d'être à portée de secourir Elvire, ou de la tirer de sa captivité, s'il en trouvoit l'occasion. Léonore aprouva une partie de ses intentions, mais elle s'attacha à le détourner d'entrer chez le Vice-Roi : ce n'est point dans son palais, lui dit-elle, que vous pouvez être utile à Dona Elvire ; vous n'y saurez rien de tout ce que vous voudriez savoir, & vous vous exposerez au danger d'être reconnu ; & puisque vous n'avez point d'autre motif que de veiller sur les jours de la Vice-Reine, mon avis seroit que vous fissiez ensorte d'entrer au service

de la Princesse d'Achen ; c'est dans son palais seul que les résolutions se prennent, que les projets se forment, & ce n'est que par ses ordres qu'ils s'exécutent : la plus grande partie des esclaves qui lui sont dévoués, sont auprès d'Elvire, & viennent chaque jour lui rendre compte de ses moindres actions, & recevoir ses ordres sur le traitement qu'ils lui doivent faire, & le foible Lama ne pense & n'agit que par ses volontés ; le Juif Isaac, qui est celui chez qui vous êtes, peut même vous rendre service en cette occasion, étant parfaitement bien auprès de la Princesse qui se sert de lui pour ses commissions les plus secrettes ; c'est-là que, n'étant point connu, & ne courant nul risque de l'être, vous pourrez tout aprendre, en faisant amitié avec les esclaves qui servent Elvire, qui ne font qu'aller & venir du palais du Vice-Roi à celui de la Princesse d'Achen ; sur-tout, je vous conseillerois de tout employer pour gagner sa favorite, jeune esclave, apellée Thamar, qui est à la tête de celles qu'elle a placées auprès de la Vice-Reine ; je ne sais même, ajouta Léonore, si cela ne sera pas très-facile, parce que depuis quelques jours, l'ayant rencontrée plusieurs fois, j'ai remarqué que, lorsqu'elle a cru n'être aperçue de personne, elle m'a fait des signes d'intelligence, où je n'ai osé répondre, crainte de trahison ; cependant elle les a réitérés tant de fois, que j'ai résolu de l'aborder à la premiere occasion qui s'en présentera.

Dom Sébastien trouva que Léonore pen-

ſoit fort juſte, & pouſſé par Alvarés qui redoutoit le palais du Vice-Roi, il ne balança point à chercher les expédiens les plus convenables pour s'introduire dans celui de Xérine: pour y parvenir, ils conclurent qu'il falloit ſe confier entiérement au Juif, & l'apeller à leur conſeil ſecret: Alvarés le fit venir; & Dom Sébaſtien prenant la parole: il ſeroit inutile, lui dit-il, de vouloir vous cacher que de puiſſantes raiſons m'obligent à ne rien ignorer des amours du Vice-Roi & de la Princeſſe d'Achen; toutes les queſtions que je vous ai déja faites, vous ont ſuffiſamment apris à quel point je m'y intéreſſe: mais pour en être mieux inſtruit, & m'en rendre témoin ſans riſque, j'ai recours à votre induſtrie pour me faire entrer au ſervice de cette Princeſſe, & me vanter à elle comme un homme qui peut lui être utile & même néceſſaire en bien des choſes; mais je voudrois être ſi fort déguiſé, qu'il fût impoſſible à aucun des Portugais de Liſbonne de me reconnoître; ſi vous pouvez me rendre ce ſervice, comptez ſur une reconnoiſſance ſans bornes. Le Juif avoit déja trop bien connu la générosité de Souza pour douter de ſes promeſſes; ainſi, après l'avoir aſſuré de ſa diſcrétion & de ſa fidélité, il lui dit que rien n'étoit plus aiſé que ce qu'il ſouhaitoit; qu'avec le ſuc d'une herbe très-commune dans ces climats, qui avoit la propriété de teindre la peau du blanc au noir, il changeroit ſi bien ſa phyſionomie, qu'il défioit même Alvarés de le reconnoître, s'il n'en étoit pas inſtruit; & que, dé-

guisé de la sorte, il le présenteroit à Xérine comme un esclave qui, par son mérite singulier, lui avoit paru digne de lui être offert.

Dom Sébastien, charmé de cet expédient, le saisit aussi-tôt, & d'autant plus volontiers, qu'il savoit parler indien, comme les naturels du pays, parce qu'étant d'un rang & d'une famille qui le mettoient en droit de prétendre aux plus hautes dignités, & que celle de Vice-Roi des Indes pouvoit un jour lui être acquise, il avoit apris cette langue pour juger par lui-même des choses qui regarderoient ces peuples, sans avoir besoin d'interpretes.

Il ne voulut donc pas différer l'épreuve d'un secret dont le Juif venoit de faire l'éloge : personne n'ignore qu'il est vrai que les Indes abondent de cette herbe dont le suc s'incorpore si parfaitement dans la peau, qu'il lui ôte sa couleur naturelle, pour lui donner la sienne ; tromperies dont les marchands d'esclaves se servent souvent dans les pays où les plus noirs passent pour les plus beaux : tout ce qui inquiétoit Léonore, étoit de savoir s'il seroit aussi aisé de remettre Dom Sébastien dans sa premiere forme, mais le Juif l'ayant assurée qu'il avoit une eau qui reblanchiroit son visage, quand il le voudroit, elle ne s'embarrassa plus de rien.

Isaac fut à l'instant chercher de son herbe dont il avoit provision ; & l'ayant pilée & exprimé le jus, il en frotta Dom Sébastien, qui, du mieux fait & du plus beau de tous

les Portugais, devint en un moment le plus parfait de tous les negres. Cette métamorphose étoit si considérable, que Léonore & Alvarés en perdirent absolument leurs craintes; & ce fidele domestique, ne voulant point abandonner son maître, se fit faire la même cérémonie, pour être en état de l'accompagner par-tout. Il ne fut plus question que de le présenter à Xérine; ce qu'Isaac promit de faire le lendemain. Dom Sébastien & Léonore convinrent de se rendre un compte exact de ce qu'ils aprendroient, & que leurs rendez-vous seroient chez le Juif; après quoi ils se séparerent jusqu'au jour suivant, où ils devoient se revoir.

Quoique toutes ces menées ne parussent pas conduire à de grandes choses, Dom Sébastien étoit si charmé de se voir dans la même ville que Dona Elvire, de s'aprocher d'elle, & d'être à portée de savoir de ses nouvelles à toutes heures, qu'il en perdit le souvenir du fâcheux obstacle qu'on avoit mis à sa félicité, & sentit naître dans son cœur une espérance dont la cause, toute inconnue qu'elle lui étoit, ne laissoit pas de le satisfaire.

Le véritable amour s'alarme & se flatte aisément; un rien le trouble & le désespere, un rien le calme & le rassure; & comme il fait chérir ses plus cruels tourmens, il fait aussi goûter mille douceurs dans le moindre de ses plaisirs: c'en étoit un sensible pour Souza, d'imaginer que tout ce qu'il entreprenoit alors, n'avoit qu'Elvire pour objet:

ses inquiétudes, son voyage & son déguisement l'avoient occupé de la même façon, que si chacune de ces choses devoit lui en assurer la possession. Il ne faut donc pas s'étonner si ces démarches, qui aux yeux des autres pouvoient paroître sans fondement, paroissoient aux siens utiles & nécessaires: Léonore pensoit à peu près comme lui; elle crut n'avoir plus rien à craindre pour Elvire, puisque Dom Sébastien étoit à Goa; sa présence avoit jetté dans son ame une tranquillité dont elle n'avoit pas joui depuis qu'on l'avoit séparée d'Elvire; elle ne se sentoit plus agitée que du desir de retrouver Thamar, pour voir à quoi tendoient tous les signes qu'elle lui avoit faits. Cette aimable esclave, qui avoit reconnu que la Vice-Reine n'avoit en elle qu'une confiance imparfaite, voulant se l'attirer entiérement, en lui procurant quelque consolation, avoit résolu de faire ensorte de pouvoir parler à Léonore, & de l'engager d'écrire à sa maîtresse, afin que par cet innocent commerce elle eût un foible soulagement à ses maux; c'étoit dans cette intention que l'ayant rencontrée le lendemain de son entretien avec Elvire, elle lui avoit fait des signes d'amitié, & qu'elle continua de même les jours suivans: mais l'indifférence qu'elle lui avoit témoignée, jointe au mépris que Lama avoit fait de la lettre d'Elvire, la mirent de si mauvaise humeur, que la Vice-Reine, qui examinoit toutes ses actions, s'en aperçut.

Cette belle personne, qui ne donnoit aucune

cune face agréable à tout ce qui pouvoit la regarder elle-même, s'imaginant que Thamar avoit voulu voir ce qu'elle pensoit, n'attribuant sa tristesse qu'aux mauvais succès qu'avoit eus sa tentative, eût encore une plus grande réserve avec elle. Thamar étoit vive, pénétrante, & d'un esprit difficile à tromper; elle ne se méprit point aux sentimens d'Elvire à son égard; & voulant les lui arracher à quelque prix que ce fût, elle se résolut de tout hazarder pour parler à Léonore; & le lendemain matin, qui étoit justement le jour où Dom Sébastien devoit être présenté à Xérine, étant sortie pour se trouver au lever de cette Princesse, comme à l'ordinaire, elle projetta de ne pas laisser échaper l'occasion, si le hazard lui faisoit rencontrer la nourrice de la Vice-Reine.

Comme Léonore étoit dans une pareille intention, elle sortit exprès du matin, entourée de sa mante, pour attendre l'heure où Thamar avoit coutume de se rendre au palais de la Princesse d'Achen; ainsi, étant toutes deux, sans le savoir, aussi impatientes de s'entretenir, elles ne furent pas longtems sans s'en apercevoir; elles s'avancerent réciproquement l'une vers l'autre, après avoir long-tems regardé si personne ne les examinoit: Léonore fut la premiere qui prit la parole. Vous m'avez paru, lui dit-elle, avoir dessein de me parler; me serois-je abusée, ou vous serois-je véritablement utile à quelque chose? Oui, lui répondit Thamar sans hésiter, vous m'êtes nécessaire

pour prouver à la Vice-Reine que je lui suis aussi dévouée que vous ; ses malheurs m'ont touché, je ne sers Xérine qu'à regret ; je ne vois ses amours qu'avec horreur ; & quelque péril qu'il y ait pour moi, en portant dans mon cœur de pareils sentimens, je ne feins point de vous les déclarer, puisqu'il est de votre propre intérêt de les cacher : je veux servir Elvire en tout ce que je pourrai ; mais comment y parvenir, si j'ignore toujours ce qui se passe dans son ame ? Et de quelle façon puis-je en être instruite, si elle ne prend nulle confiance en mes paroles ? C'est donc à vous, sage Léonore, à servir de preuve à mon zele ; faites que je lui porte la seule consolation qu'elle peut avoir à présent, en recevant de vos nouvelles de votre propre main ; écrivez-lui, & chargez-moi de votre lettre ; je vous en rendrai la réponse avec exactitude ; & par-là je vous assurerai l'une & l'autre, que vous pouvez vous confier au zele de l'esclave Thamar. Vous êtes pressante, lui répondit Léonore ; mais que vous soyez sincere ou non, je ne risque rien en vous accordant ce que vous demandez, puisqu'il est naturel que je cherche les moyens de faire connoître à celle que j'ai nourrie la douleur que j'ai d'être séparée d'elle, & qu'on ne peut me rien faire de plus que ce qu'on a déja fait : cependant, où vous trouverai-je pour vous donner ma lettre ? Thamar rêva quelques momens ; ensuite de quoi, la regardant avec un air de satisfaction de l'expédient qu'elle avoit trouvé :

Cherchez, lui dit-elle, le Juif Isaac, personne n'est plus connu à Goa; donnez-lui vos lettres, je le préviendrai, c'est une voie sûre : adieu, un plus long entretien nous feroit surprendre : comptez sur moi, & l'ayant quittée à l'instant, elle la laissa très-persuadée de sa franchise, & charmée de ce que le Juif Isaac seroit l'entremetteur de cet innocent commerce : comme elle savoit qu'il ne seroit pas chez lui à cette heure, elle retourna chez elle pour écrire à Dona Elvire, afin de remettre sa lettre au Juif, lorsqu'il seroit de retour du palais de la Princesse d'Achen. Thamar ne tarda pas à s'y rendre, & trouva Isaac avec ses deux esclaves, qui attendoit qu'on pût la voir; cette aimable fille ne les put regarder sans admiration, & les ayant examinés avec attention : voilà, dit-elle au Juif en lui parlant bas, deux beaux noirs; depuis quand les avez-vous, & que viennent-ils faire ici ? Isaac qui vouloit commencer par captiver Thamar, lui répondit, d'un ton de confiance : ils sont encore plus parfaits que vous ne le croyez, belle Thamar, lui dit-il; ils savent jouer de toutes sortes d'instrumens, parlent plusieurs langues; & le plus jeune des deux a un art singulier pour faire le sorbet & le chocolat; comme je connois la délicatesse de la Princesse sur toutes ces choses, je venois dans le dessein de vous prier de m'aider à les lui faire accepter, ne lui demandant pour le prix d'un tel présent que sa protection auprès du Vice-Roi, dans le commerce que je fais à Goa : vous ven-

dez bien peu, lui dit-elle en riant, des hommes si rares; je ne crois pas que vous ayiez besoin de ma protection pour qu'on les reçoive, leur air parle assez en leur faveur : mais Isaac, continua-t-elle de la même maniere, si vous voulez que je ne sois pas contraire, rendez-moi un service : une personne avec laquelle j'ai intérêt d'être en commerce, vous doit remettre les lettres qu'elle aura pour moi, obligez-moi de les prendre, & de ne me les rendre qu'en secret : vous êtes assez accoutumé à ces sortes d'emplois avec mes pareilles, pour ne pas trouver étrange qu'à mon âge j'aie quelque aventure mystérieuse. Isaac ne balança pas à le lui promettre, comptant bien que cette complaisance serviroit aux deux feints esclaves. A peine lui eut-il juré de la satisfaire, qu'on ouvrit chez la Princesse; Thamar y entra seule, & après avoir fait nager son cœur dans la joie, par le récit des persécutions dont elle feignoit d'accabler sa rivale, elle lui vanta le présent que le Juif venoit de lui faire. Cette cruelle Princesse, qui faisoit tout raporter à son amour & à sa jalousie, s'imaginant d'abord que ces nouveaux esclaves pourroient lui être utiles dans ses desseins, lui commanda de les faire entrer. Elle n'attendit pas qu'Isaac en fît l'éloge : leur beauté, leur taille, & sur-tout un certain air de grandeur & de fierté qui brilloit dans toute la personne de Souza, lui plurent de telle sorte, qu'elle se les apropria avant qu'Isaac les lui eût offerts; cependant il lui fit son compliment, & Xé-

rine y répondit selon son espérance, en leur ordonnant de rester à son service. Voilà donc Souza dans le palais de la Princesse d'Achen, destiné à lui préparer son sorbet & son chocolat. Isaac les quitta après les avoir instruits de ce qu'ils avoient à faire pour gagner Thamar; mais ces leçons n'étoient pas nécessaires; un maître plus savant que lui en donna de plus étendues à Alvarés, pour parvenir à se l'assujettir; il ne put voir cette jeune esclave sans devenir le sien: & l'amour qui se plaît aussi-bien chez les petits que parmi les grands, lui fit sentir pour elle, dans sa condition, l'ardeur des mêmes feux dont Souza brûloit pour l'incomparable Elvire; & par les effets invincibles de sympathie, Thamar prit pour lui des sentimens peu différens des siens, quoiqu'elle eût formé des projets dans son cœur contraires à cette naissante inclination, & qu'elle eût dès long-tems plus de penchant pour les blancs, que pour les noirs; mais la force de sa destinée l'emporta sur cette prétendue aversion. Cependant, comme elle étoit sage, elle voulut connoître plus particuliérement ces deux mores, avant que de se livrer à de plus tendres idées, pour ne rien hazarder dont elle eût lieu de se repentir. Dom Sébastien lui fit mille amitiés, & la pria de le conduire dans les choses qu'elle savoit être les plus agréables à la Princesse; elle lui promit, & retourna auprès de la Vice-Reine, à qui elle aprit l'entretien qu'elle avoit eu avec Léonore, & qu'elle lui donneroit tous les jours

de ses nouvelles, sans aucun risque : voilà, lui dit-elle, Madame, le moyen que j'ai imaginé pour m'attirer votre confiance ; & si je puis trouver celui de vous faire voir Léonore, je le ferai avec joie.

Dona Elvire ne put s'empêcher d'être sensible à cette attention de Thamar, qui, dès le lendemain, lui ayant aporté une lettre de sa part, la convainquit de son zele & de sa sincérité : elle ne balança donc plus à s'y confier, & prit pour elle une si tendre amitié, qu'elle lui faisoit voir les lettres de Léonore & les siennes ; & dans la suite, lui fit une confidence entiere des malheurs de sa vie ; la tendre Thamar n'entendit point ce triste récit sans verser des larmes ; & sa compassion la rendit si chere à la Vice-Reine, qu'elle fit bientôt son unique plaisir d'épancher ses secrets dans son sein. Thamar, qui brûloit du desir de se faire chrétienne, ne doutant point que les maux qu'elle souffroit, ne parvinssent bientôt à Lisbonne, & que sa famille ne fit ses efforts pour la tirer de ce funeste état, la suplia de lui permettre de la suivre, si jamais elle quittoit Goa : Dona Elvire, charmée des pieuses dispositions de cette fille, le lui promit, quoiqu'elle ne vît aucune aparence à la fin de son infortune.

Cependant Léonore écrivoit tous les jours à la Vice-Reine, & en recevoit les réponses très-exactement par le Juif Isaac ; mais comme Dom Sébastien lui avoit expressément défendu de parler de lui, elle ne lui mandoit rien qui eût raport à ce qui se pas-

ſoir. Ces deux nouveaux eſclaves ſe firent ſi fort aimer de tous les domeſtiques de Xérine, que c'étoit à qui s'empreſſeroit le plus à leur marquer de la bienveillance; Thamar, qui avoit ſouvent occaſion de les entretenir, ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour Dom Sébaſtien une conſidération reſpectueuſe, que la majeſté qui régnoit dans toute ſa perſonne inſpiroit à ceux qui l'aprochoient; ce qui la rendoit plus retenue avec lui, qu'elle ne l'étoit avec Alvarés, qui, par des manieres enjouées & galantes, familiariſoit davantage avec elle. Comme elle ne ſongeoit qu'à ce qui pouvoit faire plaiſir à la Vice-Reine, & que Xérine vantoit extrêmement le chocolat que faiſoit Dom Sébaſtien, il lui prit envie d'en faire goûter à ſa priſonniere; pour cet effet, le jour qu'elle ſe trouva ſeule avec Alvarés: votre compagnie, lui dit-elle en ſouriant, a un air de Prince, qui m'ôte la liberté de lui parler, lorſque j'en ai envie; ainſi je m'adreſſe à vous, pour le prier de me faire de cet excellent chocolat dont la Princeſſe eſt ſi charmée; je voudrois en régaler ſecrettement quelques-unes de mes compagnes dans le palais du Vice-Roi, où je ſuis obligée d'être. Vous n'avez beſoin de perſonne, belle Thamar, lui répondit-il, auprès de mon camarade, pour l'obliger à vous rendre ſervice, il fera ce que vous deſirez avec plus de plaiſir que vous ne penſez; mais, continua-t-il en la regardant attentivement, que ne vous ſervez-vous auſſi de moi? ne vous ſerois-je pas auſſi fidele que le Juif

Iſaac ? Thamar fut ſurpriſe de ces paroles : comment, dit-elle, Iſaac me trahit-il ? non, Thamar, lui repliqua promptement Alvarés ; & puiſqu'il faut que je vous révele un ſecret, que je ſouhaitois que vous pénétraſſiez ſans vous le dire, aprenez que je vous adore, que je n'ai pu vous voir ſans vous aimer, ni vous aimer ſans être jaloux ; je me ſuis aperçu qu'Iſaac vous rendoit des lettres : je lui ai découvert mes ſoupçons pour m'en guérir ; comme il connoît ma diſcrétion, il m'a avoué d'où partent ces lettres myſtérieuſes ; je ſuis plus à portée que lui de vous les rendre en ſûreté ; Léonore même vous marquera que vous pouvez avoir une entiere confiance en mon compagnon & moi. Vous prenez un expédient, lui répondit Thamar, pour me parler de votre paſſion, qui m'empêche de vous en témoigner mon reſſentiment, j'attendrai à vous répondre que vous m'ayiez prouvé que je le puis ſans rien craindre. A ces mots elle le quitta pour informer Elvire que Léonore avoit commerce avec les nouveaux eſclaves de Xérine ; & Alvarés fut rendre compte à Dom Sébaſtien de ce qu'il venoit de faire.

Les choſes étoient en cet état, lorſque la Princeſſe d'Achen prit, comme je vous l'ai dit, la réſolution de faire périr Dona Elvire, & mit le Vice-Roi dans celle de riſquer tout pour la ſatisfaire. Quelques jours avant qu'ils euſſent arrêté le genre de ſa mort, Léonore ayant écrit à la Vice-Reine du conſentement de Dom Sébaſtien, que le Juif Iſaac étoit dans ſes intérêts, & n'avoit mis

ces deux negres auprès de la Princesse d'Achen, que pour seconder Thamar dans ses bonnes intentions, & qu'elle pouvoit s'y fier, cette jeune esclave, s'étant aperçue que la maladie de Xérine étoit feinte, & se doutant qu'elle tramoit quelque chose d'extraordinaire, en marqua sa crainte à Alvarés ; ce qui obligea Souza à se rendre encore plus assidu auprès de la Princesse, pour faire ensorte de pénétrer ses desseins. Ce zele plut si fort à Xérine, qu'elle jetta les yeux sur lui pour les exécuter ; & étant convenue avec Lama d'empoisonner Elvire, elle crut qu'elle ne le pouvoit faire plus sûrement que dans le chocolat qu'elle prenoit tous les matins ; & qu'en cas qu'on en eût quelque soupçon, il lui seroit aisé de sacrifier l'esclave noir, en l'accusant de cet attentat, étant le seul dans son palais qui composât cette boisson. La prudence n'accompagne pas ordinairement le crime : & il semble que la providence jette une obscurité dans les pensées de ceux qui le commettent, qui les empêche de voir la fausseté de leurs raisonnemens.

Xérine, impatiente de perdre sa rivale, ne se donna pas le tems de la réflexion ; & remplie de son idée, fit apeller Souza ; & l'ayant fait entrer dans son cabinet où elle étoit seule : Zélim, lui dit-elle, c'étoit le nom qu'il avoit pris, l'affection avec laquelle vous me servez, vous a acquis ma confiance ; votre fortune est assurée si vous vous en rendez digne par votre soumission à mes volontés, & par une exacte discré-

tion : jurez-le-moi, Zélim, avant que je m'explique davantage. Souza, que ce discours prépara aux choses les plus sinistres, se mit à genoux ; & par le serment le plus sacré parmi ceux de la religion dont il paroissoit être, il lui promit de la servir, & de lui obéir au péril même de sa vie : alors Xérine, les yeux brillans de joie : tenez, lui dit-elle en lui donnant une petite boîte d'or, jettez demain cette poudre dans le chocolat, & vous le porterez vous-même où Thamar aura le soin de vous conduire ; sur-tout voyez-le prendre à celle à qui je vous envoie ; gardez un profond silence sur ce que je vous ordonne, & comptez sur une récompense éclatante.

Souza, à qui Alvarés venoit de dire ce que Thamar desiroit de lui, crut, sans balancer, qu'elle étoit du complot avec Xérine, ne doutant point que ce ne fût à la Vice-Reine qu'on le dût conduire ; mais il n'hésita pas à se charger de cette horrible commission, pour être en état d'en empêcher l'effet ; & ayant assuré la Princesse d'Achen, qu'elle auroit lieu d'être contente de lui, il prit la boîte, & la laissa dans le doux espoir de la mort de sa rivale : il ne l'eut pas plutôt quittée, qu'il se rendit au logis d'Isaac, où il manda promptement Léonore, & lui ayant conté ce qui venoit de lui arriver, il lui commanda d'écrire à Elvire le péril qui la menaçoit, & qu'elle se gardât bien de prendre le chocolat que Thamar lui feroit donner par le nouvel esclave de Xérine, qui l'en avoit avertie ; Léonore frémit de

crainte, & se pressa d'exécuter l'ordre de Dom Sébastien, bénissant mille fois le jour qu'il avoit eu l'inspiration de venir à Goa; Isaac se chargea de rendre la lettre à Thamar, comme à l'ordinaire, sans lui rien découvrir de cette trame; il la fut trouver à l'instant, elle étoit entrée dans l'apartement de la Princesse au même moment que Souza en sortoit, il fallut que le Juif attendît qu'il repassât pour lui parler. Lorsque Xérine la vit, elle ne put lui dissimuler l'excès de son contentement, & l'embrassant tendrement: ma chere Thamar, lui dit-elle, ta Princesse sera demain au comble de sa félicité: ensuite elle lui commanda d'introduire Zélim auprès de Dona Elvire à l'heure dont elle étoit convenue avec lui pour présenter le chocolat. Ces paroles glacerent Thamar d'effroi; & comme Xérine ne voulut pas s'expliquer davantage, elle s'imagina que Zélim ne savoit pas la conséquence de sa commission; pour prévenir ce terrible coup, elle se contraignit, feignit une joie sincere de celle de la Princesse: mais elle ne l'eut pas plutôt quittée, que trouvant Isaac qui l'attendoit avec impatience: Isaac, lui dit-elle toute troublée, dites à Zélim qu'il faut que je lui parle, & qu'il se rende chez vous, où je vais l'attendre; elle sortit en prenant la lettre qu'il lui présenta, sans qu'il pût lui répondre.

Elle fut du même pas chez le Juif, où elle trouva encore Souza & Léonore, qui, par leur profonde tristesse, lui firent juger qu'ils n'étoient pas moins agités qu'elle;

mais la douleur mortelle du faux Zélim, & la situation dans laquelle il étoit lorsqu'elle entra, la surprirent de telle sorte, qu'elle s'arrêta à la porte de la chambre pour le contempler quelques momens; dans le trouble où ils étoient, ils avoient négligé de la fermer, ce qui donna à Thamar la facilité d'y entrer sans qu'ils fussent avertis. Souza étoit sur un sopha, la tête apuyée sur une de ses mains, tenant de l'autre un portrait qu'il regardoit attentivement, & sur lequel tomboient des larmes qu'il ne pouvoit s'empêcher de répandre. Léonore assise vis-à-vis de lui d'une maniere respectueuse, tenoit un mouchoir sur ses yeux; mille soupçons confus s'éleverent dans l'esprit de Thamar, en voyant ce spectacle: plus elle examinoit Zélim, moins elle lui trouvoit l'air d'un esclave; la régularité de ses traits, qui n'avoient rien de la difformité ordinaire dans les negres, l'avoient souvent étonnée, aussi-bien que ceux d'Alvarés: mais en ce moment, elle en fut encore plus frapée, ayant le tems de le regarder sans précipitation, un doute obscur de la vérité vint la saisir; & comme elle étoit extrêmement vive, cette idée lui fit faire un mouvement involontaire qui tira Souza de sa rêverie; & levant les yeux, il l'aperçut dans la posture d'une personne remplie d'admiration.

Il se leva promptement, ainsi que Léonore; & s'avançant à elle: belle Thamar, lui dit-il, quel dessein vous conduit ici, & pourquoi Isaac ne nous a-t-il point avertis?

Je suis arrivée, lui répondit-elle, plutôt que lui : & je venois pour vous prier de me dire à quelle intention Xérine veut que vous présentiez demain le chocolat à la Vice-Reine, & quel est l'ordre qu'elle vous a donné, afin de vous prévenir sur un malheur que je redoute, & que je croyois que vous ignoriez ? Mais, continua-t-elle, ou je me trompe fort, ou les jours de la belle Elvire vous sont aussi chers qu'à moi, ne me déguisez rien : cette illustre infortunée m'a informée de tous ses malheurs, je vous soupçonne d'être en ces lieux de la part d'un homme qu'elle ne peut bannir de sa mémoire ; si cela est ainsi, unissons-nous ensemble pour la sauver ; & sur toutes choses, gardez-vous bien de rien prendre de la main de Xérine, ni de rien présenter à Elvire que vous n'en ayiez fait l'épreuve. Enfin, ajouta-t-elle, si vous n'êtes pas vous-même Dom Sébastien de Souza, sous cette figure empruntée, comme la noblesse qui se remarque en vous me le fait soupçonner, prenez, s'il se peut, ses sentimens pour tirer de la captivité la plus parfaite & la plus malheureuse personne de la terre.

Ces paroles prononcées avec feu rendirent à Souza sa premiere estime pour Thamar ; & ne jugeant pas à propos de feindre avec une fille qui lui étoit si nécessaire, il lui avoua ce qu'il avoit déja pénétré, & lui conta ce qui s'étoit passé entre Xérine & lui, la poudre qu'il en avoit reçue, l'usage qu'il en devoit faire. Léonore lui dit aussi que la lettre qu'elle venoit de recevoir,

avertissoit la Vice-Reine de ne rien prendre de sa main ; Thamar la lui rendit en la priant d'en changer les termes, puisqu'il n'y avoit personne au monde de plus attaché qu'elle à Dona Elvire. Cependant ils convinrent qu'il falloit exécuter de point en point le commandement de Xérine, afin de donner à Souza la satisfaction de voir la Vice-Reine, à laquelle il fut résolu de cacher avec soin que Dom Sébastien étoit si près d'elle ; & en même tems, la contraindre par l'épreuve qu'on feroit du poison, à ne plus garder nulle mesure avec Lama, & de demander justice à la Cour, du traitement odieux qu'elle en recevoit ; & après s'être parfaitement instruits de ce qu'ils avoient à faire, ils se séparerent.

Thamar fut charmée de savoir que celui pour lequel son cœur s'étoit déclaré en secret étoit chrétien ; & le fidele Alvarés, dont Elvire avoit si souvent parlé dans le récit de ses aventures, se rendit près d'elle, l'esprit plus satisfait qu'elle ne l'avoit espéré dans les divers événemens dont il étoit occupé.

Dona Elvire reçut la lettre de Léonore ; & Thamar l'ayant pressée de la lire, elle y trouva ces paroles :

LETTRE.

Il semble que le ciel ait fait naître, pour vous garantir de la mort, le nouvel esclave de votre ennemie ; tout étoit perdu si elle se fût adressée à quelqu'autre ; suivez, Madame, les conseils de Thamar & du more Zélim.

Alors ayant demandé à Thamar l'explication de cette lettre, elle lui récita tout ce qui s'étoit passé, en lui exagérant le mérite du more, son zele, & l'horreur que lui causoit l'action de Xérine, & la trahison de son époux : si nous ne le retenions, Madame, lui dit-elle, il iroit lui plonger un poignard dans le sein, trop content d'expirer en vous délivrant de vos ennemis.

Dona Elvire ne put s'empêcher de répandre des larmes, en aprenant le sort que Lama lui préparoit ; elle douta même qu'il y eût donné son consentement, & vouloit persuader à Thamar que Xérine seule avoit formé ce projet : cette aimable esclave ne put lui arracher une pensée si favorable à son époux ; toujours prête à l'excuser, elle ne pouvoit le croire capable d'une semblable lâcheté : cependant prenant son parti sur ce qu'elle avoit à faire, elle assûra Thamar qu'elle ne prendroit point ce qu'on lui devoit aporter ; & qu'elle feroit un usage de ce poison bien différent de celui que sa rivale en espéroit. Cette journée se passa des deux côtés dans l'inquiétude & dans l'impatience : Xérine ayant remarqué quelque tristesse sur le visage du Vice-Roi, ne voulut point lui dire que c'étoit le lendemain le dernier jour de la vie d'Elvire, dans la crainte qu'il ne changeât de sentiment ; & Dom Baltazard, sentant un commencement de remords d'avoir permis une telle action, ne lui en parla point pour ne l'en pas faire souvenir, se flattant qu'avec le tems il pourroit l'en détourner. Il se retira même plûtôt

qu'à l'ordinaire, agité sans en trop savoir le sujet; la nuit ne lui offrit aucun repos; un sommeil mille fois interrompu par des objets sinistres lui fit enfin connoître que le crime traîne toujours une suite effrayante; & ne pouvant résister aux mouvemens dont il fut saisi, il se leva, & attendit le jour dans la résolution d'engager la Princesse d'Achen à se contenter des peines de la Vice-Reine, sans y joindre une mort violente.

Tandis qu'il combat entre l'honneur, l'amour & la pitié, l'heure arriva où Dom Sébastien devoit être introduit dans l'appartement de la Vice-Reine; avant qu'il partît, Xérine le fit apeller, & lui recommanda encore de faire ce qu'il avoit promis: il lui réitéra ses sermens, & se rendit auprès d'Elvire, conduit par Thamar: la Vice-Reine étoit au lit, elle avoit accoutumé d'y prendre son chocolat; l'on ne voulut rien changer à cette habitude pour ne donner aucun soupçon.

Dom Sébastien, se voyant si près du seul objet qui l'attachoit à la vie, se sentit saisi d'un tremblement universel; à peine se soutenoit-il en aprochant de son lit: Elvire s'en aperçut, & crut que la commission dont il étoit chargé, lui donnoit cette émotion: ne craignez rien, lui dit-elle, lorsqu'il fut à portée qu'elle pût lui parler bas, pour que les autres esclaves qui étoient présens ne l'entendissent pas, que je meure ou que je vive, je saurai vous garantir du péril où vous vous exposez pour moi. Je ne

crains point la mort, Madame, lui répondit-il en mauvais portugais, & d'une voix que ſon agitation changeoit entiérement; mais je veux empêcher la vôtre : en diſant cela, il accommodoit le fatal breuvage; & comme tout étoit concerté entre Thamar & Dona Elvire, après qu'il en eut rempli un vaſe du Japon, la Vice-Reine élevant la voix : Vous êtes celui, dit-elle, qui préparez cette liqueur à la Princeſſe d'Achen : tous ceux qui m'environnent ici lui ſont dévoués; ce qui ſort de ſon palais m'eſt ſuſpect : ainſi avant toutes choſes je veux me guérir de mes ſoupçons; en diſant ces mots elle prit le gobelet, & le préſenta à un chien qui ſuivoit toujours un de ſes ſurveillans; l'animal avala cette boiſſon avec avidité, & l'eut à peine achevée, qu'il expira ſur le champ. Les témoins de cette aventure reſterent dans un morne ſilence; Thamar & Zélim affecterent un grand étonnement, la ſeule Dona Elvire parut tranquille, & ſe préparoit à parler, lorſqu'un grand bruit ſe fit entendre dans une des ſalles qui précédoient ſa chambre, dans laquelle elle vit entrer le Vice-Roi, ſuivi d'un aſſez grand monde : Vous jugez aiſément de la ſurpriſe d'Elvire; mais il eſt preſque impoſſible de vous repréſenter l'état de Lama, ni les différens mouvemens des perſonnes intéreſſées à cet événement.

Le Vice-Roi perſécuté par ſes remords, comme je vous l'ai dit, s'étoit rendu au palais de Xérine, de très-bonne heure, pour la diſſuader d'en venir à cette extrê-

mité ; comme il y avoit déja quelque tems que Thamar & Zélim en étoient sortis, s'imaginant que rien ne pouvoit plus arrêter le coup qu'elle avoit porté, elle ne vit pas plutôt le Vice-Roi qui entroit chez elle à toute heure avec liberté, qu'elle lui cria d'un air rempli de joie : Enfin, Seigneur, vous ne serez plus qu'à moi ; cet instant vous délivre d'un objet qui nous est également odieux. Ces mots firent frémir Lama ; & son cœur déja changé par les réflexions qu'il avoit faites pendant la nuit, se trouva si pénétré d'horreur à ce discours, que sortant promptement du palais de Xérine, il courut au sien comme un homme éperdu, & se rendit à l'apartement de la Vice-Reine, au moment qu'elle venoit de faire l'épreuve du chocolat.

La plupart de ceux qui venoient à son lever, l'ayant vu dans une agitation qui ne lui étoit pas ordinaire, l'avoient accompagné sans même qu'il y eût fait attention, tant il étoit préoccupé : lorsqu'il fut dans la chambre d'Elvire, l'étonnement & le silence qui y régnoit, & le chien qui étoit étendu mort auprès du vase répandu à terre, lui offrirent un spectacle si terrible, que tout son corps en fut ému ; & ne pouvant plus se soutenir : ô ciel ! dit-il en se laissant tomber sur un siege, que vois-je, & qu'ai-je fait ?

Elvire s'étant remise de la surprise que cette vue lui avoit causée : pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, si je n'ai pas voulu mourir ; persuadée que vous n'avez point

ordonné mon trépas, j'ai garanti ma vie pour qu'il n'y eût que vous ſeul qui en diſpoſât; je ne puis me réſoudre à ſacrifier mes jours à la cruelle Princeſſe d'Achen; mais je ſuis prête à vous les ſacrifier, ſi ma mort vous eſt néceſſaire: parlez, Seigneur, le fatal breuvage que Xérine m'a fait préparer n'a pas entiérement ſervi à la perte de cet animal; il en reſte encore aſſez pour me donner la ſatisfaction de vous prouver que je mets ma gloire à vous être ſoumiſe.

Tandis qu'elle parloit, Thamar pâliſſoit, & Souza lançoit des regards de haine & de rage ſur ſon rival, tout prêt à le percer, s'il oſoit attenter ſur une ſi belle vie; Lama n'étoit pas en état de s'apercevoir de tous ſes mouvemens, ſes yeux attachés ſur Elvire ſembloient ſe dévoiler à chaque parole qui ſortoit de ſa bouche; il fut long-tems ſans pouvoir lui répondre; mais enfin, faiſant un effort pour vaincre la douleur qui commençoit à vouloir éclater par ſes pleurs: ſortez, dit-il à ceux qui étoient dans la chambre, Thamar, & vous auſſi, reſtez, ajouta-t-il en s'adreſſant à Zélim; lorſqu'ils ne furent plus qu'eux quatre: Madame, dit-il à la Vice-Reine, ce ſeroit en vain que je chercherois à me juſtifier; rien ne peut excuſer mon crime, quels que ſoient même les remords qu'il me cauſe, je vous ai vivement outragée, & je vous dois une réparation authentique des offenſes que je vous ai faites; je voudrois qu'il me fût permis de vous venger; mais ajoutez à la patience que vous avez eue dans vos ſouffrances, un gé-

néreux pardon pour une Princeſſe qui ſera aſſez punie par la perte de ſes eſpérances ; à la place de cette victime que je vous devrois, je vais vous en ſacrifier deux dans ces malheureux eſclaves, pour aprendre à leurs pareils combien il eſt dangereux de ſe charger de ſemblables commiſſions ; pour moi, je ſens que le ciel irrité des malheurs que je vous ai cauſés, ne veut pas me donner le tems de les réparer, & que ma mort ſera bientôt le ſeul bonheur que je vous aurai procuré.

Ces paroles toucherent Elvire juſqu'au fond de l'ame ; une tendre compaſſion s'empara de ſon cœur, & le regardant avec une douceur charmante : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, ſi vous conſentez que je vive, il faut vous réſoudre à vivre avec moi, non-ſeulement je pardonne à Xérine, mais je vous promets de ne me jamais ſouvenir de votre égarement : pour ces eſclaves, dit-elle en montrant Thamar & Zélim, ce n'eſt qu'à eux que je dois la vie, ils ſont innocens, & j'oſe vous conjurer de les mettre à l'abri du reſſentiment de la Princeſſe d'Achen : alors elle fit ſigne à Thamar de dire au Vice-Roi comment Xérine avoit voulu ſuborner Zélim ; elle le fit avec une adreſſe merveilleuſe ; & ſans rien déguiſer de la vérité, elle cacha les motifs ſecrets qui les avoient portés à ſauver Elvire. Lama l'écouta avec attention, & lorſqu'elle eut ceſſé de parler : Hé bien, Madame, dit-il à la Vice-Reine, qu'ils reſtent près de vous, ils y ſeront en

sûreté par les soins que je vais prendre pour la vôtre.

A ces mots, il sortit; & Thamar inquiete pour Dom Sébastien, qu'Elvire ne soupçonna jamais d'être autre chose que ce qu'il paroissoit, la suplia de le laisser retirer chez le Juif Isaac, où il n'auroit rien à craindre; elle y consentit, en lui commandant de ne point quitter Goa sans son ordre. Souza ne répondit qu'en s'humiliant profondément, & profitant de la combustion où tout étoit dans le palais du Vice-Roi, il retourna chez son Juif, où Alvarés l'attendoit avec Léonore, très-impatiens d'aprendre ce qui étoit arrivé.

Il leur en fit un récit succinct, la vue & le repentir de son rival ayant mis son ame dans un état si cruel, qu'il ne pouvoit songer à autre chose.

Cependant Lama ne fut pas plutôt sorti d'avec Elvire, qu'il donna des gardes à la Princesse d'Achen, sous prétexte de la mettre à couvert de la fureur des Portugais, instruits qu'elle avoit voulu empoisonner la Vice-Reine: au même tems il envoya dire à cette derniere, qu'elle étoit libre dans le palais, qu'elle y pouvoit commander en souveraine, & prendre possession de l'apartement qu'elle eût dû occuper dès son arrivée, & faire revenir Léonore que l'on fut chercher à l'instant, & qu'on lui amena. La Vice-Reine ne voulut profiter de cette liberté, que pour se rendre près de lui; elle le trouva comme on le mettoit au lit; une violente fievre ayant succédé à toutes

pas à propos de lui en renouveller l'idée. Cette violente Princesse, au changement de Dom Baltazard, & à la nouvelle de sa mort, voulut plusieurs fois se tuer, & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes qu'on l'en empêcha; Dona Elvire, informée de son désespoir, poussa sa générosité jusqu'au point de l'envoyer consoler, & lui dire, qu'elle étoit libre dans Goa, comme à l'ordinaire.

Cette belle veuve fit faire de superbes obseques à son époux; & lorsqu'elle se vit débarrassée de ses occupations funebres, elle songea à son départ : les vaisseaux commençoient à partir pour Lisbonne, elle voulut profiter des premiers qui mettoient à la voile, & fit tout préparer pour son embarquement; mais n'ayant pas mis en oubli le service que lui avoit rendu le more Zélim, elle ordonna à Thamar de le chercher, & de le lui amener; il lui fut aisé de lui obéir, puisque l'amoureux Souza n'étoit point sorti de chez le Juif Isaac. Pendant tous ces événemens, Thamar & Léonore alloient tour-à-tour l'instruire de ce qui se passoit : Alvarés & la jeune esclave voyant les choses dans une situation si favorable pour lui, lui conseilloient de se découvrir à Elvire, & de lui montrer le fidele Souza sous le déguisement de Zélim; mais, comme il connoissoit sa vertu, & qu'il jugeoit bien que sa présence l'alarmeroit dans une conjoncture si délicate, il fit triompher son respect de son amour pour se conformer aux sentimens de celle qu'il adoroit, & résolut

de ne se déclarer qu'en Portugal, pour ne donner aucune atteinte à la réputation de la Vice-Reine ; & malgré les mouvemens de joie & d'espérance dont il étoit rempli, il ne changea point de sentimens ; & lorsque Thamar le vint prendre pour le conduire à Dona Elvire, il lui fit promettre qu'elle ne diroit pas une parole, & ne feroit aucune action qui pût le faire reconnoître.

Dans cette résolution il parut pour la seconde fois devant elle : cette belle femme, qui ne l'avoit vu que dans une occasion qui ne lui avoit pas permis de l'examiner, jetta cette fois sur lui des regards curieux, l'envisageant comme un homme auquel elle étoit redevable de sa vie ; elle ne put s'empêcher de l'admirer ; & malgré sa douleur, elle remarqua sur son visage une forme de traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus ; & à force de chercher à s'en rapeller l'idée, celle de Souza vint la fraper d'une telle sorte, qu'elle en rougit ; pendant cet examen, Dom Sébastien, qui n'étoit pas moins attentif à la regarder, la trouvoit si belle dans ses vêtemens lugubres, qu'il fut tenté mille fois de se jetter à ses pieds, & de lui marquer par ses transports l'excès de son amour ; mais réfléchissant sur l'effet que cela pourroit produire, il se contraignit, pour ne lui laisser voir dans ses yeux que le respect qui lui étoit dû : le silence qu'ils observoient l'un & l'autre avoit quelque chose de si singulier, que Thamar craignant qu'il ne finît d'une façon contraire au dessein de

Souzas, s'aprocha d'Elvire, & la tirant de l'espece d'extase où elle étoit tombée : Madame, lui dit-elle, Zélim attend vos ordres: je le vois bien, répondit-elle en poussant un profond soupir, que le souvenir de Souza lui arracha malgré elle : Zélim, continua-t-elle en s'adressant à lui, je vous dois la vie ; je ne suis point ingrate, suivez-nous à Lisbonne, je rendrai votre sort heureux ; & pour vous donner des preuves d'une plus ample reconnoissance, prenez ce diamant, dit-elle en lui présentant celui qu'elle portoit à son doigt, & le gardez comme un gage de ma parole. Le faux Zélim mit un genou en terre, prit le diamant avec respect, le porta sur son cœur, & contrefaisant sa voix, lui jura dans son langage, qu'il ne la quitteroit jamais ; & dès ce jour jusqu'à leur départ, il ne s'en passa point qu'il ne lui marquât son zele par des services assidus.

Elvire, qui le voyoit toujours avec plaisir, ne put cacher à Léonore & à Thamar la ressemblance qu'elle trouvoit de ses traits avec ceux de Souza.

Ces deux adroites confidentes, sans entrer entiérement dans sa pensée, ne l'en détournerent point aussi, pour qu'elle en devînt plus sensible à la discrétion de Dom Sébastien, quand elle viendroit à le reconnoître. Je ne vous entretiendrai point du tems de leur départ, ni de celui de leur voyage ; je vous dirai seulement qu'ils s'embarquerent avec des sentimens bien différens que la premiere fois, & qu'ils arrive-

rent à Lisbonne, où la Cour étant déja informée des déportemens de Lama & de l'indigne traitement qu'il faisoit à son épouse, dont la famille pressoit la vengeance, le Roi se préparoit à la rapeller, lorsqu'Elvire annonça sa mort & la fin de ses infortunes, par un retour que l'on n'attendoit pas.

Tout Lisbonne vint la recevoir, & la joie de la savoir délivrée de tant de maux fut une espece de triomphe pour elle : on la conduisit à son palais, où Dona Catherine de Mendoce fut des premieres à se rendre, espérant savoir des nouvelles de son fils, dont elle n'avoit rien apris depuis son éloignement ; Dom Pedre & elle firent à la Vice-Reine des amitiés si tendres, ils répandirent tant de larmes par le souvenir de ses malheurs, & par le plaisir de l'en voir délivrée, qu'elle ne put douter combien elle leur étoit chere.

Dona Catherine, qui ne vouloit pas d'abord s'informer de Souza, ne lui en parla point ; & Dona Elvire, qui croyoit que son devoir l'obligeoit à n'en rien dire, n'étant libre que depuis si peu de tems, n'osa prononcer son nom ; mais Léonore, qui avoit une extrême impatience de voir tant d'incidens terminés, fit souvenir cette belle veuve, devant tous ceux qui étoient présens, des dernieres paroles de Dom Baltazard, en lui représentant qu'elle se devoit presser de les exécuter, puisqu'elle se voyoit entourée des mêmes personnes qu'il avoit nommées pour être témoins de l'ouverture

de sa cassette. Dona Elvire paroissoit souhaiter attendre quelques jours ; mais ce discours avoit excité une curiosité si grande à ses parens & à ses amis qui étoient presque tous rassemblés, qu'il ne lui fut pas possible de retarder à la satisfaire : on ouvrit la cassette ; & avec les plus précieuses des pierreries du Vice-Roi, on y trouva un écrit de sa main, par lequel il en faisoit présent à Dona Elvire, à la vertu de laquelle il rendoit une justice éclatante, en s'avouant coupable des motifs de son mariage, de sa poursuite contre Souza & de son amour pour Xérine, dont il demandoit pardon à Elvire, à Dom Sébastien & à Dom Pedre ; exigeant de sa veuve qu'elle n'attendît pas le terme de son deuil, pour réparer l'injure qu'il avoit faite à son rival, la conjurant de lui donner sa foi, aussi-tôt qu'elle seroit de retour à Lisbonne, afin que sa mémoire en devînt moins odieuse à ceux qu'il avoit offensés.

Cette lecture attendrit fort cette nombreuse assemblée ; Elvire répandit des larmes ; Dona Catherine ne cacha point les siennes, & chacun perdit la haine qu'il avoit pour Lama, en voyant les marques de son repentir : mais Dona Catherine, jugeant qu'il étoit alors à propos de parler de son fils, témoigna la douleur qui la tourmentoit, ne sachant ce qu'il étoit devenu depuis qu'il étoit parti pour Goa, instruisant exactement Dona Elvire & les assistans du motif de son voyage.

Cette nouvelle mit la Vice-Reine dans

une perplexité qu'elle ne put dissimuler ; le service qu'elle avoit reçu du more Zélim, ses traits qu'elle avoit cru reconnoître, & plus encore la secrette inclination qu'elle avoit prise pour lui, lui persuaderent qu'il y avoit du mystere à tout cela ; elle commanda qu'on fit venir Zélim dans le même moment : cet ordre qu'elle donna, sans avoir communiqué ses soupçons, jetta Dona Catherine dans une inquiétude extrême ; Zélim parut enfin au milieu de ses amis, de ses parens, & aux yeux de sa mere, sans que pas un se doutât de la vérité ; mais si on ne le reconnut pas, il n'en fut pas moins admiré. Comme il venoit dans l'intention de ne plus feindre, il se dépouilla de l'air timide & contraint qu'il s'efforçoit d'affecter pour tromper Elvire ; & laissant éclater dans toute sa personne les graces & la majesté qui lui étoient naturelles, tout le monde l'entoura, en témoignant une grande surprise à la vue d'un noir si extraordinaire.

Dona Elvire, plus troublée que jamais, prit la parole : Zélim, lui dit-elle, ce que vous avez fait pour moi me donne lieu de croire que vous ne voudrez pas ternir une si belle action, en déguisant le sujet qui vous y a porté ; je sais bien que la compassion seule peut vous avoir conduit ; mais je vous ai vu faire des choses qui me prouvent que vous y avez été poussé par un intérêt plus pressant : déclarez la vérité, il y va de ma gloire. Elle m'est trop chere, Madame, lui répondit-il en se jettant à

ses pieds, pour ne la pas défendre au péril de ma vie; il vouloit continuer, mais le son de sa voix, qu'il ne déguisoit plus, frapa si bien le cœur de Dona Elvire & de Catherine de Mendoce, qu'elles s'écrierent à la fois : ô Dieu ! c'est Dom Sébastien.

Oui, c'est lui-même, ajouta-t-il, qui vous devant sa vie, n'a voulu l'employer qu'à conserver la vôtre. Jamais surprise ne fut égale à celle de tous les assistans; personne ne lui permit de poursuivre, chacun voulant l'embrasser & lui marquer sa joie. Thamar & Léonore prirent ce tems pour instruire Dona Catherine & Elvire de tout ce qui s'étoit passé. Cette belle veuve ne pouvoit revenir de son étonnement, & sentit dans son cœur un redoublement de tendresse, dont elle ne fut pas la maîtresse : la conduite respectueuse que Souza avoit observée, en ne lui faisant rien connoître de son déguisement pour empêcher qu'on ne la crût d'intelligence, lui parut une preuve de son amour aussi parfaite que celle de lui avoir sauvé la vie. Ainsi, lorsqu'il se fut débarrassé des autres, & qu'il se raprocha de sa mere & d'elle, elle se joignit à Dona Catherine, pour lui montrer sa reconnoissance dans des termes proportionnés à ce qu'elle lui devoit.

Enfin, après qu'on eut assez passé de tems en questions, en récits & témoignages de satisfaction, on fit venir Alvarés qui s'étoit muni de l'eau qui devoit leur rendre leur premiere couleur; Dom Sébastien s'en



servir, & parut tel qu'il étoit. Dona Catherine & Dom Pedre presserent Elvire d'exécuter les volontés de Lama, en épousant Souza dans peu de jours; mais cette vertueuse femme, qui faisoit toujours passer le devoir par-dessus toutes choses, n'y voulut pas consentir, & obtint de Souza qu'il ne murmureroit point de ce retardement. Cependant la Cour, informée de toute cette aventure, déclara Dom Sébastien libre de son exil, le rapella à Lisbonne, & ordonna à la belle & vertueuse Elvire de ne pas attendre la fin de son deuil pour lui donner la main, voulant par-là réparer, en quelque sorte, l'injustice qu'on lui avoit faite. Ainsi cet hymen se célébra avec un aplaudissement universel; Thamar se fit chrétienne, & trouva la récompense de son zele dans les marques éclatantes de la générosité d'Elvire & de Souza, qui lui firent épouser Alvarés.

Et la charmante Elvire, dans son union avec Dom Sébastien, reconnut que si le devoir, conduit par la vertu seule, donne une haute réputation, le devoir guidé par un tendre amour, est la source des vrais plaisirs.

Cette histoire plut infiniment à la société d'Uranie, qui en marqua son contentement à Alcipe, en le louant extrêmement de la maniere dont il l'avoit contée. Comme ce récit avoit mené loin, & qu'il étoit tard, on ne finit cet entretien que pour aller se mettre à table. A peine commençoit-on à s'y placer, que Thélamont reçut des lettres

de Paris, par un exprès qu'on lui avoit dépêché ; la chose paroissant pressante, il demanda à la compagnie la liberté de les lire ; elles lui aprenoient que son mérite & son savoir l'avoient fait nommer pour remplir un poste honorable, & qu'il lui étoit enjoint de partir au plûtôt pour en prendre possession, & rendre graces à la Cour ; il ne voulut pas en faire un mystere à ses amis, & leur ayant communiqué cette nouvelle, il en reçut de sinceres félicitations : ce qui rendit le soupé des plus agréables ; & il fut résolu qu'ils partiroient tous ensemble le lendemain matin.

Comme cette charge alloit donner de grandes occupations à Thélamont, cette belle société jugea qu'elle ne se rassembleroit peut-être jamais dans cet aimable lieu ; Camille en marqua du chagrin, & dit mille jolies choses à ce sujet ; & Félicie l'interrompant : personne, lui dit-elle, ne doit être plus touché qu'Orophane, puisque ce changement abolit ses loix ; nous les suivrons par-tout où nous serons, dit Uranie ; & le nouveau grade de Thélamont n'est pas incompatible avec des coutumes si remplies d'agrémens. On vit bien qu'Uranie avoit quelque regret d'abandonner si-tôt sa retraite, mais qu'elle cherchoit à le cacher ; ainsi ses amis changerent de conversation, & ne s'entretinrent que de leur départ ; & chacun s'étant retiré pour s'y préparer, fut goûter dans les bras du sommeil le repos dont il avoit besoin ; toute la compagnie se leva de très-bonne heure ; & après un dé-

jeûné aussi délicat que tous les repas qu'Uranie lui avoit donnés, elle monta en carrosse, & dit adieu à cette aimable maison, dans laquelle elle avoit passé tant de jours heureux, amusans & instructifs.

Fin des Journées Amusantes.